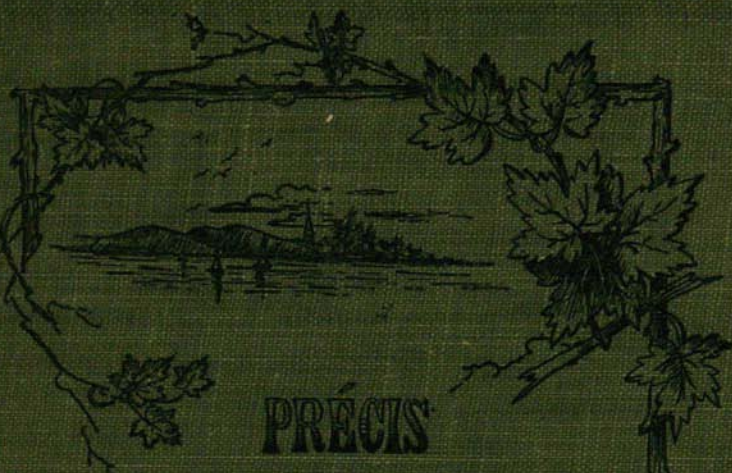
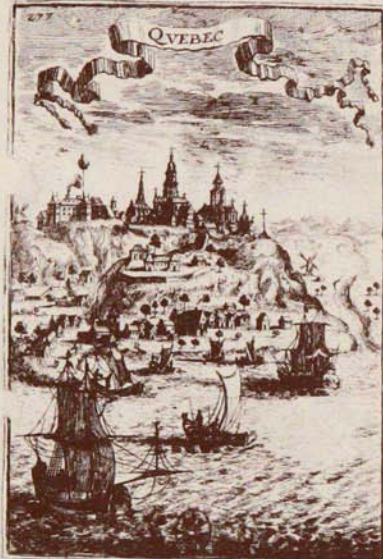


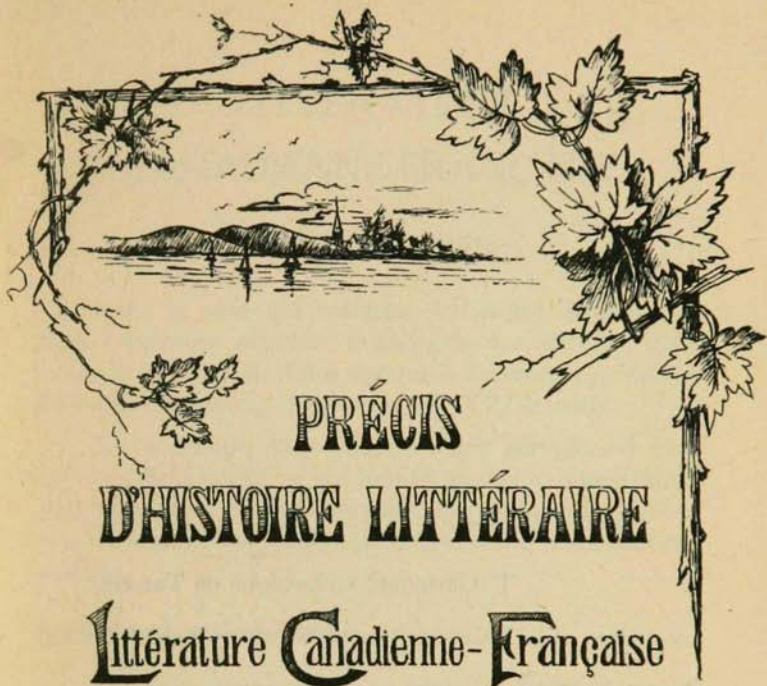


PRÉCIS
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
Littérature Canadienne-Française

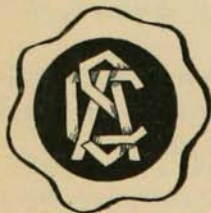
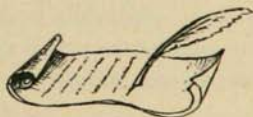




Bibliothèque Nationale du Québec



PRÉCIS
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
Littérature Canadienne-Française



PROCURE DES MISSIONS
DES SŒURS DE SAINTE-ANNE
LACHINE, QUÉ

1928

Permis d'imprimer :

† GEORGES, archevêque de Taronà,
Administrateur Apostolique

Montréal, 25 janvier 1928.

C840.9

P9232

1928

EX.3

PS

8067.5

S.6

EX.3

DROITS RÉSERVÉS, 1928

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRES

Dans le sens qui intéresse l'Histoire littéraire, le mot *Littérature* exprime l'ensemble des œuvres littéraires d'une nation, d'une époque. *Littérature française. Littérature anglaise. Littérature du XVIIe siècle.*

La littérature d'un peuple, d'une période, est l'*expression de la société*, ce qui signifie que les auteurs traduisent dans leurs œuvres les idées, les croyances, les doutes, les mœurs, les joies et les tristesses de leurs contemporains.

La littérature canadienne-française.— Ses conditions

« La littérature canadienne-française doit comprendre l'ensemble des ouvrages écrits par des Canadiens français de naissance ou d'adoption, — où s'expriment des idées portant sur des sujets canadiens ou étrangers, mais parées d'images et de sentiments canadiens-français ». (*Chan. Em. Chartier*).

D'après cet exposé, une très longue période de l'Histoire canadienne est fermée à l'Histoire littéraire, — toute la période de la domination française.

Causes de la non-éclosion d'une littérature canadienne-française dans la Nouvelle-France

Il n'y a pas à chercher longtemps pour saisir les raisons qui expliquent la longue absence d'œuvres littéraires

canadiennes-françaises dans notre Histoire. Il fallait coloniser le pays, le défricher, le rendre productif, l'arracher à la domination indigène, le défendre contre les Anglais, ses ennemis de l'extérieur ; de là des travaux et des luttes sans cesse renouvelés pendant très longtemps. Nos pères connurent à peine trente années de paix. La loi du *primo vivere* s'imposait inexorable. L'œuvre de colonisation exigeait, comme aujourd'hui, des colons, des agriculteurs, des hommes de peine et de métier, et, dans les conditions particulières à la Nouvelle-France attaquée au dedans et au dehors, il fallait en plus des soldats. Or tous ces hommes n'entrent pas généralement dans la catégorie des gens de lettres. La littérature réclame une autre ambiance.

Est-ce à dire qu'elle fut tout à fait bannie du pays de nos pères ? — Non certes, le souffle d'idéal qui s'échappe des moindres productions littéraires convenait trop bien à leur humeur poétique et gauloise pour qu'ils en fussent totalement privés. Ils chantaient des refrains en faisant des abatis, et savaient charmer plus d'une veillée d'hiver par des contes et des récits propres à faire rire, pleurer ou trembler les *petits* et même les *grands*.

DIVISIONS DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

Cinq périodes

Première période. — De 1534 à 1760, c'est-à-dire de la découverte du pays à sa conquête par les Anglais, 226 ans.

C'est la période des tentatives de colonisation, puis des travaux et des luttes intenses. Les écrivains de cette

époque sont tous des Français : explorateurs, gouverneurs, religieux. Plusieurs ont laissé d'intéressantes relations de leur séjour dans la Nouvelle-France.

Deuxième période. — De 1760 à 1820. *Premiers essais* de prose et de poésie, d'une inspiration toute patriotique, mais faibles au point de vue du style et des règles de l'art.

Troisième période. — De 1820 à 1860. *Essor donné à la pensée canadienne* Les prosateurs et poètes du temps concourent, sans but arrêté, au grand mouvement littéraire qui datera de 1860 ; *ils sont des précurseurs*. Mgr Camille Roy a rendu justice à leurs talents et à leurs efforts en écrivant : « Si 1860 existe, c'est que depuis 60 ans, notre patriotisme essayait de se donner une forme littéraire ».

Quatrième période. — De 1860 à 1900. Cette époque est caractérisée par *une enthousiaste activité littéraire à base de patriotisme*. Presque tous les écrivains d'alors aspirent à créer une littérature vraiment canadienne et par conséquent originale. Malgré leurs nobles ambitions, ils restent encore *imitateurs* ; mais l'élan est donné, les esprits sont avertis et les lettres canadiennes entrent dans la voie du progrès et de l'honneur.

Cinquième période. — De 1900 à nos jours. Période contemporaine, remarquable par l'abondance des productions, un art plus parfait, et surtout par ce qu'on appelle *la nationalisation* de notre littérature.



PREMIÈRE PÉRIODE

(1534-1760)

LA LITTÉRATURE CANADIENNE SOUS LA
DOMINATION FRANÇAISE

A cette époque, la littérature a pour caractère premier d'être *exclusivement un produit de France*. Elle se manifeste :

I — Par des *Mémoires*, des *Relations*, des *Lettres*, des *Récits de voyage*, qui ont fourni les matériaux nécessaires aux premières assises de notre Histoire.

II — Par des *Chansons* et des *Contes*, qui récréaient ces rudes travailleurs qu'étaient nos ancêtres, et passaient sur leur âme comme une brise de France, la patrie toujours aimée.

I — AUTEURS DE MÉMOIRES

Jacques Cartier, Marc Lescarbot, Champlain

Cartier (Jacques), 1494-1557. — La vie de cet illustre découvreur du Canada est connue de tous. Qu'il nous suffise de dire qu'après la mort de François Ier, en 1547, Cartier renonça à la mer. Il passait la belle saison à Saint-Malo, et l'hiver à son château de *Limoulou*, situé à mille mètres de la Manche. Ses dernières années s'écoulèrent calmes et respectées. La peste ayant affligé Saint-Malo et les environs, il se dépensa sans réserve au secours des malheureux atteints de la terrible maladie,



y succomba lui-même, et mourut le crucifix aux lèvres, assisté de son épouse, *Catherine des Granches*, laquelle lui survécut jusqu'en 1575.

Trois paroisses, à Québec, perpétuent le souvenir de Jacques Cartier : *Notre-Dame de Jacques-Cartier*, érigée en 1901 ; les paroisses de *Saint-Malo* et de *Limoilou*. Sa ville natale lui a élevé une statue en 1905. Les Canadiens français ont été heureux de contribuer pour une large part à l'érection de ce monument. A cet effet, le chansonnier breton *Théodore Botrel* parcourut la province de Québec, y fut vivement applaudi, ainsi que son épouse, et recueillit la somme de 15000 francs.

Jacques Cartier écrivain. — Jacques Cartier a écrit les premières pages des annales canadiennes. Il nous a laissé le récit de ses voyages. « La vérité, la simplicité s'y associent à la vision des choses et à leur description pittoresque. L'esprit de Cartier esquisse tout : les eaux et les forêts, les montagnes et les îles, les mœurs et les coutumes, les noms des chefs, leur curiosité et leur ébahissement ; le courage et la grandeur d'âme de ses marins vaincus et mourants de ce terrible scorbut, menacés alors de devenir les victimes des cupides et jaloux Indiens. Aux scènes dramatiques et touchantes, il mêle des tableaux d'un coloris sobre et d'une admirable exactitude ». (*Le P. LeJeune, o. m. i.*)

La foi et la piété de Jacques Cartier se manifestent sans cesse dans ses récits : ainsi, au départ de Saint-Malo, c'est, pour lui et ses compagnons, la confession, la communion et la bénédiction de l'évêque ; à Hochelaga, il lit l'évangile de saint Jean, l'*In principio*, et fait le signe de la croix sur les malades qu'on lui amène ; dans le douloureux hivernage à Stadaconé, il « *fait mettre le monde en prière et oraison* », ordonne une procession où l'on chante les litanies de la sainte Vierge, et promet un

pèlerinage « à Notre-Dame de Roquemadou¹ », si Dieu lui donne la grâce de retourner en France.

Sa piété lui inspire les noms qu'il donne aux rivières, au grand fleuve, aux îles : *Sainte-Croix*, *Saint-Laurent*, *l'Assomption*, etc. Il parsème son récit de réflexions morales et religieuses. Trois fois, il mentionne qu'on a célébré la messe à bord.

Il ne nous reste que quatre chapitres du troisième voyage de Cartier (1540-42). Le quatrième voyage ne nous est connu que par les relations de Jean-Alphonse de Saintonge², et de Roberval.

Marc Lescarbot. — Nous connaissons peu la vie de cet écrivain, qui a laissé une *Histoire de la Nouvelle-France*, rédigée avec impartialité et avec beaucoup d'esprit. Il nous apprend dans cet ouvrage qu'il est né à Vervins, vers 1570 ; il se qualifie de *seigneur de Saint-Audebert*³ et d'*avocat au Parlement*.

Marc Lescarbot a intitulé son livre : « *Histoire de la Nouvelle-France, contenant les navigations, découvertes et habitations par les français ès Indes Occidentales et Nouvelle-France, sous l'aveu et autorité de nos Rois très chrétiens, et les nouvelles fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses depuis cent ans jusqu'à d'hui : en quoi est comprise l'histoire morale, naturelle et géographique de la dite Province, avec les tables et figures d'icelle* ».

1. Roquemadou (Roc-Amadour), premier lieu de pèlerinage consacré à la sainte Vierge en France, situé dans le département du Lot. Roc-Amadour vient du nom de saint Amadour. La tradition constante du pays a vu dans saint Amadour le Zachée de l'Évangile. Aussi, en 1166, en relevant son corps merveilleusement conservé, on constata, avec une joie bien grande, qu'il était de petite taille, — ce qui ne fut pas un petit témoignage, — dit l'historien de cet événement. On attribue à saint Amadour la statue miraculeuse de la sainte Vierge qu'on vénère à Roc-Amadour.

2. Premier pilote de Roberval.

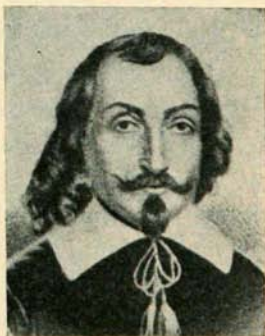
3. Près de Soissons.

Cet auteur nous avertit qu'il a été témoin oculaire d'une partie des choses qu'il rapporte. Son livre fut publié à Paris en 1609¹.

Marc Lescarbot séjourna quelques années au Canada où il se fit estimer et aimer par les services qu'il savait rendre à ses compatriotes. Charlevoix dit *qu'il eût été aussi capable d'établir une colonie que d'en écrire l'histoire*.

Lescarbot est un écrivain original qui exprime ses idées à sa façon, avec clarté et sans recherche. Il entremêle ses écrits d'anecdotes et de remarques littéraires. La dernière partie de son ouvrage est une peinture des mœurs et coutumes des Indiens de la Nouvelle-France comparées aux mœurs et coutumes des anciens peuples ; c'est un récit qui excite le plus vif intérêt.

Champlain (Samuel de), 1567 - 1635. — Ce fervent chrétien, ce patriote clairvoyant, établit sa colonie sur les deux bases les plus solides : *la religion et la culture de la terre*. Il fit venir les premiers missionnaires, les Récollets en 1615, et les Jésuites en 1625. C'est à son appel que Louis Hébert s'établit le premier sur une terre².



On ne peut trop louer Champlain pour ses talents variés et surtout pour ses éminentes qualités : jugement, fermeté, probité, désintéressement, zèle pour la conver-

1. Il n'y eut pas d'imprimerie au Canada sous la domination française.

². On a élevé à Québec, en 1918, un monument à Louis Hébert. C'est entre l'Hôtel-de-Ville et la rue Sainte-Anne, tout près de l'endroit où il creusa, en terre canadienne, le premier sillon, que se dresse la statue de ce courageux ancêtre, œuvre du sculpteur canadien Alfred Laliberté.

sion des sauvages : « *Le salut d'une âme, disait-il, vaut mieux que la conquête d'un empire* ».

Champlain écrivain. — Champlain a laissé des Mémoires appréciés ainsi par Charlevoix : « *Ces Mémoires sont excellents pour le fond des choses et pour la simplicité et le naturel du style* ». Champlain n'avance rien qu'il n'ait vu lui-même ou sans avoir le témoignage de personnes sûres. Ses écrits révèlent sa vie : *Tout pour sa cause, rien pour lui-même. Ses lettres, écrites dans un style concis, portent l'empreinte de la droiture et de la vérité.*

LES RELATIONS DES JÉSUITES

Les Relations des Jésuites embrassent une période de 40 ans, de 1632 à 1672. Elles forment une histoire détaillée des missions et de la conversion des sauvages, écrite dans un style très simple.

Le Journal des Jésuites est le complément des *Relations*. Il était tenu par les Supérieurs de l'Ordre, en Canda¹ et n'était pas destiné à la publicité. Il contient une foule de détails intimes, peu importants alors, mais aujourd'hui d'un grand intérêt à cause de la lumière qu'ils jettent sur ces époques reculées. Ce journal comprenait plus d'un siècle de notre histoire, de 1645 à 1755, sans interruption. Malheureusement, il n'en reste plus que l'histoire de vingt-deux années.

1. Le premier en date est le Père Jérôme Lalemant, puis viennent les Pères Vimont, Mercier, de Quen...

LETTRES DE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

Mère Marie de l'Incarnation (*Marie Guyard*, 1599-1672), née à Tours, fut mariée à dix-sept ans. Devenue veuve deux ans plus tard, elle entra, après douze ans de veuvage, dans un couvent d'Ursulines.

A l'âge de quarante ans, elle vint établir au Canada un monastère de son ordre. Remarquable par son esprit et ses talents, héroïque par ses vertus, élevée à une très sublime oraison, elle mourut en odeur de sainteté. Bossuet l'a surnommée « *la Thérèse d'Amérique* » à cause de son intelligence des voies spirituelles. Léon XIII l'a déclarée *vénérable*.

Elle a laissé une série de lettres, pleines de fines observations et de détails sur l'histoire de son temps, durant son séjour dans la colonie, de 1640 à 1672. Ces lettres justifient sa réputation de sainteté, d'esprit et d'habileté dans les affaires.

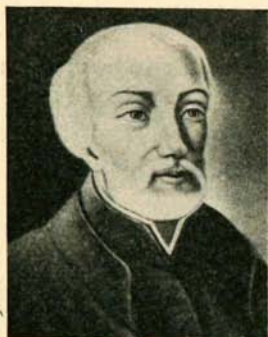


LE PÈRE LAFITEAU ET LE PÈRE CHARLEVOIX

Le Père Lafiteau, *Jésuite*, missionnaire au Canada de 1700 à 1719, a écrit une étude de mœurs, intitulée : *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*. Il examine au long les mœurs, les coutumes, les habitudes et la religion des sauvages du Canada. Charlevoix dit que c'est peut-être ce qu'il y a de plus exact sur le sujet¹.

1. Le Père Lafiteau découvrit, dans les forêts de la Nouvelle-France, le *ginseng*, plante fébrifuge, qui devint l'objet d'un commerce considérable.

Le Père Charlevoix, Jésuite (1682-1761). — Son œuvre capitale est une *Histoire générale de la Nouvelle-*



France, intitulée : Histoire et Description générale de la Nouvelle-France, avec le journal historique d'un voyage, fait par ordre du roi, dans l'Amérique Septentrionale.

Cette histoire fut publiée à Paris, en 1744, en six tomes, in-12, d'environ 400 pages chacun.

L'Histoire du Père Charlevoix a été la plus précieuse source de renseignements pour notre histoire primitive, et

cela par la longue période qu'elle embrasse, — de la découverte du pays à 1731, — et par les multiples détails qu'elle renferme sur tout ce qui intéresse la colonie. Des cartes liées au volume donnent une bonne idée de la topographie. Les statistiques n'y font pas défaut. De plus, véritable luxe pour l'époque, on trouve dans ce livre une description des plantes les plus communes du pays, avec planches, pour en désigner l'espèce et la forme. La première partie de cet ouvrage, et de beaucoup la plus importante, se rapporte à l'histoire générale de la Nouvelle-France. La seconde, ou le journal historique des voyages de l'auteur en Amérique, se présente sous forme de lettres à la duchesse de Lesdiguères.

Le Père Charlevoix est un bon vieux chroniqueur qui prend son temps, raconte avec force détails, parsème sa narration de réflexions qui révèlent le moraliste derrière l'historien.

Lahontan (Baron de). — Officier français qui servit au Canada et à Terre-neuve en 1683. Il a laissé des *Mémoires* fort peu fidèles sur le Canada. Voici ce qu'en rapporte J.-E. Roy dans une étude spéciale : *Le Baron de Lahontan* (Mémoire de la Société Royale du Canada).

« Parti de Béarn à l'âge de dix-sept ans pour venir au Canada comme simple volontaire dans les troupes de la marine, il habite tour à tour Québec, Montréal, le Détroit, Michilimakinac. Il assiste à deux campagnes sans trouver à s'illustrer. Commandant de garnison, il abandonne lâchement son poste... Réfugié en Hollande, il écrit contre sa patrie et ceux de sa race des pamphlets remplis de fiel, se donne hypocritement la gloire de découvertes imaginaires... »

Le soin que Lahontan prenait d'observer tout autour de lui, nous a valu certainement des pages utiles. Mais ce qui gâte tout, chez lui, c'est le dénigrement haineux et de parti pris, ce sont les faits présentés souvent d'une manière perfide. La complaisance avec laquelle tous les auteurs ennemis de la France ont cité Lahontan, nous indique bien quel soin doit prendre le lecteur de le contrôler sans cesse ».

Remarque. Nos historiens canadiens ont puisé largement dans les premiers écrits relatifs aux origines de la colonie. Leurs livres, aujourd'hui, remplacent les anciennes Relations.

II — CHANSONS ET CONTES

La poésie des chansons populaires de France a traversé l'Océan avec nos pères ; elle a voltigé sur leurs durs travaux des champs et sous leur toit rustique. C'était : *A la claire fontaine*, — *Dans les prisons de Nantes*, — *A Saint-Malo, beau port de mer*, — *C'est la belle Françoise*, — *A Rouen*, etc. *L'enfance* était bercée aux airs normands ou bretons : *C'est la poulette brune*, — *ou la poulette blanche*, — *ou la poulette grise*, et l'on variait à l'infini la couleur des poules.

Nos ancêtres ont fait leurs délices des contes merveilleux ou badins. Tout en fumant leur pipe près de l'âtre, ils aimaient à écouter ou à raconter les histoires invraisemblables de *chasse-galerie*, de *loups-garous*, de « *fifollets* », de *lutins*, qui nattaient la queue des chevaux et les faisaient trotter, de *maisons hantées*, de « *jeteux de sorts* », ou bien encore, dans un autre genre, les *aventures de « P'tit Jean »*, les *prouesses de la « bête à sept têtes »*, les *chevauchées des « bottes de sept lieues »*.

« *La mode des contes n'est pas passée. Tant qu'il y aura des enfants ; tant que les hommes seront dégoûtés de la triste réalité, tant que notre pauvre esprit aura besoin de détente, le conte sera le bienvenu*¹ ».

Quelques-uns de nos écrivains modernes ont composé des contes canadiens. Les uns, comme Fréchette, ont mis sur les lèvres de leurs personnages un langage comique et original, mais qui semble chargé à plaisir d'incorrections. D'autres, tout en gardant au récit sa couleur locale, en ont fait des pages littéraires, qui sont parfois de véritables bijoux d'art, tels les « *Récits Laurentiens* », par le frère Marie-Victorin, des Écoles Chrétiennes.

RÉSUMÉ

PRÉLIMINAIRES

Caractéristique de la littérature d'un peuple. Cette littérature révèle les idées, les croyances, les doutes, les mœurs, les joies, les tristesses, la culture intellectuelle de ce peuple. Dans ce sens, elle est *l'expression de la société*.

Conditions de la littérature canadienne-française

Pour appartenir à la littérature canadienne-française, un ouvrage doit :

- 1° Être écrit par un Canadien français de naissance ou d'adoption ;
- 2° Exprimer des idées portant sur des sujets canadiens ou encore des idées portant sur des sujets étrangers, mais parées d'images et de sentiments canadiens-français.

« *Les Canadiens français ont des livres de chez eux, écrits par les leurs, où s'exprime leur âme à eux* ». (Chan. Ém. Chartier)
Donc, ils ont une littérature nationale.

¹ F. Robert. — Essai sur les Contes canadiens.

Causes de la non-éclosion d'une littérature canadienne dans la Nouvelle-France

Nos pères ont été des *colons* et des *soldats*. La main qui défriche le sol et conduit la charrue, comme celle qui brandit l'arme de guerre, est malhabile à guider la plume pour les choses de l'esprit.

La seule littérature de l'époque est celle qui vit dans les chansons, les contes et les récits importés de France.

Divisions de l'histoire de la littérature canadienne-française.— *Cinq périodes.*

Première période, de 1534 à 1760. — Absence de littérature canadienne.

Deuxième période, de 1760 à 1820. — Premiers essais en prose et en vers.

Troisième période, de 1820 à 1860. — Essor donné à la pensée canadienne.

Quatrième période, de 1860 à 1900. — Enthousiaste activité littéraire à base de patriotisme.

Cinquième période, de 1900 à nos jours. — Abondance des productions, progrès dans l'art d'écrire, littérature de plus en plus nationale.

PREMIÈRE PÉRIODE DE 1534 A 1760

Les livres de cette période ont été écrits par des Français de France. Ils ont été publiés en France et pour des lecteurs français.

Manifestations de la littérature du temps. — *Mémoires, Relations, Lettres, Récits de voyage, Chansons et Contes.*

AUTEURS DE MÉMOIRES

Cartier (Jacques), 1494-1535. — A. **Sa vie.** Après la mort de François Ier, Jacques Cartier vit retiré dans son château de Limoilou. Il meurt de la peste, victime de sa charité.

B. Ses ouvrages. Jacques Cartier a laissé le récit de ses voyages, remarquable par la *vérité*, la *simplicité*, la *description pittoresque des choses*, les *manifestations de sa foi et de sa piété*.

Perte pour notre histoire. — Il ne reste que quatre chapitres du troisième voyage de Cartier. On ne connaît le quatrième que par les relations de Saintonge et de Roberval.

Marc Lescarbot. — A. Sa vie est peu connue. Né à Vervins, vers 1570, il se qualifie lui-même de seigneur de Saint-Audebert et d'avocat au Parlement ; — il a séjourné quelques années au Canada, — s'est fait aimer et estimer de tous.

B. Une histoire de la Nouvelle-France. Écrivain original, il s'exprime avec clarté et sans recherche, entre-mêle ses écrits d'anecdotes et de remarques littéraires.

Champlain (1567-1635). — A. Fervent chrétien, patriote clairvoyant, Champlain établit sa colonie sur les deux bases les plus solides : *la religion et la culture de la terre*. Il fit venir à Québec les premiers missionnaires et le premier colon, Louis Hébert.

B. Des Mémoires, excellents pour le fond des choses et pour la simplicité et le naturel du style ; — *des Lettres*, empreintes de droiture et de vérité.

Relations et Journal des Jésuites

Les *Relations*, de 1632 à 1672, présentent une histoire détaillée des missions et de la conversion des sauvages.

Le *Journal*, tenu par les Supérieurs de l'Ordre, de 1645 à 1775, renferme une foule de détails intimes, aujourd'hui d'un grand intérêt.

Lettres de Mère Marie de l'Incarnation

Mère Marie de l'Incarnation (1599-1672). — A. Née à Tours ; mariée à dix-sept ans, veuve à dix-neuf, — religieuse ursuline douze ans plus tard ; — vint établir au Canada, en 1639, un monastère de son Ordre ; — mourut en odeur de sainteté trente-trois ans plus tard ; — fut surnommée la *Thérèse d'Amérique*.

B. Des Lettres, qui justifient sa réputation de sainteté, d'esprit et d'habileté dans les affaires.

Le Père Lafiteau et le Père Charlevoix

Le Père Lafiteau, missionnaire au Canada de 1700 à 1719, a écrit une *étude de mœurs sur les sauvages américains*, très exacte, d'après Charlevoix.

Le Père Charlevoix (1682-1761) a laissé une *Histoire générale de la Nouvelle-France*, très précieuse parce qu'elle embrasse une longue période, de 1534 à 1731, et qu'elle contient de multiples détails qui éclairent la vie et les faits de ces temps reculés.

Bon vieux chroniqueur, le Père Charlevoix raconte par le menu, et moralise à l'occasion.

Lahontan (*Baron de*). Officier français venu au Canada vers 1683 ; — infidèle à l'armée, traître à sa patrie, déloyal dans ses écrits ; — a laissé des *Mémoires* sur le Canada où les faits sont souvent présentés d'une manière perfide.

CHANSONS ET CONTES

Les chansons populaires de France. — Elles ont traversé l'Océan avec nos pères.

Les contes merveilleux ou badins. — Ils ont fait les délices de nos ancêtres.

Les contes auront toujours leur raison d'être, parce que toujours ils seront aimés des enfants, et que toujours il y aura des hommes dont l'esprit a besoin de détente.

Les contes canadiens modernes. — Citons les *contes de Fréchette*, d'un fort comique, mais déparés par le langage chargé d'incorrections des personnages ; — *Les Récits laurentiens* du Frère Marie-Victorin, charmants de vérité et de distinction, tout en gardant la couleur locale.



DEUXIÈME PÉRIODE

(1760-1820)

PROSE

LE JOURNALISME ET L'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

Le journalisme. — « *C'est en réalité par le journal que commence l'Histoire littéraire des Canadiens français* ». (Mgr. C. Roy)

La Gazette de Québec (1764-1874). — Dès 1764, parut le premier journal canadien, la *Gazette de Québec*, fondée par William Brown, Écossais venu de Philadelphie. Les langues française et anglaise y figuraient l'une à côté de l'autre. Ce journal, à peu près neutre au point de vue politique, ne soutenant d'ailleurs aucune polémique sérieuse, mérita d'être caractérisé, par Brown lui-même, douze ans après sa fondation, comme « *la plus innocente Gazette de la domination britannique* », disons la plus insignifiante¹.

Les articles français de la *Gazette de Québec*, pauvre traduction le plus souvent des colonnes anglaises, ne comptent guère dans notre Histoire littéraire que pour marquer le point de départ du journalisme canadien.

La Gazette littéraire, fondée à Montréal en 1778, par Joseph-Fleury Mesplet et Valentin Jautard, deux Français peu soucieux de la vérité, ne dura que dix-huit mois. La littérature seule, sous toutes ses formes, graves et futiles, devait remplir les pages de ce nouveau journal, organe d'un groupe d'amateurs qui désiraient se

1. Brown mourut en 1789. J. Neilson devint alors propriétaire de la *Gazette de Québec*, et la rendit plus intéressante.

cultiver. Toutefois la Gazette littéraire s'érigea bientôt en critique des faits et des idées, du gouvernement et de la religion. Un article ironique, intitulé « *Tant pis et Tant mieux* », rédigé par V. Jautard, souleva la colère du gouverneur Haldimand, déjà excitée d'ailleurs par des attaques préalables contre l'administration du pays ; il fit emprisonner Mesplet et Jautard « *pour arrêter le cours de leurs insolences* ». — M. Montgolfier, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, porta des plaintes contre la licence anti-religieuse des écrivains de la *Gazette de Mesplet*. Elle dut disparaître.

La Gazette de Montréal, imprimée en 1785, par le même Fleury Mesplet, fut un journal d'information politique.

Le Magasin de Québec, commencé en août 1792, par une société de gens de lettres, avait les proportions d'un recueil. Chaque livraison contenait soixante-huit pages. Ce journal ne dura que deux ou trois ans.

Le Canadien, fondé en 1806, par P. Bédard, J.-A. Panet et autres patriotes, s'appliquait à réfuter les accusations du *Mercury* contre les Canadiens. Il pensait tout haut dans les intérêts du pays. Le grave et le léger se mêlaient dans ses colonnes mordantes ou railleuses. Deux fois supprimé, il reparut en 1831, sous la direction d'Etienne Parent.

Le Courrier de Québec, fondé en 1807 par le juge de Bonne et ses partisans, les *chouayens*¹, ne parut

1. L'origine de ce mot nous reporte à la prise du fort Oswégo ou Chouaguen par Montcalm le 14 août 1756. Un certain nombre de soldats français avaient déserté les rangs, pendant l'action, croyant la journée perdue. On les qualifia alors du nom de *chouayens*, corruption de Chouaguen. L'épithète s'appliqua par la suite aux transfuges de notre cause dans la politique.

Le juge de Bonne, chef du parti en question, fut désigné sous le nom de *Grand Chouayen*.

d'abord que six mois, faute d'encouragement. Il reprit vie cependant et continua sa carrière jusqu'à la fin de l'année 1809.

Avec un but tout différent du *Canadien*, le *Courrier de Québec* s'efforçait de faire comprendre aux Canadiens français qu'ils avaient tout à gagner sous la domination de l'Angleterre, que la nation canadienne pouvait mieux se développer et prospérer sous les lois britanniques que sous le régime français, mais à condition, bien entendu, de ne pas mettre d'obstacle à son bonheur, par l'insoumission aux mesures gouvernementales. C'était l'anglification voulue et systématique. Il faut dire cependant à la louange du *Courrier de Québec* qu'il défendit les Canadiens français contre les insultes du *Mercury*, et qu'il présenta à ses lecteurs, dans ses colonnes, d'utiles études historiques et littéraires. Le docteur Jacques Labrie y publia les premiers chapitres de l'Histoire du Canada qu'il élaborait, et qui furent très goûtés de ses contemporains.

Le Spectateur parut à Montréal, en 1813, après la suppression violente du *Canadien*. Il contenait beaucoup de poésies et d'articles instructifs, en général bien rédigés.

L'Aurore des Canadas, publié par Michel Bibaud en 1815, traitait aussi de sciences et de lettres. Ce journal finit par se fondre avec le *Spectateur* (1819), sous la direction de M. Bibaud.

Conclusion. On voit quelle place occupe le journalisme dans cette période primitive de notre histoire littéraire. C'est bien dans les journaux que nos premiers littérateurs se sont exercés à écrire ; c'est là qu'ils ont exprimé leurs pensées sur les grandes questions de notre vie nationale ; là qu'ils ont lutté, comme dans les Parlements, contre un pouvoir oppresseur, pour conserver nos libertés les plus chères.

Par leur nombre, par leur nature, le plus souvent scientifique et littéraire, les journaux de l'époque témoignent en faveur de l'activité intellectuelle de nos pères et de leur goût pour les choses de l'esprit.

« *La prose de ce temps est plus solide qu'artistique, plus ferme que vibrante, quoique pourtant certains articles du Courrier de Québec, du Canadien et du Spectateur soient parfois animés d'un souffle qui rappelle les enthousiasmes du lyrisme ou les vivacités mordantes de la satire. Malins et patriotes, nos ancêtres le furent toujours et l'esprit gaulois n'a jamais manqué à leurs graves entreprises* ». (Mgr C. Roy)

L'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

Lors de la séparation des deux Canadas (1791), les Canadiens français figurèrent avec honneur dans l'arène politique. Par leur culture et leur grande facilité à porter la parole, ils étonnèrent le parti anglais. Les premiers et les principaux défenseurs de nos droits furent : *Pierre Bédard, Jean-Antoine Panet, Chartier de Lotbinière, Joseph Papineau.*

Bédard (Pierre), 1763-1827, né à Québec, député au Parlement, fut l'un des fondateurs du journal *Le Canadien*, en 1806.

« *Orateur original, d'une force et logique irrésistibles¹* », il réclama un ministère responsable, s'opposa aux violences de Craig et à la nomination des juges à la Chambre d'Assemblée. Le gouverneur fit saisir les presses du *Canadien*, qu'il appelait « *une feuille séditieuse* », et arrêta en même temps les propriétaires ou correspondants du journal : MM. Bédard, Taschereau², Blanchet³ et Borgia⁴.

1. Le Père LeJeune, o.m.i.

2. *Jean-Thomas Taschereau* (1778-1832), père de son Éminence le cardinal Taschereau.

3. **François Blanchet**, médecin de profession, membre du Parlement, soutint les droits des Canadiens. Sir George Prévost le nomma plus tard surintendant des hôpitaux de la milice ; mort en 1830.

4. **Borgia** (Joseph Levasseur), d'origine italienne, membre du Parlement, fut un des députés les plus modérés de l'opposition.

Après le départ de Craig (1811), Sir George Prevost, voulant rendre justice aux hommes politiques destitués par son prédécesseur, nomma P. Bédard juge à Trois-Rivières, où il mourut en 1827.

Panet (Jean-Antoine), 1751-1815, naquit à Québec, étudia au séminaire, puis entra au barreau en 1773. Il fut président de la Chambre d'Assemblée, malgré l'opposition formelle des Anglais, qui voulaient élever à cette dignité un des leurs.

Comme orateur, Panet parlait avec abondance et facilité.

De Lotbinière (Chartier), seigneur de *Vaudreuil*, de *Rigaud* et de *Beauharnois*, fut élu membre du premier gouvernement canadien, et réclama énergiquement l'usage de la langue française. Il fut président de la Chambre en 1793 ; — Conseiller législatif en 1797 ; — colonel des milices de Vaudreuil en 1812 ; — mort en 1821.

Papineau (Joseph), 1751-1841, élève des Sulpiciens, notaire à Montréal, fut représentant de Montréal en 1792, jusqu'à 1804. Il revint à la Chambre en 1810, ce qui lui permit d'être témoin des succès de son fils *Louis-Joseph*, qui inaugurait sa carrière parlementaire. Émule de Bédard et champion de la langue française, il se montra nationaliste ardent et ne fut surpassé en éloquence que par son fils *Louis*.

POÉSIE

La poésie, à cette époque, est surtout représentée par deux Français d'origine, devenus, pour ainsi dire, nos compatriotes par leur résidence dans notre pays, par les liaisons qu'ils y ont contractées et par l'inspiration nationale de plusieurs de leurs œuvres.

La critique ne leur décernera jamais le titre de *grands poètes*, et leurs productions littéraires ne vivront que dans nos archives et dans nos anthologies de poètes canadiens. On les nomme : *Joseph Quesnel* et *Joseph Mermel*.

Quesnel (Joseph), 1749-1809, naquit à Saint-Malo. Entré dans la marine à l'âge de dix-neuf ans, il put connaître, par ses pérégrinations sur les mers, les Indes, l'Afrique, l'Amérique Méridionale. Il s'établit au Canada, en 1779, se maria à Montréal, se fixa à Boucherville, où il exerça pendant de longues années la tranquille profession de marchand. C'est là pendant les répit que laisse la clientèle, qu'il eut le loisir de composer ses œuvres poétiques. Il eut trois fidèles amis sur mer comme sur terre : son violon, Boileau et Molière, c'est qu'il était à la fois musicien et poète.



Ses ouvrages. — On a de lui des pièces dramatiques dont il a fait la musique : *Lucas et Cécile*, opéra ; *l'Anglomanie*, comédie en vers ; *Colas et Colinette* et les *Républicains français*, deux comédies en prose, qui n'intéressent pas les lettres canadiennes, puisque tout est français dans ces pièces, dans la dernière surtout : *fond et personnages*¹. *L'Anglomanie*, au contraire, est bien d'inspiration canadienne. Elle traite d'un travers trop commun encore aujourd'hui dans notre société : une admiration outrée pour les goûts, les manières, les usages des Anglais au mépris de tout ce qui est français. Cette petite comédie de mœurs se lit avec plaisir et renferme d'excellentes leçons.

1. Colas et Colinette est une pièce d'amour ; à ce titre, elle est canadienne aussi bien que française, mais les personnages de cette comédie sont des *types de France* et non de *chez nous*.

Joseph Quesnel a fait surtout de la poésie légère et badine : chansons, épigrammes, épîtres. « Sa muse ne se lasse pas de plaisanter, et souvent il lui arrive de s'y prendre de façon si spirituelle et si délicate que ses vers sont alors tout pénétrés de grâce aisée et souriante. A cet élégant badinage, il joint volontiers une ironie piquante, qui, sans paraître y toucher, enfonce ses fines pointes dans la chair d'autrui. *L'Épître à M. Généreux Labadie* est l'une des œuvres qui caractérisent le mieux la facilité abondante et la malice courtoise de l'auteur¹ ».

Généreux Labadie, instituteur à Verchères, se mit à faire des vers, dans l'espoir de recevoir, pour ses poésies, quelques subventions du gouvernement. Comme ses poèmes très médiocres n'étaient pas goûtés du public, et restèrent inconnus au ministère, il se répandit en plaintes amères contre ses contemporains. J. Quesnel, dans son *Épître à Labadie*, se moque un peu des vers du pédagogue et s'efforce de le consoler.

Quand je vois tes talents restés sans récompense,
J'approuve ton dépôt et ton impatience ;
Et je tombe d'accord que nous autres, rimeurs,
Sommes à tort en but à messieurs les railleurs.

Je sais qu'à parler vrai, ta muse un peu grossière
Aux éloges pompeux ne peut donner matière ;
Mais enfin tu fais voir le germe d'un talent
Que doit encourager tout bon gouvernement.

.....
Mais celui par malheur sous lequel nous vivons
Ne sut jamais, ami, tout ce que nous valons.
Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes,
De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes !

On peut rattacher à cette *Épître* un dialogue en vers de J. Quesnel : *Le Rimeur dépité*.

Ses ouvrages en musique consistent en plusieurs symphonies à grand orchestre, des quatuors et duos, nombre de petits airs de chansons, ariettes, etc. Il a composé plusieurs motets et autres morceaux de musique sacrée pour l'église paroissiale de Montréal.

1. Mgr C. Roy.

Mermet (Joseph), 1775-1820. — Joseph Mermet, natif de Lyon, arriva au Canada en 1813. Il était lieutenant au régiment de Watteville¹, envoyé par l'Angleterre pour porter secours au Canada menacé par les Américains.

Son amitié avec le capitaine *Jacques Viger* fut la cause de sa célébrité en révélant son talent de poète. Mermet confiait à son ami des pièces de vers, celui-ci les faisait paraître dans le « *Spectateur* ». Le poème : *La Victoire de Châteauguay*, écrit au lendemain de la fameuse victoire, suscita de nombreuses et enthousiastes admirations à son auteur. Son nom devint populaire à la ville comme au camp. Mermet n'accepta pas sans réserves tant d'éloges. Il écrivait à Jacques Viger : « Vous me flattez, et vous pourriez me corriger. Est-ce franchement s'énoncer que de traiter d'*admirable* ce qui n'est que *médiocre* » ? Le meilleur juge du poème était le poète lui-même.

Le héros de Châteauguay invita Mermet à sa table ; celui-ci se rendit dans la calme retraite de *Chambly*, où vivait de Salaberry. Il fut charmé de tout ce qu'il y vit, et mit en vers ses impressions : ce fut l'occasion du poème de *Chambly*.

Voici comment il trace le portrait de son hôte (De Salaberry) :

... chez lui, j'ai connu cette pure amitié
Qu'en tout autre pays on ne voit qu'à moitié.
Héros et citoyen, tendre époux et bon maître,
Il est père de tous, sans vouloir le paraître.
Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,
Thémistocle au conseil, à table Lucullus ;
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
Il réunit en lui les vertus du grand homme.

1. **Watteville**, major général de l'armée anglaise. Il commandait à Châteauguay en 1813. Il était sur le champ quelques instants avant le combat, mais loin de disputer à *Salaberry* l'honneur de la victoire, il le lui laissa tout entier dans son rapport à Sir George Prévost.

Mermet a laissé une description en vers de *la cataracte de Niagara*. « Cette pièce, dit Mgr C. Roy, mérite qu'on la signale et qu'on la conserve, puisqu'elle est le plus considérable effort que l'on ait tenté à cette époque pour *peindre la nature canadienne* ».

Mermet avait beaucoup d'esprit et le tour agréable. Il fit un grand nombre de satires, de pièces badines et variées. Le mot heureux pour rire jaillissait finement à la pointe de sa plume ; c'est ainsi qu'il se montre souvent dans la poésie légère et dans sa correspondance avec le capitaine Viger, lequel a gardé soigneusement, pour les transmettre à la postérité canadienne, les écrits et jusqu'aux moindres distiques du poète-soldat, son ami.

Ardent légitimiste¹, Mermet retourna en France à la Restauration des Bourbons. Il n'obtint pas les faveurs qu'il espérait du nouveau gouvernement. Déçu, il vécut à Marseille en regrettant le pays que sa muse avait chanté et où il avait laissé des admirateurs et des amis.

Remarque. — Joseph Quesnel et Joseph Mermet, nés à l'étranger, furent les poètes les plus en vue de l'époque, mais ils ne furent pas les seuls. La poésie canadienne se manifesta alors par un bon nombre de chansons, d'épigrammes, de petites pièces détachées qui parurent dans les journaux du temps et furent recueillies plus tard par M. Huston, dans le Répertoire National, publié en 1848. Un sentiment commun émane de ces poésies : l'amour de la patrie. Un étranger pourra les juger de mince valeur pour l'Histoire littéraire, elles intéresseront toujours un Canadien français.

1. Partisan de la royauté légitime. Lorsque Mermet apprit la chute de Napoléon il envoya à Viger ce distique funèbre :

« *Ci-gît Napoléon Premier.*

Dieu veuille qu'il soit le dernier ! »

RÉSUMÉ

DEUXIÈME PÉRIODE (1760-1820)

C'est l'époque des premiers essais en prose et en poésie, manifestés surtout dans les journaux. « *En réalité, c'est par le journal que commence l'Histoire littéraire des Canadiens français* ». (Mgr C. Roy)

NOS PREMIERS JOURNAUX

La Gazette de Québec. — Dès 1764, parut *La Gazette de Québec*, fondée par William Brown, Écossais, journal neutre en politique et insignifiant à tous les points de vue, dont les articles français étaient une mauvaise traduction des colonnes anglaises.

La Gazette de Québec a duré cent dix ans, de 1764 à 1874. A la mort de Brown, en 1789, John Neilson en devint propriétaire et sut lui donner un cachet plus sérieux. J. Neilson mourut en 1848. Il était l'ami des Canadiens et jouissait de la confiance du peuple et du clergé.

La Gazette littéraire, fondée à Montréal en 1778, par deux Français irréligieux, *Fleury Mesplet* et *Valentin Jautard*, ne devait traiter que de littérature. Elle était l'organe d'un groupe d'intellectuels qui désiraient écrire dans leur journal sur des sujets d'ordre moral, littéraire et philosophique. La *Gazette littéraire* dévia de son programme pour critiquer le gouvernement et la religion. Elle dut disparaître après dix-huit mois.

La Gazette de Montréal, fondée en 1785, par le même F. Mesplet, fut un journal d'information politique.

Le Magasin de Québec, commencé en août 1792, ne reproduisait guère que des articles de littérature étrangère, dans une livraison de soixante-huit pages. Il ne dura que deux ou trois ans.

Le Canadien, fondé en 1806 par Bédard, Panet et autres patriotes, fut le premier journal publié pour la défense des Canadiens français. Il s'opposait au *Mercury*, journal anglais, ouvertement hostile à la nationalité canadienne. Deux fois supprimé, Le Canadien reparut en 1831, sous la direction d'Étienne Parent.

Le Courrier de Québec, organe du juge de Bonne et de ses partisans, fondé en 1807, ne vécut pas deux ans. Les abonnés manquèrent à ce journal favorable à la domination anglaise.

Le Spectateur en 1813 et l'**Aurore des Canadas**, en 1815, à la fois scientifiques et littéraires, se fondirent ensemble en 1819, sous la direction de Michel Bibaud.

Conclusion. — C'est dans les journaux que nos premiers hommes de lettres ont écrit sur les questions de notre vie nationale. Leur prose est solide et ferme, quoique peu artistique.

L'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

Premiers et principaux défenseurs de nos droits

Bédard (Pierre), 1763-1827. — Né à Québec ; — député au Parlement ; — *orateur original et d'une logique irrésistible* ; — un des fondateurs du *Canadien* ; — réclama un ministère responsable ; — lutta contre la tyrannie de Craig, — vit saisir tout le matériel du *Canadien*, par ordre de celui-ci ; — fut incarcéré un an, sous accusation de pratiques séditeuses. Craig croyait voir un commencement de rébellion dans les réclamations du *Canadien*.

Sir George Prévost nomma P. Bédard juge à Trois-Rivières.

Panet (Jean-Antoine), 1751-1815. — Président de la Chambre d'Assemblée en dépit de l'opposition anglaise. — *Orateur à la parole abondante et facile*.

Lotbinière (Chartier de). — Seigneur de Vaudreuil, de Rigaud et de Beauharnois, membre du premier parlement canadien (1791), réclama avec énergie les droits de la langue française.

Papineau (Joseph), 1751-1841. — Représentant de Montréal de 1792 à 1804, — revint à la Chambre en 1810, y fut témoin des succès de son fils *Louis-Joseph*, et se montra toujours le vaillant défenseur de la cause nationale.

POÉSIE

A cette époque la poésie est surtout représentée par deux Français d'origine, mais Canadiens par leur résidence au Ca-

nada, leurs liaisons et l'inspiration de plusieurs de leurs œuvres : *Joseph Quesnel* et *Joseph Mermet*.

Quesnel (Joseph), 1749-1809. — A. Né à Saint-Malo ; — marin de dix-neuf à trente ans ; — s'établit au Canada, se maria à Montréal ; — fut marchand à Boucherville ; — à la fois poète et musicien.

B. Un opéra : *Lucas et Cécile*, une comédie en vers : *l'Anglomanie*, fine satire de ceux qui, dédaignant nos vieilles traditions, adoptent les goûts et les usages de la société anglaise ; deux comédies en prose : *Colas et Colinette*, pièce d'amour, dont les personnages sont des types de France et non de chez nous ; les *Républicains français*, ouvrage moins canadien encore que *Colas et Colinette* ; — un grand nombre de petites pièces : chansons, épigrammes, épîtres et un poème *Le Rimeur dépité* pour faire entendre aux Canadiens qu'ils devraient apprécier davantage les poètes.

Comme musicien, il a laissé des symphonies à grand orchestre, des quatuors, des duos, de petits airs de chansons, — des motets et des morceaux de musique sacrée.

Mermet (Joseph), 1775-1820. — A. Né à Lyon ; — soldat au régiment de Watteville ; — vint au Canada en 1813 ; — se lia d'amitié avec le capitaine *Jacques Viger*, — retourna en France à la Restauration des Bourbons ; — vécut à Marseille en regrettant le Canada.

B. Jacques Viger publia dans *Le Spectateur* les vers de son ami Mermet ; c'étaient des chants guerriers, à cette époque où les Américains tentaient d'envahir le Canada.

Le poème intitulé : *La Victoire de Châteauguay* rendit célèbre Mermet, et obtint un immense succès, bien qu'il soit d'inspiration et de facture moyennes. Son *Tableau de la Cataracte de Niagara* mérite une note spéciale parce qu'il marque le plus considérable effort qu'on ait fait à cette époque pour peindre la nature canadienne.

Poètes Canadiens. — Les poètes canadiens ne manquèrent pas à cette période, ils rimèrent une foule de petites pièces qui parurent dans les journaux du temps et que M. Huston a recueillies dans le *Répertoire National*, publié en 1848. Un sentiment commun émane de ces poésies : l'amour de la patrie.

TROISIÈME PÉRIODE

(1820-1860)

PROSE

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET L'HISTOIRE

Coup d'œil sur la situation politique du pays. — Cette époque est une des plus sombres et des plus tourmentées de notre histoire. Le problème des subsides¹ agitait les esprits ; au fond, il y avait plus qu'une question de budget, il y allait de l'autonomie de la race canadienne-française. Gouvernerait-elle dans sa province ou ne serait-elle que gouvernée ? — Le conflit entre la Chambre d'Assemblée ou les représentants du peuple et les deux Conseils Législatif et Exécutif amena les insurrections de 1837-38, cruellement réprimées par le gouvernement anglais. En 1840, l'Angleterre imposa aux Canadiens l'*Acte d'Union*, comme châtiment de leurs soulèvements contre sa politique partielle.

L'*Acte d'Union*, d'une criante injustice, forçait le Bas-Canada, qui n'avait que 95,000 louis de dettes, à partager la dette du Haut-Canada, s'élevant à 1,200,000 louis.

Il accordait le même nombre de députés aux deux provinces, malgré l'extrême différence du chiffre de leur population : 400,000 Haut-Canadiens, et 660,000 Bas-Canadiens.

Sans écarter de façon absolue des débats parlementaires la langue française, les statuts dérivés de l'*Acte d'Union* exigeaient l'emploi exclusif de la langue anglaise dans la rédaction des publications et rapports de la Législature.

Toutes ces lois avaient pour but de détruire la nationalité française et la foi catholique.

Quelle sera à la Chambre l'attitude des Canadiens français ? Ils devront revendiquer les droits dont leur nation est si injustement frustrée. L'Histoire nous dit qu'ils ne fléchirent pas devant le devoir, que leur voix s'éleva véhémentement, sous les voûtes du Parlement, pour la défense de nos libertés, de nos institutions, de notre langue si intimement liée à notre foi ; ainsi ils empêchèrent la ruine de notre

1. *Subsides*, ensemble des revenus d'argent que les citoyens d'un pays, par l'intermédiaire de leurs députés, fournissent à leur gouvernement.

La question des subsides, si importante pour l'intelligence de cette partie de notre histoire, est pleinement traitée dans :

Nos luttes constitutionnelles, par l'abbé Groulx, fascicule 11e.

influence politique et de notre influence sociale. « *Honneur donc à ces parlementaires du passé, fils obscurs et glorieux de notre race : ils furent de réels sauveurs* ». (Abbé L. Groulx)

ÉLOQUENCE POLITIQUE

Papineau (Louis-Joseph), 1786-1871. — L.-J. Papineau incarnait aux yeux de ses concitoyens l'éloquence canadienne. La voix populaire, applaudissant son talent d'orateur, le nommait le plus souvent « *le grand Papineau* ».

Sa jeunesse. — Au séminaire de Québec, où il étudia, le jeune Papineau se signala par ses talents et ses précoces aptitudes oratoires. Un jour de congé, dans un tournoi politique organisé par ses compagnons, il eut l'honneur d'être choisi comme chef de l'opposition, bien qu'agé seulement de quatorze ans.



Voici ce qu'écrivit à ce sujet Philippe-Aubert de Gaspé, son ami d'enfance et de collège : « Depuis, je l'ai souvent entendu tonner contre les abus, la corruption, l'oligarchie, mais je puis certifier qu'il ne fut jamais plus éloquent que ce jour-là. Les prêtres du séminaire s'écriaient : « *C'est son père ! C'est tout son père !* » !

Sa carrière politique. — A la fin de ses études, Papineau se destina à la carrière du droit. La confiance qu'avaient déjà mise en lui ses compatriotes, se manifesta bientôt. Avant même qu'il fût avocat, le suffrage populaire l'appelait à représenter au Parlement le comté de Chambly, en 1809.

Ainsi l'on vit en même temps, dans la même arène et sous le même drapeau, *le père et le fils* ; l'un, couronné de cheveux blancs, épuisé, ne demandant pas mieux que de confier à un cœur jeune et vaillant le soin de le remplacer dans la lutte ; l'autre, à peine âgé de vingt-trois ans, avec une taille élevée, des traits d'aristocrate, un maintien imposant, alliait à la noblesse du caractère la supériorité de l'intelligence. Quelle impression de joie pour ses amis, de dépit pour ses adversaires, quand sa voix puissante retentissait dans l'enceinte législative !

La guerre avec les États-Unis, de 1812 à 1815, vint suspendre pour un temps les querelles politiques. Papineau servit l'Angleterre comme capitaine, avec courage et loyauté.

A la tête d'une phalange héroïque, il soutint sans faiblir, de 1815 à 1837, la cause nationale de plus en plus menacée. Ces années forment la principale et la plus glorieuse phase de sa carrière politique, celle où il posséda pleinement la confiance et l'affection du peuple, celle où s'accrédita son talent d'orateur.

M. Henri Bourassa est le petit-fils du grand Papineau. On pourrait croire que dans cette famille l'éloquence est un héritage.

Patriote enthousiaste, Papineau souleva les masses par sa parole de feu et prépara les grands événements de 1837, mais il n'y assista point ; il s'enfuit aux États-Unis, y demeura deux ans, puis passa en France, et séjourna huit ans à Paris. Lorsqu'il revint au pays, après une absence de dix années, il parut sans croyances ni pratiques religieuses. L'Angleterre, pendant ce temps, avait imposé l'Acte d'Union au Canada. Si la nouvelle constitution était une injustice, elle renfermait cependant un germe fécond de liberté : *le gouvernement responsable*¹. Les députés canadiens-français suivaient la politique modérée de Lafontaine, leur chef. Ils subissaient avec calme le nouvel état de choses, mais tâchaient d'en tirer le meilleur parti possible. Telle ne fut pas la tactique de Papineau lorsque le peuple l'envoya de nouveau siéger au Parlement en 1847. Il déclara la guerre au gouvernement, et fut constamment opposé à Lafontaine. Les sept dernières années de sa carrière politique ne le

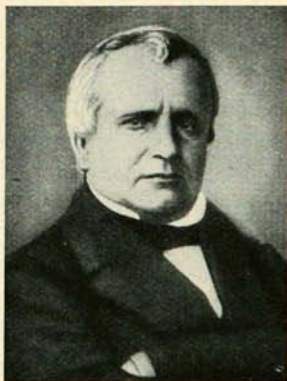
1. *Un gouvernement responsable* rend les ministres en fonction responsables à l'égard de la Chambre des députés, qui ont le droit de les questionner, de les renvoyer, à la majorité des votes, dès que l'on a fait la preuve contre leurs actes officiels.

grandirent pas aux yeux du peuple. Son prestige avait sombré dans sa fuite en 1837 et dans l'abandon des principes religieux qui ont toujours guidé la nation canadienne.

En 1854, il se retira dans son manoir de Montebello, sur les bords de l'Outaouais. C'est là qu'il s'éteignit en 1871.

Lafontaine (Louis-Hippolyte), 1807-1864. — L.-H. Lafontaine naquit à Boucherville en 1807. Par son père,

il tenait aux cultivateurs; par son grand-père, aux joueurs parlementaires¹. Lafontaine, devenu jeune et brillant avocat, se montra l'un des partisans les plus actifs et les plus dévoués de Papineau. A vingt-trois ans, en 1830, il fut élu représentant du comté de Terrebonne. Dès lors, il ne cessa d'affirmer à la Chambre les droits des Canadiens et d'en



réclamer l'exercice. Par sa parole et ses écrits, de même que Papineau, il souffla l'insurrection dans le pays. Lorsqu'elle éclata, il en comprit le danger et voulut l'enrayer, mais il était trop tard. Il s'embarqua pour l'Europe; Papineau était passé aux États-Unis. La conduite de ces deux chefs a été diversement jugée : les uns l'ont fortement blâmée; les autres ont trouvé moyen de la justifier.

Lafontaine revint au Canada en 1838. Il fut incarcéré comme un des auteurs du mouvement insurrection-

1. Son grand-père, Antoine Médard Lafontaine avait été membre de l'Assemblée législative, de 1796 à 1804.

nel, mais les preuves manquant pour lui faire un procès, il fut remis en liberté. Il fallait aux Canadiens des représentants énergiques, habiles, dans les luttes que le nouveau régime de l'Union présageait, Lafontaine fut un de ceux-là.

Sa carrière politique. — Le 15 septembre 1842, malgré l'ostracisme dont l'Acte d'Union avait frappé la langue française, Lafontaine ne craignit pas de prononcer à la Chambre son premier discours en français. Dunn lui ayant demandé de parler en anglais, il répondit : « *Lors même que je parlerais aussi facilement l'anglais que le français, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes, ne fût-ce que pour protester solennellement contre la cruelle injustice de l'Acte d'Union, qui tend à proscrire la langue maternelle de plus de la moitié de la population du Bas-Canada* ». Le lendemain, il entra dans le Ministère avec Robert Baldwin, représentant du Haut-Canada. L'union de ces deux hommes éminents fit présager une ère de prospérité dans le pays. Toutefois, ils donnèrent bientôt leur démission, puis revinrent au pouvoir de 1848 à 1851, sous lord Elgin¹.

Ses dernières années. — Lafontaine se retira de la politique en 1851. Deux ans plus tard, il fut nommé juge en chef à la Cour d'Appel. En 1854, la Reine Victoria, pour rendre témoignage à son mérite, lui conféra le titre de baronnet. Comme juge, il se distingua par

1. C'est sous le second ministère de Lafontaine-Baldwin qu'Elgin appliqua le gouvernement responsable, et que le Parlement impérial révoqua la clause de prohibition du français en Chambre. Lord Elgin prononça en français le discours du trône, à la grande joie des Canadiens français.

son impartialité, son intégrité, la profondeur de sa science. La mort le frappa dans l'exercice même de ses fonctions judiciaires.

Sir Louis-Hippolyte Lafontaine est une de nos plus pures gloires nationales. Détaché du pouvoir et des honneurs, il garda toujours fidélité à ses principes et amour à sa race.

Éloquence de Lafontaine. — Lafontaine, homme d'État, a exercé autour de lui et dans tout le pays une profonde influence. « Cette autorité lui était advenue non seulement en raison de circonstances exceptionnelles, mais aussi en vertu de son talent si sérieux, reconnu de tous, de l'élévation de son caractère, des services rendus à la cause nationale. Son prestige ne tenait pas aux dons brillants de la parole ; elle était chez lui brève, sobre, se confinant à la nécessité de traduire clairement sa pensée. La manière de dire de Lafontaine n'avait rien de cette éloquence entraînante, fortement colorée, de cette éloquence empoignante, qui attirait les foules autour de Papineau, de Chapleau, de Mercier, pour ne parler que des disparus.

Ses discours, chaîne compacte de raisonnements, se déroulaient comme une suite de syllogismes, où les principes, posés et appliqués à un cas spécial, amenaient aux conclusions rigoureuses, produisant toujours la conviction, rarement l'émotion et l'enthousiasme¹ ».

1. A. DeCelles. *Lafontaine et son temps*.

Morin (Augustin-Norbert), 1803-1865. — Celui qui devait illustrer particulièrement le nom de *Morin*, dans



l'histoire nationale, appartenait à une respectable famille de cultivateurs de Saint-Michel de Bellechasse. On l'appela au baptême *Augustin-Norbert*. Il étudia au séminaire de Québec, où il obtint de brillants succès, et s'acquit l'affection de ses maîtres et de ses condisciples par son aménité et sa modestie. Ses études terminées, il se livra à l'étude du droit, sous la protec-

tion de Denis-Benjamin Viger et de Ludger Duvernay, qui savaient distinguer les talents capables de fortifier et de glorifier la cause nationale.

Sa carrière politique. — Il fut reçu avocat en 1828, et en 1830 il siégeait à la Chambre d'Assemblée comme député de Bellechasse.

Quoique timide, humble et doux, il ne reculait jamais devant un droit à défendre, une vérité à soutenir. Papineau l'avait choisi pour secrétaire et confident. On peut dire qu'il a rédigé les principaux documents du temps, car il était aussi le secrétaire de la majorité de la Chambre d'Assemblée. Il condensa en 92 résolutions les griefs des Canadiens français contre l'Angleterre, et porta à Londres les plaintes de ses compatriotes, conjointement avec D.-B. Viger.

Considéré comme un des chefs de l'insurrection de 1837, il ne put se montrer en toute sécurité au public qu'après le départ de Colborne. Représentant du comté de Nicolet, Morin entra en 1840 dans le Parlement-Uni. La première session s'ouvrit le 14 juin 1841. Il proposa un président ou orateur canadien-français,

Augustin Cuvillier¹, et de fait ce dernier fut élu. C'était une grande victoire dans ce Parlement où le gouverneur Sydenham rêvait d'annuler toute influence française. En 1842, Morin fut nommé membre du Conseil exécutif. Il resta toujours fidèle à la politique libérale² que professait Lafontaine. On lui fit les offres les plus brillantes pour le détacher de son parti ; son cœur resta de diamant en face de toute compromission. En 1848, les députés canadiens-français prétendirent avec énergie que le président de la Chambre devait parler les deux langues. Les suffrages se réunirent sur Morin contre Sir Allan McNab qui ne parlait pas le français. Lorsque Lafontaine résigna le pouvoir et la politique en 1851, Morin lui succéda comme chef de l'administration du Bas-Canada, avec Sir Francis Hincks pour le Haut-Canada, et en 1854, avec Sir Allan McNab.

En acceptant la charge de juge de la Cour Supérieure, en 1855, il mettait encore au service de la patrie sa science profonde, son expérience et ses rares vertus.

Sa mort. — Morin se reposait à Sainte-Adèle, dans la famille du docteur Lachaine, sa retraite de prédilection, lorsqu'une maladie prompte brisa soudain le fil de sa précieuse existence.

Sa mort provoqua des manifestations touchantes de la douleur publique. Il jouissait d'une si grande renommée de bonté, il avait ouvert sa bourse et son cœur à tant de malheureux que les popula-

1. A. Cuvillier, habile parlementaire, possédant les deux langues ; — mort en 1849.

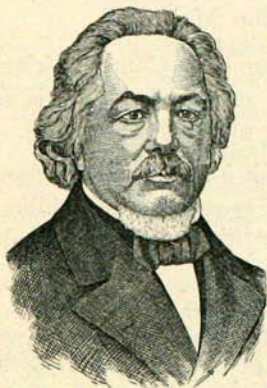
2. On appelait alors *libéraux* ceux qui, opposés à l'Union, défendaient avec ardeur et sagesse les grands principes de notre nationalité ; — *conservateurs*, ceux qui étaient en faveur de l'Union. Les hommes les plus marquants du parti libéral étaient : D.-B. Viger, Neilson, Morin, Quesnel, Berthelot, Cuvillier, Taché, Aylwin, Parent, Turcotte, Christie.

tions attristées accouraient autour du char funèbre, qui emportait sa dépouille mortelle à travers nos campagnes, à Saint-Hyacinthe, où il fut inhumé¹.

Ardent patriote, défenseur éloquent de nos droits nationaux, homme de bien, chrétien à la foi vive et à la piété profonde, tel fut l'honorable A.-N. Morin. Le Canada peut en être fier : *c'est un de ses plus nobles fils*.

Caractère de son éloquence. — « Avec moins de puissance oratoire que Papineau, mais avec une parole où l'argumentation ferme s'accompagne d'un style net et sobre, Augustin-Norbert Morin et Sir Hippolyte La-fontaine comptent parmi les meilleurs défenseurs de nos droits² ».

Parent (Etienne), journaliste et conférencier,
1801 - 1874. Étienne Parent naquit à Beauport ; fit



ses études classiques au séminaire de Québec et au collège de Nicolet. A vingt ans, il devint rédacteur en chef du *Canadien*, le plus ancien journal français du Bas-Canada, fondé en 1806 par des patriotes ardents, pour défendre contre le *Mercury* les libertés des Canadiens français. Il en garda la rédaction jusqu'en 1825, époque où ce journal

fut suspendu par suite d'un article imprudent contre Mgr Plessis.

1. L'honorable A.-N. Morin avait épousé la sœur de Mgr Raymond ; il n'eut point d'enfants.

Mgr Raymond, longtemps supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, — devint vicaire général de ce diocèse et prélat romain ; — écrivain distingué ; — mort en 1887.

2. Mgr C. Roy

Étienne Parent se fit admettre au barreau, en 1829, mais la pratique du droit ne l'attirait guère ; ses goûts le portaient plutôt vers la discussion des idées et les polémiques du journalisme. En 1831, Québec voulut avoir son organe populaire et *Le Canadien* rentra dans l'arène, sous la haute direction du publiciste déjà si favorablement connu : *Étienne Parent* ; celui-ci donna pour devise au journal ressuscité : « *Nos institutions, notre langue et nos lois* ». Tel fut le programme dont il ne s'écarta jamais.

Dans sa première étape, de 1806 à 1810¹, *Le Canadien* avait publié des articles de fond pour instruire le peuple, et des couplets pour inspirer l'amour national. Sa seconde étape, 1819-1825, fut moitié politique et moitié littéraire. Lorsque *Le Canadien* parut pour la troisième fois, avec sa nouvelle devise comme orientation, il devint une arme puissante constamment dirigée contre le parti anglais, oppresseur de nos droits les plus sacrés. Une lutte vigoureuse se livra sur le terrain des écoles et de la langue française, que les Anglais veulent toujours proscrire, afin d'identifier notre nationalité à la leur. Personne, mieux que *le rédacteur du Canadien*, ne savait dire ce qu'il fallait dire, revendiquer avec plus d'énergie et de dignité le droit menacé et méprisé de ses compatriotes. Sa prose est substantielle, nourrie d'idées, de pensées originales ; elle se fait incisive et mordante dans l'attaque ou la défense, mais elle demeure toujours dans les bornes d'une juste modération.

Etienne Parent fut membre du Parlement en 1840, sous-secrétaire d'État après la Confédération. Il a donné un grand nombre de lectures publiques sur des sujets pratiques. Ses conférences sur *l'économie politi-*

1. Supprimé par Craig.

que, l'éducation, le travail, le progrès, etc., sont, comme ses articles de journaux, l'œuvre d'un profond penseur, d'un esprit pénétrant et d'un écrivain distingué. Son nom reste dans notre histoire littéraire comme celui du meilleur prosateur et du plus grand journaliste jusqu'en 1850. Étienne Parent est mort à Ottawa.

COLLECTIONNEURS DE DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE

LES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Les Sociétés historiques groupent des esprits d'élite dans un même sentiment national ; elles suscitent des travaux sérieux, élucident de multiples points obscurs de notre histoire, enrichissent nos archives de précieux documents, développent le goût des recherches historiques, publient d'intéressants Mémoires sur les choses anciennes du pays. Elles constituent de très utiles institutions patriotiques.

La Société Historique et Littéraire de Québec, fondée en 1824, sous le patronage de Lord Dalhousie, se fusionna en 1829 avec la *Société pour l'encouragement des Sciences et des Arts*, créée en 1827. La législature la favorisa d'une allocation annuelle. Elle fut bientôt en mesure d'acheter un musée, une collection de minéraux et bon nombre de documents se rapportant aux antiquités canadiennes. L'incendie du Parlement en 1849¹ entraîna la perte du cabinet d'Histoire naturelle et des manuscrits et archives relatifs à notre histoire, 1600 volumes furent brûlés.

La Société Historique de Montréal, fondée en 1858, eut pour premier président M. le Commandeur Jacques Viger.

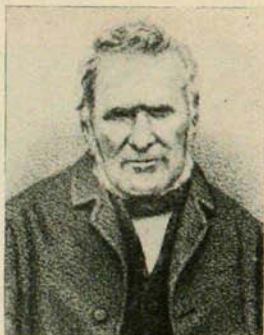
Elle a publié jusqu'ici douze Mémoires volumineux. Sans ostraciser les faits généraux de notre histoire, elle est plus nettement orientée vers les choses qui intéressent en particulier la région de Montréal. Elle a créé trois comités : le Comité d'Art *héraldique*, le Comité de *Généalogies* et le Comité de *Folklore*.

La Société Historique de Montréal compte cent membres réguliers et plusieurs membres correspondants dans la province, aux États-Unis et en Europe. — Son président actuel est M. le notaire Victor Morin.

1. Furieux de l'indemnité de \$500,000 accordée aux Canadiens français pour les dédommager des pertes qu'ils avaient éprouvées en 1837, les Anglais de Montréal incendièrent le Parlement le 25 avril 1849. Il fut décidé dans la suite que Toronto et Québec recevraient le Parlement à tour de rôle tous les quatre ans.

Faribault (Georges-Barthélemy), 1789-1886. — G.-B. Faribault, secrétaire perpétuel de la Société Historique et Littéraire de Québec, a enrichi cette Société d'une collection de Mémoires et de Relations sur l'histoire ancienne du Canada, d'après des manuscrits obtenus des archives et bureaux publics en France.

Il fit précéder ces Mémoires d'une introduction et les accompagna de précieuses annotations. Malheureusement, ces documents ont disparu dans l'incendie de 1849. Sans perdre courage, l'infatigable archéologue recommença une seconde collection. Pour compléter ce long travail, la Législature le députa en Europe en 1851.



Grâce à l'activité intelligente et dévouée de G.-B. Faribault, la nouvelle bibliothèque nationale avait atteint le chiffre de 20000 volumes, lorsque dans la nuit du 1er février 1854, l'incendie du Parlement à Québec en réduisit encore une partie en cendres. Près de 7,000 volumes périrent, parmi lesquels se trouvaient un nombre considérable de publications du seizième et du dix-septième siècle, dont plusieurs ne pourront jamais être remplacées. La santé de Faribault, déjà sensiblement altérée par la perte de sa femme, ne put soutenir ce nouveau choc. Il démissionna l'année suivante. La Chambre d'Assemblée lui alloua une pension de 400 louis, en témoignage des services éminents qu'il avait rendus au pays.

Viger (Jacques), 1787-1858. — *Jacques Viger*, né à Montréal, a fait ses études chez les Sulpiciens. En 1812, il servit comme capitaine des voltigeurs canadiens. Il vécut à Montréal et en fut le premier maire en 1833. Sa mort fut calme et chrétienne comme sa vie.

Jacques Viger n'a presque rien écrit pour le public, mais il a recueilli, avec un zèle infatigable, des matériaux pour l'histoire de son pays. Pendant cinquante ans, il a collectionné des notes, des manuscrits, des récits inédits, des mémoires, des lettres, des cartes, tout ce que sa prévoyante activité patriotique a pu découvrir ou rencontrer comme pouvant servir à l'histoire. Il a annoté et ordonné tous ces documents, en a formé de

volumineux cahiers, qu'il a appelés ironiquement « *Ma Saberdache*¹ », parce que ces cahiers, au nombre de quarante-quatre, sont de poids à charger plus facilement un wagon que le léger portefeuille d'un hussard.



On lit dans le Répertoire National, vol 1er, p. 214 :

« Jacques Viger n'a pas fait imprimer un seul livre d'archéologie ou de critique historique, et il est connu au-delà de nos frontières : des savants d'Amérique et d'Europe le consultent sur les faits les plus anciens et les plus obscurs de notre histoire. Il semble être à lui seul une académie des inscriptions et belles-lettres, une société royale ou

plutôt nationale — très nationale — des antiquaires... Archiviste volontaire, il n'a demandé ni au gouvernement ni à la législature de rassembler nos titres de gloire et de lui en confier la garde ; il en a exercé les fonctions gratuitement pour le trésor, onéreusement pour sa bourse, en attendant ou plutôt sans attendre le titre qui lui serait légitimement dû... Ajoutez à cela une correspondance de quarante ans, pétillante d'esprit et de gaieté, dans laquelle se reflète tout le mouvement de notre société contemporaine ».

Jacques Viger laissait volontiers les écrivains canadiens puiser dans sa *Saberdache*. — Il refusa toujours de vendre ses manuscrits à des étrangers, qui parfois lui offrirent de fortes sommes : « *Il ne voulait les léguer qu'au Canada* ». Cette immense collection de précieux mémoires sur l'histoire de notre pays est conservée dans les archives du séminaire de Québec.

HISTOIRE

Labrie (Jacques), 1784-1831. — J. Labrie, né à Saint-Charles de Bellechasse, fit ses études classiques au collège de Québec et ses études médicales à Edimbourg. Ardent patriote, il rechercha toujours le bien du pays, s'intéressa particulièrement à l'éducation, comme à la première des causes nationales.

1. *Saberdache* est la francisation du mot allemand *Sabeltache*, poche de sacbre. — On écrit aujourd'hui *Sabretache* pour désigner un sac long et plat qui pendait au ceinturon de certains uniformes de cavalerie.

Jacques Labrie composa une *Histoire générale du Canada*, depuis les origines de la colonie jusqu'à 1812. Malheureusement, il mourut à Saint-Eustache, soudainement emporté par une pneumonie, sans avoir publié son Histoire. Elle demeura en manuscrit, sous la garde de M. Girouard, de Saint-Benoît, et périt au sac et à l'incendie de ce village en 1837.



Il est permis de conjecturer, par les quelques extraits publiés dans les journaux du temps, et par l'appréciation des hommes compétents qui ont lu cette Histoire, qu'elle eût été «*exacte et originale*¹», digne des espérances que faisait concevoir le mérite de l'auteur. Sa disparition a été généralement jugée comme une perte pour les lettres et la nationalité canadiennes. Depuis Charlevoix, plus d'un siècle s'était écoulé sans que le Canada eût véritablement son historien. Le docteur Labrie semblait destiné à ce rôle par ses travaux sur notre constitution et notre histoire. *Il fut un précurseur.*

Bibaud (Michel), 1782-1857. — M. Bibaud naquit à la Côte-des-Neiges. Après ses années d'études, au collège de Montréal, il se voua à l'enseignement, mais la carrière des lettres l'attirait davantage. Il publia successivement plusieurs revues littéraires ou scientifiques : *L'Aurore des Canadas*, en 1815, — durée quatre

1. L'honorable Augustin-Norbert Morin.

ans ; la *Bibliothèque canadienne*, en 1825, — cinq ans ; *L'Observateur canadien* en 1830, — un an ; le *Magasin du Bas-Canada*, en



1832, — deux ans ; *l'Encyclopédie canadienne*, en 1842, un an. Son œuvre la plus considérable, comme écrivain, est son *Histoire du Canada*, la première faite et publiée par un Canadien¹. Elle va des origines du pays jusqu'en 1837, et se divise en trois volumes. Le dernier, de 1830 à 1837, a été publié après la mort de l'au-

teur par son fils, le docteur J.-G. Bibaud.

Cette histoire, écrite dans un esprit hostile au parti national et admiratif de l'Angleterre, n'a jamais été populaire. Les réclamations, les griefs de nos pères, leurs luttes constitutionnelles ardentes ne trouvent pas en Bibaud d'écho favorable. Il est constamment opposé *aux patriotes*, incrimine leur conduite, et loue toutes les mesures de la politique anglaise. La critique lui reproche, entre autres choses, de manquer d'art dans la composition de l'ouvrage ; de narrer de façon brève et sèche les événements de la domination française. Elle reconnaît qu'il a des parties de grand écrivain.

Garneau (François-Xavier), 1809-1866. — F.-X. Garneau, que le Canada français appelle avec orgueil

1 L'Histoire du docteur Labrie, première en date, n'a pu paraître.

son « *premier historien national* », est né à Québec d'une famille honorable, mais pauvre. Muni seulement de la petite science puisée à l'école primaire, il débuta, à quatorze ans, par les humbles fonctions de clerc dans une étude de notaire. Pendant ses années de stage, il acquit notablement d'instruction, apprit assez bien l'anglais et le latin. Admis au notariat, en 1830, il n'exerça guère sa profes-



sion. Il partit pour l'Europe en 1831, et séjourna deux ans à Londres, comme secrétaire de Denis-Benjamin Viger, agent diplomatique des Canadiens français auprès du gouvernement anglais. Pendant ce temps, Garneau passa quelques semaines à Paris, y connut des hommes de lettres célèbres. A Londres, il fut admis dans la Société littéraire des amis de la Pologne.

De retour au Canada, en 1833, il partagea son temps entre le travail littéraire et les modestes fonctions de comptable dans une banque, puis de traducteur à la Chambre du Bas-Canada. Il devint secrétaire municipal de la ville de Québec en 1844 jusqu'en 1864, année où il dut démissionner par suite de la maladie qui causa sa mort.

Garneau historien. — Garneau n'écrivit pas son Histoire du Canada pour contenter une fantaisie, pour se faire une réputation, pour acquérir la fortune, un motif plus noble et plus grand détermina sa vocation d'historien : il voulut réhabiliter sa nation, effacer les injurieuses expressions de race inférieure, de peuple vaincu ;

il voulut faire voir que dans les conditions de la lutte, notre défaite fut moralement l'équivalent d'une victoire.

On raconte que dans l'étude du notaire Campbell, où Garneau avait été admis à titre de clerc, il rencontrait souvent de jeunes Anglais. Des discussions s'engageaient facilement sur des questions d'Histoire du Canada. Un jour ils osèrent lui dire : « Après tout, vous, Canadiens français, vous n'avez pas même d'histoire » ! Garneau répondit, l'âme blessée, mais fière : « Je vous prouverai que nous avons une histoire, je vais moi-même la raconter ». Ainsi, d'un amour très vif pour son pays, naquit dans le jeune Garneau la soudaine résolution d'écrire notre Histoire nationale. Quinze ans au moins devaient s'écouler avant qu'il pût mettre à exécution son grand projet, quinze ans d'études sérieuses, de patientes recherches.

Le premier volume de l'*Histoire du Canada* de Garneau parut en 1845, le deuxième en 1846, et le troisième en 1848. Les deux premiers volumes comprennent la domination française. « Rien n'y manque : description topographique du pays, peinture des mœurs et histoire des aborigènes, relations des entreprises guerrières, progrès matériels, intellectuels et moraux de la colonie, succession des pouvoirs et des gouvernements, déductions philosophiques. Le lecteur éprouve une douce émotion en lisant ces pages pleines de patriotisme »¹. Le troisième volume renferme l'administration anglaise jusqu'en 1840. « L'auteur y déploie toute sa verve patriotique et éloquente pour plaider les intérêts, les droits et les franchises politiques et civiles de ses compatriotes »².

« Le style est à la hauteur de la pensée et révèle un écrivain d'élite. Il a de l'ampleur, de la précision et de l'éclat, il est surtout remarquable par la verve et l'énergie »³.

Toutefois Garneau n'est pas bon juge sur les questions religieuses ; il les apprécie trop souvent en dehors du sens chrétien. Citons quelques exemples de sa philosophie historique et de sa mentalité gallicane. Ces exemples sont tirés de : « Nos historiens », par Henri d'Arles.

1. et 2. E. Lareau (1848-1890), littérateur et légiste canadien, — auteur d'une Histoire de la Littérature canadienne, travail d'érudit, mais peu ordonné.

3. Abbé Casgrain.

Sa philosophie historique. — Selon Garneau, « la métropole a eu grand tort de ne pas ouvrir les portes du Canada aux Huguenots... Richelieu fit une grosse faute lorsqu'il consentit à ce que les protestants fussent exclus de la Nouvelle-France ; s'il fallait expulser une des deux religions, il aurait mieux valu, dans l'intérêt de la colonie, faire tomber cette exclusion sur les catholiques qui émigraient peu »...

« Il semble que Garneau trouve l'idéal caressé par la France au Canada trop exclusivement religieux : la mère patrie lui paraît manquer d'esprit pratique et du sens des affaires de ce monde. Fonde-t-on des colonies durables avec des prières ? Il dit, par exemple : « Ce qui frappait davantage, autrefois, l'étranger en arrivant sur nos bords, c'étaient nos institutions conventuelles, comme dans les provinces anglaises, c'étaient les monuments du commerce et de l'industrie... Tandis que nous érigeons des monastères, le Massachusetts construisait des navires pour commercer avec toutes les nations ». Et notre historien donne généreusement la palme aux futurs Américains ; eux ne s'attardaient pas aux patenôtres qui n'avancent en rien les progrès d'une nation ».

Le gallicanisme de Garneau. — « L'Église et l'État se sont plus d'une fois rencontrés dans notre histoire sur des questions mi-toyennes, par exemple à propos de la vente de l'eau-de-vie aux sauvages. Il y a eu également des démêlés regrettables entre l'autorité religieuse et M. Dupuy, sur le cadavre à peine refroidi de Mgr de Saint-Valier. Et l'historien penche toujours du côté de l'autorité civile ».

« *Comprend-il quelque chose aux états d'âme surnaturels, lorsqu'il accuse Mme d'Ailleboust et la Mère Marie de l'Incarnation d'avoir versé dans le délire religieux et lorsqu'il nous présente ces pures figures de notre Histoire comme des illuminées et des victimes du jansénisme* »?... »

Il y a des ombres au tableau, l'œuvre de Garneau n'est pas parfaite, mais elle possède de si précieuses qualités de structure, d'enchaînement et de style, l'accent patriotique y est si vibrant et si sincère qu'elle restera toujours une de nos gloires nationales.

ÉDUCATION

L'Université Laval. — C'est en 1852 que fut fondée à Québec l'Université Laval, par le séminaire de cette ville, qui lui donna le nom de son fondateur, *Monsieur François de Montmorency-Laval*, premier évêque de Québec. La charte royale de l'Université Laval fut

signée à Westminster, le 8 décembre 1852, par Sa Majesté la reine Victoria. Sa Sainteté Pie IX signa à Rome, le 15 avril 1876, sa bulle d'érection canonique. En 1878, l'Université Laval établit une succursale à Montréal ; celle-ci a été dotée de son autonomie complète de droit et de fait en 1920, et s'appelle l'*Université de Montréal*.

L'établissement d'une Université est toujours un grand événement dans la vie d'un peuple, parce que l'*Université est un foyer de science et de haute culture*. De là émanent les grands courants religieux, nationaux, scientifiques, littéraires, économiques et même politiques.

Les collèges classiques. — Comme, après les Universités, ce sont les collèges classiques surtout qui préparent les littérateurs de l'avenir, dont les œuvres enrichiront la littérature nationale, il semble à propos de présenter ici le tableau de nos collèges classiques jusqu'en 1860.

Outre le séminaire de Québec et le collège des Sulpiciens à Montréal, il y avait, par ordre de fondation :

le collège de Nicolet, 1803, fondé par Mgr Denaut, dixième évêque de Québec, — mort en 1806 ;

le collège de Saint-Hyacinthe, 1811, fondé par M. l'abbé Antoine Girouard, curé, — mort en 1832 ;

le collège de Sainte-Thérèse, 1825, fondé par M. l'abbé Chs Ducharme, curé, — mort en 1853 ;

le collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1829, fondé par M. l'abbé Chs Painchaud, curé, — mort en 1838 ;

le collège de l'Assomption, 1832, fondé par M. l'abbé Frs Labelle, curé, — mort en 1865 ;

le collège de Joliette, 1846, fondé, par M. Barthélemy Joliette et les clercs de Saint-Viateur ;

le collège de Saint-Laurent, 1847, fondé par les Pères de Sainte-Croix ;

le collège de Sainte-Marie, à Montréal, 1848, fondé par le rév. Père Félix Martin, s.j., — mort en 1886 ;

le collège de Rigaud, 1850, fondé par Mgr Bourget, dirigé par les clercs de Saint-Viateur ;

le collège de Lévis, 1853, — fondé par Mgr Déziel, — mort en 1882 ;

le collège de Sainte-Marie-du-Monnoir, 1853, fondé par M. l'abbé Edouard Crevier, vicaire général ; — n'existe plus depuis 1912 ;

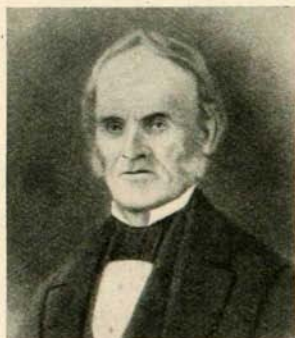
le collège d'Ottawa, 1856, fondé par Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa. Ce collège est devenu l'Université d'Ottawa.

le collège de Trois-Rivières, 1860, fondé par Mgr Cooke, premier évêque de Trois-Rivières, — mort en 1870.

On voit que c'est au clergé que revient le mérite d'avoir procuré aux Canadiens français les moyens de s'instruire. Des collèges, fondés et soutenus par les sacrifices personnels et le dévouement de nos prêtres, sont sorties ces générations d'hommes remarquables qui ont été la force et l'honneur de la religion et de notre patrie.

Surintendants de l'Instruction publique

Plus de trois mille écoles élémentaires furent ouvertes pendant l'Union dans les villes et les campagnes ; les écoles modèles et académiques se multiplièrent. Pour contrôler et diriger ce grand mouvement, le gouvernement nomma des *Surintendants de l'Education*. Le premier choisi, **le docteur J.-B. Meilleur**, occupa ce poste de 1842 à 1855. Il travailla très activement et avec succès à l'organisation de ce nouveau service, et s'efforça d'établir des écoles sur tous les points de la province. Il fut l'un des fondateurs du collège de l'Assomption.



Le docteur Meilleur a rendu à l'éducation d'incalculables services. Il a laissé un *Mémorial de l'éducation*, où se trouvent exposés les principaux faits relatifs à l'instruction publique de 1815 à 1855. En 1834, il fonda le journal *l'Echo du Pays*, publié à l'Assomption.

Chauveau (Joseph-Pierre-Olivier), 1820-1890.--J.-P. O. Chauveau succéda au docteur Meilleur dans la charge de Surintendant de l'Instruction publique. Il continua dignement, de 1855 à 1867, l'œuvre si bien commencée par son prédécesseur.

La fondation des écoles normales se rattache à son administration : *Laval* à Québec, *Jacques-Cartier* et *McGill*

à Montréal. Pendant les onze années qu'il a rédigé le



journal de l'*Instruction publique*, dont il était le fondateur, il a écrit avec élégance et facilité les revues mensuelles de ce journal. Chauveau a plutôt la réputation d'orateur et de *littérateur* que celle d'homme d'État, quoiqu'il ait occupé, parmi ses compatriotes, les positions les plus élevées de la politique: député à l'âge de vingt-trois ans ;

secrétaire d'État après la Confédération, premier ministre de la province de Québec, et plus tard président du Sénat.

Ses premières œuvres littéraires furent de petits poèmes qu'il publia dans les journaux de Québec : *Joies naïves*, *Donnacona*, *Sinite parvulos*, &. Parmi ses plus remarquables discours, on cite celui qu'il prononça en 1855, lors de la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de Sainte-Foy, et le discours qu'il fit sur la tombe de l'historien Garneau (1867). L'éminent chroniqueur de la Revue des Deux-Mondes, Eugène Forcade, signalait le premier de ces discours comme « *une des plus belles pages de l'éloquence français au XIXe siècle* ».

Chauveau a voulu peindre les mœurs canadiennes, dans un roman, *Charles Guérin*, mais il n'avait pas assez vécu de la vie du paysan, du cultivateur, pour en saisir tous les détails intimes ; son livre n'est qu'une ébauche, une œuvre imparfaite, manifestation d'un talent non encore mûri.

Les autres ouvrages qu'il a laissés sont : *Relation du voyage du prince de Galles en Amérique* (1860), *l'Instruction publique au Canada* (1876), *Souvenirs et Légendes*, 1876, (les Légendes sont en vers) et *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (1883).

Homme d'État, orateur, écrivain, l'honorable J.-P.-O. Chauveau a été avant tout, « dans sa vie privée comme dans sa vie publique, un citoyen intègre, un homme d'honneur et un chrétien convaincu. Partout et dans toutes les circonstances, il fit honneur au nom canadien ». (*Juge Routhier*)

POÉSIE

La poésie à cette époque est pauvre et compte peu de représentants.

M. Bibaud et F.-X. Garneau se sont exercés à rimer avant de manier le « mâle outil » de la prose. Leurs écrits en vers n'ont pas ajouté à leur gloire d'historien celle de poète.

Le recueil poétique de Bibaud est le *premier livre de poésie française publié au Canada*. On y lit à la première page : « *Epîtres, Satires, Chansons, Epigrammes et autres Pièces de Vers*. Par M. Bibaud. Montréal : Imprimées par Ludger Duvernay, à l'imprimerie de la Minerve¹ (1830) ».

Viger (Denis-Benjamin), 1774-1861. — D.-B. Viger fut plutôt un homme politique et un publiciste qu'un poète. Sa vie, comme celle des grands patriotes ses contemporains, les Bédard, les Panet, les Papineau, se trouve liée aux graves événements et aux luttes de notre histoire, pendant la période orageuse qui précéda et suivit l'Union.

Il fit de la poésie un délassement et cultiva surtout l'épigramme. Ses vers ont paru dans le *Spectateur* de Montréal. On les retrouve dans le Répertoire national, où l'auteur a rassemblé tout ce qu'il a pu recueillir des primeurs poétiques de notre littérature. Dans ce recueil trouvent aussi une place, entre autres poètes d'un mérite médiocre :

1. La Minerve fut fondée à Montréal, en 1826 par A.-N. Morin. L'année suivante Ludger Duvernay devint propriétaire de ce nouveau journal, qui fut comme l'Évangile du parti canadien.

Pierre Laviolette, natif de Boucherville en 1794, et mort à Saint-Eustache, en 1854 ; ami passionné des lettres. Il reste de lui de nombreuses poésies.

Joseph-Edouard Turcotte, mort à Trois-Rivières en 1864, à l'âge de 56 ans ; — fut député sous l'Union ; — orateur de l'Assemblée législative, et plus tard maire de la ville de Trois-Rivières ; a laissé quelques poésies.

Lenoir (Joseph), 1822-1861. — Joseph Lenoir s'élève au-dessus des médiocrités poétiques de son temps de toute la hauteur du vrai talent. Il naquit à Saint-Henri de Montréal, fit ses études au collège de Montréal, et devint avocat en 1847. Il était assistant-rédacteur du journal de l'*Instruction publique* lorsque la mort vint le ravir presque subitement à sa jeune famille et aux lettres canadiennes, à l'âge de trente-neuf ans.

Ses poésies, dispersées dans différentes publications périodiques de son temps, ont pu être recueillies en un volume sous le titre de *Poèmes épars* (1916). Ses vers sont harmonieux. Il a plus de grâce et de charme que d'énergie et de hardiesse. En certains endroits, sa poésie vibrante et délicate se rapproche de celle de Lamartine.

Notre fête nationale. — Notre fête nationale a inspiré tant de discours, de chansons et autres poèmes patriotiques qu'elle mérite bien d'occuper une place dans nos annales littéraires. C'est au patriote Ludger Duvernay que revient l'honneur d'avoir fondé, le 24 juin 1834, une *Société nationale*, sous le nom de *Saint-Jean-Baptiste*, pour travailler à l'avancement économique, intellectuel et moral de la race française au Canada. Il lui donna pour devise : *Nos institutions, notre langue et nos lois*¹ ; — comme emblème le castor et la feuille d'érable. Le castor rappelle le commerce des fourrures

1. Nous avons vu qu'Etienne Parent prit cette devise pour le journal *Le Canadien*, en 1831.

des premiers temps de la colonie. *L'érable* a toujours été considéré comme notre arbre national, celui qui, pour nous, remplace le *chêne* de nos premiers ancêtres, les Gaulois. *La feuille d'érable* symbolise donc la *nationalité canadienne*.

En choisissant saint Jean-Baptiste comme patron de notre fête nationale, Duvernay voulut sans doute rappeler le souvenir de la fête de saint Jean que nos ancêtres célébrèrent à Québec dès les premiers jours de la colonie. Le « *Journal des Jésuites* » de 1646 donne une description de cette démonstration patriotique. Toutefois, après 1650, on ne voit nulle part que la population de Québec ait continué à chômer la Saint-Jean.

Société Royale du Canada. — La Société Royale fondée en 1882 par le marquis de Lorne, alors gouverneur général du Canada, a pour but d'encourager et de grouper ceux qui se livrent aux lettres, à l'histoire et aux sciences. Cette Société comprend quatre sections : *la littérature française, l'histoire, l'archéologie, la sociologie* ; — *la littérature anglaise, l'histoire, etc.* ; — *les mathématiques, la physique et la chimie* ; — *la géologie et la biologie*.

La réunion des membres a lieu une fois par année le plus souvent à Ottawa. Les nouveaux travaux sont examinés et les meilleurs publiés.

Membres fondateurs

1882

Abbé (plus tard cardinal) Bégin	Napoléon Legendre
Abbé L.-E. Bois	L.-Pamphile Lemay
Napoléon Bourassa	(Sir) James M. Lemoine
Abbé H.-R. Casgrain	Hon. F.-G. Marchand
Hon. P.-J.-O. Chauveau	Joseph Marmette
Paul de Cazes	(Sir) A.-B. Routhier
Oscar Dunn	Benjamin Sulte
Hector Fabre	Mgr C. Tanguay
H.-E. Faucher de St-Maurice	(Hon.) Joseph Tassé
Louis-H. Fréchette	Abbé H.-A. Verreau



Membres élus

1885	1904
Alphonse Lusignan	(Mgr) Camille Roy
A.-D. Decelles	1905
1888	Errol Bouchette
Abbé Jean-André Cuoq	Mgr P.-N. Bruchési
1890	1908
Hon. L.-O. David	(Sir) Frs Langelier
1891	Hon. Rodolphe Lemieux
Joseph-Edmond Roy	Hon. P.-B. Mignault
1892	Hon. Adjutor Rivard
Abbé Auguste-H. Gosselin	1909
Hon. Joseph Royal	Ernest Myrand
1893	1911
Narcisse-Eutrope Dionne	Mgr Amédée Gosselin
1894	Albert Lozeau
Adolphe Poisson	Pierre-Georges Roy
1896	1913
Nérée Beauchemin	Louvigny de Montigny
Édouard Richard	1914
1898	Hon. Ernest Choquette
Léon Gérin	Édouard Montpetit
1899	1915
R. P.-V. Charland, o. p.	Hector Garneau
Hon. Pascal Poirier	Eugène Rouillard
1902	1916
Raphaël Bellemare	Marius-C. Barbeau
Abbé Gustave Bourassa	Chanoine E. Chartier
Hon. Thomas Chapais	Victor Morin
Ernest Gagnon	1917
1903	H.-J.-J.-B. Chouinard
Mgr L.-A. Paquet	Antonio Perrault
Hon. L.-A. Prud'homme	Abbé H.-A. Scott

1918	1922
Abbé Azarie Couillard-Després	Mgr J.-M. Emard
Aegidius Fauteux	C.-J. Magnan
Abbé Lionel Groulx	E.-Z. Massicotte
1919	1923
Abbé Elie-J. Auclair	F.-J. Audet
Hon. C.-F. Delâge	Paul Morin
Georges Pelletier	Abbé Henri Simard
1920	1924
(Mgr) David Gosselin	Arthur Beauchesne
(Hon). Fernand Rinfret	Abbé Arthur Lacasse
	Frère Marie-Victorin
1921	1926
Abbé Ivanhoë Caron	Gustave Lanctôt
	Louis-Philippe Geoffrion
	Arthur Saint-Pierre

Membres canadiens-français des sections scientifiques

Section III : Charles Baillairgé
 Pierre Fortin
 Mgr T.-E. Hamel
 E. Deville

Section IV : Dominique-N. St-Cyr
 Mgr J.-C.-K. Laflamme
 Abbé Léon Provancher 1888
 Eug.-Rod. Faribault 1913

Depuis quelques années, la Société Royale compte une cinquième section, celle des *Sciences biologiques*.

Section V : Le chanoine V.-A. Huard, naturaliste,
 Québec 1913

Le Frère Marie-Victorin, des É. C., botaniste,
 Montréal 1924

RÉSUMÉ

TROISIÈME PÉRIODE (1820-1860)

Période de développements. L'éloquence politique s'élève ; le journalisme prend plus d'ampleur ; notre histoire trouve son historien ; la pensée canadienne se revêt de formes plus littéraires.

ÉLOQUENCE POLITIQUE

Papineau (Louis-Joseph), 1786-1871. — Brillant élève au séminaire de Québec, se signala par ses talents et ses précoces aptitudes oratoires ; — choisit la carrière du droit ; — fut élu député du comté de Chambly à vingt-trois ans, avant même qu'il fût avocat ; — soutint sans faiblir la cause nationale de 1815 à 1837, ce fut l'époque glorieuse de sa vie politique ; — marcha à la tête de l'insurrection de 1837 ; — comprenant la gravité de la situation, s'enfuit aux États-Unis, puis en France, séjourna huit ans à Paris, — revint au Canada en 1845 sans croyances ni pratiques religieuses ; — accepta un mandat de député en 1847, — fut constamment opposé à Lafontaine et à son parti ; — se retira de la politique en 1854, et mourut dans son manoir de Montebello, en 1871.

L'éloquence de Papineau a pour notes caractéristiques : la véhémence du langage, la noblesse des sentiments, l'abondance des idées. Sa parole soulevait les masses, faisait vibrer d'enthousiasme les cœurs canadiens et portait le trouble et l'effroi chez les adversaires. Il incarnait l'éloquence aux yeux de ses concitoyens. La voix populaire le nommait le plus souvent « *le grand Papineau* ».

Lafontaine (Louis-Hippolyte), 1807-1864. — Né à Boucherville, fils de cultivateur et petit-fils d'Antoine-Médard Lafontaine, qui avait fait partie de l'Assemblée législative du Bas-Canada ; — étudia au collège de Montréal, où ses condisciples l'avaient surnommé « *la grosse tête* », à cause de son intelligence et de son jugement solide ; — fut brillant avocat ; —

représentant du comté de Terrebonne à vingt-trois ans ; — partisan de Papineau ; — souffla l'insurrection dans le pays, voulut ensuite l'enrayer mais inutilement ; s'embarqua pour l'Europe ; — revint au Canada en 1838 ; — fut deux fois chef du gouvernement responsable, en 1842 et en 1848, de concert avec Robert Baldwin, représentant du Haut-Canada ; — se retira de la politique à l'âge de quarante-quatre ans ; — devint juge en chef de la Cour d'Appel ; — fut honoré du titre de baronnet de la Grande-Bretagne, par la reine Victoria.

Lafontaine, une de nos plus pures gloires nationales, a exercé une grande influence sur la destinée du Canada. L'élévation de son caractère, les services qu'il avait rendus à sa patrie, son désintéressement, la fermeté et la largeur de ses vues, donnaient une grande autorité à sa parole sobre et brève. Ses discours d'une admirable logique produisaient la conviction, rarement l'émotion et l'enthousiasme.

Morin (Augustin-Norbert), 1803-1865. — Naquit à Saint-Michel de Bellechasse où son père était cultivateur ; — étudia au séminaire de Québec, s'y distingua par ses talents, se fit aimer de tous par sa douceur et sa modestie ; — devint rédacteur en chef de *La Minerve*, fondée en 1826 ; — avocat en 1828 ; — député du comté de Bellechasse en 1830 ; — condensa en 92 résolutions les griefs des Canadiens contre l'Angleterre, — porta lui-même à Londres les plaintes de ses compatriotes ; — prit une part active à l'insurrection de 1837 ; — accusé de haute trahison, se cacha dans les bois ; — se constitua prisonnier à Québec ; — fut libéré et amnistié ; — fit partie du ministère Lafontaine-Baldwin, 1842-43 ; — fut président de l'Assemblée législative, 1848-51, — chef de l'administration du Bas-Canada avec Hincks (1851), puis avec McNab (1854) ; — abandonna la politique en 1855, — devint la même année chef de la Cour Supérieure ; — mourut soudainement ; — fut inhumé à Saint-Hyacinthe.

Orateur moins puissant que Papineau, il savait toutefois joindre, dans ses discours, une argumentation ferme à un style sobre et net. « *Servir Dieu, son pays et ses semblables fut l'unique objet de ses aspirations, le but constant de ses efforts et de ses travaux* ». (L.-O. David)

Parent (Étienne), 1801-1874. — Né à Beauport ; — étudia au séminaire de Québec et au collège de Nicolet ; — devint rédacteur du *Canadien* à vingt ans ; fut admis au barreau en 1829 ; — reprit la direction du *Canadien* en 1831, lui donna pour devise : « *Nos institutions, notre langue et nos lois* » ; — fut emprisonné en 1837, accusé bien à tort de favoriser la révolte ; — remis en liberté, fut élu député du Saguenay en 1840 ; — démissionna l'année suivante par suite de la surdité qu'il avait contractée en prison ; — donna dès lors des conférences sur des sujets pratiques. Profond penseur, esprit pénétrant, écrivain distingué, il sut, dans l'attaque et la défense, demeurer toujours dans les bornes d'une juste modération ; — devint en 1847 sous-secrétaire du Bas-Canada, fonction qu'il garda sous la Confédération jusqu'à sa retraite en 1872 ; — mourut à Ottawa deux ans plus tard.

COLLECTIONNEURS DE DOCUMENTS POUR

L'HISTOIRE

La Société Historique et Littéraire de Québec, fondée en 1824, sous le patronage de Lord Dalhousie, s'enrichit d'un bon nombre de documents ; subit de grandes pertes par l'incendie du Parlement en 1849 et en 1851. Cette Société est aujourd'hui complètement anglaise.

La Société Historique de Montréal, fondée en 1858, eut pour premier président M. le Commandeur Jacques Viger ; — a publié plusieurs Mémoires ; — a créé trois comités : le comité d'*Art héraldique*, le comité de *Généalogies* et le comité de *Folklore* ; — président actuel M. le notaire Victor Morin.

Faribault (Georges-Barthélemy), 1789-1886. — Secrétaire perpétuel de la Société Historique et Littéraire de Québec, a enrichi cette Société d'une collection de Mémoires et de Relations sur l'histoire ancienne du Canada ; — ces documents ont disparu dans l'incendie du Parlement en 1849. Faribault recommença une nouvelle collection, parvint à rassembler 20,000 volumes, dont 7000 périrent dans l'incendie du Parlement à Québec en 1854.

Le malheureux collectionneur démissionna l'année suivante. L'Assemblée législative lui alloua une pension de 400 louis.

Viger (Jacques), 1787-1858. — Né à Montréal ; — fit ses études chez les Sulpiciens ; — servit en 1812 comme capitaine des voltigeurs canadiens ; — premier maire de Montréal en 1833.

Sa Saberdache. — Ensemble de quarante-quatre volumineux cahiers de documents de toutes sortes pouvant servir à l'histoire du pays : notes, manuscrits, récits inédits, mémoires, lettres, cartes &, conservés dans les archives du séminaire de Québec.

HISTOIRE

Labrie (Jacques), 1784-1831. — A. *Sa vie.* Né à Saint-Charles de Bellechasse, — fit ses études classiques au collège de Québec, — ses études médicales à Edimbourg ; — rechercha toujours le bien de son pays, — s'intéressa particulièrement à l'éducation.

B. *Ses ouvrages.* *Une Histoire générale du Canada*, depuis les origines de la colonie jusqu'en 1812.

J. Labrie mourut sans avoir publié son Histoire. Elle demeura en manuscrit, sous la garde de M. Girouard, de Saint-Benoît, et périt à l'incendie de ce village en 1837.

Il est permis de conjecturer que cette Histoire eût été *exacte et originale*. On a toujours considéré sa disparition comme une perte pour les lettres canadiennes.

Bibaud (Michel), 1782-1857. — A. Naquit à la Côte-des-Neiges ; — étudia au collège de Montréal ; — délaissa l'enseignement pour la carrière des lettres.

B. *Une Histoire du Canada*, des origines du pays à 1837, divisée en trois volumes. L'Histoire de Bibaud n'a jamais été populaire, parce qu'elle a été écrite « *au profit des Anglais, qui malmenaient la colonie et au détriment des Canadiens français, qui ne cessaient de revendiquer leurs droits* ». (Mgr C. Roy)

Garneau (François-Xavier), 1809-1866. — A. Né à Québec ; — ne fréquenta que l'école primaire ; — à quatorze ans, il entra comme clerc dans l'étude du notaire Archibald Campbell ; — avide d'instruction, apprit l'anglais, le latin, l'italien ; —

admis au notariat en 1830 ; — partit pour l'Europe en 1831, séjourna deux ans à Londres, quelques semaines à Paris ; — revint au Canada en 1833, fut comptable dans une banque ; — traducteur au Parlement ; — secrétaire municipal de la ville de Québec en 1844 jusqu'en 1864, année de sa retraite.

B. *Une Histoire du Canada* en trois volumes. Le premier parut en 1845, le deuxième en 1846. Ils comprennent la domination française. Le troisième, publié en 1848, renferme l'administration anglaise jusqu'en 1840.

Tout en rendant justice à ses compatriotes, l'auteur demeure modéré et impartial. Le style est à la hauteur de la pensée et révèle un écrivain d'élite. La philosophie de Garneau n'est pas toujours sûre ni catholique. Son gallicanisme et son libéralisme devaient plus d'une fois fausser son jugement.

Malgré des ombres au tableau, l'Histoire de Garneau, par ses qualités de structure, d'enchaînement et de style, par son accent patriotique si sincère, restera toujours une de nos gloires nationales.

ÉDUCATION

L'Université Laval. — Fondée à Québec en 1852, par le séminaire de Québec, — établit une succursale à Montréal en 1878.

L'Université de Montréal. — A été dotée de son autonomie complète de droit et de fait en 1920.

Collèges classiques en 1860. — Outre le séminaire de Québec et le collège des Sulpiciens à Montréal, il y avait, dans notre province, en 1860, treize collèges classiques, que nous citerons par ordre de fondation ; ce sont les collèges : *de Nicolet*, 1803, — *de Saint-Hyacinthe*, 1811, — *de Sainte-Thérèse*, 1825, — *de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, 1829, — *de l'Assomption*, 1832, — *de Joliette*, 1846, — *de Saint-Laurent*, 1847, — *de Sainte-Marie, Montréal*, 1848, — *de Rigaud*, 1850, — *de Lévis*, 1853, — *de Sainte-Marie-du-Monnoir*, 1853 (n'existe plus depuis 1912), — *d'Ottawa*, 1856, devenu l'*Université d'Ottawa*, — *de Trois-Rivières* 1860.

Surintendants de l'Instruction publique

Meilleur (Jean-Baptiste), 1796-1878 — A. Né à Saint-Laurent, île de Montréal; — fit ses études au collège de Montréal; fut reçu médecin en 1824; — occupa la *charge de surintendant de l'éducation* de 1842 à 1855; — fut maître de poste de Montréal, puis inspecteur des postes jusqu'en 1862; — mourut à Montréal entouré de la vénération et de l'estime de ses concitoyens.

B. Un *Mémorial de l'éducation*. Ce Mémorial peut servir de jalon pour une histoire régulière de l'éducation dans le Bas-Canada. Le docteur Meilleur a rendu à l'éducation d'incalculables services.

Chauveau (Joseph-Pierre-Olivier), 1820-1890. — A. Naquit à Québec; — fit ses études au Petit Séminaire de sa ville natale; — fut reçu au barreau en 1841; — devint député en 1844; — surintendant de l'Instruction publique de 1855 à 1867; — accepta le poste de premier ministre dans le premier ministère provincial sous la Confédération; devint six ans plus tard président du Sénat; — renonça quelques mois après à la politique dont il sortit sans s'être enrichi; — mourut shérif du district de Montréal.

B. *Petits poèmes*, publiés dans les journaux de Québec, *Relation du voyage du prince de Galles en Amérique* (1860), *L'Instruction publique au Canada* (1876), *Souvenirs et Légendes*, 1876 (les Légendes sont en vers), *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (1883); un roman de mœurs canadiennes, *Charles Guérin*; de remarquables discours et de nombreux articles de littérature, d'histoire, de critique littéraire. Il fut un des meilleurs littérateurs de son temps et par-dessus tout un chrétien pratiquant.

POÉSIE

La poésie à cette époque n'a que de pauvres représentants dans les deux historiens Bibaud et Garneau, dans Denis-Benjamin Viger, Pierre Laviolette, Joseph-Edouard Turcotte.

Lenoir (Joseph), 1822-1861, est le seul vrai poète de ce temps. — Naquit à Saint-Henri de Montréal ; — fit ses études au collège de Montréal ; — devint avocat en 1847 ; — était assistant-rédacteur du journal de l'Instruction publique lorsqu'il mourut.

Ses poésies ont été réunies en un volume intitulé *Poèmes épars*. Ses vers ont plus de grâce et de charme que d'énergie et de hardiesse.

Notre fête nationale. — Un ardent patriote, Ludger Duvernay, propriétaire de la *Minerve* en 1826, eut l'idée de créer une *Société nationale* pour les Canadiens français, sous l'égide de saint *Jean-Baptiste*, patron vénéré au pays dès l'origine de la colonie. Son projet ayant rencontré beaucoup d'adhésions, la première fête de la Société eut lieu le 24 juin 1834. Depuis ce temps, le 24 juin est le jour de notre fête nationale.

Le programme de la Société Saint-Jean-Baptiste se trouve résumé dans sa devise: *Rendre le peuple meilleur*.

Société Royale du Canada. — Fondée en 1882 par le marquis de Lorne, cette Société est littéraire et scientifique. Elle se compose de différentes sections. La première est exclusivement de langue française, et la deuxième de langue anglaise. Ces deux sections comprennent : la littérature, l'histoire, l'archéologie, la sociologie. Dans les autres sections, réservées aux sciences, l'usage de nos deux langues officielles est facultatif.

Le nombre de membres de chaque section est limité, et il y a élection pour chaque siège vacant.



QUATRIÈME PÉRIODE (1860-1900)

Un véritable mouvement intellectuel se manifeste à cette époque¹. Des écrivains pénétrés du plus pur patriotisme, enthousiastes d'idéal et de gloire nationale, se révèlent au public par des œuvres d'une réelle valeur, présage des moissons grandissantes de l'avenir.

Les littérateurs principaux sont alors, *dans la prose* : Les **abbés Ferland** et **Casgrain**, historiens ; les romanciers **de Gaspé** et **Gérin-Lajoie** ; les chroniqueurs **Fau-cher de Saint-Maurice** et **Buies**; le publiciste et romancier **Tardivel** ; les orateurs **Cartier**, **Mercier**, **Chapleau**, **Laurier**. *Dans la poésie*, nous avons : **Crémazie**, un des inspireurs du mouvement, **Fréchette**, **Lemay**, **Chapman**.

Il est juste de dire que l'activité intellectuelle de cette époque a eu son prélude, sa féconde germination, dans le travail accompli par les écrivains de la période précédente. Après l'Union, l'impulsion patriotique avait été fortement donnée et sagement dirigée par les chefs politiques *Lafontaine* et *Morin*. Les journalistes, ayant à leur tête *E. Parent*, avaient fait vibrer, de toute la force de leur leur talent, le sentiment national tout en cultivant la forme littéraire, qui est comme le moule de la pensée. On visait à un style de plus en plus châtié, poli, élégant. Enfin *Garneau* parut. Son œuvre fait époque dans l'histoire de notre littérature, non seulement parce qu'elle est la première du genre et qu'elle possède

1. Une époque littéraire ne peut être rigoureusement enclose entre deux dates, car le mouvement intellectuel qui la détermine n'est pas spontané, il est préparé ; de même il ne finit pas brusquement.

toutes les qualités foncières de la vraie grande Histoire, mais encore à cause de son influence considérable sur la mentalité et les lettres canadiennes.

Lord Durham avait lancé cette parole insidieuse autant que fausse, en parlant des Canadiens français : « *Ils sont un peuple sans histoire* »¹. L'orgueil national en était toujours humilié. Avant Garneau, W. Smith avait écrit une histoire régulière du Canada, des origines jusqu'en 1791, mais dans un esprit extrêmement partial. Anglomane fiéffé, il présente sous les aspects les plus fautifs tout ce qui porte un caractère français et catholique. Il importait qu'une plume habile et nationale rétablît les faits dans leur vrai jour, et dévoilât la haine sourde de certains Anglais qui, comme Smith, prétendaient asservir et anéantir la race française en Amérique, particulièrement au Canada.

« Aussi quelle joie fit palpiter toutes les âmes, quand l'*Histoire de Garneau* vint authentiquement raconter les jours anciens et glorieux, quand le souffle qui traverse son œuvre, dissipa toutes les ombres, quand apparut, dans la lumière vraie de l'histoire, avec tout l'éclat qui auréole sa destinée, ce petit peuple canadien-français, héroïque jusque dans ses défaites et plus grand que tous ses vainqueurs »².

Les étudiants des collèges et les jeunes gens de ce temps, dit l'abbé Casgrain, « furent émerveillés à la lecture de ces récits nouveaux. Jamais la patrie ne leur était apparue si belle, si grande, si digne d'amour, si sainte, avec tant de blessures qui saignaient encore ! Ils se sentaient, eux aussi, capables de plus d'endurance et de luttes nouvelles ». C'est ainsi que notre Histoire nationale est appelée à former la jeunesse aux grandes vertus, aux héroïques courages, parce que, à chaque page, tressaillent les âmes de nos aïeux si profondément attachés à leur foi, à leur langue, à leur patrie. L'Histoire de Garneau remit à l'honneur le peuple canadien-français si odieusement calomnié par les Anglais, ses ennemis. Elle releva les courages et fortifia la fierté nationale, qui se sentait fléchir sous le poids d'injustes accusations.

1. L'Histoire du Canada français avait été racontée avec beaucoup de détails, des origines à 1731, par le Père Charlevoix.

2. Mgr C. Roy.

Crémazie exerça une influence non moins heureuse que *Garneau* sur l'esprit et le cœur de ses compatriotes, sur les aspirations littéraires des lettrés parmi eux. L'historien et le poète se rencontraient sur le même terrain : *Crémazie* chantait ce que *Garneau* avait raconté. « *Sur cette grandiose réalité* (révélée par *Garneau*), *les brillantes strophes de Crémazie, alors dans tout l'éclat de son talent, jetaient par intervalles leur manteau de gloire* »¹.

Si donc nous recherchons les causes du grand mouvement littéraire daté de 1860, nous voyons qu'il se rattache *indirectement* à nos meilleurs écrivains sous l'Union, et *directement* à **Garneau** et à **Crémazie**, qui, suscitant toutes les admirations de leurs contemporains, leur ont ouvert les voies d'un art littéraire supérieur à ce que les lettres canadiennes avaient produit jusque là, dans le domaine de la prose ou de la poésie.

HISTOIRE

Ferland (L'abbé J.-B.-Antoine), 1805-1865. — Le jour de Noël 1805, naissait à Montréal *J.-B.-Antoine Ferland*, qui devint dans la suite *un saint prêtre, un littérateur de premier ordre, et un grand historien*. Il descendait d'une ancienne famille du Poitou. Son père, Antoine Ferland, était marchand à Montréal ; il ne le connut jamais. En 1813, sa mère alla se fixer à Kingston. Là, le jeune Ferland apprit les rudiments de la langue anglaise et de sa langue maternelle, sous les soins de l'abbé



1. Abbé Casgrain.

Gaulin, qui fut plus tard évêque de Kingston. Ordonné prêtre en 1828, après de brillantes études au collège de Nicolet, il occupa successivement les postes de vicaire, de curé, de supérieur du séminaire de Nicolet jusqu'en 1850. A cette date, Mgr Turgeon l'appela à l'évêché de Québec et le nomma membre du Conseil. En 1855, il devint professeur d'Histoire du Canada à l'Université Laval.

Prêtre avant tout, l'abbé Ferland, chapelain de la garnison de Québec, exerçait en même temps un ministère très actif parmi les Irlandais de la capitale. « *Les âmes, les livres, son pays, là étaient ses amours et ses pensées*¹ ».

La mort vint trop tôt le ravir à l'Église et aux lettres, le 8 janvier 1865.

L'abbé Ferland écrivain. — L'abbé Ferland manifesta son talent littéraire dans une vigoureuse réplique aux insinuations malveillantes, aux données inexactes, contenues dans l'*Histoire du Canada* de l'abbé Brasseur de Bourbourg, jeune prêtre français qui, en 1852, visitait le Canada. La réfutation obtint un grand succès ; elle révéla un polémiste puissant et fit pressentir le futur historien par la connaissance profonde qu'il avait de notre histoire.

L'abbé Ferland publia des *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*, le *Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie*, *Le Labrador*, *Louis-Olivier Gamache*, une *Notice biographique de Mgr Joseph-Octave Plessis*. L'œuvre capitale qui illustrera à jamais sa mémoire, c'est son *Cours d'Histoire du Canada*, donné d'abord en une

1. H. d'Arles.

série de conférences à l'Université Laval, puis publié en partie dans un premier volume en 1861 ; le second volume parut en 1867, par les soins de l'abbé Laverdière. Ces deux tomes n'embrassent que la domination française et font regretter que l'auteur n'ait pas eu le temps de pousser plus loin son ouvrage.

Toutes les voix sont unanimes pour louer l'abbé Ferland. Citons quelques témoignages. « *L'on trouve chez ce vénérable historien trois éminentes qualités : érudition, pureté de style, charme indicible de la diction¹* ».

« *Ferland comprit mieux que Garneau le caractère religieux de nos origines historiques, et rendit, à ce point de vue, meilleure justice à ceux qui en furent les principaux ouvriers. . . . La langue qu'il écrit est surtout claire, limpide, alerte, bien française, ornée de la plus franche simplicité²* ».

Quand Ferland aborde des questions controversées, « *il se tient dans la région des principes. Il réduit ses adversaires à force de dialectique serrée. Il se garde de descendre aux personnalités. Lui, qui avait les qualités du polémiste, on ne le voit pas se départir du calme qui convient à l'historien. Son jugement contrôle sa sensibilité³* ».

Avec Garneau (F.-X.), l'abbé Ferland a mérité le titre d'historien national.

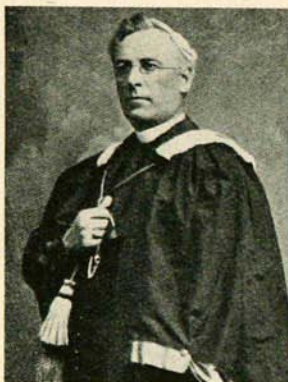
Casgrain (L'abbé Henri-Raymond), 1831-1904. — Né à la Rivière-Ouelle, H.-R. Casgrain était le fils de l'honorable Charles Casgrain, chef d'une des plus anciennes familles du pays. L'enfant grandit dans une

1. J.-M. Lemoine, ancien président de la Société Littéraire et Historique de Québec.

2. Mgr Camille Roy.

3. H. d'Arles.

atmosphère de pur bonheur, sous le charme des plus douces affections. Sa jeune âme s'imprégnait naturellement de religion et de poésie dans un milieu familial éminemment chrétien et en face d'une riante nature aux aspects pittoresques.



La maison paternelle ombragée d'ormes et d'érables, entourée de jolis parterres, s'élevait à une très courte distance de la large et profonde rivière, dans une plaine découpée par des champs clôturés, où montaient le foin vert, l'avoine et le blé. Ça et là, des saillies de montagnes estompaient l'horizon.

Vers 1844, le jeune Casgrain entra au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Au cours de ses études, il se passionna pour Chateaubriand et Lamartine ; ces deux maîtres exercèrent sur sa formation littéraire une notable influence. A leur école, il s'éprit des belles formes et des lyriques sentiments.

L'Histoire du Canada de Garneau et les vers de Crémazie suscitaient partout des enthousiases et des espérances : l'ère de notre littérature nationale semblait marquée. Plus que tout autre, H.-R. Casgrain caressait cet espoir, et ambitionnait de suivre de si nobles devanciers.

Devenu prêtre en 1856, il fut d'abord professeur au collège de Sainte-Anne, puis vicaire à Beauport. Il consacrait le jour aux devoirs de sa charge, et le soir, il travaillait à des pages d'histoire ; mais il usa bientôt ses yeux à lire de vieux papiers. En 1869, il fut obligé d'interrompre pour quelque temps son ministère sacerdotal et ses études, pour aller s'enfermer dans une chambre obscure, au manoir d'Airvault (Rivière-Ouelle), domaine de sa famille. L'infirmité douloureuse dont il souffrit toujours ne l'empêcha pas de continuer ses travaux littéraires. Malgré sa cécité presque complète, lorsqu'il composait son « *Histoire de l'Hôtel-Dieu* », il

étudia, à l'aide d'un secrétaire, les pièces dont il avait besoin pour cette Histoire. Devenu tout à fait aveugle, retiré au monastère du Bon-Pasteur, l'abbé Casgrain travailla jusqu'à la fin.

Quelques semaines seulement avant sa mort, le 11 février 1904, il déposait sa plume et laissait inachevée une étude de mœurs canadiennes intitulée : « *La vie de famille* ».

L'abbé Casgrain écrivain. — L'abbé Casgrain débuta dans la publicité littéraire par *Les Légendes Canadiennes*, composées de trois récits : *Le Tableau de la Rivière-Ouelle*, *les Pionniers Canadiens* et *la Jongleuse*. Dans la première légende, l'auteur décrit les poétiques beautés qui ornent la rive sud du Saint-Laurent ; dans les deux autres, il raconte les scènes dramatiques des premières années de la colonie et donne pour base à ces récits légendaires un fond considérable d'histoire vraie.

Ces Légendes contiennent de fort belles pages ; elles sont remplies de petits tableaux où se trouvent fixés et peints à merveille les menus détails de la vie des gens du peuple. On reproche à l'auteur d'avoir abusé des aubes blanchissantes, des printemps verdoyants, des soleils d'or, des lunes d'argent etc., bref d'avoir parfois chargé son style de paillettes et de clinquants.

En 1864, l'abbé Casgrain publiait son *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation*, qui est peut-être son meilleur ouvrage, puis des *Biographies Canadiennes*, l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* (1878), le *Pèlerinage au pays d'Évangéline* (1885), *Montcalm et Lévis* (1891), *Une seconde Acadie* (1894), l'*Histoire de l'Asile du Bon-Pasteur de Québec* (1896), les *Sulpiciens et les Prêtres des Missions-Étrangères* en 1897.

De nombreux articles dans les journaux et revues complètent son œuvre en prose. — On a de lui un volume de vers : *Les Miettes*, petit recueil de neuf courts

poèmes : *Le Manoir*, *Le Portrait de mon père*, *le Canotier*, *le Coureur des bois*, etc.

L'abbé Casgrain fut membre fondateur de la Société Royale et lauréat de l'Institut de France.

Il a enrichi notre littérature d'œuvres durables où se révèle un grand et réel talent. On peut dire qu'il « fut un des citoyens qui ont le mieux aimé et le plus grandi aux yeux de l'étranger la Patrie Canadienne¹ ».

Turcotte (Louis-Philippe), 1842-1878. — L.-P. Turcotte naquit à Saint-Jean de l'île d'Orléans. Sa vocation d'écrivain lui vint à la suite d'un accident². Il resta infirme ne pouvant marcher un peu qu'avec des béquilles. Pour se rendre utile, il s'occupa d'histoire et devint ainsi historien. A vrai dire, il paraissait peu préparé pour cette tâche difficile, n'ayant étudié que trois ans au séminaire de Québec. Il débuta, à l'âge de vingt-cinq ans, par l'histoire de sa paroisse natale et de l'île d'Orléans (1867). Le succès qu'il obtint l'encouragea à écrire *Le Canada sous l'Union* (1872), où il sut condenser en tableaux rapides et clairs les événements politiques de cette époque fort accidentée. Son style confine à la sécheresse. La philosophie de l'histoire est absente de son livre, qui n'est au fond qu'un excellent recueil de faits et de statistiques.

Bédard (Théophile-Pierre), 1844-1900. — T.-P. Bédard a publié, en 1869, *Histoire de cinquante ans*, de

1. Mgr C. Roy.

2. Le 31 décembre 1859, L.-P. Turcotte, s'en allant à Saint-Jean pour passer le jour de l'an avec les siens, voulut traverser à pied une rivière ; la glace céda sous ses pas, il plongea dans l'eau et ne fut retiré de ce péril qu'avec beaucoup de difficulté par l'un de ses compagnons. Transporté à un hôtel, il changea de vêtements, mais au bout de quelques heures, impatient de repartir, il reprit ses habits encore tout humides et se rendit en voiture, par un froid intense, à sa paroisse natale. — Une maladie grave s'en suivit et il demeura invalide pour la vie.

1791 à 1841, dédiée à sir Narcisse Belleau, premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec. On ne trouve pas dans ce livre une grande profondeur d'appréciation et le style manque de chaleur. L'auteur reste froid quand il pouvait exhaler les plus nobles sentiments et citer les plus beaux faits. Toutefois, cette histoire, renfermant beaucoup de détails et même de documents jusqu'alors inédits, fut appréciée pour son utilité.

Sulte (Benjamin), 1841-1923. — B. Sulte, né à Trois-Rivières, s'est acquis une excellente réputation dans les lettres canadiennes.

Ce littérateur, cet érudit, n'a dû qu'à lui seul sa formation intellectuelle ; il fut véritablement un autodidacte. Obligé de gagner sa vie par suite de la mort de son père, survenue accidentellement¹, il fut employé, à dix ans, dans une épicerie, au lieu de voir les portes d'un collège s'ouvrir devant lui. Plus tard, il sera petit marchand, puis teneur de livres à bord d'un vapeur



qui fait le service entre Montréal et Trois-Rivières, puis aide-comptable chez un marchand de bois, dans sa ville natale. Il s'enrôla comme volontaire dans la milice canadienne, à Trois-Rivières.

L'année 1866 ouvrit, pour ainsi dire, sa carrière littéraire : il devint rédacteur en chef du *Canada* d'Ottawa, et l'année suivante traducteur aux Communes.

1. Son père était caboteur ; il périt, corps et biens, avec sa goélette, en 1851.

Fonctionnaire au ministère de la Milice en 1870, il garda cette position jusqu'à sa retraite en 1903. Il mourut à Ottawa vingt ans plus tard.

Quelles œuvres a laissées cet infatigable travailleur ? La liste en serait longue. Benjamin Sulte a écrit sur l'histoire du Canada environ cinquante volumes et brochures et cinq cents articles dans les revues et journaux. Son capital ouvrage est son *Histoire des Canadiens français*, renfermant de précieux documents sur les origines et les développements du peuple canadien-français. Il a écrit encore : *Mélange d'Histoire et de Littérature*, *Le coin du feu*, *Chronique trifluvienne*¹, *Pages d'Histoire du Canada*, *Histoire de la Milice canadienne*, de 1870 à 1897, *La Bataille de Châteauguay*, etc. Toutefois cet érudit manque de composition, son œuvre est très mêlée et son style parfois étonnamment négligé.

B. Sulte a publié un grand nombre de poésies. Ces pièces détachées ont été recueillies en deux volumes : *Les Laurentiennes* en 1870, *les Chants nouveaux* en 1890. L'auteur chante le Canada et ses beautés, ses droits et ses devoirs, ses douleurs et ses espérances.

Cet écrivain a bien mérité de ses compatriotes en leur révélant leur histoire jusque dans ses petits détails. Il fut membre fondateur de la Société Royale.

Dionne (Narcisse-Eutrope), 1848-1917.—Né à Saint-Denis de Kamouraska; reçu médecin en 1873; rédacteur du *Courrier du Canada* en 1880;—chargé de différents emplois jusqu'en 1892, nommé alors Bibliothécaire de

1. B. Sulte fut toujours très attaché à sa ville natale; il en écrivit l'histoire, dont une première partie seulement fut mise en volume, le reste parut dans différents périodiques.

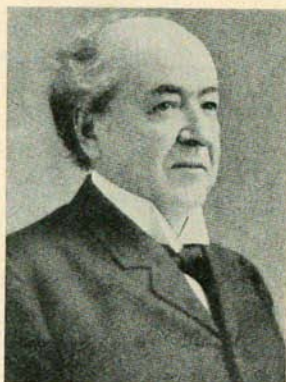
la Législature de Québec. Il a écrit *Jacques Cartier*, *La Nouvelle-France*, de *Cartier à Champlain*, ouvrage très goûté de ceux qui aiment l'inédit en histoire ; *Samuel Champlain*, son œuvre capitale ; *Vie de F.-C. Painchaud*, prêtre, fondateur du collège de Sainte-Anne ; *Les Ecclésiastiques et royalistes français réfugiés en Canada lors de la Révolution française*. etc. Cet écrivain intéresse parce qu'il instruit ; son style manque de grâce et de souplesse.

Roy (Joseph-Edmond), 1858-1913. — J.-E. Roy, né à Lévis, fit ses études au séminaire de Québec. Il s'est révélé remarquable historien dans l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, résultat de très minutieuses recherches. A l'aide de documents manuscrits : papiers de famille, archives de paroisse, greffes de notaires, dossiers des tribunaux, il a étudié l'organisation, le genre de vie, les idées, les croyances des habitants de la Seigneurie de Lauzon. Cette monographie, en plusieurs volumes, est une œuvre consciencieuse, originale et forte. On ne peut que louer la clarté du style et la justesse habituelle de l'expression chez l'auteur. Dans un genre plus intime, J.-E. Roy a publié le *premier volume d'une histoire de sa classe*, qui devait en compter trois. Cet



ouvrage est en même temps une histoire contemporaine du séminaire de Québec et une apologie des méthodes pédagogiques suivies par la doyenne des Maisons d'éducation classique du Canada.

Royal (Joseph), 1837-1902. — J. Royal fut admis au barreau en 1864. Il collabora successivement à la *Minerve*, à l'*Ordre* et au *Nouveau-Monde*, fut un des fondateurs de la *Revue Canadienne* et un de ses collaborateurs assidus. Son style est clair, naturel, simple. Il a écrit une *Histoire du Canada*, sous l'Union, de 1841 à 1867. Cette Histoire parut en 1909, quelques années après la mort de l'auteur.



David (Laurent-Olivier), 1840-1926. — L.-O. David, né au Sault-au-Récollet, a fait ses études au collège de Sainte-Thérèse. Avocat, historien et journaliste, il a été nommé sénateur pour la division des Mille-Iles, le 19 juin 1903.



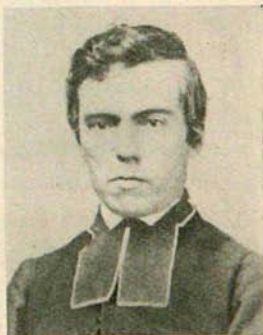
L.-O. David a écrit : *Biographies et Portraits* (1876), galerie nationale où figurent les hommes les plus remarquables qui ont illustré le nom canadien dans les lettres les arts et la politique ; *Mes Contemporains* (1894), *Les deux Papineau* (1897), *l'Union*

des deux Canadas (1898), l'*Histoire du Canada sous la Confédération*, histoire des vingt premières années de la Confédération ; l'auteur y donne une idée juste du mouvement de l'opinion publique pendant cette période ; *Mélanges historiques et littéraires*, *Les Patriotes de 1837-38*, *Souvenirs et Biographies*, *Laurier, sa vie, son œuvre*, *Au soir de la vie* (1924). « Comme c'est probablement mon dernier livre, j'y ai mis, écrit-il, tout ce que je croyais bon et utile ».

COLLECTIONNEURS DE DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE

Laverdière (L'abbé Charles-Honoré), 1826-1873. — C.-H. Laverdière naquit à Château-Richer¹. Son père était cultivateur. Il étudia au séminaire de Québec et fut ordonné prêtre en 1851.

Bibliothécaire à l'Université Laval en 1858, il a collectionné, mis en ordre, annoté et réédité les *Œuvres de Champlain*, les *Relations* et le *Journal des Jésuites*. Ces travaux renfermaient des difficultés sans nombre. En effet, cette période de notre histoire présente des dates à vérifier, des faits à apprécier, des points à éclairer, des noms à corriger ou à authentifier. Jamais historien n'a apporté plus d'exactitude dans ses investigations ; jamais archéologue n'a jeté un jour plus lumineux sur les parties primitives et obscures de l'histoire du Canada. Les *tables des Relations des Jésuites*, au dire d'un historien qui s'y connaissait, l'abbé Ferland, constituent un travail extrêmement utile et qui rappelle l'infatigable patience des Bénédictins².



1. Comté de Montmorency.

2. Les Bénédictins ou religieux de Saint-Benoît ont rendu au moyen âge d'immenses services aux sciences et aux lettres. Ils ont transcrit, et par là conservé pour la postérité, la plupart des chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce et de Rome.

On donne le nom de *bénédictin* à un érudit d'une science profonde, solide et qui travaille beaucoup.

Dans l'édition de Champlain, on lit une foule de notes formulées le plus souvent en quelques lignes. Il est telle de ces notes qui a coûté des semaines et parfois des mois de travaux. En voici un exemple. Lors de la prise de Québec par les Kertk, en 1629, les colons français déjà établis à Québec eurent la permission d'y rester. *Quel était leur nombre ? Quels étaient leurs noms ?* Voilà tout un problème qui a demandé plusieurs mois de recherches et dont la solution se trouve consignée dans une douzaine de lignes au bas de la page.

Outre ses travaux historiques, l'abbé Laverdière a surveillé l'impression du second volume du *Cours d'Histoire* de l'abbé Ferland, et il a publié un *Abrégé de l'Histoire du Canada*, à l'usage des Maisons d'éducation, ouvrage intéressant et bien fait.

Verreau (L'abbé Hospice), 1828-1901. — L'abbé Verreau, né à l'Islet, était Directeur de l'École Normale Jacques-Cartier, depuis



1857, lorsqu'il mourut à Montréal le 16 mai 1901. Durant sa longue et laborieuse carrière, il consacra la plus grande partie de ses loisirs à des recherches historiques en rapport avec les annales canadiennes. Son livre : *l'Invasion du Canada, en 1775*, témoigne un travail consciencieux, éclairé et soutenu. Les notes du savant annaliste, les lettres et autres pièces publiées dans l'appendice ajoutent beaucoup à la valeur de ce volume, qui a paru en 1873.

L'abbé Verreau a laissé plusieurs études remarquables : *Les Commencements de Montréal*, les *Commencements de l'Eglise du Canada*,

la *Chronologie des voyages de Jacques Cartier*. Il succéda au Commandeur J. Viger comme Président de la Société Historique de Montréal, à laquelle ses écrits ont donné beaucoup de relief. Docteur ès lettres de l'Université Laval, membre correspondant de la Société des Antiquaires de Normandie, membre de la Société Royale du Canada, officier d'Académie de France, l'abbé Verreau alliait à une profonde érudition une très grande modestie. Principal de l'École Normale Jacques-Cartier, qu'il dirigea pendant 44 ans, il fut un véritable prêtre-éducateur. On peut en plus le considérer comme l'un des plus ardents pionniers de la pédagogie au Canada.

ROMANCIERS

Le roman. — Définition et division. — Le roman est une histoire fictive ou vraie dans le fond, mais imaginaire dans les circonstances, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt, soit par le développement des passions, soit par la peinture des mœurs, soit par la singularité des aventures.

Suivant que le roman se propose d'instruire ou d'amuser ou de propager des idées, nous avons le roman *historique* ou *scientifique*, le roman d'aventures inventées dans le seul but de piquer la curiosité, de distraire, — le roman à thèse. Le roman étant le plus flexible de tous les genres se prête à toutes les visées psychologiques, physiologiques, philosophiques, historiques et politiques.

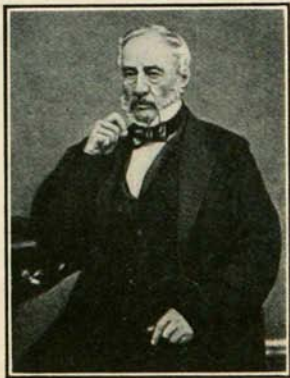
Les primitifs canadiens. — Avant P.-A. de Gaspé, quelques écrivains canadiens ont publié, de 1840 à 1850, de timides essais de romans. La simplicité dans la relation des événements rapproche ces compositions de l'histoire ou de la chronique. Le Répertoire National renferme : *La Fille du brigand*, d'Eugène L'Écuyer et *La terre paternelle*, de Patrice Lacombe. Nous pouvons citer en plus : *Les Fiancés* de 1812, de Joseph Doutre et le *Charles Guérin* de J.-O. Chauveau, dont nous avons déjà parlé.

E. L'Écuyer, né à Québec en 1828, a exercé la profession de notaire et s'est occupé beaucoup de journalisme. Son roman *La Fille du brigand*, d'environ 116 pages, n'a de canadien que le nom de l'auteur et l'endroit où les événements se développent.

P. Lacombe, notaire, attaché au séminaire de Saint-Sulpice pendant plus de trente ans, a cultivé les Lettres avec succès. « *La terre paternelle* » est une véritable esquisse de mœurs canadiennes, qui n'a que le tort d'être trop courte. P. Lacombe est mort à Montréal en 1863, âgé de 56 ans.

J. Doutre, né à Beauharnois en 1825, mort à Montréal en 1886, — avocat de talent. — Son roman, œuvre de jeunesse, renferme beaucoup d'imperfections pour le fond et pour la forme.

Gaspé (Philippe-Aubert de), 1786-1871. — P.-A. de Gaspé, né à Québec, appartenait à l'ancienne noblesse du pays. Son enfance et une bonne partie de sa vie s'écoulèrent au manoir de sa famille, à Saint-Jean-Port-Joli. Ses études terminées au séminaire de Québec, il fit son droit et fut reçu avocat; mais, au bout de quelques années, il préféra à l'exercice de sa profession la place de shérif de Québec, qui lui fut offerte, ce fut pour son malheur. Cette situation favorisa son amour des plaisirs et des fêtes. Entouré de nombreux amis, qui



profitaient de ses libéralités, il mena une vie joyeuse et large, mêla ses ressources personnelles à celles de l'État, creusant un abîme sous ses pas. Quand il voulut se rendre compte de ses affaires, il était défalcataire de 26,000 louis, par conséquent ruiné et de plus considérablement endetté. Ses créanciers le trouvant insolvable le firent enfermer quatre ans dans une prison.

Mûri par le malheur, P.-A. de Gaspé revint, après sa captivité, à son manoir de Saint-Jean-Port-Joli¹, comme à une douce retraite où il coulera désormais, au milieu de sa famille, une vie simple et tranquille, bien éloignée des habitudes de luxe de sa jeunesse. Il trouvera ses meilleures distractions dans ses livres, la nature, ses souvenirs, les visites à ses chers censitaires.

Le mouvement littéraire inauguré par « *Les Soirées canadiennes*² » excitait au plus haut point son intérêt. L'épigraphe de cette revue le frappa singulièrement, c'était cette parole de Charles Nodier : « *Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées* ». Sa mémoire à lui était remplie de traditions et d'histoires chères au peuple canadien, ne devait-il pas les raconter avant de descendre dans la tombe ? De Gaspé fit appel à ses souvenirs, et commença à écrire, à l'âge où la plume tombe des mains des plus rudes ouvriers de la pensée : il avait 75 ans. Il présenta au public en 1863 un livre exquis où revit tout le passé : *Les Anciens Canadiens*. Il n'y eut qu'un cri d'admiration pour la fraîcheur d'imagination et les charmes du style de ce roman nouveau qui devint tout de suite le plus populaire de nos ouvrages. *Les Mémoires*

1. Ce manoir ne lui ayant été légué qu'à titre d'usufruit inaliénable, avait échappé au naufrage de sa fortune.

2. Revue fondée en 1861, par J.-Charles Taché, le docteur Hubert Larue, l'abbé Casgrain et A. Gérin-Lajoie.

qui suivirent, en 1866, obtinrent un succès moins brillant, mais non moins solide.

C'est ainsi que la gloire auréola la vieillesse laborieuse et digne de Philippe-Aubert de Gaspé.

Les Anciens Canadiens. — Sujet. — *Jules d'Haberville* et *Archibald Cameron de Locheill* se lient d'amitié profonde au collège des Jésuites, à Québec, où ils font leurs études. Le premier a pour père un riche seigneur canadien. Le second est un jeune Écossais, fils d'une mère française, qu'il perdit à l'âge de quatre ans, et d'un chef de clan, mort à la bataille de Culloden, si fatale à l'indépendance de l'Écosse. Un oncle maternel, un jésuite, s'est chargé de l'éducation de l'orphelin et l'a placé au collège de Québec. Chaque année, Jules d'Haberville amène, pour les grandes vacances, son ami Archibald au manoir paternel de Saint-Jean-Port-Joli. Le jeune Écossais aime de toute son âme la famille canadienne qui le reçoit comme son enfant ; celle-ci le paie de retour et le comble de bontés.

Les années d'étude s'écoulent. En 1757, Archibald retourne en Angleterre où il prend du service, Jules s'en va commencer en France sa carrière militaire. La guerre éclate entre l'Angleterre et la France, et *l'enjeu est le Canada*. Les deux amis d'autrefois se retrouvent sous des drapeaux ennemis. Archibald, devenu officier de l'armée anglaise, forcé par des ordres souverains, incendie le manoir des d'Haberville, et ravage la campagne de Saint-Jean-Port-Joli. — Un mur de séparation s'élève maintenant entre lui et ses anciens bienfaiteurs ; ceux-ci ne prononcent son nom qu'avec horreur.

Plusieurs années après la cession, grâce à son ami Jules, qui comprend les exigences de la guerre, Archibald peut recouvrer les bonnes grâces des hôtes du manoir reconstruit d'Haberville. Il sollicite la main de Blanche, l'aimable sœur de Jules, dont il connaît depuis longtemps le mérite. Blanche refuse d'épouser celui qui incendia la maison de ses parents. « *Est-ce une d'Haberville*, disait-elle, *qui sera la première à donner l'exemple d'un double joug aux nobles filles du Canada* » ?

Jules épousa une jeune anglaise et continua au manoir les traditions de sa famille. Blanche et Archibald s'aimèrent d'un amour fraternel sans unir leurs destinées.

« M. de Gaspé a mieux aimé que ce fût Jules qui donnât l'exemple de ces alliances hybrides où trop de nos familles canadiennes françaises ont depuis et peu à peu sacrifié les traditions et la langue des ancêtres. . . Il n'avait pas le droit de pousser jusqu'à cette extrême limite le sacrifice de toutes nos traditions, de toute notre vie à la cause britannique. . . » (Mgr C. Roy)

« *Salut à toi, Blanche d'Haberville ! Parce que ton cœur et celui de tes compagnes furent assez hauts pour repousser la fortune et les alliances étrangères, notre race a survécu* ». (Joyberte Soulanges)

Gérin-Lajoie (Antoine), 1824-1882. — La paroisse d'Yamachiche a célébré en 1924 le centenaire d'un



de ses plus illustres fils : Antoine Gérin-Lajoie, écrivain et patriote. La maison où il vit le jour, déjà vieille de près de cent ans lorsqu'il naquit, subsiste encore. Elle est construite en bois, et paraît bonne pour longtemps. Cette maison devient aujourd'hui une antiquité nationale sous la garde de la Commission des Monuments Historiques.

A. Gérin-Lajoie fréquenta l'école de son village jusqu'à l'âge de douze ans. Le curé d'Yamachiche, devant le talent de l'enfant, poussa son père à le mettre au collège de Nicolet, s'offrant à payer, chaque année, le premier trimestre de sa pension.

Écoutons Gérin-Lajoie raconter lui-même ses débuts au collège : « Mon père consentit volontiers à cette proposition et m'envoya la même année (septembre 1837) au collège de Nicolet, où j'entrai bravement en syntaxe. Mais je me trouvai bientôt fort embarrassé. Je n'avais jamais vu un dictionnaire, et je ne savais comment m'y prendre pour chercher les mots ; je n'avais jamais fait ni version ni thème, et je n'étais guère en état de lutter avantageusement avec les autres élèves de ma classe. Aussi dans le premier thème que nous fîmes, le régent me nota cinquante fautes, ce qui ne me laissa qu'un seul mot correct. Nous étions vingt et un dans ma classe. Pendant les deux premières semaines, je fus le vingt et unième. Cela m'humiliait d'autant plus que jusque-là, aux écoles de ma paroisse, j'avais été presque continuellement à la tête de mes classes. Mais j'avais beaucoup d'émulation et je me mis à travailler avec ardeur. Enfin, la troisième semaine, je fus le sixième. Ce progrès me donna du courage, et me fit faire de nouveaux efforts. Le reste de l'année, j'occupai généralement une des premières places, et j'obtins plusieurs prix ».

Nous avons de Gérin-Lajoie quelques poésies qu'il composa au collège, vers 1842. L'une est une naïve ballade devenue la plus populaire de nos chansons. Tout Canadien français connaît et chante *Un Canadien errant*. Une deuxième est une tragédie en trois actes, intitulée *Le jeune Latour*. Cette pièce renferme des scènes bien frappées et des mouvements de passion étonnants chez un adolescent auquel le théâtre était absolument étranger.

Au sortir du collège, Gérin-Lajoie voulut étudier le droit, mais sans ressources suffisantes pour payer ses études, il dut renoncer à son dessein. Il obtint l'emploi de correcteur d'épreuves à la Minerve, devint bientôt rédacteur de ce journal, de 1845 à 1847. Il reprit ses études de droit et fut admis au barreau en 1848. Mais les chicanes du Palais pesaient à son caractère timide et doux et sa scrupuleuse honnêteté lui faisait refuser la défense de bien des causes. Il s'accommoda beaucoup mieux de la charge de traducteur à l'Assemblée législative de Québec, en 1852. En 1856, il devint Bibliothécaire au Parlement fédéral. « Par un bienfait de la Providence, écrit-il dans ses Mémoires, je me trouve précisément dans la position qui convient le mieux à mes goûts ».

Il épousa, en 1858, Mlle Joséphine Parent, fille de notre grand publiciste Étienne Parent.

A Québec, où le Parlement vint se fixer en 1859, Gérin-Lajoie se joignit aux écrivains qui se préoccupaient du développement de notre littérature ; il fut un des fondateurs des *Soirées Canadiennes*, puis du *Foyer Canadien*. Sa collaboration à ces revues nous valut un des livres les plus franchement canadiens que notre littérature ait produits : *Jean Rivard*.

Gérin-Lajoie mourut à Ottawa.

Jean Rivard, roman à thèse. — Gérin-Lajoie, dans la composition de *Jean Rivard*, a cherché à démontrer aux jeunes gens de sa race qu'ils parviendront plus sûrement à la richesse et au bonheur en s'emparant du sol qu'en désertant les campagnes pour se fixer dans les villes, où ils végètent le plus souvent. C'est là ce qu'on appelle un roman à thèse. L'auteur veut faire pénétrer une vérité dans les intelligences, il l'imprime, pour ainsi dire, à chaque page de son livre, dans le développement d'un fait qui se poursuit à travers un grand nombre de circonstances plus ou moins heureuses ou tragiques. Ces récits doivent amener la conviction dans l'âme des lecteurs, et leur faire accepter les conclusions pratiques voulues par l'auteur.

Fond du roman Jean Rivard. — Ce roman se divise en deux parties sous les titres de *Jean Rivard, défricheur*, et *Jean Rivard, économiste*.

Le héros créé par Gérin-Lajoie est fils d'un cultivateur. Il a commencé ses études classiques et touche à sa rhétorique lorsque son père meurt, lui laissant 50 louis avec la responsabilité d'une famille. Après de mûres délibérations, le jeune homme s'en va vers la terre, il sera colon dans les Cantons de l'Est. Que de misères ! Que de privations dans le rude métier de défricheur ! Rien ne le décourage. Le succès lui sourit dans les premières moissons. — Au bout de quelques années, il se construit une maison convenable, y introduit celle qu'il a choisie pour femme, *Louise Routier*, qui égayera et peuplera sa solitude. Ses compatriotes viennent le rejoindre et s'établir autour de lui. Il est maintenant un cultivateur à l'aise.

La forêt a reculé devant l'intelligence et le travail de Rivard. Déjà un joli groupe d'habitations s'est formé autour de la petite chapelle. Cette minime colonie va toujours en augmentant. Elle devient une véritable paroisse, dont le curé, *Octave Doucet*, est un ancien camarade de Jean Rivard, au collège. Le village est traversé par une voie ferrée ; c'est le bourg commercial de *Rivardville*. Jean Rivard est nommé maire de son village. Plus tard, on l'envoie siéger au Parlement, mais il n'y reste que quatre ans. Rien ne l'attire comme les travaux des champs et la vie calme au milieu des siens.

Le style dans Jean Rivard. — Rarement l'auteur vise à l'effet littéraire. Il cherche ses modèles dans les classiques du XVII^e siècle et ne se soucie guère des couleurs, des hardiesses et des mouvements de la langue du XIX^e siècle. L'expression de sa pensée est simple et naturelle. Il a surtout le souci du mot propre et de l'expression qui donne la vision directe des choses.

Faisons lire Jean Rivard. — « Faisons-le lire à nos jeunes filles pour qu'elles apprennent de Louise Routier les devoirs d'une mission sociale.

Faisons-le lire à nos jeunes gens : aux jeunes gens des villes sans doute et aux étudiants eux-mêmes pour qu'ils aperçoivent la noblesse, la dignité du colon, et qu'ils éveillent en eux peut-être, au contact de ces pages, une vocation qui sommeille, qui n'attend que cet appel pour prendre conscience d'elle-même et pour s'affirmer.

Faisons-le lire surtout aux jeunes gens de la campagne pour qu'ils reconnaissent en Jean Rivard leur frère aîné, leur frère illustre, pour qu'ils n'abandonnent jamais le sol qu'il a défriché, et qu'ils creusent à leur tour le sillon profond où demain grandiront au soleil de Dieu les espérances de notre race ! (Mgr C. Roy)

Gérin-Lajoie historien. — Gérin-Lajoie a laissé à sa mort, en manuscrit, *Dix ans d'Histoire du Canada*, 1840-1850. Cette Histoire, éditée par l'abbé Casgrain, est la meilleure étude que nous ayons sur cette période de l'histoire de l'établissement du gouvernement responsable.

De Boucherville (Georges), 1814-1898. — G. de Boucherville, né à Québec, fit son cours classique au collège de Montréal ; puis étudia le droit et fut reçu avocat. Sa profession ne l'empêcha pas de cultiver les lettres avec succès. Il fit paraître dans la Revue Canadienne de 1864 et 1865 un roman de mœurs et d'aventures, intitulé : *Une de perdue, deux de trouvées*.

Ce roman, bien écrit et plein de récits émouvants, intéressa vivement le public et fit la réputation littéraire de l'auteur.

Marmette (Joseph), 1844-1895. — J. Marmette naquit à Saint-Thomas de Montmagny. Il était petit-fils par sa mère de sir Étienne-Pascal Taché, patriote remarquable par son dévouement aux intérêts canadiens.

Il étudia au séminaire de Québec, puis suivit les cours de droit de l'Université Laval. Il semblait dès lors orienté vers la carrière d'avocat, mais il accepta de préférence une



position à la trésorerie provinciale. En 1882, il fut nom-

mé agent du gouvernement fédéral à Paris. C'était pour lui la réalisation d'un beau rêve. Il ne demeura que dix-huit mois à Paris. Pendant ce court espace, il parvint à cataloguer plus de douze cents volumes des archives de Paris concernant le Canada. A son retour au pays, il fut nommé directeur-adjoint des archives fédérales.

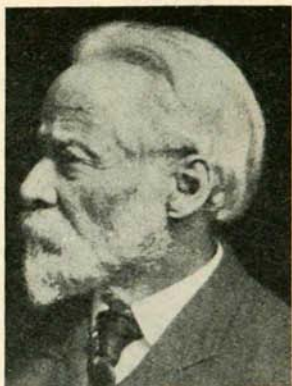
J. Marmette a fait sa marque dans le roman historique. On a de lui huit romans qui ont pour titre : *Charles et Eva* (1867) ; *François de Bienville* (1870), histoire du siège de Québec par Phipps ; *L'Intendant Bigot*, histoire extrêmement intéressante des faits et gestes de ce concussionnaire, à cette époque malheureuse de la Nouvelle-France ; *Le Chevalier de Mornac*, tableau des misères de la jeune colonie française (1873) ; *La Fiancée du rebelle* (1875), histoire bien sombre du siège de Québec par les Bostonnais en 1775 ; *Le Tomahawk et L'Épée* (1877) ; *Les Machabées de la Nouvelle-France* (1878) ; *Héroïsme et Trahison* (1878).

Dans ces romans, l'histoire est bien imaginée, remplie d'intrigues et de scènes dramatiques ; les dialogues sont vifs et animés.

J. Marmette a aussi laissé un volume de *Récits et Souvenirs* où se déploient ses qualités d'excellent écrivain.

Bourassa (Napoléon), 1827 - 1916. — *Ecrivain et artiste*, N. Bourassa a donné à l'art la meilleure part de son activité. L'architecture et la peinture lui doivent, dans ce pays, des œuvres de bon goût. Citons la décoration intérieure de l'église de la Rivière-du-Loup (en bas). La chapelle de Lourdes, à Montréal, est tout entière un hommage à son talent. Il en a dessiné les plans, il l'a décorée.

Littérateur, il fut l'un des fondateurs et le premier directeur de la *Revue Canadienne*. Il publia dans ce périodique de nombreux articles sur l'histoire et sur l'art et un roman d'une réelle valeur : *Jacques et Marie*, épisode de la dispersion des malheureux Acadiens.



Jacques et Marie. Sujet.

— Le récit commence en 1749, six ans avant la déportation des Acadiens. Plusieurs familles acadiennes de Grand-Pré, ne pouvant plus supporter la domination anglaise, se retirèrent à Beau-Bassin, encore sous le sceptre de la France. De ce nombre se trouvait la famille de *Jacques Hébert*, robuste garçon de vingt ans, fiancé à *Marie Landry*, qu'il devait épouser l'année suivante. Il partit en promettant de revenir de temps à autre. Son absence dura cinq ans. Marie l'attendit toujours. Elle refusa le brillant parti d'un jeune officier anglais *George Gordon*. — Pendant ce temps, les deux frères de Jacques ont été tués par le capitaine Gordon, frère de George. Celui-ci, après la proscription du 5 septembre 1755, écrit au père Landry et lui assure la tranquillité et son exemption de la proscription, s'il consent à lui accorder la main de sa fille. Pour sauver les jours de son père, Marie consent à épouser l'Anglais. Le père Landry s'oppose à ce sacrifice. — *Jacques Hébert*, accusé de rébellion, est condamné à être fusillé sur la ferme même de *Marie Landry*. Il échappe providentiellement à la mort.

A la bataille de Sainte-Foy, *Jacques Hébert* et *George Gordon* se rencontrent, Gordon est tué.

Jacques retrouve Marie à la *Petite Cadie*, il l'épouse et ils vécurent heureux.

Appréciation. — « Un goût sûr, beaucoup d'esprit, une science profonde des sentiments qui germent dans le cœur de l'homme, remplacent, dans ce roman, la grandeur des conceptions, l'ampleur de l'intrigue et l'élévation dans le langage... C'est un beau livre pouvant être lu par tout le monde, il peut passer des mains de l'écolier à celles de la jeune fille¹ ».

1. E. Lareau.

Tardivel (Jules-Paul), 1851-1905. — J.-P. Tardivel eut pour mère une Anglaise convertie au catholicisme



et pour père un Français originaire de la province d'Auvergne. A dix-sept ans, lorsqu'il entra au séminaire de Saint-Hyacinthe, il ne parlait que l'anglais. Qui aurait dit alors qu'il vouerait un culte au français, qu'il écrirait cette langue avec pureté et bon goût, qu'il la défendrait contre l'anglicisme¹ ?

Il adopta la province de Québec pour sa patrie et l'aima loyalement.

C'est dans le journalisme qu'il s'est surtout signalé, nous reviendrons plus loin sur ce sujet. J.-P. Tardivel a sa place parmi nos romanciers par son beau livre: *Pour la Patrie*. Canadien français de cœur et d'âme, chrétien convaincu à la foi ardente, il souhaite « l'établissement, sur les bords du Saint-Laurent, d'une Nouvelle-France, dont la mission sera de continuer sur cette terre d'Amérique l'œuvre de civilisation chrétienne que la vieille France a poursuivie avec tant de gloire pendant de si longs siècles ». Tardivel dénonce dans ce roman à thèse les visées criminelles de la secte maçonnique, ses principes subversifs de la religion et de la paix des peuples. Il considère et redoute son influence à l'égal du plus grand péril dans notre Canada français.

« *Pour la Patrie* » est un livre sérieux, plein d'enseignements et qui suggère des sentiments patriotiques dignes d'être médités.

1. J.-P. Tardivel a écrit une brochure de combat : *L'Anglicisme, voilà l'ennemi*.

AUTEURS DE NOUVELLES, DE CONTES, DE LÉGENDES, DE CHRONIQUES

En littérature, la *Nouvelle* est une histoire fictive qui se rattache au genre roman, mais présente beaucoup moins d'étendue que le roman.

Le *Conte* est un récit d'aventures purement imaginaires et souvent même invraisemblables.

La *Légende* diffère du Conte en ce qu'elle renferme un fond de vérité, d'ailleurs ordinairement défigurée par la tradition.

La *Chronique* est une histoire vraie, générale ou particulière, rédigée dans l'ordre du temps. La Chronique est la base et l'élément de l'histoire proprement dite. Son caractère est de relater les événements sans se préoccuper d'y mettre un enchaînement des effets aux causes. Elle se rapproche des *Mémoires* parce qu'elle est généralement écrite par des témoins oculaires ou des contemporains.

Larue (Hubert), 1833-1881. — Le docteur H. Larue a contribué pour une large part au mouvement littéraire de 1860. Plusieurs de ses écrits parurent dans les *Soirées Canadiennes*, le *Foyer Canadien*, la *Ruche littéraire*, sous le nom de plume d'*Isidore de Méplats*.

On cite de cet auteur : *Voyage autour de l'Isle d'Orléans* (1861), — *Chansons populaires et historiques du Canada* (1863), *Voyage sentimental sur la rue Saint-*



Jean : départ en 1860, retour en 1880 (1879). La plupart des travaux littéraires du docteur H. Larue étaient restés épars jusqu'en 1870, il les a réunis en deux volumes, sous le titre de : *Mélanges historiques, littéraires et d'économie politique*.

Observateur fidèle et critique délicat, H. Larue excelle surtout dans la peinture des mœurs.

Taché (Joseph-Charles), 1821-1894. — J.-C. Taché, né à Kamouraska, fit ses études au séminaire de



Québec, siégea dans l'Assemblée législative de 1847 à 1857, représenta le Canada à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 ; fut ministre de l'agriculture et des statistiques. Il fonda et rédigea le *Courrier du Canada* et fut un de nos meilleurs publicistes.

Commissaire du Canada à la grande Exposition de Paris, il distribua gratuitement son *Esquisse sur le Canada*, publiée aux frais de la province. Dans quelques centaines de pages, il a su condenser tous les renseignements sur notre pays : géographie, histoire, géologie, météorologie, productions naturelles et manufacturières, voies de communication, institutions politiques et civiles, éducation, culte, finances, canaux publics, arts, littérature. Le style de cet ouvrage est clair, serré, historique en un mot. Par son *Esquisse*, et par son activité intelligente dans l'accomplissement de son mandat, J.-C. Taché a popularisé le Canada en France et l'a fait aimer.

Cet auteur a beaucoup écrit et sa plume a produit chaque fois des œuvres de mérite. *Trois légendes de mon pays* ou *l'Évangile ignoré*, *l'Évangile prêché*, *l'Évangile accepté*, tel est le titre d'une de ses meilleures productions. Citons encore son étude de mœurs : *Forestiers et Voyageurs*. Il sait raconter avec cette facilité et ce charme pittoresque qui font tout le mérite de ces espèces de récits.

Faucher de Saint-Maurice (Henri-Edouard), 1844 - 1897. — Faucher de Saint-Maurice naquit à Québec. A vingt ans, il interrompit ses études de droit pour faire, comme volontaire, la campagne du Mexi-

que¹. Il revint au bout de deux ans avec le grade de capitaine, — accepta du service civil, et fut, pendant quinze ans, greffier de l'Assemblée législative de Québec. Depuis 1881, il se tourna vers la politique, et batailla, avec l'entrain de sa nature militante, dans le *Journal de Québec*, puis dans le *Canadien*. Les conservateurs de Bellechasse le choisirent pour les représenter à la Législature de Québec, en 1881 et en 1886.



Le marquis de Lorne le chargea d'organiser la section française de la Société Royale, en 1882; il en présida la première session, présenta les premiers académiciens canadiens-français qu'il avait lui-même choisis et fit un bref et spirituel commentaire de leurs oeuvres littéraires.

L'homme de lettres. — F. de Saint-Maurice se distingue par l'originalité et par une brillante et féconde flexibilité, qui le rend apte à traiter facilement plusieurs genres. Son style châtié vise à l'élégance et l'atteint le plus souvent. On peut diviser ses ouvrages en quatre catégories :

1. *Ceux qui se rattachent à son séjour au Mexique :*

De Québec à Mexico ; Deux ans au Mexique ; Notes pour servir à l'histoire de l'empereur Maximilien.

1. La France qui avait à se plaindre du président Juarez, envoya contre lui des troupes, renversa la république mexicaine et lui substitua un empire (1864), qui fut donné à l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph. Abandonné de Napoléon III, en 1867, le malheureux empereur, trahi et vaincu, fut fusillé, cette même année, par les partisans de Juarez.

2. *Les ouvrages qui ont trait au Canada* : *A la Veillée*, *A la Brunante*, contes et récits, admirablement écrits; *De tribord à babord*, trois croisières dans le Golfe Saint-Laurent; *En route*, sept jours dans les Provinces Maritimes; *Choses et autres*.

Faucher de Saint-Maurice n'a pas seulement raconté les choses canadiennes, il s'est plu à décrire, avec son rare talent, le bas de notre grand fleuve : *La Gaspésie* ; *Promenades dans le Golfe*.

3. *Ses impressions de voyages*¹ : *Loin du pays* ; *Joies et tristesses de la mer* (1888), exploits ou naufrages de marins canadiens.

4. *Les ouvrages où il discute nos problèmes d'avenir* : « *Resterons-nous Français* » ? Ces problèmes sont saisis et traités avec maîtrise.

Buies (Arthur), 1840-1901. — Arthur Buies naquit à la Côte-des-Neiges. Sa jeunesse fut très accidentée.



Ses parents allèrent se fixer dans la Guyane Anglaise, le laissant de bonne heure aux soins de deux tantes qui s'efforcèrent de le bien élever. — Il fut étudiant à Paris, malgré son père, et soldat garibaldien en 1859. Revenu au pays, et admis au barreau en 1866, il se livra surtout au journalisme où il se montra voltairien et révolutionnaire. Plus tard, il écrivit d'admirables *chroniques*, qui ont fait

la meilleure partie de sa réputation littéraire. Incisif,

1. Faucher de Saint-Maurice a visité Terre-Neuve, les États-Unis, la France, l'Italie, l'Algérie. Il fut délégué à Venise en qualité de commissaire de Québec à l'exposition de géographie, en 1881.

plein de verve, railleur, parfois éloquent, original surtout, il se révéla chroniqueur de premier ordre. Il a laissé : *Chroniques, Humeurs et Caprices, Petites Chroniques pour 1877*.

Nous avons de Buies des écrits d'un autre genre inspirés par un profond amour de son pays. Ce sont des *études monographiques* portant sur chacune des grandes régions de la province de Québec qui offrent un vaste champ à la colonisation. Nous ne pouvons qu'en rappeler les titres : *Le Saguenay et le bassin du Lac Saint-Jean, l'Outaouais Supérieur, Récits de Voyages, le Témiscouata, le Portique des Laurentides* (1891), *la Vallée de la Méta-pédia* (1895). De Buies a grandement aimé la langue française ; il a contribué à l'épurer par une brochure : *Anglicismes et canadianismes*.

Arthur Buies fut l'ami du curé Labelle¹, son premier lieutenant dans son œuvre patriotique de colonisation. Il eut le bonheur de mourir en vrai chrétien. « Ses monographies sont des ouvrages aussi littéraires que scientifiques et historiques : *elles sont le poème du défricheur* ». (C.-J. Magnan)

Lusignan (Alphonse de), 1843 - 1892. — A. de Lusignan, né à Saint-Denis², termina à quinze ans son cours classique, au collège de Saint-Hyacinthe. Trois ans plus tard, il commença ses études de droit à l'Université Laval. Dès lors, il se lança dans le journalisme, collabora à plusieurs publications, puis devint direc-

1. **Labelle** (Mgr Antoine) Prêtre canadien, curé de Saint-Jérôme, protonotaire apostolique, surnommé à juste titre *l'apôtre de la colonisation et le roi du Nord*. Il fut un des hommes les plus populaires du Canada français. Né à Sainte-Rose en 1834, mort à Québec en 1891.

2. Comté de Saint-Hyacinthe.

teur du *Pays*. Sa facilité de travail était telle qu'il rédigeait à la fois les réclames, les annonces, les faits divers et les articles de fond : il était à lui seul tout le journal. Lusignan avocat alla s'établir à Saint-Hyacinthe. En 1874 il devint secrétaire particulier d'un ministre.

Son volume de chroniques *Coups d'œil et Coups de plume* le place parmi nos bons écrivains.



Legendre (Napoléon), 1841-1907. — N. Legendre naquit à Nicolet. Il fit du journalisme en amateur presque toute sa vie, se consacrant de préférence à la chronique. Nous avons de lui :



A mes enfants (1875), les *Echos de Québec* (1877), *Notre constitution et nos institutions* (1878), *A propos de notre littérature nationale* (1895), *La langue française au Canada*. Il a écrit en vers *Les Perce-Neige* (1896) et laissé

un volume de *Mélanges*, prose et vers (1891).

« Esprit alerte, il a promené sur tout, et sans assez d'efforts, ses faciles réflexions ». (Mgr C. Roy).

Gagnon (Ernest), 1834-1915. — E. Gagnon naquit à la Rivière-du-Loup, aujourd'hui Louiseville, où son père exerçait la profession de notaire. De bonne heure, il manifesta des goûts marqués et d'heureuses dispositions pour la musique. Après avoir suivi quelques années les classes du collège de Joliette, il vint à Montréal, en 1850, pour continuer ses études musicales commencées au foyer paternel. En 1857, il alla perfectionner à Paris son talent artistique. De retour au pays, il commença à s'occuper de littérature et d'histoire, devint organiste de la cathédrale de Québec en 1864. De 1876 à 1905, il fut secrétaire du département des Travaux publics.



E. Gagnon fit paraître en 1865 *Les Chansons populaires du Canada*. Il appartenait à un musicien distingué comme lui d'entreprendre la publication notée des chansons du peuple. Et en cela il a fait une bonne action : il a conservé à la nation canadienne des souvenirs qui doivent lui être bien chers, puisque ces vieilles chansons divertissaient nos pères, au milieu de leurs pénibles travaux comme dans leurs rares loisirs.

A. Gérin-Lajoie disait un jour que s'il était condamné à l'exil et qu'il eut le privilège d'emporter avec lui un *seul livre*, son choix tomberait sur les *Chansons populaires* d'E. Gagnon. « Mieux que tout autre, disait-il, ce volume me rappellerait la patrie absente ».

Si E. Gagnon est un artiste en musique, il est aussi un excellent écrivain. Il a réuni, avec un goût exquis, les articles de journaux et de revues qu'il avait écrits, et de ces *feuilles éparses*, il a formé les *Choses d'autre-*

fois (1905). Nous avons de lui encore *Lettres de voyage*, *Feuilles volantes* et *Pages d'histoire*, *Le Fort et le Château Saint-Louis*, admirable monographie, qui fait défiler sous nos yeux une procession d'illustrations canadiennes : gouverneurs, *gouvernantes*, seigneurs féodaux, hommes d'armes, missionnaires, fondatrices d'établissements religieux. *Louis Jolliet*, qui a paru en 1902, est aussi une très instructive monographie et des plus attachantes, écrite dans un style alerte et imagé. Ce livre contient des renseignements historiques précis ; un souffle patriotique et chrétien anime chaque page.

Routhier (Sir Adolphe-Basile), 1839-1920. — A.-B. Routhier, né à Saint-Placide des Deux-Montagnes, étu-



dia au collège de Sainte-Thérèse, puis à l'Université Laval. Il fut admis au barreau en 1861, et nommé peu après professeur de droit international à l'Université Laval. En 1873, il devenait juge de la Cour Supérieure à Québec, et en 1904, président de la Cour de l'Amirauté.

A.-B. Routhier se fit d'abord connaître par des poésies fugitives, qu'il publia dans les journaux et revues. En 1882, il réunit ces pièces diverses et forma le recueil *Les Échos*. Il est l'auteur de notre hymne national : « *O Canada, terre de nos aïeux . . .* » Ce serait assez pour illustrer son nom s'il n'avait, pour le grandir encore, une œuvre littéraire en prose, considérable, d'inspiration variée et de style élégant. Les ouvrages d'A.-B. Routhier peuvent être ainsi divisés :

1. *Sujets de religion et d'Histoire de l'Église : Causeries du Dimanche* (1871). Ces causeries ont suscité des polémiques. C'est à leur occasion que Louis Fréchette écrivit contre l'auteur ses spirituelles *Lettres à Basile*. Les écrits subséquents de Routhier, sans être d'une teinte religieuse aussi prononcée que les *Causeries du Dimanche*, trahiront toujours le fond de sa pensée. Et ce sera l'honneur de sa plume d'avoir tracé à travers ses œuvres un acte de foi.

2. *Sujets de polémique : Portraits et Pastels*.

3. *Souvenirs du touriste : A travers l'Europe* (2 volumes, 1881 et 1883), *En canot* (1881), *A travers l'Espagne* (1889), *De Québec à Victoria* (1893), *La reine Victoria et son Jubilé* (1898), *Québec et Lévis* (1900).

4. *Critique littéraire : Les grands drames* (2 volumes, 1889).

5. *Roman : Le Centurion* (1908), roman messianique, *Paulina*, roman des temps apostoliques (1918).

6. *Apologie : De l'homme à Dieu* (1913).

7. *Conférences et Discours* (2 volumes).

Myrand (Ernest), 1854-1921, a publié *Une fête de Noël sous Jacques Cartier* (1888), livre plein de saveurs canadiennes. En 1889, il fit paraître *Noëls anciens de la Nouvelle-France*. Il choisit pour épigraphe ces vers de Musset :

« Et rien n'est meilleur que d'entendre
Air doux et tendre
Jadis aimé ».

Oui, ces Noëls anciens nous sont bien doux à entendre, eux qui portèrent sur leurs naïves mélodies l'âme de nos aïeux.

« Que de jolies choses, de trouvailles curieuses, de rapprochements amusants nous valent les recherches de M. E. Myrand ! Ce volume d'érudition se lit comme

un feuilleton, grâce à l'entrain, aux anecdotes qu'y prodigue l'auteur. C'est un véritable cours d'art comparé, d'une vie puissante et d'un charme très prenant ». (*Le Correspondant de Paris*)

QUELQUES JOURNALISTES POPULAIRES DE L'ÉPOQUE

J.-P. Tardivel débuta dans la carrière de journaliste par sa collaboration au *Courrier de Saint-Hyacinthe* (1873) et à la *Minerve* de Montréal. En 1874, il se fixa à Québec et devint un des rédacteurs du *Canadien*. Il montra dès lors l'accord d'un talent supérieur et d'un noble caractère, pénétré de catholicisme et trempé pour la lutte. Tardivel rêvait de fonder un journal qui fût bien à lui, reflétant une pensée libre et saine, préoccupé uniquement de vérité. Son désir s'est réalisé. En 1881, il donnait naissance à **La Vérité**, journal hebdomadaire consacré à la défense des intérêts de l'Église et au triomphe des idées canadiennes-françaises. Tardivel fut toujours fidèle à ses principes.

Mgr Bruchési écrivait à propos de *La Vérité* : « Elle ne paraît qu'une fois la semaine ; je voudrais qu'elle parût tous les jours... Elle est une œuvre et non pas une affaire d'argent. Avant tout, elle veut servir l'Église et défendre ses intérêts... Je ne connais pas de journaliste qui, dans notre pays, ait reçu autant de témoignages d'estime et d'admiration que J.-P. Tardivel ».

La Vérité se tint toujours au premier rang dans la lutte en matière de morale, d'éducation, de droit chrétien, de tout ce qui touche de près ou de loin à l'Église catholique. On a nommé son vaillant rédacteur « *Le Louis Veuillot du Canada* ». Comme tous les journalistes de combat, au hasard des polémiques, il a rencontré de nombreux adversaires, mais il n'a pas eu de réels enne-

mis. On pardonnait à son intransigeance pour la beauté de son dévouement et la sincérité de ses convictions. Tardivel a enrichi la littérature canadienne de plusieurs ouvrages : trois volumes de *Mélanges*, réunion de ses articles de journaux ; une *Biographie de Pie IX*, *Notes de voyages* (récit de son premier voyage en Europe), la *Situation religieuse aux Etats-Unis*.

Fabre (Hector), 1834-1910.— H. Fabre est né à Montréal. Ses goûts et ses tendances le portaient au journalisme. A dix-huit ans, il collaborait au *Pays*. Quelques années plus tard, il fut reçu avocat mais « le droit n'était pas fait pour retenir une intelligence entraînée par vocation du côté de la littérature. H. Fabre continua d'écrire pour les journaux. En 1863, on le voit à la rédaction du *Canadien*. Il voulut posséder en propre un journal qu'il rédigerait selon son goût et ses idées ; *L'Événement*, en 1867, fut la réalisation de ce rêve.



Libre, jeune encore, il se lança dans la carrière. Sa plume est déliée, son style original, il a le goût pur, le trait satirique et fin. Douze ans durant, il a tenu la cité de Champlain sous le charme de son esprit étincelant. Chaque jour, le Tout-Québec intellectuel attendait l'article de Fabre pour s'en délecter. C'était un plaisir toujours égal.

H. Fabre eut dans sa vie de cruelles déceptions¹. En 1880, il accepta la mission de représenter le Canada

1. Une défaite électorale et la ruine de *L'Événement*, son journal tant aimé.

en France. Pour aider et compléter son œuvre de commissaire, il fonda le *Paris-Canada* (1882). Ses articles, dans ce journal, forment un des plus beaux recueils de prose canadienne-française qui existent.

Nos artistes canadiens étudiant à Paris ont toujours bénéficié de sa part d'un accueil bienveillant et d'une protection sincère. Il décéda à Paris.

Cauchon (Joseph-Edouard), 1816 - 1885. — Né à



Québec. Propriétaire-rédacteur du *Journal de Québec*, pendant quatorze ans, il soutint, avec âpreté, d'incessantes polémiques.

Il a laissé une forte étude politique : *L'Union des provinces britanniques de l'Amérique du Nord*. J.-E. Cauchon fut membre du Parlement de 1844 à 1867, président du Sénat en 1867, et lieutenant-

gouverneur de la province de Manitoba en 1877.

Dunn (Oscar), 1845-1885. — O. Dunn fut rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et à la *Minerve*. Son style est clair, précis ; sa phrase a de l'ampleur sans emphase. Il a une manière vive, sérieuse et simple de penser et d'écrire.

O. Dunn a laissé *Dix ans de journalisme* (1876), *Lecture pour tous* (1878), et un remarquable *Glossaire Franco-canadien*, contenant un relevé de plus de 1750 mots. Le but de l'auteur dans ce Glossaire est de montrer la vraie nature des fautes que nous commettons et d'en alléger d'autant notre langage.

Tarte (J.-Israël), 1848-1907. — J.-I. Tarte est né à Lanoraie et a fait ses études au collège de l'Assomption. Dans sa carrière mouvementée, il fut journaliste militant, directeur du *Canadien* à Québec, puis de la *Patrie* à Montréal. Ministre des travaux publics à Ottawa, de 1896 à 1902, il se sépara de sir W. Laurier sur la question de la protection¹, et ne s'occupa plus que de la *Patrie*. Tarte fut un écrivain brillant, un orateur nerveux, un homme politique d'un talent supérieur.

M. Thomas Chapais a dirigé *Le Courrier du Canada* de 1884 à 1901, mettant au service de ce journal, organe du parti conservateur, son beau tempérament d'écrivain formé à l'école des maîtres. Pendant longtemps M. Chapais a donné à la *Revue Canadienne* une chronique régulière, très intéressante, sous le titre : *A travers les faits et les œuvres*.

Nous reparlerons de M. Chapais, comme historien, dans la période contemporaine de notre Histoire littéraire.

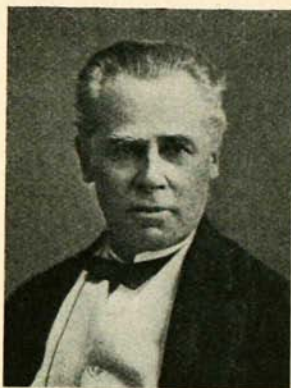
ORATEURS POLITIQUES

Cartier (Sir Georges-Étienne), 1814-1873. — Sir G.-E. Cartier naquit à Saint-Antoine-sur-Richelieu. Tout jeune encore il put entendre les récits des laboureurs qui se transmettaient de père en fils l'histoire des héroïques ancêtres. Après avoir fait son cours classique au collège de Montréal, il aborda l'étude du droit. Ad-

1. La protection, c'est-à-dire l'imposition de droits d'entrée sur les produits étrangers afin de protéger nos industries et de donner par là même une impulsion au développement industriel du pays.

Les libéraux voulaient le libre-échange, tandis que les conservateurs se prononçaient pour un tarif protecteur.

mis au barreau en 1835, Cartier avait fait son stage chez Edmond Rodier, un ardent patriote et un tribun populaire. Rien d'étonnant que son âme fût prête pour la lutte, et qu'il prît rang parmi les *Fils de la Liberté*¹.



Il combattit à Saint-Denis, à côté de Nelson. Sa tête ayant été mise à prix, il s'enfuit aux États-Unis. Il revint à Montréal après l'amnistie en 1838 et se mit

à la pratique de sa profession en société avec Lafontaine. Conscient des luttes à venir, G.-E. Cartier se pénétra de la connaissance *du droit et de nos droits*, de la constitution anglaise et de notre histoire.

Sa vie politique commença en 1848, lorsque le comté de Verchères le députa au Parlement. Sept ans plus tard, en 1855, il devenait secrétaire provincial. Depuis cette date jusqu'à sa mort, il ne cessa d'occuper un siège dans le gouvernement. A deux reprises, il fut premier ministre avec Sir John McDonald, de 1857 à 1858, et de 1858 à 1862. Son activité extraordinaire s'exerçait dans tous les domaines de l'administration. On peut dire qu'il fut le véritable artisan de la *Confédération* et le père du *Pacifique Canadien*². La reine le créa baronnet en 1868. Il prit pour devise : *Franc et sans dol*.

1. Association de jeunes gens établie à Montréal, en 1837, pour aider à soulever le peuple contre le régime anglais.

2. A la session de 1872, Cartier fit voter par les Communes la première charte du chemin de fer du Pacifique Canadien. Fier de sa victoire et aux applaudissements de toute la Chambre, il lança ce mot : *All aboard for the West*.

A l'automne de 1872, sir G.-E. Cartier s'embarquait à Québec pour aller consulter les maîtres de l'art médical à Londres. Vaine espérance ! Le 20 mai 1873, après avoir reçu les derniers sacrements, il rendait son âme à Dieu. Sa femme¹ et ses deux filles étaient à son chevet. Sa dépouille mortelle, ramenée à Montréal, fut inhumée au cimetière de la Côte-des-Neiges, après des funérailles solennelles, au milieu d'un concours immense de peuple.

Sir Georges-Étienne Cartier, orateur. — Cartier parlait en homme d'affaires, construisant son discours avec des faits, des chiffres et des raisons solides, plutôt qu'avec des phrases éclatantes. Sans avoir de brio dans l'éloquence ni le talent magique de la parole ou l'astuce politique, Cartier avait l'esprit profond, pénétrant, convaincant, qui fait le grand homme d'État. Il a composé un hymne à son pays que l'on chante partout :

O Canada ! mon pays ! mes amours !...

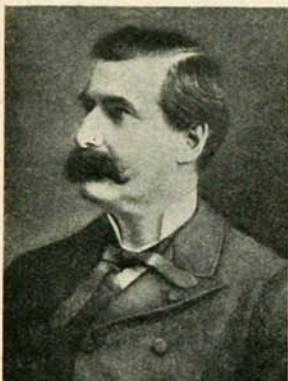
Mercier (Honoré), 1840-1894). — H. Mercier est né à Saint-Athanase²; a fait son cours d'études au collège Sainte-Marie, à Montréal; — a commencé à exercer sa profession d'avocat en 1865, à Saint-Hyacinthe.

Rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, il combattit la fédération des provinces, en 1864, au début de la discussion de ce projet. Ses vigoureuses polémiques, un grand nombre de conférences et de discours révélèrent au public son talent d'écrivain et d'orateur.

1. Cartier avait épousé en 1846 Mademoiselle Hortense Fabre, sœur d'Édouard-Charles Fabre, qui devint le 8 juin 1886, premier archevêque de Montréal.

2. Comté d'Iberville.

Les électeurs de Rouville le députèrent au Parlement en 1872. A la première session, il prononça, sur



la question des écoles séparées du Nouveau-Brunswick, un discours admirable de largeur d'idées et de logique serrée. Impossible de suivre le brillant orateur dans toutes ses luttes politiques. Citons parmi ses élégants plaidoyers : *le discours sur la question des écoles du N.-Brunswick*, — *sur le soulèvement des Métis au Nord-Ouest*, — *sur la question Riel*, — *sur la restitution des*

*biens des Jésuites*¹, — *sur l'autonomie des provinces*.

« Si maintenant, on veut se faire une idée générale de ce talent, qui est incontestablement une puissance, on trouve d'abord une très grande facilité d'appréhension, une vue rapide et claire de l'ensemble des faits et une singulière habileté à dégager les traits principaux en élaguant tous les accessoires inutiles. Joignez à cela une érudition prodigieuse, avec ce calme de la force qui s'impose, un langage correct, concis, vibrant à l'extrême et vous comprenez l'effet que produit sur un auditoire la réunion de toutes ces qualités ». (*N. Legendre*)

H. Mercier est un enfant du pays dans toute la force du terme. Tous les sentiments généreux qui remuent

1. Le règlement de cette question, en 1888, est peut-être l'œuvre la plus remarquable de M. Mercier, alors premier ministre de Québec. Après s'être entendu avec le Saint-Siège, il fit adopter par la législature provinciale un bill autorisant la remise de \$400,000 sur les \$2,000,000 que valaient alors les biens des Jésuites. Le pape donna \$160,000 aux Jésuites et partagea le reste entre les différents diocèses de la province de Québec.

l'âme de notre peuple, ont un écho puissant dans la sienne. Avant d'être un chef de parti, Mercier est un patriote.

Chapleau (Joseph-Adolphe), 1840-1898. — J.-A. Chapleau naquit à Sainte-Thérèse. Son père, entrepreneur maçon, d'une figure noble et imposante, était estimé pour son caractère droit, sa scrupuleuse probité. « Sa mère était une femme remarquable, et nous croyons que le cas actuel confirme la donnée généralement acceptée que *tous les hommes brillants ont ressemblé à leur mère*¹ ».



J.-A. Chapleau a commencé son cours au collège

Masson et a fait sa philosophie au collège de Saint-Hyacinthe. — En 1867, il représenta le comté de Terrebonne à la Chambre provinciale. Depuis cette époque, sa vie se trouve mêlée à toutes les grandes questions de nos intérêts nationaux. Il fut premier ministre (1879-82) et lieutenant-gouverneur de la province de Québec de 1892 à 1898.

Tacticien parlementaire hors ligne, il poussait les affaires avec force, parce qu'il comprenait vite et voyait juste. Orateur brillant, d'un talent presque prodigieux, d'une éloquence fascinatrice, il remporta les plus beaux succès oratoires. Le public a entendu de lui des chefs-

1. A. Dansereau, longtemps collaborateur à la *Minerve*, puis co-propriétaire de ce journal ; — a publié une brochure sur les *Annales du Collège de l'Assomption*.

d'œuvre d'improvisation de deux minutes, aussi bien que des modèles d'une éloquence magistrale, qui tenaient, — littéralement et sans image de rhétorique, — ses auditeurs dans le ravissement. Toutefois Chapleau semble peu pourvu d'idées générales, et plus d'un de ses discours se ressent du vide de sa pensée.

Laurier (Sir Wilfrid), 1841-1919. — W. Laurier naquit à Saint-Lin des Laurentides. Son père était ar-



penteur de profession et citoyen irréprochable. Le jeune Wilfrid, étudiant du collège de l'Assomption, s'y fit toujours remarquer par les brillantes qualités de son esprit et la droiture de caractère qui devait si hautement le distinguer dans l'avenir. Admis au barreau, en 1865, il entra dans l'arène politique en 1871, comme représentant de Drummond-Arthabaska¹ à l'Assemblée

législative. Trois ans plus tard, il devenait député de la même circonscription aux Communes.

En 1877, il fut choisi pour succéder à M. Blake comme chef du parti libéral pour toute la Confédération.

1. W. Laurier, au début de sa profession d'avocat, alla s'établir à Saint-Christophe chef-lieu du district judiciaire d'Arthabaska. Sur une petite enseigne bien modeste, à la porte de la maison qu'il habitait, se lisaient ces trois mots destinés à un si vaste retentissement : *Wilfrid Laurier, avocat*.

« Il s'acquit bientôt une grande réputation d'avocat et de juriconsulte. Ses merveilleuses aptitudes oratoires, son honorabilité en affaires, sa nature douce et bienveillante, le charme exquis de ses manières lui créèrent une telle popularité que la division électorale de Drummond et Arthabaska le porta à la députation par une majorité de 1000 voix sur l'ancien député, M. Hemming, son concurrent ».
(L. Fréchette)

Aux élections générales de 1896, il devint premier ministre de la Puissance du Canada, le seul Canadien français qui eût été appelé à ce poste d'honneur depuis la Confédération. Pendant quinze ans, de 1896 à 1911, il présida aux destinées du pays. Que de graves questions, d'épineux problèmes se sont présentés pendant ce temps, entre autres : *les difficultés scolaires de Manitoba, l'autonomie des provinces, la défense impériale et la question douanière*. Les actes publics de Laurier ont été hautement loués par les uns et sévèrement blâmés par les autres. Il n'y a pas de voix dissidentes cependant dans les louanges accordées à la hauteur de son talent et à la dignité de sa vie. La faveur populaire lui ayant fait défaut en 1911, il redevint chef de l'opposition et y resta jusqu'au jour de son décès, le 17 février 1919.

W. Laurier, orateur. — « Son éloquence ne s'abandonne jamais à la fougue. Elle vous intéresse plutôt qu'elle ne vous secoue. L'enthousiasme qu'elle provoque est raisonnée. Point de périodes ou d'images ne visant qu'à l'effet littéraire ; nulle recherche d'esprit ni d'expressions sonores ; jamais d'appels exclusifs aux sentiments ou aux passions de l'auditoire ; rien que du bon sens, de l'honnêteté, de la logique, dans une langue correcte, savante, abondante, mélodieuse au possible... Et par-dessus tout, une conviction communicative, presque irrésistible ». (*L. Fréchette*)

Laurier au physique. — « Au physique Laurier est la distinction même. Il serait remarqué dans une réunion de ducs et de pairs. Grand, mince, élancé, de tournure élégante, il impose par la dignité de son maintien, et je ne sais par quelle grâce inaffectée, probablement inconsciente, qui règne dans toute sa personne ». (*L. Fréchette*).

Loyauté de Laurier. — Laurier était d'une loyauté absolue, vis-à-vis même de ses adversaires. Sir John McDonald disait un jour : « *Je puis me fier sans crainte à Laurier : il serait incapable, le voulût-il, de manquer à sa parole* ».

POÉSIE

Crémazie (Octave), 1827-1879. — O. Crémazie naquit à Québec et fit ses études au séminaire de cette ville, Le savant abbé Holmes¹, dont il fut le disciple, l'affectionna spécialement.



Épris d'idéal, avec un amour très vif de l'étude, il semblait ne devoir vivre que pour la pensée. Il entra cependant dans le commerce, avec ses frères Jacques et Joseph, qui avaient ouvert une librairie. Les livres nouveaux abondèrent chez les Crémazie, les livres de France, dont on avait été si longtemps privé. Leur maison devint un centre d'attraction pour les lettrés les plus distingués de la vieille capitale. C'est là que se donnaient rendez-vous l'historien Garneau, le penseur E. Parent, les abbés Ferland et Casgrain, J.-C. Taché, le docteur H. Larue, A. Gérin-Lajoie, les poètes Fréchette, Lemay, Alfred Garneau. Crémazie recevait ses amis dans une arrière-pièce de son magasin. On causait d'histoire, de journalisme, de poésie ; on feuilletait Chateaubriand, Lamartine, les écrivains français contemporains. Les jeunes poètes lisaient leurs timides essais, encouragés par une indulgente critique. Toute cette élite s'excitait à produire de belles œuvres litté-

1. Professeur de philosophie au séminaire de Québec ; né en 1799, mort en 1852 ; — « a prêché, dans la cathédrale de Québec, en 1848 et 1849, une série de conférences qui obtinrent un incomparable succès. On accourait pour entendre la parole vibrante, chaude et persuasive de l'orateur, appliquée à démontrer la vérité de Dieu et de son Église ». (Mgr C. Roy)

raires, à l'honneur de la patrie canadienne. C'est ainsi que s'élaborait, dans le *petit cénacle crémazien*, l'avenir des lettres dans notre Canada français. C'est de là que, dès 1861, partit l'initiative des *Soirées Canadiennes*, puis du *Foyer Canadien*, afin de favoriser, par la publication de leurs écrits, les travailleurs de la plume et de faire connaître et aimer davantage le Canada.

Ces deux Revues disparurent trop tôt, la première en 1863, la deuxième en 1866. *La Revue Canadienne*, fondée en 1864, les remplaça. Elle avait pour but, comme elle le dit dans son *Prospectus*, « d'ouvrir une carrière à la littérature, de créer des spécialités, de travailler par des études et des travaux à l'alliance des lettres et de la religion et de propager et défendre les principes fondamentaux qui, suivant l'enseignement infaillible de l'Église catholique, forment les assises de tout ordre social ». La disparition de cette revue en 1923 a suscité des regrets dans les cœurs canadiens-français.

Crémazie, tout entier à ses lectures favorites, à ses amis, à ses poésies, qu'il composa toutes dans la période de 1854 à 1863, ne s'occupait guère de trafic, de gain ou de perte. « Il oubliait de signer un billet de banque pour courir après une rime qui lui échappait »... Rien de brutal comme les affaires ! Elles tournèrent mal pour le poète qui dut s'expatrier. Pendant plus de dix ans, quelques intimes seuls connurent le lieu de sa retraite. Sous le nom d'emprunt de *Jules Fontaine*, il vécut à Paris et au Havre, et mourut dans cette dernière ville, après une existence toute de privations et de chagrins. Crémazie ne se maria pas ; il n'eut jamais d'autre compagne que *la poésie*.

Oeuvre poétique de Crémazie. — L'œuvre poétique de Crémazie n'est pas considérable. Après la catastrophe qui brisa sa vie (1863), il n'écrivit plus de vers. Nous n'avons depuis ce temps que sa correspondance à sa mère, à ses frères et à son ami toujours fidèle, l'abbé Casgrain.

Distinguons d'abord dans son œuvre les **poèmes patriotiques** :

Le vieux Soldat canadien. Cette pièce de vers a été composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de la *Capricieuse*, corvette française envoyée par Napoléon III, pour nouer des relations commerciales entre la France et le Canada. *Chant du vieux Soldat canadien; envoi aux marins de la Capricieuse.* C'est dans cette dernière poésie que se trouve ce vers qui peint justement les Canadiens français : « Albion a notre foi, la France notre cœur ». *Le Drapeau de Carillon*¹ populaire entre tous. *Le Canada* : « Il est sous le soleil un sol unique au monde », etc.

Deux centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Montmorency-Laval en Canada; Fête nationale; La Fiancée du marin, légende canadienne; *Les Mille-Iles*, le poète commence par dire où il irait passer l'hiver, s'il était la « douce hirondelle, Qui vole en chantant dans les airs »; de là de poétiques descriptions des pays et des villes au doux climat : l'Espagne, Venise, Sorrente, Milan, Gênes, Florence, Rome, l'Inde, etc. — En été il reviendrait aux Mille-Iles, « ce paradis du Saint-Laurent ».

Dans *Le Chant des Voyageurs*, Crémazie fait allusion, en les poétisant, aux travaux des bûcherons dans les chantiers, et à leur retour au village sur ces radeaux que les Canadiens appellent *cages*.

Le retour de l'Abeille. — L'Abeille était une charmante petite feuille rédigée par les élèves du séminaire de Québec. Elle avait cessé de paraître pendant quelque temps. Crémazie salue sa réapparition.

1. L'idée d'un drapeau particulier aux Canadiens français est né des chants du grand poète.

Poèmes inspirés par les événements contemporains :

*La Guerre d'Orient*¹, *Les ruines de Sébastopol*, *Guerre d'Italie*², *Castelfidardo*³, et le souvenir du brave *Pimodan*, qui tomba martyr de la sainte cause qu'il défendait (1860).

Poèmes divers : *Les Morts*, *La Paix*, *Chant des Musulmans*, *l'Alouette*, *Un Soldat de l'Empire*. Cette pièce est dédiée à la mémoire de M. Evanturel, vieux soldat de Napoléon, émigré au Canada, et enterré à Sainte-Foy. C'est là que le poète le fait se réveiller quand le commandant *Belvèze* vint, avec les marins de la *Capricieuse*, assister à la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la bataille de Sainte-Foy. *A la mémoire de M. de Fenouillet*⁴, *A M. et à Madame Hector Bossange*⁵, au soixantième anniversaire de leur mariage.

Poème inachevé : La Promenade de Trois Morts. — Nous n'avons malheureusement que le premier chant de ce poème, qui se distingue par l'originalité du plan, l'élévation des pensées, le luxe des images, la richesse de la rime. Le poète suppose que trois Morts sortent de leurs tombeaux le soir du premier novembre. L'un est un vieillard, l'autre appartient à l'âge mûr, le troisième est un adolescent arraché la veille des bras de sa mère. Ils cheminent ensemble. Le vieillard prend la parole et raconte à ses deux compa-

1. Napoléon III avait dit : « l'Empire, c'est la paix ». Et il fit beaucoup de guerres. Il fit d'abord contre les Russes la *Guerre de Crimée*, de concert avec l'Angleterre, qui seule profita de cette expédition. Sébastopol, après un siège fameux, tomba au pouvoir des Français (1855).

2. Napoléon III fit aussi la guerre aux Autrichiens, qui étaient maîtres de la *Vénétie* et de la *Lombardie*. Il les vainquit à *Magenta* et à *Solférino* en 1859 (Guerre d'Italie). Ils perdirent la *Lombardie*.

3. *Castelfidardo*, bourg de la Marche d'Ancône (Italie). *Pimodan* était l'ami de Lamoricière, général en chef des troupes pontificales.

4. Originaire de France, fut professeur d'histoire et de littérature à l'École Normale Laval ; mort à 53 ans, en juin 1859 ; emporta avec lui le respect et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

5. Bienfaiteurs de Crémazie sur la terre étrangère. Mme Bossange, née Fabre, était la tante d'Hector Fabre, ex-commissaire canadien à Paris et un de nos excellents écrivains.

gnons une scène qui s'est passée dans une tombe voisine de la sienne. Il dit le long dialogue qui s'est engagé entre le Ver horrible et le Mort sa victime, — l'incident d'une goutte d'eau s'infiltrant jusqu'au cercueil et se déposant sur le front du Mort qui croit que c'est une larme de sa mère :

O larme de ma mère,
Petite goutte d'eau,
Qui tombes sur ma bière
Comme sur mon berceau,

Suit un long dithyrambe sur cette larme « douce et bénie ». Le Ver répond au Mort :

Pour qu'une goutte d'eau, courant en étourdie,
Qui tombe et vient tu ne sais d'où,
T'inspire un pathos long comme une tragédie,
Tu dus être poète ou fou.

Les trois Morts se dirigent vers les demeures où ils ont vécu. — Le poème s'arrête là et fait penser que si Crémazie avait pu mûrir et perfectionner son talent, il eût passé au premier rang des grands poètes.

Correspondance de Crémazie. — Crémazie écrit à sa mère et à ses frères ce qui se passe dans cette France qu'il aime tant. Il tient pour eux un journal pendant le *Siège de Paris* en 1870, et leur raconte une foule de faits, de menus détails mêlés à ses impressions.

Dans sa correspondance avec l'abbé Casgrain, il donne son appréciation sur les nouveautés littéraires canadiennes, sur nos hommes de lettres ; il analyse la situation intellectuelle du pays. Le prosateur chez lui vaut peut-être mieux que le poète. Toutes ses lettres, empreintes d'une vive affection pour sa famille, ses amis, sa patrie, révèlent la souffrance intense de l'exilé.

Influence de Crémazie. Personne ne contribua plus que Crémazie au mouvement littéraire de 1860. Il donna le goût des vers à la jeunesse intelligente de son temps, lui apprit à chanter la religion et la patrie. La poésie canadienne peut lui dire par la voix de Fréchette :

« *Mes chants naquirent de tes chants* »...

Monument à Crémazie. — Ce monument, érigé le 24 juin 1906, dans le carré Saint-Louis, à Montréal, est l'œuvre du sculpteur canadien P. Hébert. Sur une stèle, que décorent une lyre et une branche de laurier, se trouve le buste du premier barde canadien.

Au pied de la colonne, un vieux soldat, pressant sur son cœur le drapeau de Carillon, exhale son âme dans ce cri gravé sur le socle :

« Pour mon drapeau, je viens ici mourir ».

Fréchette (Louis-Honoré), 1839-1908. — L.-H. Fréchette naquit à Lévis. Son père était entrepreneur de quais. Il perdit sa mère à treize ans. Une autre femme vint bientôt au foyer ; mais, tapageur, indiscipliné, le jeune Louis ne fut pas heureux avec sa belle-mère. Il quitta à quinze ans le toit paternel pour gagner sa vie de façon indépendante. Heureusement qu'il put poursuivre ses études commencées à l'école primaire. Il fut élève du Petit Séminaire de Québec, du collège de Sainte-Anne et du collège de Nicolet ; — opta pour le droit et fut reçu avocat en 1864. L'année précédente, il avait publié son premier recueil de vers : *Mes Loisirs*, lequel passa presque inaperçu¹.



Fréchette essaya de sa profession pour vivre ; il se vit souvent avocat sans cause. Il fit du journalisme, devint rédacteur du *Journal de Lévis* ; mais le propriétaire de cette feuille, effrayé de ses idées libérales, le congédia bientôt. C'est alors que, déçu, aigri, découragé, il s'expatria à Chicago (1866). Là, il collabora au

1. Fréchette avait sans doute envoyé son livre à Longfellow et à Victor Hugo, puisque ces deux poètes lui écrivirent des lettres courtoises et flatteuses.

journal *L'Observateur*, qui eut une existence éphémère, puis à *l'Amérique*, qui vécut trois ans (1868-1871).

Sur la terre étrangère, il écrivit en vers : *La Voix d'un exilé*, vraie diatribe contre les gouvernants de son pays. Plus tard, il regrettera les violences de langage de ce volume. Grâce à des amis, il avait pu obtenir un emploi rémunérateur aux bureaux de Chemin de fer de l'Illinois Central.

Son exil volontaire dura cinq ans, de 1866 à 1871. De retour à Québec, il se lança dans la politique, se présenta deux fois aux électeurs du comté de Lévis : en 1871, pour la députation provinciale, et, en 1872, pour la députation fédérale, il subit un double échec. Enfin, en 1874, ce même comté de Lévis l'envoya siéger à la Chambre des Communes, mais aux élections de 1878, il ne fut pas réélu, et fut encore évincé à celles de 1882. Tous ces revers le dégoûtèrent de la politique. D'ailleurs la gloire venait à lui par un autre chemin, celui de la littérature ; il se livra complètement aux lettres. Ses *Pêle-Mêle*, publiés en 1877, reçurent du public un élogieux accueil. Trois ans plus tard, il obtint un succès retentissant par ses *Fleurs boréales et Oiseaux de Neige*, couronnés par l'Académie française. Ce triomphe académique, qui sacrait, pour ainsi dire, son talent aux yeux de tous, lui fit croire qu'il pouvait doter notre littérature d'une *épopée*. Admirateur et disciple de Victor Hugo, qui avait fait *La Légende des Siècles*, il présenta à ses compatriotes charmés *La Légende d'un peuple* (1887) et cueillit de nouveaux lauriers.

Le gouvernement Mercier, désirant reconnaître, de façon tangible, les éminents services rendus par Fréchette aux lettres canadiennes, le nomma greffier du Conseil Législatif, lui enlevant ainsi le souci du lendemain. Toutefois le bonheur ne lui sourit pas longtemps.

La critique s'acharna sur ses œuvres. Il en sentit toutes les pointes aiguës. Ses « *Feuilles volantes* », qui parurent en ce temps (1891), attirèrent à peine l'attention du public. Ces disgrâces, après de si brillants succès, remplirent son âme d'amertume. Sa vie familiale, aimable et douce, compensait quelque peu les peines profondes de sa vie publique.

L'année même de sa mort, en 1908, il réunit, sous le titre d'*Épaves poétiques*, les meilleures pièces de *Mes Loisirs*, *Pêle-Mêle*, *Fleurs boréales*, un certain nombre de poésies inédites, ainsi qu'un drame en vers, *Véronica*.

La veille du 31 mai, quelques heures avant d'être foudroyé par l'apoplexie, il confiait à un ami sincère et fidèle ce vœu d'une chrétienne espérance : « *Il y a l'au-delà qui est toujours inquiétant; mais j'ai assez souffert, il me semble, pour que Dieu me pardonne* ».

La Légende d'un peuple est une sorte d'épopée moderne où le poète retrace les grands faits de notre histoire. Elle comporte trois âges distincts :

1. **Les origines** : *Saint-Malo*, *le Saint-Laurent*, *La Forêt*, *Première Messe*, *Première Moisson*, etc.

2. **Les luttes héroïques pour conserver le Canada à la France** : *A la nage*, *Le dernier drapeau blanc*, *Les Plainnes d'Abraham*, *Le dernier coup de dé*, etc.

3. **Après la conquête** : *Châteauguay*, — *Papineau*, — *Saint Denis*, — *Spes ultima* où le poète exprime, par la voix « d'une vendeuse accorte et bonne vieille », l'espoir intime des Canadiens, longtemps même après la conquête : la reprise du Canada par la France.

« *Dites-moi donc, à moi là, vont-ils revenir ?* » (Les Français)

« *A la France est dédiée cette Légende, qui enrichit de nouveaux couplets sa chanson de gestes* ». (Mgr C. Roy)

« *La Légende d'un Peuple* n'est pas un banal recueil de vers qui se fanent en une saison : ce livre est de ceux qui ajoutent une ligne, un chapitre à une Histoire littéraire ». (*Jules Claretie de l'Académie française*).

Ouvrages en prose de Louis Fréchette. — *Originaux et Détraqués* (1892) ; les types populaires qu'y représente l'auteur sont d'un comique achevé, mais au

point de vue littéraire, ces récits canadiens n'en sont pas moins détestables. M. Barbeau¹ déclare que « nous n'avons nulle part ce langage artificiel et farci, mais comique et original que Fréchette, Le Moine et leurs disciples mettent dans la bouche de leurs habitants » ; *peut-être aussi ce langage incorrect, imité par La Débauche, a-t-il nui à notre réputation.* Quelque justifiées que soient ces assertions, elles n'empêcheront pas Fréchette d'être encore lu, parce que ce qui plaît le plus, c'est la vie, et dans les contes de Fréchette les personnages sont pris sur le vif ; de plus, ils font rire.

La Noël au Canada (1900). — Ce livre renferme quelques-uns des plus jolis contes de Fréchette. — Deux drames : *Félix Poutré* et *Papineau*.

Appréciation générale. — La poésie de Fréchette, lyrique surtout et patriotique, a des accents sonores et vibrants. Il séduit l'imagination par le coloris des tableaux et les mots brillants. Chez lui, le sentiment est l'élément prépondérant et le plus personnel ; le ton est parfois déclamatoire.



Le May (Pamphile), 1837-1918. — P. Le May, né à Lotbinière, fut l'aîné d'une famille de quatorze enfants, dont le père était cultivateur et marchand. Il fit ses études secondaires au séminaire de Québec, et se destina d'abord à la prêtrise. Il étudia deux ans la théologie au séminaire d'Ottawa ; mais sa santé délicate ne pouvant s'accommoder de la vie de réclusion, il

prit un autre parti, fit son droit et fut admis au barreau,

1. Folkloriste canadien.

à Québec (1865), en même temps que Louis Fréchette, avec qui il se lia d'une amitié profonde et durable.

Ne se sentant pas fait pour la terrible mêlée où sa profession l'entraînait, P. Le May fut tout heureux de se réfugier, en 1867, dans la position de bibliothécaire de l'Assemblée législative de Québec. Il garda ce poste vingt-cinq ans ; y trouva de calmes loisirs et vécut là les années les plus fécondes de sa carrière littéraire. Après sa retraite en 1892, Le May continua de cultiver les lettres jusqu'à sa mort. Il décéda à Saint-Jean Deschaillons, âgé de 81 ans. Il avait écrit dans « Les Épis » :

Je suis de race forte et de source féconde.

Chez nous, à quatre-vingts, on court encor le monde :

On a bon pied, bon œil, et d'une ferme voix,

On dit près des berceaux les chansons d'autrefois.

Oeuvre poétique de P. Le May. — *Essais poétiques* (1865), *Evangéline* (1870), traduction libre de l'*Evangéline* de Longfellow ; cette pièce a mérité à l'auteur les éloges enthousiastes du grand barde américain ; *Les Vengeances* (1875), sorte de poème de mœurs canadiennes, très intéressant comme œuvre de terroir, rééditées en 1888, sous le titre de *Tonkourou*¹ ; *Une Gerbe* (1879), *Fables canadiennes* (1881), excellents petits poèmes bien à distance toutefois des fables de La Fontaine ; *Petits poèmes* (1883) où se retrouvent, avec la traduction d'*Évangéline*, plusieurs pièces parues ; *Les Gouttelettes* (1904), recueil de sonnets, chef-d'œuvre du poète.

« P. Le May aura désormais cet honneur et cette gloire d'avoir composé au Canada français le premier

1. Nom indien de l'un des principaux personnages de ce roman en vers.

recueil de sonnets, et d'avoir tout de suite, parmi nous, porté ce genre de poésie à un très haut degré de perfection¹ » ; *Les Epis*, en 1914. L'auteur a réuni dans ce volume des vers anciens qu'on n'avait point lus encore et des vers nouveaux, éclos en pleine terre canadienne.

« *Epis frêles, perdus dans les touffes de l'herbe,
J'ai voulu les lier pour en faire une gerbe* ».

Les Reflets d'Antan en 1916. Le recueil renferme plusieurs poèmes inédits jusque-là et d'autres anciens qui ont été heureusement retouchés. Tout y est canadien, comme dans presque toute l'œuvre du poète.

Ouvrages en prose. — *Romans*: *Le Pèlerin de Sainte-Anne* (1877), *Pécounoc le maudit* (1884), *L'Af-faire Sougraine* (1884), reconstitution, sous forme de roman, d'une cause célèbre de ce temps-là. Ces romans ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité littéraire. P. Le May fut mieux inspiré quand il publia *Fêtes et Corvées*, (1898) et *Contes vrais* (1899), où il présente de vivants tableaux des mœurs et usages du peuple canadien. Il composa quelques petites comédies, recueil-lies en 1891 : *Rouges et Bleus*, piquante satire de nos mœurs politiques ; *Sous les bois* ; *En livrée*.

Appréciation générale : « Le May fut toujours un ami du terroir canadien, légèrement satirique parfois, rêveur aussi, affectueusement familial et chrétien. Il a aimé la vie des champs qui lui a fourni ses meilleures inspirations² ». Sa poésie ne possède pas l'ampleur et la sonorité de celle de Fréchette, mais elle semble jaillir d'une inspiration plus vraie, plus profonde.

La mort de P. Le May et la poésie canadienne. — « La mort de P. Le May clôt tout un chapitre de la poésie canadienne ; elle termine cette page dont les premières lignes furent écrites un

1. Mgr C. Roy.

2. A. Rivard.

peu avant 1860, par *Crémazie et Lenoir*, et qui contient, toute frémissante, l'inspiration patriotique des quarante dernières années de notre dix-neuvième siècle.

C'est en réalité, vers 1860, que l'école de Québec ouvrit le chapitre de notre poésie nationale. Crémazie et Lenoir n'y inscrivirent à la première page que de trop rares strophes... C'est *Fréchette et Le May* qui reçurent trop jeunes l'héritage sacré. En 1863, Fréchette publia *Mes Loisirs* et, en 1865, Le May fit paraître ses *Essais poétiques* : deux recueils qui contiennent plus d'ambitions que de bons vers, mais où se trouvait aussi en germe toute la gloire lyrique de l'ère nouvelle. Et cette ère vient de finir, ayant prolongé par Le May, à travers les multiples inspirations du présent, l'effort ancien de la première et déjà lointaine école ». (Mgr C. Roy)

Chapman (William), 1850-1917. — W. Chapman naquit à Saint François - de - la - Beauce, d'un père anglais et d'une mère canadienne-française. Il fit ses études classiques au collège de Lévis, d'où il passa à l'Université Laval ; — fut reçu avocat, mais délaissa sa profession pour se livrer tout entier au journalisme et à la littérature. Rédacteur à la *Patrie* (1883), puis à *La Minerve* (1884), il fut fonctionnaire de l'État de 1890 à 1896.



Deux ans plus tard (1898), il était libraire à Ottawa ; en 1903, il devint traducteur au Sénat. La mort le surprit avant qu'il eût terminé son *Épopée canadienne*, un grand ouvrage auquel il travaillait depuis longtemps.

Chapman a laissé **en vers** : *Les Québécoises* (1876), *Les Feuilles d'érable* (1890), *Les Aspirations* (1904), cet ouvrage couronné par l'Académie française renferme quelques-unes des plus belles pages de la littérature canadienne ; *Les Rayons du Nord* (1910), qui obtinrent le même honneur que les *Aspirations* ; *Les Fleurs de givre* (1912).

En prose, il écrivit : *les Mines d'or de la Beauce* (1878), *Le Lauréat* (1894), *Nos Immortels* (1896).

W. Chapman est véritablement un poète du terroir : dans toutes ses œuvres, il a chanté la patrie canadienne et sa foi catholique. Son inspiration patriotique et religieuse est parfois noble, délicate ; elle a des envolées qui provoquent l'admiration. On lui reproche d'être verbeux et facilement emphatique.

Fiset (Louis-Joseph), 1827-1898. — L.-J. Fiset, né à Québec, fit ses études partie sous un précepteur et partie



au séminaire de Québec ; exerça la profession d'avocat ; s'intéressa beaucoup à la politique. En 1861, il fut nommé protonotaire de la Cour Supérieure, à Québec, position qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses poésies ont paru à diverses époques, dans nos recueils de littérature nationale.

« —Imagination charmante, au vol gracieux ; poète délicat, au vers élégant ». (H. Fabre)

Poisson (Adolphe), 1849-1922. — A. Poisson naquit à Gentilly¹, fit son cours classique au Petit Séminaire de Québec. Admis au barreau en 1874, il fut nommé la même année receveur de l'enregistrement dans le comté d'Arthabaska. Il décéda à Arthabaska.

A. Poisson a publié quatre volumes de poésie :

Chants canadiens (1880), *Heures perdues* (1895), *Sous les pins* (1902), *Chants du soir* (1917). Sa

1. Comté de Nicolet, — à quinze milles de Trois-Rivières.

poésie, souvent harmonieuse, est saine et pénétrée du sentiment religieux.

Abbé Gingras (Apollinaire) 1847- L'abbé A. Gingras est né à Saint-Antoine de Tilly¹. Ordonné prêtre en 1873, il occupa successivement diverses cures ; — aujourd'hui retiré. Il a publié en 1881 un recueil de poèmes et chansons : *Au foyer de mon presbytère*, où il a condensé le meilleur de son âme de poète, de prêtre et de patriote.

Garneau (Alfred), 1836-1904. — A. Garneau, fils aîné de notre historien national, F.-X. Garneau, est né à la Canardière, près de Québec ; il fut élève du Petit Séminaire ; puis étudia le droit et devint avocat en 1860. Au lieu de se fixer au barreau, il accepta un emploi dans le service public. Depuis 1874 jusqu'à sa mort, il fut directeur de la traduction au Sénat. A. Garneau n'a rien publié et son œuvre poétique tient dans un volume in-8 de 220 pages. Après sa mort, son fils Hector recueillit, avec un soin pieux, les poésies laissées par son père et présenta au public « *ces fleurs d'outre-tombe* ». « La poésie d'Alfred Garneau se fonde sur l'émotion plus encore que sur la pensée ou sur les doctrines... C'est une poésie calme, sereine, quelquefois intense, presque jamais ambitieuse, qui s'échappe, comme à son insu, d'un cœur qui en déborde ». (Mgr C. Roy)



1. Comté de Lotbinière.

L'œuvre d'A. Garneau est loin d'être parfaite, mais il s'y rencontre assez de beaux vers pour honorer son nom. Ce poète est en progrès sur la plupart de ses contemporains par le souci minutieux qu'il a de la forme et par la délicatesse raffinée du sentiment.



Beauchemin (Nérée), 1850. — N. Beauchemin, né à Yamachiche, a pratiqué, dans sa ville natale, sa profession de médecin. Poète à l'âme délicate et sensible, il fit paraître en 1897 les *Floraisons matutinales* que la critique a louées presque sans restriction. *La Cloche de Louisbourg*¹ est incontestablement son chef-d'œuvre ; c'est, a-t-on dit, « la perle de l'anthologie canadienne », « un petit poème qui touche à la grandeur ».

1. Après la chute de Louisbourg, cette cloche tomba au pouvoir des vainqueurs. Elle fut transportée à Halifax au commencement du dix-neuvième siècle, et affectée pendant plusieurs années au culte protestant. Elle a été rachetée et donnée à la Société archéologique de Montréal, qui l'a installée dans son musée, au château Ramesay.



RÉSUMÉ

QUATRIÈME PÉRIODE (1860-1900)

Cette quatrième période est caractérisée par une activité soudaine et plus féconde de la pensée canadienne et par un patriotisme confiant dans l'avenir. Garneau a relevé les courages et fortifié la fierté nationale. Le Canada français s'est révélé à lui-même dans sa glorieuse histoire. Ses plus nobles enfants ont cueilli des lauriers dans les joûtes parlementaires ; ils ont, par leur valeur morale et intellectuelle, donné un nouvel éclat à la langue française, chère à tous les cœurs. Un grand publiciste, Étienne Parent, a conquis au journalisme et à la conférence une place d'honneur dans les lettres. La voie est ouverte aux ambitions littéraires. Crémazie, par ses chants, active l'enthousiasme.

En cet espace de quarante ans apparaissent *des historiens, des romanciers, des chroniqueurs, des orateurs, des poètes*, tous avides de glorifier par leurs succès la patrie canadienne. Ainsi, du passé agité, mais marqué du sceau de la pensée qui essaie de se faire littéraire, — de l'histoire de Garneau et des vers de Crémazie, est sorti le remarquable mouvement intellectuel qui se produit à cette époque.

HISTOIRE

Ferland (l'abbé J.-B.-Antoine), 1805-1865. — A. Naquit à Montréal ; passa son enfance à Kingston où sa mère veuve s'était fixée ; — fit de brillantes études au collège de Nicolet ; — devenu prêtre en 1828, passa par les postes de vicaire, de curé, de supérieur du séminaire de Nicolet, jusqu'en 1850 ; — fut alors appelé à l'évêché de Québec ; — devint en 1855 professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval.

B. *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec, Le Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie, Le Labrador, Louis-Olivier Gamache, Notice biographique de Mgr Joseph-Octave Plessis.*

Son *Cours d'Histoire du Canada* est l'œuvre qui illustrera à jamais sa mémoire. Cette histoire ne comprend que la domination française, la mort empêcha son auteur de pousser plus loin son ouvrage.

L'abbé Ferland, comme historien, possède trois éminentes qualités : *l'érudition, la pureté de style, le charme de la diction.*

Casgrain (L'abbé Henri Raymond), 1831-1904. — A. Naquit à la Rivière-Ouelle ; — fils de l'honorable Charles Casgrain, chef d'une des plus anciennes familles du pays ; — étudia au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière ; — devint prêtre en 1856 ; fut professeur au collège de Sainte-Anne, puis vicaire à Beauport. — Menacé de cécité, il prit quelque repos au manoir de sa famille ; — composa, pendant ces jours de solitude, plusieurs petites pièces de poésie ; — le mal s'aggravant, il continua, à l'aide d'un secrétaire, ses travaux historiques ; — mourut complètement aveugle au monastère du Bon-Pasteur, à Québec.

B. *Les Légendes Canadiennes*, composées de trois récits : *Le Tableau de la Rivière-Ouelle*, *Les Pionniers Canadiens*, vraie page de nos annales, et *La Jongleuse*, mélange de fictions et de réalités empruntées surtout à la tradition orale ; *Mère Marie de l'Incarnation*, son chef-d'œuvre ; des *Biographies Canadiennes*, *l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, *le Pèlerinage au pays d'Évangéline*, *Montcalm et Lévis*, *Une seconde Acadie*, *l'Histoire de l'Asile du Bon-Pasteur de Québec*, *les Sulpiciens et les Prêtres des Missions-Etrangères en Acadie* ; — plusieurs articles de critique littéraire et autres publiés dans les revues et les journaux du temps ; — un volume de vers : *Les Miettes*.

L'Abbé Casgrain était membre de la Société Royale du Canada et lauréat de l'Institut de France. La légende lui convenait mieux que la grande histoire. Il avait cette originale conception de l'histoire qu'elle doit être avant tout une œuvre d'art, dont il faut dégager et faire rayonner l'idéal et la poésie. Sa bienfaisante influence activa la culture des lettres et grandit dans les cœurs le sentiment national.

Turcotte (Louis-Philippe), 1842-1878. — Naquit à Saint-Jean de l'île d'Orléans. Devenu invalide pour sa vie, par suite d'un accident, s'occupa d'histoire, prit goût à cette étude et publia, à l'âge de vingt-cinq ans, l'histoire de sa paroisse natale et de l'île d'Orléans. Encouragé, il écrivit *Le Canada*

sous l'Union, tableaux rapides et clairs des événements politiques de cette époque. Style sec.

Bédard (Théophile-Pierre), 1844-1900. — A publié *Histoire de cinquante ans*, de 1791 à 1841, histoire appréciée pour les détails et les documents jusqu'alors inédits qu'elle renferme.

Sulte (Benjamin), 1841-1923. — A. Né à Trois-Rivières; — obligé de bonne heure de gagner sa vie, s'instruisit seul; — fit un peu de tous les métiers; — devint en 1866 rédacteur du *Canada* d'Ottawa, traducteur aux Communes, l'année suivante; — fonctionnaire au ministère de la milice en 1870 jusqu'à sa retraite en 1903.

B. *Histoire des Canadiens français*, en huit volumes, son principal ouvrage; *Histoire des Trois-Rivières*, dont une première partie seulement fut mise en volume; *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, *Le Coin du Feu*, *Chronique trifluvienne*, *Histoire de la Milice canadienne*, de 1870 à 1897, *La Bataille de Châteauguay*; un grand nombre d'articles dans la *Revue Canadienne* spécialement; — deux volumes de vers *Les Laurentiennes et les Chants nouveaux*.

B. Sulte fut un infatigable travailleur. Ses écrits ne manquent ni de vie ni de nerf, mais il ne se préoccupe pas de la logique des événements et son style est trop peu châtié.

Dionne (Narcisse-Eutrope), 1848-1917. — A. Né à Saint-Denis de Kamouraska; — reçu médecin en 1873; — rédacteur du *Courrier du Canada*; — bibliothécaire de la Législature de Québec en 1892.

B. *Jacques-Cartier*, *La Nouvelle-France*, *Champlain*, son œuvre capitale, *Vie de C.-F. Painchaud*, *L'Oeuvre de Mgr de Forbin-Janson au Canada*.

Son information est sûre et abondante.

Roy (Joseph-Edmond), 1858-1913. — Né à Lévis, — fit ses études au séminaire de Québec. — A écrit: *l'Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, œuvre originale et forte, *l'Histoire du Notariat au Canada*, *Voyage au pays de Tadoussac*, *Souvenirs d'une classe au séminaire de Québec*.

Royal (Joseph), 1837-1902. — Avocat, journaliste et historien; — un des fondateurs de la *Revue Canadienne*; — a écrit une *Histoire du Canada*, sous l'Union. Style simple et naturel.

David (Laurent-Olivier), 1840-1926. — Avocat, journaliste, historien ; — sénateur depuis 1903. — A laissé plusieurs ouvrages historiques : *Biographies et Portraits, Mes Contemporains, Les deux Papineau, l'Union des deux Canadas, l'Histoire du Canada sous la Confédération, Mélanges historiques et littéraires, les Patriotes de 1837-38, Souvenirs et Biographies, Au soir de la Vie*. Il a servi sa patrie par sa plume féconde et par les exemples de sa vie chrétienne.

COLLECTIONNEURS DE DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE

L'abbé **C.-H. Laverdière**, 1826-1873, Bibliothécaire à l'Université Laval, de 1858 à 1873 et l'abbé **H. Verreau**, 1828-1901, Directeur de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, de 1857 à sa mort.

ROMANCIERS

Gaspé (Philippe-Aubert de), 1786-1871. — A. Né à Québec ; — étudia au séminaire de Québec ; — préféra à sa profession d'avocat la place de shérif de Québec ; — mena trop joyeuse vie avec ses amis ; — dépensa sans compter ; — fut ruiné, endetté ; — passa quatre ans en prison pour cause d'insolvabilité ; — recouvra sa liberté ; — vécut tranquillement dans son manoir de Saint-Jean-Port-Joli.

B. *Les Anciens Canadiens*, peinture exquise de la société au temps de la jeunesse de l'auteur. — *Les Mémoires* en 1866 achèvent la peinture de cette société. Le roman *Les Anciens Canadiens* jouit d'une célébrité qui durera longtemps ; il a rendu immortel dans le Canada français le nom de Philippe-Aubert de Gaspé.

Gérin-Lajoie (Antoine), 1824 - 1882. — A. Né à Sainte-Anne d'Yamachiche ; — entra à douze ans au collège de Nicolet pour ses études classiques ; — composa au collège, vers 1842, une de nos chansons populaires : *Un Canadien errant*, — fut admis au barreau en 1848 ; — délaissa sa profession pour la charge de traducteur à l'Assemblée législative de Québec, en 1852, et définitivement accepta en 1856 la place de Bibliothécaire au Parlement fédéral ; — fut un des fondateurs des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien* ; — contribua largement au mouvement intellectuel de l'époque.

B. *Jean Rivard*, un roman où l'auteur incarne une des pensées chères à son patriotisme ardent : *Emparons-nous du sol*. Jean Rivard est la mise en relief du meilleur type du colon canadien. — *Dix ans d'Histoire du Canada*, 1840-1850, où Gérin-Lajoie révèle ses talents d'historien.

Boucherville (Georges de), 1814-1898. — A. Né à Québec ; — fit son cours classique à Montréal ; — fut reçu avocat ; — cultiva les lettres avec succès.

B. *Une de perdue, deux de trouvées*, roman de mœurs et d'aventures, dont les péripéties se déroulent en Louisiane, aux Antilles, au Canada.

Marmette (Joseph), 1844-1895. — A. Naquit à Saint-Thomas de Montmagny ; — fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec ; — abandonna l'étude du droit pour accepter une position à la trésorerie provinciale ; — obtint en 1882 le poste d'agent du gouvernement fédéral à Paris ; — devint en 1883 directeur des archives fédérales.

B. Huit romans, dont les principaux sont : *François de Bienville*, histoire du siège de Québec par Phipps ; *L'Intendant Bigot*, où l'auteur fait revivre les dernières années du régime français ; *La Fiancée du rebelle*, où l'on assiste aux scènes du siège de Québec par les Bostonnais en 1775. On a surnommé J. Marmette *le Walter Scott canadien*. Toutefois sa psychologie est courte, de là le manque d'une suffisante originalité dans ses personnages.

Bourassa (Napoléon), 1827-1916. — Écrivain et artiste peintre ; — l'un des fondateurs de la Revue Canadienne ; — a publié dans cette périodique revue de nombreux articles sur l'histoire et sur l'art et un roman d'une réelle valeur : *Jacques et Marie*, épisode de la dispersion des malheureux Acadiens.

Tardivel (Jules-Paul), 1851-1905. — A. Né aux États-Unis à Corington ; — eut pour mère une Anglaise convertie au catholicisme et pour père un Français, originaire d'Auvergne ; — ne parla que l'anglais dans sa famille ; — vint apprendre le français au séminaire de Saint-Hyacinthe ; — adopta la province de Québec pour sa patrie ; — se signala surtout dans le journalisme.

B. Un roman à thèse : *Pour la Patrie*, œuvre religieuse et anti-maçonnique.

AUTEURS DE NOUVELLES, DE CONTES, DE LÉGENDES, DE CHRONIQUES

Larue (Hubert), 1833-1881. — Le docteur Larue a contribué largement au mouvement intellectuel de 1860. — Il a écrit dans les *Soirées Canadiennes*, le *Foyer Canadien*, *La Ruche littéraire*, sous le pseudonyme d'*Isidore de Méplats*.

Cet auteur a laissé : *Voyage autour de l'Isle d'Orléans*, *Chansons populaires et historiques du Canada*, *Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean* : départ en 1860, retour en 1880, *Mélanges historiques, littéraires et d'économie politique*. On trouve dans les écrits du docteur Larue de l'originalité, de la verve, de l'esprit et du bon sens.

Taché (Joseph-Charles), 1821-1894. — A. Né à Kamouraska ; — fit ses études au séminaire de Québec ; — siégea dans l'Assemblée législative de 1847 à 1857 ; — fut ministre de l'agriculture et des statistiques.

B. *Trois légendes de mon pays ou l'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile accepté* ; *Forestiers et Voyageurs*, étude de mœurs, *Esquisse sur le Canada*, composée à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris en 1855, où J.-C. Taché représentait le Canada ; — fonda et rédigea le *Courrier du Canada*.

J.-C. Taché a beaucoup écrit et a produit chaque fois des œuvres de mérite.

Faucher de Saint-Maurice (Henri-Edouard), 1844-1897. — A. Naquit à Québec ; — fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec ; — à vingt ans servit comme volontaire dans la campagne du Mexique ; — revint avec le grade de capitaine ; — fut pendant quinze ans greffier de la Législature, puis député du comté de Bellechasse ; — un des membres fondateurs de la Société Royale.

1. — B. *Ouvrages qui se rattachent à son séjour au Mexique* : *De Québec à Mexico*, *Deux ans au Mexique* ; *Notes pour servir à l'histoire de l'empereur Maximilien*.

2. — *Ouvrages qui ont trait au Canada* : *A la Veillée*, *A la Brunante*, *De tribord à babord*, *En route*, *Choses et autres*.

3. — *Impressions de voyages* : *Loin du pays*, *Joies et tristesses de la mer*.

Il y a dans le style de F. de Saint-Maurice de la verve, de l'originalité, de la distinction ; ses récits sont presque toujours piquants.

Buies (Arthur), 1840-1901. — A. Né à la Côte-des-Neiges ; — perdit sa mère de très bonne heure, fut confié aux soins de ses deux tantes, seigneures de Rimouski ; — fit des études brillantes aux deux collèges de Nicolet et de Sainte-Anne-de-la-Pocatière ; — étudia à Paris, malgré son père qui l'avait placé à l'Université de Dublin ; — se fit soldat garibaldien en 1859 ; — revint au Canada en 1862 ; — fut reçu avocat en 1866 ; — se lança dans le journalisme ; — manifesta un esprit hostile à l'Église et au clergé canadien ; — devint chroniqueur pour différents journaux ; — protégé et ami de Mgr Labelle, il se rapprocha de la religion et mourut en vrai chrétien à Québec.

B. *Chroniques, Humeurs et Caprices, Voyages, Petites chroniques pour 1877* ; des études monographiques : *Le Saguenay et le bassin du lac Saint-Jean, L'Outaouais Supérieur* & ; une brochure : *Anglicismes et Canadianismes*. Ses chroniques renferment « des tableaux de vie canadienne pleins de relief, des paysages décrits avec précision, des paragraphes qui sont des strophes de poésie et des couplets de satire, de petites dissertations à la fois spirituelles et pénétrantes ». (Mgr C. Roy)

Lusignan (Alphonse de), 1843-1892. — Né à Saint-Denis ; étudia au collège de Saint-Hyacinthe ; — se lança jeune encore dans le journalisme ; exerça ses fonctions d'avocat à Saint-Hyacinthe. — A laissé un volume de spirituelles chroniques : *Coups d'œil et Coups de plume*.

Legendre (Napoléon), 1841-1907. — Né à Nicolet. Écrivit en amateur dans les journaux ; réunit ses articles et chroniques en deux volumes, qu'il intitula : *Échos de Québec* ; fit des vers et les groupa sous le titre de *Perce-Neige*. — Esprit alerte, il a promené sur tout et sans assez d'efforts ses faciles réflexions.

Gagnon (Ernest) 1834-1915. — A. Naquit à Louiseville ; — se révéla musicien dès le jeune âge ; — étudia quelques années au collège de Joliette ; — alla perfectionner à Paris, en 1857, ses études musicales ; fut organiste de la cathédrale de Québec en 1864 ; — secrétaire du département des Travaux publics, de 1876 à 1905.

B. *Les Chansons populaires du Canada*, au nombre de cent, publication notée de nos vieilles chansons.

Écrivain, il a laissé : *Choses d'autrefois*, *Lettres de voyage*, *Feuilles volantes* et *Pages d'histoire*, *Le Fort et le Château Saint-Louis*, étude archéologique et historique consacrée à l'ancienne résidence des gouverneurs de la Nouvelle-France, *Louis Jolliet*.

Écrivain sympathique et d'un réel mérite.

Routhier (Sir Adolphe-Basile), 1839-1920. — A. Né à Saint-Placide ; — étudia au collège de Sainte-Thérèse, puis à l'Université Laval ; — avocat en 1861 — peu après professeur à l'Université Laval ; — juge de la Cour Supérieure en 1873, et en 1904, président de la Cour de l'Amirauté.

B. *Causeries du Dimanche*, *Portraits et Pastels*, *A travers l'Europe*, *En canot*, *A travers l'Espagne*, *De Québec à Victoria*, *la reine Victoria et son Jubilé*, *Québec et Lévis*, *Les grands drames*, critique littéraire ; deux romans : *Le Centurion* et *Paulina*, *De l'homme à Dieu*, ouvrage apologetique ; *Conférences et Discours*, deux volumes. A composé notre hymne national : *O Canada, terre de nos aïeux....*

A laissé une œuvre considérable et d'inspiration variée, dans une langue personnelle, chaude et colorée.

Myrand (Ernest), 1854-1921. — A publié *Une fête de Noël sous Jacques Cartier* ; *Noëls anciens de la Nouvelle-France*, étude historique, d'un style plaisant.

QUELQUES JOURNALISTES POPULAIRES DE L'ÉPOQUE.

Tardivel collabora au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et à la *Minerve* de Montréal ; — fut un des rédacteurs du *Canadien* en 1874 ; — fonda *La Vérité* en 1881, journal consacré à la défense des intérêts de l'Église et au triomphe des idées canadiennes-françaises.

Tardivel a été surnommé le *Louis Veillot du Canada*.

Il a laissé trois volumes de *Mélanges*, réunion de ses articles de journaux ; — une *Biographie de Pie IX*, *Notes de voyages*, *La Situation religieuse aux Etats-Unis* et deux brochures : *L'Anglicisme, voilà l'ennemi !* et *La Langue française au Canada*

Fabre (Hector), 1834-1910 — Né à Montréal ;— fils d'Édouard-Raymond Fabre, frère de Mgr Edouard-Charles Fabre, premier archevêque de Montréal ;— fit ses études chez les Jésuites de sa ville natale ;— colloboira à dix-huit ans au *Pays* ;— fut reçu avocat, mais s'absorba tout entier dans le journalisme ;— fonda *L'Évènement* en 1867 ;— tint pendant douze ans tout le public intellectuel de Québec sous le charme de son style fin et alerte, toujours courtois ;— accepta le poste de commissaire canadien à Paris en 1880 ;— y fonda le *Paris-Canada*, le rédigea avec un talent, une perfection digne des meilleurs journaux français ;— décéda à Paris.

Hector Fabre éprouva en 1878 deux cruelles déceptions. Par suite d'un changement de ministère, il perdit l'appui du gouvernement pour son journal *L'Évènement* et dut en suspendre la publication, incapable de le soutenir seul. La même année, il subit une défaite électorale dans le comté de Québec : c'étaient deux coups bien durs portés à son prestige.

Cauchon (Joseph-Édouard), 1816-1885. — Né à Québec ;— fondateur et pendant quatorze ans rédacteur du *Journal de Québec* ;— occupa de hauts emplois dans la politique ; ne sut jamais se faire à la discipline d'aucun parti ; compta plus d'adversaires que d'admirateurs ;— violent dans la lutte, sans choisir ses combattants : le clergé et les laïques, les théories religieuses et les opinions politiques.

Dunn (Oscar), 1845-1885. — Fut rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et à la *Minerve* ;— a laissé *Dix ans de journalisme* ;— *L'Union des Catholiques*, *La Langue Française*, deux opuscules fort bien écrits, et un Glossaire Franco-canadien remarquable.

Tarte (J.-Israël), 1848-1907. Né à Lanoraie ;— a fait ses études au collège de l'Assomption ;— fut directeur du *Canadien* à Québec, puis de la *Patrie* à Montréal ;— écrivain brillant.

ORATEURS POLITIQUES

Cartier (Sir Georges-Étienne), 1814-1873. — Naquit à Saint-Antoine-sur-Richelieu ;— fit son cours classique au collège de Montréal ;— fut admis au barreau en 1835 ;— prit part à l'insurrection de 1837 ;— s'enfuit aux États-Unis ;— revint à Montréal après l'amnistie en 1838 ;— fut député du

comté de Verchères en 1848 ; — secrétaire provincial en 1855 ; — premier ministre avec Sir John McDonald de 1857 à 1862 ; — principal artisan de la Confédération ; — créé baronnet en 1868 ; — prit pour devise : *Franc et sans dol* ; — mourut à Londres.

Sir G.-E. Cartier a dépensé sa vie avec une grande sincérité au service de son pays. Il a contribué puissamment à l'abolition de la tenure seigneuriale, à la codification des lois civiles et à la construction de l'Intercolonial. L'éloquence de ses discours avait pour base : des faits, des chiffres et des raisons solides. Il est l'auteur de l'hymne : *O Canada ! mon pays ! mes amours !*

Mercier (Honoré), 1840-1894. — Né à Saint-Athanase, a fait son cours d'études au collège Sainte-Marie, à Montréal ; — a commencé à exercer sa profession d'avocat à Saint-Hyacinthe en 1865 ; — fut rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe* ; — député de Rouville en 1872 ; dès lors sa carrière fut marquée dans la politique.

Ses plus élégants plaidoyers sont : *Le discours sur la question des écoles du N.-Brunswick, sur le soulèvement des Métis au Nord-Ouest, sur la question Riel, sur la restitution des biens des Jésuites, sur l'autonomie des provinces.*

L'éloquence de l'honorable Mercier est faite de puissance continue, de tenacité et de force logique. Nul n'excelle autant que lui à s'adresser aux sentiments du peuple, à le convaincre, à l'électrifier... Il ne se contente pas de séduire, il persuade.

Chapleau (Joseph - Adolphe), 1840 - 1898. — Naquit à Sainte-Thérèse ; étudia au collège Masson, fit sa philosophie au collège de Saint-Hyacinthe ; fut admis au barreau en 1861 ; — député du comté de Terrebonne en 1867 ; — depuis cette époque sa vie se trouva mêlée à toutes les grandes questions de nos intérêts nationaux. L'honorable Chapleau, d'une éloquence fascinatrice, a remporté chez nous les plus beaux succès oratoires.

Laurier (Sir Wilfrid), 1841-1919. — Naquit à Saint-Lin des Laurentides ; — fit ses études au collège de l'Assomption ; — fut admis au barreau en 1865 ; — représentant de Drummond-Arthabaska en 1871 ; — chef du parti libéral en 1877 ; — premier ministre de la Puissance du Canada de 1896 à 1911.

Sir W. Laurier a laissé le souvenir d'une haute éloquence et d'un noble caractère.

POÉSIE

Crémazie (Octave), 1827-1879. — A. Né à Québec ; — fit ses études au séminaire de cette ville ; — eut pour maître le savant abbé Holmes, qui en avait fait son ami plus que son élève ; — à dix-sept ans, fonda une librairie avec ses deux frères, Joseph et Jacques ; — se plongea dans la lecture, donnant libre cours à ses goûts littéraires ; — ouvrit sa maison à l'élite intellectuelle de Québec ; — publia ses premières poésies en 1854 dans le *Journal de Québec* ; — excita une vive admiration ; — soutint pendant neuf ans le charme de sa réputation de poète, mais suivit peu son commerce ; — fut obligé de s'expatrier ; — passa les seize dernières années de sa vie à Paris et au Havre, sous le nom d'emprunt de *Jules Fontaine* ; — connut des jours de misère ; — fut secouru par M. Hector Bossange ; — dans son exil n'écrivit plus de vers, mais se révéla brillant épistolier et à la fois excellent prosateur dans ses lettres à sa mère, à ses frères et à son ami fidèle, l'abbé Casgrain.

B. Vingt poèmes que l'on peut ainsi classer : *poèmes patriotiques* ; *poèmes sur les événements contemporains* ; *poèmes divers*. Ses poèmes patriotiques sont : *Le vieux Soldat Canadien*, *le Drapeau de Carillon*, *Le Canada*, *Deux centième anniversaire de l'arrivée de Mgr Montmorency-Laval*, *Fête nationale*, *La Fiancée du marin*, *Les Mille-Isles*, *Le Chant des Voyageurs*, *Le retour de l'Abeille*.

Les poèmes sur les événements contemporains comprennent : *La Guerre d'Orient*, *Les ruines de Sébastopol*, *Guerre d'Italie*, *Castelfidardo et les soldats de Pimodan*.

Les poèmes divers sont : *Les Morts*, *La Paix*, *Chant des Musulmans*, *L'Alouette*, *Un Soldat de l'Empire*, *A la mémoire de M. de Fenouillet*, *A M. et à Madame Hector Bossange* au soixantième anniversaire de leur mariage.

Un poème la *Promenade des trois Morts* est resté inachevé ; il est daté d'octobre 1862, et le 11 novembre suivant Crémazie fuyait pour jamais la terre natale et s'exilait en France.

Fréchette (Louis-Honoré), 1839-1908. — A. Naquit à Lévis ; — fut élève au Petit Séminaire de Québec, au collège de Sainte-Anne et au collège de Nicolet ; — publia en 1863 son premier recueil de vers : *Mes Loisirs* ; — fut reçu avocat en 1864 ; — peu satisfait de sa profession, passa aux É.Unis en

1866, — y vécut cinq ans ; — fut représentant du comté de Lévis à la Chambre des Communes de 1874 à 1878 ; — subit un échec aux élections de 1878 et à celles de 1882 ; — renonça à la politique pour se livrer exclusivement à la littérature ; — accepta la position de greffier du Conseil législatif, position qui lui enlevait les soucis matériels du lendemain, et qui lui fut offerte par le gouvernement Mercier pour reconnaître les services qu'il avait rendus aux lettres canadiennes.

B. *Mes Loisirs*, recueil de vers qui passa presque inaperçu ; *Pêle-Mêle*, mieux apprécié du public ; *Fleurs boréales et Oiseaux de Neige*, couronnés par l'Académie française ; *La Légende d'un Peuple*, sorte d'épopée où le poète retrace les grands faits de notre histoire, son œuvre capitale ; *Feuilles volantes, Epaves poétiques*, réunion de ses trois premiers recueils, auxquels il ajouta un drame en vers *Véronica* et un certain nombre de poésies inédites.

Fréchette a laissé en prose : *Originaux et détraqués*, récits humoristiques, pleins de finesse et d'entrain, qui feront toujours rire, mais qu'on n'ose louer à cause de l'excessive vulgarité de langage des types populaires qui y sont représentés ; — *La Noël au Canada* ne mérite pas le même reproche, ce livre renferme de bien jolis contes ; — deux drames : *Félix Poutré et Papineau*.

« Tous ceux qui aiment les hauts sentiments, les accents fiers, les beaux vers et les grands souvenirs diront à Fréchette : Merci ». (Jules Claretie)

Lemay (Pamphile), 1837-1918. — A. Né à Lotbinière, — fit ses études secondaires au séminaire de Québec ; — fut admis au barreau en 1865 ; — échangea avec satisfaction en 1867 sa position d'avocat contre celle de bibliothécaire de l'Assemblée législative de Québec ; — prit sa retraite en 1892, — continua de cultiver les lettres jusqu'à sa mort. Membre fondateur de la Société Royale.

B. *Essais poétiques* (1865) ; — *Evangéline*, traduction libre de l'*Évangéline* de Longfellow ; *Les Vengeances*, sorte de poèmes de mœurs canadiennes ; *Une gerbe* ; *Fables canadiennes*, rééditées en 1924 ; *Petits poèmes* ; *Les Gouttelettes*, recueil de sonnets, ciselés avec art ; *Les Epis* et *Reflets d'antan*.

P. Lemay a laissé en prose : Trois romans médiocres ; *Fêtes et Corvées*, contes canadiens ; *Contes vrais*, tableaux des mœurs et usages du peuple canadien ; quelques petites comédies : *Rouges et Bleus*, *Sous les bois*, *En livrée*.

P. Lemay est partout et presque exclusivement le poète du terroir. Il a eu le souci constant de moraliser, de rendre ses concitoyens meilleurs et plus heureux.

Chapman (William), 1850-1917. — A. Né à Saint-François de la Beauce. Son père était d'origine anglaise, et sa mère était la sœur de François-Réal Angers, ancien lieutenant de la province de Québec. Il fit ses études au collège de Lévis, puis à l'Université Laval ; — fut reçu avocat, mais préféra se livrer à la littérature ; — collabora à la *Patrie*, à la *Minerve*, à la *Presse*, à la *Revue Canadienne* ; — devint traducteur au Sénat. La mort le frappa soudainement avant qu'il ait pu publier son grand poème en trois volumes : *L'Épopée canadienne*.

B. *Les Québécoises*, les *Feuilles d'érable*, les *Aspirations*, ouvrage couronné par l'Académie française (1904) ; les *Rayons du Nord*, également couronné ; les *Fleurs de givre*,

En prose : *Les Mines d'or de la Beauce*, *Le Lauréat*, critique des œuvres de Fréchette, *Nos Immortels*.

Comme la poésie de Crémazie, de Fréchette, de Lemay et de toute l'école de Québec, la poésie de Chapman est d'inspiration chrétienne et patriotique.

« Chapman a écrit de très beaux vers... Il lui manque d'avoir une inspiration plus constante, une pensée plus drue, des strophes moins languissantes et moins verbeuses ». (Mgr C. Roy)

Fiset (Louis-Joseph), 1827-1898. — Naquit à Québec. Sa mère, Mary Powers (de Londres) était la fille d'un officier de marine anglaise ; son père, le juge Louis Fiset, descendait d'une vieille famille française, établie au Canada en 1656.

Fiset a surtout collaboré en vers et en prose à la *Ruche littéraire*, aux *Soirées Canadiennes*, à la *Littérature Canadienne*, au *Foyer Canadien* et au *Journal de l'Éducation*.

Poisson (Adolphe), 1849-1922. — Naquit à Gentilly (Nicolet), vécut à Arthabaska. La poésie fut la passion de

toute sa vie. Il a publié quatre volumes de vers : *Chants canadiens*, — *Heures perdues*, — *Sous les pins*, — *Chants du soir*.

Gingras (L'abbé Apollinaire) 1847. — A publié un recueil de poèmes et de chansons : *Au foyer de mon presbytère*.

Garneau (Alfred), 1836-1904. — Fils de notre historien national, est né à la Canardière ; — étudia au Petit Séminaire de Québec ; — fut admis au barreau, après de brillants examens, mais délaissa la profession d'avocat pour l'emploi de traducteur au Sénat ; il put ainsi faire plus intense sa vie d'étude.

Ses poésies, au nombre de quarante-cinq, furent publiées, après sa mort, par son fils Hector.

Beauchemin (Nérée), 1850. — N'a publié qu'un livre : *Floraisons matutinales*. « Frais bouquet qu'il semble cueillir dans la rosée pendant ses courses ». (A. Dorchain)



CINQUIÈME PÉRIODE

(1900-1928)

Dans la période précédente, la littérature canadienne-française s'est affirmée par des œuvres qui lui confèrent des titres à l'honneur et lui présagent de glorieuses destinées. Elle a paru marquée de « *trois traits caractéristiques : une expression éloquente¹, un style qui tient du romantisme et du classicisme, et l'utilisation de thèmes nationaux²* ».

L'activité intellectuelle contemporaine ne paraît pas en baisse chez nous si l'on en juge par les productions littéraires écloses de notre temps. Il s'est publié, dans notre province, à partir de 1900, c'est-à-dire depuis vingt-sept ans, plus de livres et de brochures que dans les cent trente-six années qui ont suivi l'établissement de l'imprimerie à Québec, en 1764. *Tous ces écrits n'iront certes pas à l'immortalité*, plusieurs sont voués à l'oubli; toutefois ils dénotent les grands progrès de l'instruction dans notre société canadienne : aujourd'hui on s'instruit beaucoup plus facilement et de façon plus solide et plus large qu'autrefois. Il n'est pas étonnant qu'en rapport avec ces avantages croissent le nombre des amis des lettres et même celui des auteurs.

Ce qui importe cependant, ce n'est pas la *quantité*, mais la *qualité*. Il fait bon de constater que la littérature canadienne-française suit une marche ascendante vers le progrès. Nos écrivains d'aujourd'hui sont souvent, pour la forme du moins, supérieurs à leurs devan-

1. Opposée à la simplicité, — qui confine à l'emphase.

2. Chan. Em. Chartier.

ciers. Par un contact plus intime avec les lettres françaises, ils ont affiné leur goût littéraire et plusieurs ont surpris le secret d'un art d'écrire beaucoup plus relevé que celui dont on était coutumier au Canada. Ils abordent aussi sous un angle plus personnel les sujets qu'ils veulent traiter. Tous admettent que notre littérature *doit être nationale*; mais si elle s'attache de préférence à des objets canadiens, il ne lui est pas interdit de faire des incursions en pays étrangers, dans des histoires autres que la nôtre. Seulement nos écrivains doivent développer les sujets exotiques à l'aide de leur particulière manière de penser, de juger, avec leurs propres expressions, de sorte que l'on sente toujours vibrer chez eux l'âme canadienne.

Notre littérature est *déjà nationale* dans une large mesure. Aux travailleurs de la plume d'aujourd'hui et de demain incombe le devoir de la *nationaliser* davantage, par une observation plus pénétrante des choses de chez nous, une psychologie plus profonde de l'âme de la race, de ses aspirations, de ses fiertés, des modifications qu'elle a subies par suite d'influences extérieures.

EN MARGE DE LA LITTÉRATURE

La Société du Parler français au Canada. — Cette Société, fondée à Québec, en 1902, sous le patronage de l'Université Laval, est née d'une pensée éminemment patriotique : *entretenir chez les Canadiens français le culte de la langue maternelle, les engager à perfectionner leur parler, à le conserver pur de tout alliage, à le défendre de toute corruption*. La langue est pour un peuple une question vitale. Il n'y aurait plus de Canada français le jour où nous aurions sacrifié la vie du parler « *qui nous conserve frères* ».

La littérature canadienne n'eut qu'à se féliciter de l'initiative nouvelle : nos meilleurs écrivains collaborèrent, par des études de philologie, de critique et d'histoire, à l'organe de la Société : **Le Bulletin du Parler français**; ils surveillèrent davantage leur langage et surtout leurs écrits où des mots intrus remplaçaient parfois trop facilement le terme propre; ils devinrent plus délicats sur la forme et l'expression, se tenant sans cesse aux aguets pour dépis-

ter l'anglicisme. Et non seulement chez les écrivains, mais encore un peu partout, spécialement dans les collèges et dans les couvents, le *Bulletin* sonna le réveil, et suscita de nobles élans que suivit bientôt l'action : on vit naître dans presque toutes les Maisons d'éducation des Cercles du Parler français, inspireurs du plus pur patriotisme et défenseurs de la pureté de notre langue.

En 1918, le *Bulletin* transmitt l'étendard du *Parler français* à la revue : **Le Canada français**, qui recueillit avec amour le gros héritage de services rendus par la vaillante feuille, pendant seize ans. Publication de l'Université Laval, en même temps qu'*organe de la Société du Parler français*, le *Canada français* ajouta dans son programme à la question de la langue : *religion, philosophie, histoire, science, lettres, beaux-arts*, domaine vaste et multiple où doit travailler et s'enrichir l'âme d'une race.

L'Ecole littéraire de Montréal. En 1895 a été fondé à Montréal un cercle d'étude dont le premier objet fut de grouper, sans distinction d'écoles, les écrivains de la génération nouvelle. « Aux continuateurs et imitateurs du romantisme français chez nous, comme les Fréchette, les Chapman, les Crémazie, succédait toute une pléiade de jeunes poètes qui voulaient demander à la France plus et mieux que des artifices de composition et des procédés de style : l'art de dégager leur propre originalité, et donner une nuance d'âme particulière à la littérature canadienne ». (R. Gautheron) Ce cénacle, qui prit le nom de *L'Ecole littéraire de Montréal*, eut pour fondateurs **Jean Charbonneau, Paul de Martigny, Louvigny de Montigny**, promoteurs du cercle, et, avec eux, figurant à la première séance de ralliement à la cour du greffier judiciaire, à l'Hôtel de Ville, *Germain Beaulieu, Albert Ferland, Edouard Z. Massicotte, Georges Dumont, Pierre Bédard, Denis Lanctot, Hector Desloges, Gustave Comte*. Ce groupement de la première heure s'adjoignait bientôt *Charles Gill, Joseph Melançon* (aujourd'hui abbé), *Arthur de Bussièrès, Gonzalve Desaulniers, Albert Laberge, Emile Nelligan, Hector Demers, Antonio Pelletier, Louis-J. Doucet, Albert Lozeau, Jules Tremblay, Albert Maillé, Lionel Léveillé, Alphonse Beaugard*.

Nouveau par l'ampleur ambitieuse de son programme, ce cercle l'était plus encore par son esprit d'éclectisme : classiques, romantiques, parnassiens, symbolistes, pouvaient sans diminution de liberté s'y réunir pour la lutte et préparer l'avenir.

Dès ses premières séances publiques au Château de Ramezay et au Monument National, l'École « fit pressentir l'aube d'une renaissance littéraire dans notre pays ». (Dantin) Elle publiait en 1900 un premier recueil *« Les Soirées du Château de Ramezay »*

et, en 1909, *Le Terroir*, revue mensuelle où « du rapprochement et de la communauté de ses rédacteurs se dégagait une conception originale et forte du rôle de la poésie canadienne. Sans renoncer aux sources où avait puisé jusqu'alors cette poésie : *Dieu, la patrie, la nature*, l'École a ramené plus étroitement vers le Canada une inspiration qui se perdait dans les thèmes trop généraux, *elle voulut*, en un mot, *nationaliser la poésie canadienne* et proposer à ses efforts des thèmes plus concrets, plus strictement personnels. Toutefois, « deux tendances partageaient les tenants de cette école : les uns n'avaient que le souci d'exprimer leur âme, les autres désiraient donner à leur poésie la couleur et la saveur du terroir ». (Histoire Bédier)

Après 1910, l'École manifeste moins au dehors son activité littéraire, mais elle continue, avec de nouvelles recrues, ses séances hebdomadaires, et, tout récemment, en 1925, elle publiait un nouveau recueil : *Les Soirées de l'École littéraire*, une volumineuse et très variée collaboration de ses membres ». (Albert Ferland)

Premier Congrès de la Langue française au Canada, 1912. — Ce Congrès, organisé sous les auspices de l'Université Laval, et par les soins de la Société du Parler français, s'ouvrit à Québec le lundi 24 juin et se termina le dimanche 30 juin. On y vit réunis, par leurs représentants les plus distingués, *les Canadiens français de la province de Québec, de l'Ontario, du Manitoba, de l'Ouest, et des États-Unis*, ainsi que les *Acadiens du Canada* et des *États-Unis*.

Le premier Congrès de 1912, convoqué pour l'étude, la défense et l'illustration de la langue et de la littérature françaises au Canada, obtint un brillant succès. On a dit de lui : *Il a écrit l'encyclopédie de la langue française en Amérique*. En effet, les comptes rendus des fêtes du Congrès et les superbes discours qui ont été prononcés, dans la circonstance, à la gloire de notre idiome national, forment deux gros volumes.

Le grand Prix annuel de littérature ou Prix David. — En janvier 1922, l'honorable *Athanase David*, secrétaire provincial, accomplit un beau geste en faveur des lettres canadiennes. Sur sa demande, le gouvernement de Québec vota une somme annuelle de \$5000 pour encourager la production et la perfection des travaux littéraires ou scientifiques dans notre province. Cette somme est divisée en plusieurs prix, de plus ou moins de valeur, suivant le mérite des œuvres primées : ainsi il y a des premiers, des deuxième, des troisième et quatrième prix.

« *Que fait cet homme ?* — « *Il ne fait rien : il écrit* ». Cette appréciation du labeur de la pensée est assez commune dans notre société qui juge de l'importance d'un travail par les profits substantiels qu'il rapporte. On sait que les ouvriers de la plume sont les moins rémunérés.

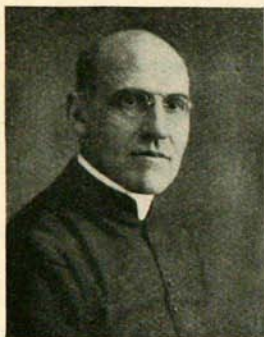
Le prix David met la littérature à l'honneur et stimule nos écrivains qui ont à concourir pour la gloire et pour l'argent. Il est permis d'espérer que le gouvernement multipliera à leur égard ses générosités officielles.

Prix d'Action intellectuelle. — Afin de développer chez les jeunes Canadiens français le goût de la culture générale et d'encourager le bon travail intellectuel, l'*Association catholique de la Jeunesse canadienne-française* a fondé les « *Prix d'Action intellectuelle* » (1919). Ces prix, au nombre de dix, sont de \$100 chacun. De généreux *Mécènes* se sont empressés d'assurer à l'Association de la jeunesse leurs encouragements et leur appui financier.

L'Action française. — L'Action française, née de la *Société du Parler français*, s'appela d'abord « *Ligue des droits du français* », puis elle prit le nom de « *Ligue d'Action française* ». Elle poursuit la même œuvre que la *Société du Parler français* et cela par ses moyens propres. Par sa *Bibliothèque d'Action française*, elle est devenue la plus grande maison d'édition peut-être du Canada français. Elle a répandu un grand nombre des meilleurs ouvrages parus depuis dix ans. Par sa *Revue* et ses autres activités, elle a contribué au réveil du sens national.

La Ligue d'Action française veut non seulement revendiquer les droits de la langue française dans les services fédéraux, dans les services d'utilité publique, dans le commerce, l'industrie, l'enseignement, mais elle veut encore, par tous ces moyens et par de constants rappels à l'histoire, rétablir la race française dans la plénitude de son âme, de son être ethnique, au milieu de la Confédération. Cette aspiration va même jusqu'à rêver pour la race canadienne-française l'autonomie complète, la personnalité juridique et politique, par la fondation d'un État français dans l'est du Canada.

Perrier (L'abbé Philippe), curé de Saint-Enfant-Jésus, Montréal, est le Directeur de la Ligue d'Action



française depuis 1917, année de sa fondation. M. le curé Perrier a beaucoup écrit dans les journaux, dans l'Action française et autres revues. Il a fait de nombreuses conférences et discours sur des sujets *patriotiques, pédagogiques et religieux*. Son style est clair, souvent imagé, élégant. Sa parole, remarquable par une forte articulation, qui la rend

intelligible à tous dans les assemblées ou réunions, est vibrante et convaincue.

La Société des Poètes Canadiens-français. — « La Société des Poètes canadiens-français fut fondée à Québec en juin 1923, par les poètes *Alonzo Cinq-Mars, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Desilets, Avila de Belval et Francis DesRoches*. M. Desilets est présentement président de cette société et M. DesRoches en est le secrétaire depuis la fondation.

Le but de la Société des Poètes n'est pas seulement de grouper des écrivains connus et dont les œuvres sont déjà répandues, mais surtout de faire surgir des vocations, d'aider les jeunes poètes à se perfectionner et de publier leurs ouvrages. Nombre d'auteurs soumettent leurs manuscrits au comité de lecture, qui fournit de précieuses indications. Depuis 1923, les membres de la société ont publié une vingtaine de recueils de vers, dont la plupart ont mérité les attentions bienveillantes de la critique.

La Société des Poètes canadiens-français recrute ses membres à travers tout le Canada, et elle tient ses réunions mensuelles à Québec, Montréal, Ottawa, Sherbrooke et Trois-Rivières, alternativement. L'assemblée générale annuelle a lieu à Québec et s'accompagne d'une soirée poétique où, sont proclamés les lauréats du concours de poésie tenu durant l'année. Près de 400 concurrents ont participé aux tournois de poésies depuis quatre ans et trois lyres d'or, trois d'argent et trois de bronze, ainsi que des volumes et des mentions d'honneur ont été décernés.

Cette société a pris l'initiative de commémorer, par une fête publique, en mai 1927, le centenaire de la naissance d'Octave Cré-

mazie; avec la collaboration des sociétés des Auteurs Canadiens et de celle des Arts, Sciences et Lettres, elle a fait une véritable apothéose à la mémoire du chanfre immortal de Carillon. En 1928, elle publiera, aux Éditions du Mercure (direction Louis Carrier, Montréal), le premier de ses « *Cahiers de la Poésie canadienne-française* ». La Société des Poètes s'est occupée de réunir et de présenter des poèmes choisis de 32 poètes canadiens-français qui ont été publiés dans l'Anthologie des Poètes de langue française en pays étrangers à la France, sous la direction de J.-L.-L. D'Artray à Paris. Enfin, les membres de la Société des Poètes collaborent régulièrement aux revues et journaux canadiens de France et de Belgique, et ils répandent ainsi le bon renom et l'éclat de notre pensée d'origine latine et française ». (*Alphonse Desilets*)

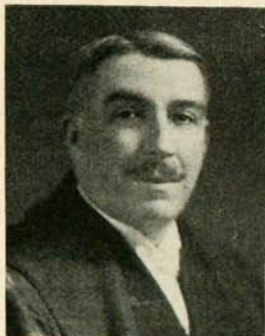
PHILOLOGUES

Rivard (Adjutor). — M. Adjutor Rivard, aujourd'hui Juge à la Cour d'Appel, fut un des fondateurs de la Société du Parler français au Canada, et pendant longtemps secrétaire général de cette Société. Il a publié en 1914 : *Études sur les Parlers de France au Canada*, ouvrage remarquable, qui dénote une grande maîtrise de la science linguistique. Il y traite, entre autres sujets philologiques, du Parler des premiers colons de la Nouvelle-France, des principaux caractères du parler franco-canadien, des formes dialectales dans la littérature canadienne.



Geoffrion (Louis-Philippe), 1875. — Né à Varennes, fit son cours classique au collège de l'Assomption et son droit à l'Université Laval, à Montréal. Admis au barreau en 1897, il exerça sa profession à Montréal jusqu'en 1903, devint alors secrétaire particulier de sir Lomer

Gouin et fut promu en 1912 au poste de secrétaire général de l'Assemblée législative.



La Société du Parler français au Canada, dont il est le directeur et le secrétaire depuis 1918, l'a choisi pour rédiger le texte définitif du glossaire franco-canadien qu'elle prépare.

Il a publié trois volumes sous le titre de « *Zigzags autour de nos parlers* », où, nous dit-il lui-même, « il étudie nos locutions populaires, en recherche l'origine, en raconte la vie, en considère l'usure ». Ces livres écrits avec science et esprit présentent, pour ainsi dire, la petite histoire du langage franco-canadien ; ils suscitent un vif intérêt. Mais, comme nous en avertit l'auteur, « il ne faut pas se méprendre sur la portée de ces menus propos. Rechercher l'origine d'une locution archaïque, populaire ou vicieuse, ce n'est pas en conseiller l'emploi ».

La Société Royale a admis parmi ses membres, en 1926, l'auteur des *Zigzags autour de nos parlers*. Cet ouvrage obtenait, la même année, un prix au concours littéraire du Gouvernement de Québec et une médaille à l'Académie française.

Blanchard (L'abbé Étienne, p.s.s.), 1883.— L'abbé Étienne Blanchard, né à Saint-Jean-Baptiste de Rouville, a étudié au collège de Marieville et au séminaire de Sherbrooke ; fut ordonné prêtre en 1907 ; — fait partie de la Compagnie de Saint-Sulpice depuis 1914.

Par la conférence et par la plume, il a, depuis quinze ans, beaucoup contribué à épurer la langue dans notre

province. Ses ouvrages lexicographiques sont répandus partout : *En garde, En français, 1000 mots illustrés, Catalogue spécial de philologie, 2000 mots bilingues par l'image, Le bon français en affaires, Les Jeux de cartes du bon langage, Dictionnaire du bon langage* (4e édition 1927, spécialement adapté à nos maisons d'éducation), *Recueil d'idées* (1928).



Son courage et son zèle ne connaissent point de baisse dans la lourde tâche qu'il s'est imposée de corriger le langage de ses compatriotes. Son influence a pénétré dans toutes les classes de la société, dans les maisons d'éducation, dans les familles, dans le commerce, l'industrie, les professions, les métiers, les jeux, etc. Tous, nous avons profité largement des ouvrages pratiques de ce prêtre philologue et patriote.

POÉSIE

La poésie compte des représentants nombreux parmi nos écrivains de l'époque contemporaine. Les uns s'inspirent surtout de notre histoire, de nos coutumes, de nos paysages, de nos champs, de nos foyers, — ou s'appliquent à chanter quelque région de leur choix : c'est le groupe **des poètes du terroir**. D'autres, soulevant le voile de leurs intimes impressions, nous entretiennent de leurs souffrances ou de leurs joies, ou bien

analysent divers états d'âme en général : ce sont les **poètes psychologues**¹.

Il existe un art de *décrire* pour *décrire*, pour le plaisir raffiné de rendre, par des lignes souples et des couleurs harmonieuses, les visions de la fantaisie ou celles des yeux, cet art semble avoir chez nous un adepte dans *Paul Morin*, l'auteur de *Paon d'Email*.

De la théorie : « *L'art pour l'art* » découlent de très condamnables principes. On les trouve condensés dans les paroles suivantes d'E. Zola : « Pour moi, la question du talent tranche tout en littérature. Je ne sais ce qu'on entend par un écrivain moral, mais je sais très bien ce que c'est qu'un auteur qui a du talent et qu'un auteur qui n'en a pas. *Dès qu'un auteur a du talent, j'estime que tout lui est permis* ». Qui ne voit là de fatales conséquences pour la morale ? (Lectures recommandées sur ce sujet : *Théorie des Belles-Lettres*, par le révérend Père G. Longhaye, s.j.)

POÈTES DU TERROIR

Ferland (Albert). 1872. — A. Ferland, poète et artiste dessinateur, est né à Montréal. L'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal, il en fut successivement secrétaire (1900-03) et président (1904).



En 1899, A. Ferland fit paraître *Femmes rêvées*. Cet élégant petit livre dénote déjà un artiste du vers, soucieux de nous présenter « *des œuvres éditées avec luxe et avec art*² » ; toutefois il ne fait pas pressentir, par le caractère de ses sujets du moins, la voie nouvelle où devait se fixer le poète. On peut dire que

¹ On conçoit que chaque poète n'est pas cantonné exclusivement dans les divisions marquées.

² Mgr C. Roy.

Ferland s'est vraiment révélé à lui-même et au public avec les *Horizons* (1908), que devaient bientôt suivre *Le Terroir* (1909) et *l'Ame des Bois* (même année).

On trouva heureux de voir ce mot simple de *terroir*, jusqu'ici comme inexistant, devenir pour la première fois au Canada le titre d'un livre. Ce titre marque une date dans notre littérature. L'École littéraire, en 1910, l'adopta pour son recueil et plus récemment un groupe d'écrivains de Québec, *La Société des Poètes*, le choisit pour leur revue mensuelle.

Par la précision du titre choisi pour l'ensemble de ses œuvres : *Le Canada chanté*, — par sa dédicace à son Pays :

« Je te paie en chansons

.....
Ce que tu m'as donné,
Pays où je suis né »,

— par la multiplicité des thèmes canadiens nouveaux qui s'y enchaînent, le poète A. Ferland semble s'engager, par amour et orgueil, à se faire *Le Chantre de la Terre canadienne*.

Critique canadienne. — Mgr C. Roy écrivait en 1908, dans l'*Action Sociale*, au sujet des *Horizons*, après avoir cité des vers : « *L'on peut voir par ces strophes avec quel soin délicat M. Ferland étudie sa pensée, analyse son inspiration et dans quelle langue sobre, juste, colorée, il tâche de l'exprimer* ». En 1909 en parlant du *Terroir* : « *M. Ferland est un délicat, il a horreur de la platitude, et il cherche toujours à donner à sa pensée, ou plutôt à sa vision, une forme pittoresque* ».

Critique française. — Auguste Dorchain, critique et poète de France, auteur de *l'Art des Vers*, disait dans un article consacré à la Poésie canadienne (Les *Annales*, 1908) : « *Les vers de M. Ferland sont d'inspiration tout aussi canadienne que ceux des disciples de Crémazie; mais ils sont d'un artiste par la facture. Je veux citer au moins cette pièce courte et parfaite: Terre nouvelle* ».

Dans l'*Histoire de la littérature française* (Bédier-Hazard), M. René Gautheron analyse ainsi M. Ferland : « En quelques dessins très sobres, il donne la vision nette de la campagne canadienne. Il a une sincérité de primitif; mais ce primitif est un raffiné. On sent que s'il dit peu, c'est qu'il choisit ce qui vraiment a une valeur de symbole. La pièce où il évoque le retour des corneilles sur les forêts grises, est un printemps canadien tardif et frileux aussi sûrement que le printemps d'Aristophane est attique. Mais à cette vision aiguë il joint une très personnelle sensibilité. La versification de Ferland est souple et ferme. Sa langue est neuve et d'une belle richesse de tons. Il connaît l'art de suggérer, et chez lui l'image, si précise qu'elle soit, est tout enveloppée de rêverie ».

La Fête du Christ à Ville-Marie (1910) nous montre en Ferland un poète spiritualiste. Divers poèmes d'inspiration religieuse parus dans nos journaux et revues sont d'un style tout aussi personnel que ses œuvres du terroir.

Son talent créateur nous apparaît, à travers son œuvre, dans toute une floraison d'expressions simples mais nouvelles, pour dire les choses de chez nous. Plusieurs de ces trouvailles sont maintenant devenues comme les lieux communs de notre littérature régionaliste, par exemple : *Pays de l'Érable*, *Terre canadienne*, *La Laurentie*, pour désigner le Québec, le Terroir, etc., etc. Nous avions dans Fréchette et ceux de sa génération des termes livresques de choses qui ne se trouvent pas chez nous, tels que : des *ajoncs*, des *dunes*, des *landes*, des *bruyères* et bien d'autres, qui sont devenus chez Ferland des *joncs*, des *coteaux*, des *aubépines*, des *verges d'or*, etc. Voici à l'appui de ces assertions le témoignage d'un botaniste de chez nous, le Frère M.-Victorin, professeur à l'Université de Montréal. Il écrivait dans *La Grande Revue* (Montréal, 12 mai 1917), au cours d'un article sur *Nos Fougères* : « Oui, nos fougères laurentiennes sont belles autant qu'ignorées et dédaignées... Nos poètes ? Hélas ! ils en parlent beaucoup, certes. Le mot forme une rime riche avec père, mère, frère, solitaire, et avec de jolis mots impropres pour nous : *primevères*, *bruyères*, etc. Je me hâte d'ajouter qu'il y a des exceptions, c'est-à-dire de vrais poètes, peu ou point livresques, encore assez arriérés pour transcrire la na-

ture telle que Dieu l'a faite. Je sais, par exemple, *telle page d'Albert Ferland*, sincère et objective, que je voudrais avoir signée comme naturaliste, si j'avais eu le talent poétique de l'écrire ».

Souci de la forme, originalité, versification sans cheville, concision, langue riche et élégante, inspiration vraiment canadienne, sont les principales caractéristiques de l'œuvre d'Albert Ferland.

Gill (Charles), 1871-1918. — C. Gill, à la fois peintre et poète d'un beau talent, naquit à Sorel. Il était le fils de l'honorable juge Charles Gill. Après avoir terminé son cours classique au collège Saint-Laurent, il partit, âgé seulement de dix-neuf ans, pour Paris, où il demeura cinq ans, étudiant la peinture à l'École des Beaux-Arts, atelier Gérôme¹.



Revenu au pays, il ouvrit un atelier de peinture et s'occupa plus de tableaux² que de poésie, n'écrivant que dans ses moments de loisir. Pendant plusieurs années, il professa le dessin à l'École Normale Jacques-Cartier, à Montréal. Il épousa *Mlle Bélanger*, chroniqueuse de *La Presse*, sous le pseudonyme de *Gaétane de Montreuil*.

C. Gill traduisit les odes d'Horace en des strophes d'une fermeté et d'une sonorité rares. Il composa un

¹ Gérôme, 1824-1904, peintre et sculpteur français, a laissé des œuvres nombreuses et remarquables.

² Il peignit un grand nombre de tableaux et de portraits entre autres ceux de sir Évariste Leblanc, de sir Lomer Gouin, de sir Wilfrid Laurier, etc. Il fut chargé de la décoration de la chapelle du Sacré-Cœur de l'église Notre-Dame, etc.

long poème descriptif et lyrique : *Le Cap Éternité*¹, suivi des *Étoiles filantes*. Il a de plus collaboré à divers journaux, en prose et en vers. On remarque dans le chant consacré au *Cap Éternité* une ampleur de dessein, une élévation d'idées et parfois une hardiesse d'images qui nous donnent la sensation de la grande poésie. C. Gill possède trois qualités qui se rencontrent bien rarement chez un même homme : *l'originalité, l'inspiration élevée et la forme impeccable*.

Léveillé dit Gallèze (Lionel-Englebert), 1873. — Lionel Léveillé est né à Saint-Gabriel-de-Brandon ; il a fait ses études au collège de Joliette ; a été admis au barreau en 1907.



Il a publié *Les Chemins de l'Ame* (1910), *La Claire Fontaine* (1913), *Chante, Rosignol, chante* (1925). Mgr C. Roy écrit dans *Erables en fleurs* : « J'ai sous les yeux quelques-uns des vers les plus agréables et très probablement les plus remplis de sens que l'on ait écrits en ces dernières années à Montréal. Ce livre

de cent douze pages s'appelle *Les Chemins de l'Ame*. C'est un petit livre qui renferme beaucoup de choses. Et il n'est pas banal de pouvoir affirmer cela d'un recueil de poésies ».

La Claire Fontaine. — Il y a dans ce recueil de la vraie poésie. Le poète l'a trouvée à la claire fontaine de ses souvenirs émus et de ses visions enchanteresses.

¹ Imposant promontoire, haut de 1890 pieds, sur la rive sud du Saguenay, à 39 milles de son embouchure.

Chaque fois que L. Léveillé a frappé le rocher du terroir, les eaux ont jailli douces et pures.

Chante, Rossignol, chante. « Loin des grandiloquences romantiques, M. Léveillé, en de petits tableaux peints avec ferveur, esquisse ses impressions, ses souvenirs, ses mélancolies. La langue est assez sûre, choisie même. M. Léveillé connaît son métier, il aime les rimes redoublées et n'ignore pas les assouplissements modernes de l'alexandrin. Sa prosodie est traditionnelle. C'est la bonne ». (Edmond Léo, *Le Devoir*)

Desilets (Alphonse), 1888. — M. Desilets est né à Victoriaville, comté d'Arthabaska. Il a fait ses études primaires et commerciales à l'Académie des Frères du Sacré-Cœur, dans sa ville natale; ses études classiques au Petit Séminaire de Nicolet; ses études agricoles à l'Institut Agricole d'Oka et au Collège Agricole de Guelph, Ontario. Il est ingénieur agronome gradué de l'Université de Montréal (1914). En 1915, le gouvernement de Québec l'institua agronome officiel de Québec-Montmorency et, l'année suivante, directeur de l'enseignement populaire agricole et ménager. Depuis ayant été nommé Chef du Service provincial de l'Économie domestique, il dirige les écoles ménagères, les cercles de fermières et les cours populaires agricoles et ménagers.



M. Desilets a publié en 1910, sous le pseudonyme de « *Jacquelin* », son premier recueil de vers, les *Heures poétiques*; en 1913, *Mon Pays, mes Amours*, poésies; en 1922

Dans la Brise du Terroir, poésies ; en 1923 *Au Pays des Erables*, qui fut tiré à 25,000 exemplaires, pour être distribués en France et en Belgique ; en 1926, *Pour la Terre et le Foyer*. Ces deux derniers ouvrages sont consacrés aux problèmes d'économie sociale et domestique et aux questions éducationnelles. Il a fondé en 1919 *La Bonne Fermière*, revue trimestrielle d'agriculture féminine et d'arts ménagers, dont madame Desilets est la directrice.

M. Desilets fut désigné par le gouvernement de Québec, en 1923, pour représenter notre Province dans la Mission Canadienne qui parcourut la France et la Belgique durant cinq mois. Il est officier d'Académie, diplômé exceptionnel de l'Ordre royal du Mérite agricole belge, président de la Société des Poètes canadiens-français, et membre du Conseil international d'Éducation familiale.

La critique reconnaît en M. Desilets un écrivain du terroir à l'inspiration étendue et au souffle élargi par une connaissance parfaite de son pays, de la topographie, des mœurs, de la légende, de l'histoire et du langage, qu'il observe et qu'il note au cours de ses voyages. Maître de sa langue et de son style, il anime ses poèmes comme sa prose d'un souffle patriotique, qui le range parmi les apôtres les plus ardents du nationalisme intellectuel canadien-français.

Demers (Hector), 1878-1821. — H. Demers, fils du docteur F.-J. Demers, est né à Montréal. Avocat de sa profession, il a fait ses études secondaires au collège Sainte-Marie et ses études professionnelles à la Faculté de Droit, à l'Université Laval de Montréal. Il a été un des premiers membres de l'École littéraire de Montréal.

Un recueil de vers : *Les Voix champêtres* (1912) a fait connaître son talent de poète. Avec l'artiste des *Voix champêtres*, « vous entendrez à chaque détour une chanson qui est d'ordinaire musicale, gracieuse, parfois un peu faible, et qui vous charme sans vous troubler nullement¹ ».

Doucet (Louis-Joseph), 1874. — L.-J. Doucet naquit à Lanoraie. Tout jeune encore, il dut délaisser l'école pour les travaux des champs, mais le désir de s'instruire vibrait dans son âme. A quinze ans, il s'arracha à sa famille pour aller à l'étranger gagner le prix de ses études. Il se fit apprenti-navigateur. Au bout de quelques années, il pouvait disposer de \$340.



Écoutons-le raconter lui-même les phases de son existence : « Ces trois cent quarante piastres me permirent de faire, au petit séminaire de Joliette, des études plus ou moins complètes². Depuis ma sortie du collège, faisant encore toute espèce de métier de chien, j'ai été trois ans sans ouvrir un livre... J'ai été longtemps agent d'assurances. J'ai même été employé dans un journal *La Patrie* pour y écrire. Je suis marié et père de famille. Maintenant (1920) j'habite Québec, depuis quelques années déjà, comme fonctionnaire. Et je mourrai content des hommes et des femmes, mais plus content des animaux. (Anthologie des poètes canadiens)

Après cette autobiographie, disons tout de suite qu'il n'est pas étonnant de rencontrer dans les écrits de J. Doucet, par-ci par-là, des incorrections de syntaxe, des phrases enchevêtrées et par conséquent obscures.

¹ Mgr C. Roy

² Pour augmenter ses faibles ressources pécuniaires, il se refaisait navigateur durant les vacances.

Ces défauts sont rachetés par de précieuses qualités : l'originalité, la sincérité, l'attendrissement, une franche saveur de terroir et l'abondance.

Son œuvre poétique est considérable : *La Chanson du Passant* (1908), *La Jonchée nouvelle et l'Ode au Christ* (1910), *Sur les Remparts* (1911), *Les Palais chimériques* (1912), *Les Grimoires* (1913), *Près de la Source* (1914), *Les Sépulcres blanchis* (1915), *Les Palais d'argile* (1916), *Idylles symboliques* (1918), *Vers les heures passées* (1918).

J. Doucet écrit la prose avec autant de succès que la poésie. Il a publié : *Contes du vieux temps* (1910), *Pages d'Histoire* (1914), *Campagnards de La Noraye et Moïse Joessin* (1918).

« Le vers très harmonieux de J. Doucet se plie naturellement aux pensées qu'il exprime, et il est à remarquer combien on lit toutes ses poésies sans fatigue... La postérité le comptera parmi ceux qui auront le plus contribué à la création d'une poésie franchement canadienne¹ ». J. Doucet chante le *Christ*, la *religion*, la *patrie*.

Guindon, (L'abbé Arthur, p.s.s.) décédé en 1923.

L'abbé A. Guindon est connu dans l'histoire des lettres canadiennes par deux volumes : *En Mocassins*² (1920) et *Aux temps héroïques* (1922). Dans le premier, écrit en prose, l'auteur nous propose d'explorer à sa suite les mœurs et croyances des deux grandes familles indiennes d'Amérique : les *Hurons-Iroquois* et les *Algonquins*. Il a composé, en marge des mythologies et des folklores³ sauvages, quelques poèmes et récits

¹ L.-E. Léveillé.

² Chaussure des sauvages de l'Amérique du Nord.

³ Ensemble des traditions, poèmes, légendes populaires d'un pays.

originaux qui nous éclairent sur les vagues doctrines superstitieuses de ces peuples primitifs. Le second volume est un recueil de poèmes se rapportant aux temps héroïques de notre histoire: *Le « Noyeux » du Récollet¹*, *La Tentation du Père de Brébœuf*, *Le premier jour de Montréal*, etc. Ce livre « est une œuvre de talent conduite avec art² ».

POÈTES PSYCHOLOGUES

Nelligan (Émile), 1882. — E. Nelligan naquit à Montréal, d'un père irlandais et d'une mère canadienne-française. Au collège de Montréal, comme plus tard chez les Jésuites, il ne put jamais s'astreindre à un travail suivi. Il laissa à mi-chemin ses études. Nature romanesque et toute de sensibilité, E. Nelligan se heurta aux ennuis de la tâche journalière : il n'eût voulu vivre que de la pensée. Le génie semblait l'avoir marqué de son sceau, mais la névrose en fit sa victime. A dix-neuf ans, son intelligence sombra « dans l'abîme du rêve », selon sa propre expression : il resta dément.



« E. Nelligan fut un poète prodigieusement doué, à qui il n'a manqué que le temps et le travail pour devenir

¹ L'auteur rappelle la mort du P. Nicolas Viel, récollet malicieusement jeté à l'eau par les sauvages en 1625. *Le Noyeux* expie son crime à l'endroit même où il l'a commis ; on croit y voir son ombre et entendre ses gémissements.

² Abbé F. Charbonnier, Docteur ès lettres de l'Université de Paris.

un grand poète. Tel qu'il est, il aura merveilleusement reflété tout un coin du ciel de la poésie dans notre anthologie canadienne¹ ». Ses poésies ont été recueillies sous le titre : *Emile Nelligan et son œuvre* ; elles constituent les meilleures pièces lyriques que nous ayons. Il est le moins canadien de nos poètes et celui dont les ouvrages sont le moins pénétrés des choses de la vie nationale ; mais, dit M. Halden², « avec lui, si la poésie de son pays perd en couleur locale, elle s'élargit, en même temps qu'elle devient plus intime ».

Le malheureux poète s'est dépeint lui-même tout entier, avec ses dons superbes, ses impuissances fatales, avec la catastrophe qui l'a brisé en plein essor :

« Je sens voler en moi les oiseaux du génie,
Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris
Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns ou gris,
Et que mon cœur brisé râle son agonie ».

Lozeau (Albert), 1878-1924. — A. Lozeau est né à Montréal. Son enfance fut malade ; il suivit avec



peine les classes de l'Académie Saint-Jean-Baptiste. A quinze ans, il ressentit les atteintes d'une cruelle maladie de l'épine dorsale, ce fut le commencement de l'épreuve douloureuse qui tourmenta sa vie. Il suppléa, par des lectures personnelles, à ses études imparfaites, et s'instruisit seul. A dix-huit ans, l'ankylose le cloua sur un lit

de souffrances, d'abord pour dix ans, puis ensuite au

1 Louis Dantin, pseudonyme d'un écrivain canadien, qui a écrit pour l'œuvre de Nelligan une préface très remarquable. Sous le nom de *Serge Usène*, il collabora, vers 1900, à un recueil de poésies religieuses, intitulé : *Franges d'autel*.

2 M. Charles ab der Halden, écrivain français, qui s'est occupé longuement des poètes canadiens.

fauteuil, où une heureuse opération lui permit de s'asseoir. Forcément reclus, abandonné le plus souvent à ses propres pensées, A. Lozeau, qui sentait vibrer en son âme les cordes d'une lyre, puisa dans la poésie, après la religion, ses meilleures consolations. Il risqua ses premières strophes; mais trop pauvre pour publier son œuvre, il s'adressa, par lettre, à sir W. Laurier. Quelques mois plus tard paraissait le recueil de *L'Ame solitaire*¹ (1907). Ces poèmes suscitèrent l'étonnement et l'admiration. Le nom d'Albert Lozeau vola sur toutes les lèvres. Quel était ce poète nouveau qui, « dans une phrase harmonieuse et souple, livrait au public les sentiments intimes de son âme toute en délicatesse et en nuances² » ? On répéta bientôt l'histoire si touchante de ce pauvre malade, qui ne voyait le monde et la nature que par les fenêtres de sa chambre.

A. Lozeau ne fit dans la suite que mûrir son talent et conquérir plus de renom dans les lettres canadiennes, par : *Le Miroir des jours* (1912), *Lauriers et Feuilles d'érable*, où de petits poèmes canadiens, tout frémissants de patriotisme, font entendre leurs notes claires d'harmonie. Il écrivit aussi, pour *Le Devoir*, de délicieux *Billets du soir*.

Ce brillant poète est décédé le 24 mars 1924, après deux jours seulement de maladie. Quelques minutes avant de mourir, il dit à sa mère : « La route est belle ». — « Pars-tu pour voyage » ? lui répondit celle-ci. — « Oui », murmura le poète, et il expira.

« La route est belle à qui meurt dans la paix du Christ ; elle est belle au chrétien qui s'en va vers la patrie véritable ; comme elle doit être belle au poète qui, par le chemin des étoiles, monte vers Dieu³ » !

Après la publication de *L'Ame solitaire*, Charles abder Halden écrivait dans la Revue d'Europe : « Si l'on

1 On reproche au poète trop de mièvrerie sensuelle et même voluptueuse dans ce volume, qui par là même peut être dangereux.

2 Abbé J.-M. Melançon.

3 Mgr C. Roy.

nous demandait le nom du plus grand poète canadien d'aujourd'hui et surtout de demain, nous répondrions sans hésiter : **Albert Lozeau** ». — L'éminent critique français a bien auguré de l'avenir, puisque Mgr C. Roy écrit dans *A l'Ombre des Erables* que « l'œuvre d'Albert Lozeau est une des plus intéressantes qu'il y ait dans l'histoire de notre poésie, et que cet auteur se place, sans conteste, au premier rang de nos écrivains en vers. En donnant à ses poèmes une valeur d'art particulière, il y a enfermé une large part d'intérêt humain ».

Lacasse (L'abbé Arthur), 1896. — L'abbé Arthur Lacasse, né à Saint-Anselme, comté de Dorchester, a fait ses études classiques et théologiques au séminaire de Québec, et a été ordonné prêtre dans sa paroisse natale par Mgr Labrecque, le 20 mai 1894. Après un vicariat de dix ans, il fut nommé curé de N.-Dame de Honfleur, en 1905, de Saint-Tite des Caps, en 1910, et de Saint-Apollinaire, en 1919.



Membre de la Société Royale du Canada, et docteur ès lettres de l'Université Laval, *honoris causâ*, en 1924.

Il a fait paraître, en 1916, un volume de poésies d'inspiration élevée, intitulé : *Heures solitaires*. Ce recueil contient une soixantaine de pièces rangées sous les sous-titres : *Religion, Famille, Patrie, Au Caprice de la Muse*. Plusieurs de ces poèmes sont de vraies beautés : *Le Soir, L'Enfant et l'Oiseau, La voix d'un ange, Le vieux paroissien, Nos blessés de l'Ontario*.

« Dans cette poésie simple et naturelle, éloquente aussi et parfois d'une douce mélancolie qui va jusqu'au fond de l'âme, la sincérité des impressions est relevée par la hauteur de la forme ». (A. Rivard) « *Les Heures solitaires* sont l'œuvre d'une âme d'artiste et le commencement d'un cantique qui demain fera éclater de nouvelles et plus puissantes harmonies ». (Mgr C. Roy)

Le public lettré a entendu ce cantique second, dans *L'Envol des Heures*, paru en 1919. — « Ce nouvel ouvrage de l'abbé Lacasse prouve que son talent est en ascension... Il excelle surtout dans ses tableaux de nature... Ses descriptions sont précises ; ce sont bien les paysages de chez nous qui s'y peignent. L'abbé Lacasse est un de nos meilleurs poètes ». (Henri d'Arles)

En 1927 parut un troisième recueil de vers intitulé : *Les Heures sereines* ». Voici ce qu'en pense M. le Juge Rivard qui en a écrit la préface : « Le talent du poète a grandi ; l'œuvre qu'il donne aujourd'hui est peut-être celle où paraissent le mieux ses deux qualités principales : il ne chante jamais pour le seul plaisir de chanter, et, quelque développement auquel son inspiration l'entraîne, il ne laisse jamais d'y mettre une pensée, parfois profonde, toujours juste ; et d'autre part, son vers, au rythme souple et varié, garde la forme correcte qui seule peut assurer au poète une sûre expression de son idée ».

« Rarement nous avons rencontré, sous une plume canadienne, des strophes aussi sûrement balancées, des phrases aussi nettement françaises que dans *Les Heures sereines* ». (Marc Citoleux, de la Revue des poètes, à Paris)

Morin (Paul), 1889. — Paul Morin, avocat, docteur de l'Université de Paris (1913), membre de la Société Royale, officier d'Académie, est né à Montréal. Il a été

élève des Jésuites (Montréal et Paris), de l'Université Laval, de la Sorbonne. Pour satisfaire son goût très vif de l'exotisme, il fit de fréquents voyages. C'est ainsi qu'il visita la France, l'Italie, la Grèce, le Maroc, l'Algérie, remplissant son âme de neuves visions et de poétiques images. Pendant quelques années, il s'est livré à l'enseignement universitaire. Il réside à Montréal. Ses écrits comprennent une thèse de doctorat : *Les sources de l'œuvre de H. W. Longfellow* (1912) et deux recueils de poèmes : *Le Paon d'Email* et *Poèmes de Cendre et d'Or*. *Le Paon d'Email*, paru en 1911, étonna chez nous le monde des lettres. Rien de pareil encore n'était entré dans la littérature canadienne pour le fond comme pour la forme. Ce recueil, au titre énigmatique, renferme une suite de petits tableaux d'inspiration païenne, en vers parnassiens, avec un luxe de mots rares et sonores qui éclatent çà et là. L'auteur du *Paon d'Email* est un poète des formes extérieures, de la beauté plastique. Il est un artiste ciseleur, qui a le don de voir et de peindre.

Dans *Poèmes de Cendre et d'Or*, la description exotique cède le pas à l'analyse du moi. Il y a là peut-être les plus beaux vers de la poésie canadienne. Ce dernier ouvrage a mérité le premier prix David.

En préparation : *Histoire de l'exotisme dans les lettres françaises. Le Coffret* (XVIII Sonnets).

Charbonneau (Jean), 1875. — J. Charbonneau naquit à Montréal. Il se consacra de bonne heure aux lettres. A peine âgé de vingt ans, il fonda, avec quelques amis, l'École littéraire de Montréal, dont firent partie la plupart des écrivains du temps. En 1912, il publia un volume de poésies : *Les Blessures du cœur*, où « la pensée est souvent trouble et s'égare dans des rêves d'impiété obscure¹ ». En 1912, parut son

1. Mgr C. Roy.

second ouvrage en vers : *L'Age de sang*. Dans ce poème, l'auteur chante avec talent, mais non dans le sens chrétien, les diverses étapes de l'humanité : *L'Age d'or*, *l'Age d'argent*, *l'Age de fer*, *l'Age de sang*.

J. Charbonneau a composé en prose : *Les influences au Canada*, trois volumes couronnés par l'Académie française en 1922. Il a fait paraître en 1925 *L'Ombre dans le Miroir*, série de poèmes à cent titres divers. Le but de l'auteur est de montrer que les illusions de la vie « *Trompent l'homme attentif à leur troublant mirage, Comme à leurs mots mystérieux* ».

Au point de vue du style, *L'Ombre dans le Miroir* pourra plaire à qui « aime la forme littéraire imagée, correcte, très relevée, d'une tenue presque irréprochable et classique. Cette étude sur la nature ne s'élève point au-dessus des hasards du Destin ». (Bulletin bibliographique).

Chopin (Joseph-Fabien-René), 1885. — R. Chopin est né au Sault-au-Récollet. Il a fait ses études secondaires au collège Sainte-Marie, et ses études pour le notariat à l'Université Laval, à Montréal. Il exerce la profession de notaire à Montréal depuis 1909.

Des écrivains de France ont vanté son poème *Le Cœur en exil*, « d'un lyrisme si sincère et d'un art si accompli ». Au Canada, cet ouvrage n'a pas été loué sans réserve. Mgr C. Roy le range sous la même étiquette que *Les Blessures du cœur* de J. Charbonneau.



Delahaye (Guy, de son vrai nom Guillaume Lahaise), 1888. — G. Delahaye, né à Saint-Hilaire-sur-Richelieu, fit ses études classiques au Petit Séminaire de Saint-Hyacinthe, puis au collège des Jésuites (1898-1906) ; fut admis à la pratique de la médecine en 1910 ; alla en 1912, poursuivre ses études à l'Institut Pasteur de Paris.

Le volume de vers qu'il publia en 1910, *Les Phases*, le rattache à l'école des *symbolistes* ou *décadents*, qui a eu comme principaux représentants en France *Stéphane Mallarmé*¹, et *Paul Verlaine*². Ce livre présente une poésie étrange, souvent incompréhensible.

Appréciation de Mgr C. Roy. — « Nous pourrions extraire de multiples endroits du recueil (*Les Phases*) des vers bien faits, très harmonieux, très significatifs, qui nous font regretter que le poète ait si souvent visé le *symbole* laborieux et obscur. Il vaut la peine que ce poète nouveau travaille selon des méthodes conformes à notre génie français : il y a chez lui les ressources et la vigueur d'un beau talent ».

Ouvrons une parenthèse sur **La poésie symboliste ou décadente**, d'après R. Doumic.

« La théorie de l'école symboliste est celle-ci : *des vers ne doivent pas exprimer des idées*. Des vers sont comparables à la musique, qui n'exprime pas des idées, mais qui suggère des sentiments, des états d'âme. La musique ne peut pas exprimer une idée. Essayez un peu de dire en jouant sur le piano : « Le temps est douteux, il faut prendre un parapluie ». Ce n'est pas possible. Mais la musique vous jette dans certains états d'âme, à la fois très vagues, très troublants, très profonds, parfois douloureux, parfois délicieux. C'est justement ce que doit faire la poésie d'après les décadents. Et par conséquent, *un certain nombre de syllabes, qui ne représentent*

1. **S. Mallarmé**, 1842-1898, par horreur de la banalité, est souvent obscur et presque inintelligible. Il voulait seulement *suggérer* et procédait par évocations et par allusions.

2. **P. Verlaine** (1844-1896). Pour ce poète, à la sensibilité malade, la poésie n'est qu'une musique imprécise, aux rimes capricieuses, sans composition, sans éloquence.

aucune idée, mais qui évoquent ou des images ou des sensations, voilà ce que doit être la poésie. Et ils ont fait le catalogue des sensations que peuvent éveiller les syllabes, des rapports qu'il y a entre les voyelles, les couleurs et les sons.....

Ainsi A est noir, E est blanc, I est bleu, O est rouge, V est jaune. Voulez-vous éveiller des images noires ? Vous mettrez beaucoup de « a » dans le vers. Et le noir, c'est l'orgue ; le blanc, c'est la harpe ; le bleu, c'est le violon ; le rouge, la trompette, et le jaune la flûte. L'orgue exprime la monotonie, le doute et la simplesse ; la harpe exprime la sérénité ; le violon, la passion et la prière ; la trompette, la gloire et l'ovation ; la flûte exprime l'ingénuité et le sourire ».

Le vocabulaire des symbolistes est aussi imprécis que celui d'un étranger qui saurait mal notre langue, et leur syntaxe défie la logique et le bon sens. Cette école a fait quelque bruit, mais elle n'a pu subsister devant l'équilibre et la clarté de l'esprit français.

Dreux (Albert, de son vrai nom Albert Maillé), 1887. — A. Dreux, né à Sainte-Thérèse-de-Blainville, étudia d'abord au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse (1900-08), puis à l'École des Hautes Études de Montréal (1910-13).

Il a publié deux volumes de poésies : *Les Soirs* (1910) et *Le Mauvais Passant* (1920). De son premier livre *Les Soirs*, Mgr C. Roy écrit : « M. Albert Dreux ne chante qu'une chose dans les soirs étoilés, ou dans les soirs d'orage : *c'est lui-même* ou plus exactement la passion intime, sans cesse renaissante, *de l'amour*... Voilà tout l'horizon très circonscrit et assurément trop étroit, où se veut mouvoir la pensée, la vie de ce jeune et imprudent aède ». L'éminent critique loue les qualités exquises de l'artiste : âme très délicate, très sensible au rythme, très curieuse d'harmonie, très appliquée à chercher l'expression fine, personnelle, sincère.

Tremblay (Jules), 1879-1927. — J. Tremblay, né à Montréal, est le fils de l'écrivain Remi Tremblay.



Au sortir de l'École Normale Jacques-Cartier, âgé seulement de dix-huit ans, il se lança dans le journalisme. C'est ainsi qu'on le vit rédacteur au *Telegram* de Worcester (Mass.), puis au *Canada français* de Saint-Jean (P.Q.), — au *Canada* de Montréal, — à la *Presse* à la *Patrie*, enfin au *Devoir*.

En 1911, il devint secrétaire de l'Association canadienne - française d'Ontario.

L'année suivante, il fonda, en collaboration avec M. Louis Morisset, le journal *La Justice* pour le maintien et la défense de la langue française en Ontario. Il fut traducteur aux Communes.

J. Tremblay a écrit en poésie : *Des Mots, Des Vers* (1911); *Du Crépuscule aux Aubes* (1917); *Les Ferments* (1917); *Aromes du Terroir* (1918); *Les Ailes qui montent* (1918).

Dès ses premiers poèmes, il se révèle poète parnassien. Mgr C. Roy reconnaît « qu'il y a sur les strophes de M. Tremblay la marque souvent bien distincte et soigneusement ciselée de cet art-là » (l'art parnassien). Il remarque aussi que la poésie de cet auteur « se trouble trop souvent en des images confuses, en des vocables mystérieux, en des idées incohérentes ».

On rappelle souvent de jolies pièces du volume *Des Mots, Des Vers*, entre autres *La Luciole*.

Sur la colline du Pincio, à Rome, un soir, le poète perçoit partout dans la nature le nom de Dieu. Il feuillette pourtant les pages d'un « livre négateur ». Soudain une luciole vint se poser sur le livre entr'ouvert.

*Elle fit scintiller ses stigmates de feu
Partout, sur le feuillet, où vibra le mot : Dieu*

La mort a enlevé subitement aux siens et aux lettres de son pays Jules Tremblay, le 28 novembre 1927. « Elle l'a frappé en pleine vigueur apparente, après une journée passée partie à l'église, partie avec sa famille, partie avec ses livres ». (Le Devoir)

M. Jules Tremblay a beaucoup écrit en prose, de sorte qu'il pourrait être aussi bien classé dans la galerie des prosateurs que dans celle des poètes. Citons parmi ses ouvrages en prose : *Trouées dans les novales* (1921), scènes canadiennes, à bonne couleur locale, vivantes, mais où abondent les mots rares et difficiles, et *Sainte-Anne d'Ottawa* (1925), résumé d'histoire. Il y a dans ce livre des pages dignes de la grande histoire, des portraits et des raccourcis qui révèlent une sûreté de maître. Nous mentionnerons de plus : *Le français en Ontario* (1913), *Une opinion sur la littérature canadienne* (1913), *La sépulture d'Etienne Brûlé* (1915), *L'hôpital public d'Ottawa* (1921), *Autour du roman Les Anciens Canadiens* (1926).

La critique a reconnu dans les ouvrages de J. Tremblay de la poésie de bon aloi, une langue toujours française, une agréable façon d'exposer un sujet.

Coderre (Émile), 1893. — Né à Montréal ; a fait ses études au collège classique de Nicolet et à l'Université de Montréal. Il est pharmacien. Poète délicat, harmonieux et sincère, il laisse parfois glisser des négligences de forme qui déparent de jolies pièces. E. Coderre a publié en 1922 un premier recueil : *Les signes sur le sable*, préface d'Alphonse Desilets ; puis un acte en vers, hors commerce : *Oh ! ces artistes*, en collaboration avec Aimé Plamondon. Il mettra sous presse bientôt un nouveau recueil de poésies intitulé : *La plume au vent*. Il appartient à la Société des Poètes et collabore à plusieurs revues littéraires et scientifiques, dans les deux langues, au pays et à l'étranger.

Robert Choquette, de la Société des Poètes de Québec, a publié en 1925 : *A travers les Vents*, recueil de poèmes, « fruit d'une sensibilité riche et fine, neuve et ardente. Il y a ici de la poésie véritable, qui se manifeste dans l'originalité et l'abondance des images, et il y a de l'art ». (Henri d'Arles) *A travers les Vents* a été couronné par le prix David en 1925.

Francis DesRoches. — Né à Québec en 1895, abandonna très tôt l'étude du droit pour le journalisme. Un recueil de gazettes rimées, intitulé *Chiquenaudes*, un volume de prose : *En Furetant*, et un volume de vers : *Brumes du Soir*, ont révélé son talent littéraire. F. Des Roches est journaliste à « *L'Événement* » de Québec. En 1923, il fut l'un des membres fondateurs de la Société des Poètes canadiens-français, et il en reste le secrétaire perpétuel.

Ulric Gingras : *La Chanson du Paysan* (1917), *Les Guérets en fleurs* (1925).

Jean Nolin : *Les cailloux* (1919). « La juste, l'unanime critique a souri à l'alerte volume de Jean Nolin. Son coup d'essai lui permet des aspirations de maître ». (Alexandre Dugré, s.j.)

Jean Bruchési : *Coups d'ailes* (1922). Cette première envolée dénote de la vigueur et du talent. J. Bruchési est avocat et professeur à l'Université de Montréal.

Louis-Joseph Chagnon (pseudonyme *Louis de Rosale*) : *La Chanson des Erables*, préfacée par le chanoine Émile Chartier. « Pour *Louis de Rosale* — ce sera toujours le vrai nom de ce poète — la poésie est un acte : acte patriotique, en ce que la sienne fait aimer le sol des aïeux ; acte religieux, parce qu'elle s'élève de ce sol jusqu'à la pensée de Celui qui en fit don à nos pères ». (Chan. Émile Chartier)

L'Erable, un des poèmes du recueil, a obtenu en 1924

un diplôme d'honneur au concours de la Revue des Poètes de France.

GENRES EN PROSE

HISTOIRE

« De toutes les formes d'art dont se compose une littérature, c'est, je crois bien, *l'histoire que nos auteurs cultivent avec plus d'assiduité*... Cette disposition d'esprit prouve qu'il y a dans la race un fonds sérieux et solide »¹. Ceux qui ont écrit la grande histoire ne sont pas nombreux, mais les auteurs de monographies et les annalistes abondent. Grâce aux sources de renseignements ouvertes aujourd'hui chez nous, les études historiques sont renouvelées par une recherche plus approfondie du passé. Nos historiens peuvent puiser dans les archives des parlements, des séminaires, des paroisses, les meilleures pièces d'information, les documents authentiques qui appuient leurs travaux : lettres, contrats, mémoires, actes civils, actes religieux, etc. En plus les sociétés historiques, intelligentes et infatigables chercheuses, préparent d'excellents matériaux jusque là enfouis dans l'oubli, et les bibliothèques, publiques ou privées, sont beaucoup plus riches en livres qu'autrefois.

L'Université Laval et l'Université de Montréal projettent une bienfaisante lumière sur notre passé historique par les cours publics d'Histoire du Canada qu'elles ont institués respectivement. Et il se trouve que les titulaires de ces deux chaires sont des hommes d'un mérite supérieur, d'une large et solide érudition et d'une grande noblesse de langage : **M. le sénateur Thomas Chapais à Québec** et **M. l'abbé Lionel Groulx à Montréal**.

1. Henri d'Arles.

Chapais (Thomas) 1858. — Fils de feu l'honorable J.-C. Chapais, sénateur, qui fut ministre des Travaux



publics et de l'Agriculture, T. Chapais naquit à St-Denis de Kamouraska. Il fut un des élèves les plus brillants du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Ses études terminées, il suivit les cours de droit à l'Université Laval. En 1879, à vingt et un ans, il était admis au barreau de Québec. Presque aussitôt on l'appela à remplir les fonctions de secrétaire particu-

lier auprès de l'honorable Théodore Robitaille, alors lieutenant-gouverneur de la province de Québec. En 1884, il prenait la direction du *Courrier du Canada*.

J.-C. Taché, premier rédacteur de cette feuille lui avait écrit le 2 avril 1883. « Sachons aimer la vérité et nous passionner pour le bien. Moi, je m'en vais. Beaucoup d'autres lutteurs des bons combats vieillissent aussi : c'est à vous, jeunes gens, de reprendre la lutte... De toute la génération qui pousse et qui compte beaucoup de bons et beaux talents, c'est vous qui me donnez le plus d'espoir. Si ma plume valait le prix que vous semblez y attacher, et que, sur mon lit de mort j'eusse à la passer à quelqu'un, je vous dirais : Prenez ». Pendant dix-sept-ans, jusqu'en 1901, T. Chapais tint cette plume au *Courrier du Canada*.

Appelé au Conseil Législatif en 1892, il en devint président en 1896. En 1916, l'Université Laval lui confia la chaire d'Histoire du Canada. Il est membre du Sénat depuis 1920.

L'honorable T. Chapais a excellé dans tous les genres littéraires où s'est exercé son talent. Il a été élégant et vigoureux journaliste; il est éloquent orateur, docte et brillant conférencier. « Ses discours et ses conférences sont d'une inspiration toujours haute, d'une pensée tou-

jours sûre d'elle-même, d'une forme très soigneusement préparée». (Mgr C. Roy)

Signalons son Discours à Notre-Dame de Montréal, *sur les Congrès eucharistiques*. « Il a remporté, ce soir-là, un de ses plus beaux triomphes oratoires. Sa pensée s'y est élevée jusqu'à une philosophie de l'histoire aussi large que juste, et l'orateur a fait de main de maître le tableau de la chrétienté nouvelle que reforme, en ces assises internationales, la fraternité eucharistique ». (Mgr C. Roy)

M. Chapais a publié, en 1904, *l'Intendant Talon*, ouvrage qui a été couronné par l'Académie française, et en 1911, *le Marquis de Montcalm*. H. d'Arles écrit au sujet de ce dernier livre : « Je ne sais rien de plus beau que cette œuvre, où les documents officiels alternent avec le journal intime et la correspondance de famille, où l'histoire particulière, et comme la vision d'une âme, se détache, avec un charmant relief, sur le fond des grands événements publics, où les mouvements des armées, la complexité des batailles, sont reconstitués en d'admirables fresques ».

Dans son *Cours d'Histoire du Canada*, M. Chapais prend l'histoire au point où l'a laissée l'abbé Ferland et continue l'œuvre du grand historien. C'est donc la Domination anglaise qu'il raconte, analyse et juge pour la postérité¹. Il est maître de son sujet et le traite de façon supérieure. « Il garde pour lui la poussière des vieux documents et l'ennui de leur lecture ; il donne au lecteur la joie d'une pensée forte, précise qu'appuie de temps à autre une citation précieuse ». (L'abbé E. Dubois)

M. Chapais, historien, a renoué l'époque actuelle aux fortes traditions des lettres canadiennes de jadis ; il a pris place à côté de Garneau et de Ferland, et les a dépassés par la valeur de la documentation et le charme supérieur de sa diction.

1. M. Chapais manifeste un large optimisme envers l'Angleterre dans son administration du Canada. Cette vue de la situation est-elle juste et véritable ? Beaucoup de critiques se permettent d'en douter.

Groulx (L'abbé Lionel-Adolphe), 1878. — L'abbé Lionel Groulx, né à Vaudreuil, appartient à une excellente



famille de souche paysanne, où les traditions vigoureuses de nos ancêtres furent respectées avec amour et fierté. Il fit ses études secondaires au séminaire de Sainte-Thérèse, ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal, puis à Valleyfield, où il fut ordonné prêtre le 28 juin 1903. Dès son ordination, il enseigna les lettres au

séminaire de Valleyfield de 1904 à 1906. Il étudia à Rome, où il obtint son doctorat en philosophie et en théologie, et séjourna une année à l'Université de Fribourg.

De retour au pays en 1909, il revint au séminaire de Valleyfield pour y professer l'histoire et la rhétorique jusqu'en 1915. A cette date, l'Université Laval de Montréal lui confia sa chaire d'Histoire du Canada, fonction qu'il conserve encore aujourd'hui.

En octobre 1920, la Ligue d'Action française s'assurait une précieuse collaboration intellectuelle en confiant à l'abbé Groulx la direction de sa revue mensuelle : « L'Action française ».

L'abbé Lionel Groulx est membre de la Société Royale du Canada et de la Société Historique de Montréal.

L'historien. — L'œuvre historique de l'abbé Groulx est capitale dans sa vie intellectuelle. Il la tient en haute estime. L'histoire est pour lui un magistère qui conserve, transmet la vie et multiplie les forces. Il voit en elle un instrument transcendant *pour maintenir vivante la personnalité d'un peuple, « déterminer les suprêmes fidélités » et rallier les âmes*, malgré les distances, *dans une « essentielle fraternité »*. Triple rôle auquel l'historien a « restitué la plénitude », grâce à son talent d'évocation, à la sûreté de ses synthèses, et à la perspicacité de ses commentaires.

L'un de nos plus francs critiques, Olivar Asselin a salué en l'abbé Groulx « un maître de la recherche historique, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexion et d'énergies patriotiques¹ ».

Un collaborateur de l'Action française écrivait récemment² : « Chez l'abbé Groulx, l'historien se double de la clairvoyance d'un chef. Il ne se borne pas à évoquer le passé ; il explique le présent ; il indique les solutions de l'avenir. C'est pourquoi son œuvre atteindra plusieurs générations ».

L'abbé Groulx achève une série d'ouvrages historiques dont l'ensemble formera une magnifique synthèse de notre histoire nationale : *La naissance d'une race* (1608-1760), évolution où se dégagent nettement les traits distinctifs de la personnalité nationale du peuple canadien-français ; *Lendemain de conquête* (1760-1766), récit poignant de la résistance opiniâtre d'une poignée de vaincus devant la politique d'assimilation du vainqueur ; *Vers l'émancipation*, Tome I, (1766-1774), récit des premiers

1. *L'Oeuvre de l'abbé Groulx*, par Olivar Asselin, Bibliothèque d'Action française.

2. *Dix ans d'Action française*, voir préface par Albert Lévesque.

succès de nos ancêtres dans la conquête de leurs libertés religieuses et nationales. Six autres tomes suivront sous le même titre, marquant, en ses diverses étapes, l'émancipation de notre peuple jusqu'à l'époque d'épanouissement relatif : la Confédération ; *La Confédération canadienne*, étude sereine et clairvoyante des origines de la Confédération actuelle, de ses causes et de sa nature ; *Nos luttes constitutionnelles*, synthèse des débats politiques qui ont accompagné la conquête de nos droits et de nos libertés ; *Chez nos ancêtres*, douce évocation de la vie familiale et paroissiale, champêtre et militaire de nos aïeux.

L'apôtre. — L'abbé Groulx n'est pas un simple historien, curieux du passé, c'est un homme d'œuvres que captivent les problèmes de l'heure et les inquiétudes de l'avenir. Attaché depuis sept ans à l'« Action française », il est devenu l'animateur de la jeunesse.

Le premier grand ouvrage qui a mis au jour son souffle apostolique, c'est *Une croisade d'adolescents* (1912), où l'auteur raconte les premiers ralliements de la génération de 1900 en vue d'une réaction. Entraîné par une même inspiration d'apostolat religieux et patriotique, l'abbé Groulx a publié une série d'opuscules : *L'éducation de la volonté en vue du devoir social* (1906), *Petite histoire de Valleyfield* (1913), *Ceux qui viennent* (1914), *L'histoire canadienne* (1917), *Pour l'Action française* (1918), *Si Dollard revenait* (1919), *Méditation patriotique*, *La France d'Outre-mer*, conférence prononcée à Paris le 2 février 1922. Il a réuni en volumes plusieurs autres conférences de même nature sous les titres *Notre maître le passé* (1924) et *Dix ans d'Action française* (1926). Ajoutons qu'il a été le grand promoteur de la « fête de Dollard » au Canada français et qu'il a su, chaque mois, donner à l'Action française une intensité de vie et une dignité

de ton jusqu'alors inconnues dans nos annales intellectuelles. De nos hommes d'œuvres, c'est peut-être celui dont la doctrine et les actes offrent un plus fidèle exemple d'unité et de désintéressement.

Le conteur. — L'abbé Groulx décrit avec un charme entraînant les petites choses si attachantes de chez nous : *Les Rapailages* ont obtenu un succès bien mérité. La personnalité et la poésie qui embaument chaque page en font une œuvre qui restera.

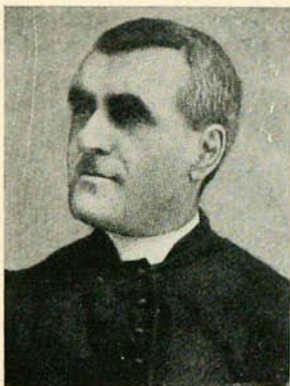
Le conteur aborde avec non moins de vigueur les récits de longue haleine. Son roman *L'Appel de la Race*, publié sous le pseudonyme d'*Alonié de Lestres*, a été l'objet de vives discussions. Il déborde de vie et d'enthousiasme. La thèse audacieuse est développée avec vigueur. C'est l'expression de toute une doctrine nationale et l'exposé de l'un de nos plus douloureux problèmes : le mariage mixte et ses conséquences sociales. *L'Appel de la Race* est un maître volume que l'on ne peut ignorer.

Gosselin (L'abbé Auguste), 1843-1919. — L'abbé A. Gosselin est né à Saint-Charles de Bellechasse. Il fit ses études au séminaire de Québec. Ordonné prêtre en 1866, il fut successivement secrétaire à l'Archevêché (1866-68) ; vicaire à la basilique, un an ; premier curé de Pont-Rouge¹ (1869-1886) ; curé de Saint-Ferréol² (1886-1893). Il se retira alors dans sa paroisse natale pour se livrer librement à ses travaux historiques. Depuis l'année 1890, où il publiait en deux volumes la *Vie de Mgr de Laval*, l'abbé Gosselin n'a cessé d'étudier et de faire connaître l'histoire de l'Église du Canada. Son

1. C. de Portneuf.

2. C. de Montmorency, sur le Saint-Laurent. Très jolies chutes dans les environs.

œuvre historique est considérable. Il a publié : *Le docteur Labrie*, *Le journal d'un voyage en Europe et en Terre-*



Sainte, *Au pays de Mgr de Laval* : lettres de voyage ; — *Henri de Bernières*¹, *Jean Bourdon*², *Jean Nicolet*³, *La mission du Canada avant Mgr de Laval*. Puis il commença une série de monographies épiscopales : *Mgr de Saint-Valier*, *Mgr de Mornay*, *Mgr Dosquet*, *Mgr de l'Auberivière*, *Mgr de Pontbriand*. En 1916, il fit paraître *L'Eglise du Canada après la conquête*, de 1760 à 1785, une

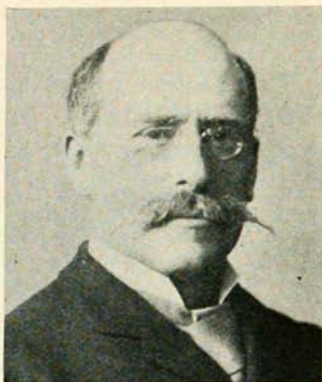
période de vingt-cinq ans. En 1917, un second volume continuait le premier, sous le même titre, jusqu'à 1789. Malgré certaines imperfections qui accusent un travail trop hâtif : le manque parfois de sens critique et de vue d'ensemble, le style trop peu varié, l'abbé Gosselin se signale, dans ses œuvres, par une documentation abondante, par un souci constant et généralement heureux d'impartialité et de vérité. A ces qualités fondamentales, on peut joindre celles de la clarté dans l'exposition, de l'aisance et de la sobriété du style.

1. Premier curé de Québec.

2. *Jean Bourdon*, ingénieur et homme de lois, un des premiers colons de la Nouvelle-France, fortifia Québec. Membre du conseil souverain en 1663, il fut destitué injustement en 1665 par M. de Mézy et renvoyé en France. Sa famille resta au Canada.

3. *Jean Nicolet*, célèbre explorateur, arrivé au Canada en 1618 ; découvrit le Wisconsin et le Michigan occidental, et laissa son nom à la ville de Nicolet. Il se noya dans l'anse de Sillery en 1642.

De Celles (Alfred), 1842-1925. — A. De Celles, né à Saint-Laurent, près de Montréal, a fait un brillant et solide cours d'études au Petit Séminaire de Québec. Il n'était encore qu'élève de quatrième lorsqu'on lui confia le soin et la direction de la bibliothèque des élèves du Petit Séminaire. Dans le même temps, il était aussi chargé de la principale direction de *L'Abbeille*, petite feuille hebdomadaire, rédigée par les élèves du séminaire.



Il préludait ainsi, à dix-neuf ans, aux deux principales fonctions qu'il devait remplir plus tard sur un plus grand théâtre. En effet, il était au milieu de sa dernière année de philosophie, lorsqu'il fut appelé, en 1867, par l'honorable Cauchon, à entrer au *Journal de Québec*; il y resta jusqu'en 1872. Il passa ensuite à la *Minerve* de Montréal pour plusieurs années.

En 1880, on lui offrit la position d'Assistant-bibliothécaire du Parlement, devenue vacante par le décès de Gérin-Lajoie; il l'accepta d'autant plus volontiers qu'elle était plus conforme à ses goûts et à ses aptitudes. En 1885, il devint Bibliothécaire en chef du Parlement fédéral. Le choix ne pouvait être meilleur, car A. De Celles possédait toutes les qualités intellectuelles, morales et sociales que requiert l'exercice de cette charge si importante.

« Ses études et ses vastes connaissances lui permettaient de se tenir au courant de tout ce qui se publie d'important dans les différents pays, d'en contrôler la valeur pour en enrichir au besoin la

bibliothèque... Il n'excluait pas de cette bibliothèque des ouvrages sujets même à beaucoup d'objections, mais il avait horreur des obscénités et aurait sacrifié plutôt sa position que de faire de notre bibliothèque nationale un antre de pornographie.

Avec quel tact et quelle courtoisie n'était-il pas toujours à la disposition des visiteurs et des députés ! ne recevait-il pas les clients ordinaires de la bibliothèque » !

A. DeCelles a publié des études historiques intitulées : *Papineau* (1905), *Lafontaine et son temps*, *Cartier et son temps* (1907). Son style est clair et sobre, mais il sacrifie trop aux vues générales, lesquelles elles-mêmes ne s'appuient point sur une enquête historique assez complète.

A. DeCelles a écrit aussi une histoire générale des *Etats-Unis*.

Gosselin (Mgr Amédée), 1863. — Mgr A. Gosselin, né à Saint-Charles de Bellechasse, fit ses études à



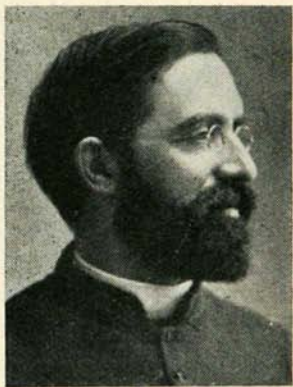
Québec, où il fut ordonné par le Cardinal Taschereau le 31 mai 1890. Lorsqu'il publia, en 1911, *L'Instruction au Canada sous le régime français*, il était archiviste et professeur d'Histoire du Canada au séminaire de Québec et à l'Université Laval.

Son livre est fait avec un véritable esprit scientifique. On n'y trouve pas « une affirmation qui ne s'appuie

sur un texte original et authentique : toutes les assertions sont contrôlées, discutées et pesées, grâce à un sens critique assez rare chez nous ». (Chan. Em. Chartier). Mgr A. Gosselin est aujourd'hui recteur de l'Université Laval.

Les histoires particulières et locales se multiplient dans notre littérature; les monographies de toutes sortes s'ajoutent les unes aux autres; les études de détail passionnent de plus en plus notre génération. Parmi tant d'écrivains de la *petite histoire*, plus attachante que la *grande*, par certains côtés, et souvent mieux goûtée, nous citerons :

Auclair (L'abbé Élie-Joseph), 1866. — L'abbé Elie-J. Auclair est né à Montréal. Il a passé son enfance et fait ses années d'école à Saint-Vincent-de-Paul (Ile Jésus) et à Saint-Lazare (Vaudreuil). Il suivit son cours classique au collège de Montréal et au séminaire de Sainte-Thérèse, et le termina en 1888 avec le grade de bachelier ès arts. Il fit sa théologie au Grand Séminaire de Montréal, où il passa avec succès ses examens de baccalauréat en droit canon et de licence en théologie (Laval).



Il fut ordonné prêtre à Montréal le 15 août 1891. Il passa quatre ans à Rome et un an à Paris, d'où il revint en 1896 docteur en théologie et en droit canon. Au ministère à Saint-Jean-Baptiste et à Saint-Joseph à Montréal de 1896 à 1900. Professeur de lettres à Sherbrooke de 1900 à 1905. Aumônier à l'Académie Saint-Louis-de-Gonzague en 1905-1906. A l'Archevêché de Montréal de 1906 à 1922, rédacteur à la *Semaine religieuse* (1900-1923) et directeur de la *Revue Canadienne* (1908-1923), promoteur de la foi et défenseur du lien devant la curie archiépiscopale, fut l'un des secrétaires du comité du congrès eucharistique (Montréal) de 1910 et du congrès du Parler français (Québec) en 1912. Retiré

à Saint-Polycarpe (Soulanges) depuis octobre 1922. Il est membre de la Société Royale du Canada, de la Société Historique de Montréal et de la Société du Parler français de Québec.

Outre ses nombreux articles dans les revues qu'il a dirigées et dans plusieurs autres, l'abbé Auclair a écrit plusieurs volumes. Ses principaux ouvrages historiques sont : *Vie de Mère Caron* (1908), *Histoire des Sœurs de Sainte-Anne* (1922), *Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang* (1923), *Histoire de Saint-Jean-Baptiste de Montréal* (1924), *Histoire de Verdun de Montréal* (1925), *Histoire des Cèdres* (1927), *Histoire des Sœurs de la Miséricorde* (sous presse en 1927). On lui doit encore : *La foi dans ses rapports avec la raison*, *Le mariage clandestin devant la loi*, *Articles et Etudes*, *Les fêtes de l'Hôtel-Dieu* (1909), *Prêtres et religieux du Canada* (deux volumes — 1914 et 1924), *Pau, Fayolle et Foch*, *Louis-Amédée Derome*, *L'Histoire d'Embrun* et *Les fêtes du 75e de la Saint-Jean-Baptiste* (ces deux derniers écrits en collaboration).

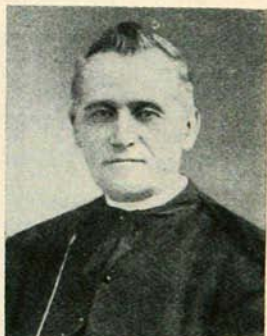
« Depuis plus de vingt ans, l'abbé Elie-J. Auclair s'est fait apprécier du public canadien par différents ouvrages d'ordre historique, philosophique et social qui le placent au rang de nos meilleurs écrivains. On admire son souci de la doctrine, sa pensée fine et déliée, son érudition, sa verve, son style d'une aisance et d'une tenue toujours élégante. (Mgr Camille Roy)

Lindsay (Mgr Lionel Saint-Georges), 1849-1921. — Mgr Lindsay, né à Montréal, d'un père écossais et d'une mère canadienne-française, fut tout entier Canadien

français par le cœur. Il étudia à Québec où il fut ordonné en 1875. Préfet des études et professeur au collège de Lévis (1875-1883) ; étudiant à Rome pendant deux ans ; puis de nouveau professeur et préfet des études au collège de Lévis (1885-93), il fut appelé à l'archevêché de Québec comme secrétaire, et depuis 1907, il était secrétaire-archiviste. Il publia en 1900 *L'Histoire de Notre-Dame de Lorette*¹ en la Nouvelle-France.

« On voit dans cet ouvrage le goût du détail, ce souci de la précision, ce sens du passé historique, qui étaient quelques-unes des qualités les plus précieuses du talent de Mgr Lindsay ». (Mgr C. Roy)

Dugas (L'abbé Georges), 1833. — Né à Saint-Jacques-de-l'Achigan, l'abbé G. Dugas fit ses études au collège de L'Assomption; fut ordonné à Varennes par Mgr Taché, le 5 avril 1862, et fut aumônier de l'hospice de Varennes, de 1862 à 1866. Il passa ensuite à Saint-Boniface de Manitoba comme directeur du séminaire (1866 - 1869) ; fut curé de la cathédrale (1869-1878) ; — aumônier du Pensionnat (1878-1888). Il prit sa retraite en 1888 à



Sainte-Anne-des-Plaines où son frère, l'abbé J.-Euclide était curé. A la mort de celui-ci, en 1915, il se retira à la Providence de Saint-Lin.

¹ Lorette est un village situé à trois lieues à l'ouest de Québec, habité principalement par les Indiens de la nation huronne convertis à la religion catholique. On prétend que la petite église du village a un air de ressemblance, par sa forme et ses dimensions, avec la *Sancta Casa*, en Italie, d'où vient le nom de Lorette donné à ce village.

L'abbé G. Dugas a écrit: *Histoire de l'Ouest Canadien*, de 1822 à 1869. Cette histoire n'est autre que le développement lent et laborieux du premier noyau de colonisation française jeté à l'extrémité nord de l'Amérique Septentrionale, au milieu des tribus sauvages ; on y suit pas à pas l'œuvre de civilisation chrétienne fondée au Nord-Ouest par Mgr Provencher¹. L'auteur, historien bien documenté, a fait passer dans ces pages toute sa foi d'apôtre, Nous avons encore de l'abbé G. Dugas : *Un voyageur des pays d'en haut, Le mouvement des Métis à la Rivière-Rouge, en 1869, Légendes du Nord-Ouest*.

Ce sont là des livres où la sincérité de l'auteur ajoute encore à l'intérêt des narrations.

Maurault (Olivier, p.s.s.), 1886. — M. Olivier Maurault est né à Sorel où son père exerçait la profes-



sion d'avocat. Il fit ses études au collège et au Grand Séminaire de Montréal, fut ordonné prêtre en 1910 et entra au noviciat sulpicien d'Issy-les-Moulineaux. Il suivit ensuite pendant deux ans les Cours de l'Institut Catholique à Paris, comme élève libre de la Faculté des Lettres.

¹ Mgr Provencher, né à Nicolet en 1787, partit comme missionnaire en 1818 pour évangéliser le Nord-Ouest, poursuivit son œuvre au prix d'héroïques sacrifices ; — fut le premier évêque de Saint-Boniface, en 1847 ; — mourut à Saint-Boniface en 1853.

Professeur au collège de Montréal de 1913 à 1915, vicaire à Saint-Jacques de 1915 à 1926, il est depuis cette époque curé de Notre-Dame.

Il a collaboré au *Foyer*, à *La Revue Canadienne*, à *L'Action française*, à *La Revue Trimestrielle Canadienne*, à *La Vie Nouvelle*, à *L'Encyclopédie de la jeunesse*. Dans son œuvre, on peut distinguer :

Les sujets historiques : *Le Petit Séminaire de Montréal* (1910), *François Dollier de Casson*¹ (1919), *Saint-Jacques de Montréal* (1923), *L'Ecole Polytechnique de Montréal* (1923), *La Congrégation Irlandaise de Montréal*, *La Compagnie de Saint-Sulpice*, *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, *Saint-François d'Assise-de-la-Longue-Pointe*, *Le Vieux Séminaire*, *Le Fort des Messieurs* (1924), *Le Bienheureux André Grasset de Saint-Sauveur et sa famille* (1927).

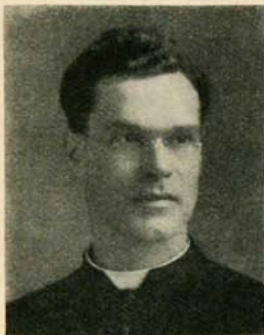
Les sujets littéraires et artistiques : *Notre-Dame de Montréal* (1920), *La Basilique de Montréal*, *Vieux papiers*, *Universités et Universitaires*, *Charles Gill*, *L'Art au Canada*, *Joseph Marmette*.

On a écrit de M. Maurault que ses renseignements sont exacts, que ses appréciations artistiques ou littéraires sont remarquables de justesse, que sa phrase est claire, sobre, délicate.

Il est souvent l'orateur de la circonstance. Sa parole nette et vibrante s'harmonise toujours avec de nobles et justes pensées.

1. Troisième Supérieur de Saint-Sulpice, et grand vicaire de Mgr de Laval ; — fut d'abord militaire et servit sous Turenne en qualité de capitaine de cavalerie ; fut reçu à Saint-Sulpice en 1657 ; — vint au Canada en 1665 ; — prit un grand soin des Sauvages et mourut à Ville-Marie en 1701. Auteur d'une *Histoire de l'Ile de Montréal*.

Dubois (L'abbé Émile), 1882. — L'abbé E. Dubois, né à Sainte-Thérèse, fit ses études au collège de sa paroisse natale et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné en 1907, après trois ans d'étude à Rome et à Paris, il est depuis 1910 professeur de rhétorique au collège de Sainte-Thérèse.



Il a publié, en 1920 : *Chez nos frères les Acadiens*. « L'auteur a fait un *Pèlerinage au Pays d'Evangéline*, et il nous en rapporte un beau livre où la partie vraiment neuve est

constituée par le récit de ce qu'il a vu et entendu. Cet ouvrage est d'une lecture facile et il abonde en renseignements intéressants¹ ». L'abbé E. Dubois a fait paraître encore : *Autour du métier* (1922), recueil d'articles sur les œuvres du terroir et la vie canadienne. On lit à la première page cette inscription significative des intentions de l'auteur : *A la mémoire de celle dont les doigts agiles, infatigables, sur un large métier de chêne, ont tissé amoureusement la solide étoffe du pays de mes habits d'enfance, ma mère, je dédie, à mon tour ces rudes² pièces d'étoffe du pays, cousues entre elles, simplement, par le fil d'or de l'amour pour les vieilles gens et les vieilles choses de chez nous* ». Dans une première partie, l'auteur étudie nos vieux airs canadiens et nous sert des études critiques sur quelques-uns de nos meilleurs auteurs. Dans la deuxième partie : *Bribes d'histoire*, il se fait professeur d'énergie et de fierté nationale. Voilà ce qui se trouve tout autour

1. Henri d'Arles.

2. Un critique (E. Bilodeau) observe qu'il y a dans cette inscription un mot de trop, le mot *rude*, « qui se trouve là-dedans sans le moindre droit ». N'est-ce pas là une fine louange ?

du métier filialement vénéré par M. l'abbé Dubois. E. Bilodeau caractérise cet ouvrage : « une œuvre diserte et bien parlante ».

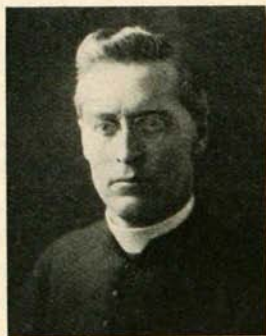
Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse a célébré en 1925 le centième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, l'abbé Émile Dubois a mis au jour l'histoire de cette importante maison d'éducation. « Il a su peindre, dans cette monographie, ou plutôt buriner les mâles figures de ses héros... Il raconte avec vivacité, il mêle ses réflexions au récit ; c'est l'histoire teintée de lyrisme et d'éloquence ». (Abbé F. Charbonnier)

L'abbé Dubois vient de publier un volume intitulé *Souvenirs téresiens*, où est recueilli pieusement tout ce qui touche aux grandes fêtes, aux grands anniversaires et aux grands souvenirs de son Alma Mater.

Desrosiers (L'abbé Louis - Adélarde), 1873. — L'abbé L.-A. Desrosiers est né à Lanoraie. Son père était cultivateur. Il étudia à Joliette et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné en 1898, il devint immédiatement le secrétaire particulier de Sa Grandeur Mgr Bruchési.

En 1901, il alla étudier à la Sorbonne et revint au pays en 1904, après avoir brillamment conquis la licence ès lettres. Il fut alors chargé du

cours de rhétorique au collège de Joliette. Dès l'année suivante (1905), le Conseil de l'Instruction publique l'appela à l'École Normale Jacques-Cartier comme Assistant-Principal, fonction qu'il remplit jusqu'en 1913, époque où il passa à la charge de Principal.



Le premier ouvrage que publia l'abbé L.-A. Desrosiers, en 1909, fut *Les Ecoles Normales primaires de la province de Québec*, narration précise et captivante des débuts et des vicissitudes de l'enseignement primaire. Dans cette histoire, au cours des événements, s'encadre, en manière de repos, toute une galerie de nos plus remarquables éducateurs disparus: J.-F. Perreault¹, le docteur Labrie, les surintendants Meilleur et Chauveau, les abbés Lagacé² et Verreau, ces pères de l'éducation. En 1911, l'abbé Desrosiers fit paraître, en collaboration avec l'abbé Fournet³ de S.-Sulpice: *La race française en Amérique*.

Dans les dix chapitres que forment les 320 pages de l'ouvrage, les auteurs étudient la formation, le développement et l'état actuel des six groupes canadiens français de l'Amérique du Nord: *Québec*, *l'Acadie*, *l'Ontario*, *l'Ouest canadien*, *la Nouvelle-Angleterre* et *l'Ouest américain*. — Ce livre amplement documenté est, « une revue de nos forces nationales et catholiques⁴ ». Il a été écrit par deux patriotes et par deux artistes.

En 1925, a paru la troisième édition entièrement refaite de *l'Histoire du Canada*, par l'abbé A. Desrosiers et Camille Bertrand, archiviste paléographe aux archives nationales. Cette histoire joint à l'intérêt du récit une belle ordonnance des faits et une riche et sûre documentation, un style clair et ferme. Plusieurs maisons d'enseignement secondaire en ont fait leur Manuel.

1. Joseph-François Perreault, 1753-1844, protonotaire du district de Québec, l'un des plus grands zélateurs laïques de l'éducation au Canada.

2. L'abbé Pierre Lagacé, 1830-1884, Principal de l'École Normale Laval, à Québec, de 1871 à 1884.

3. L'abbé Fournet, né à Clermont-Ferrand en 1867, vint au Canada en 1893; décédé en 1917.

4. L'abbé Perrier.

Couillard-Després (L'abbé Azarie-Étienne), 1876.—

L'abbé A. Couillard-Després, de la Société Royale du Canada, né à Saint-Albans, dans le Vermont, a fait ses études à Saint-Hyacinthe et au Grand Séminaire de Montréal; a été ordonné prêtre le 29 juin 1905 ; est aujourd'hui curé à Saint-Paul d'Abbotsford, dans le comté de Rouville. Travailleur intelligent et actif, il est l'auteur de plusieurs monographies historiques où la solidité de l'érudition se joint aux charmes d'un style animé, souple et coloré.



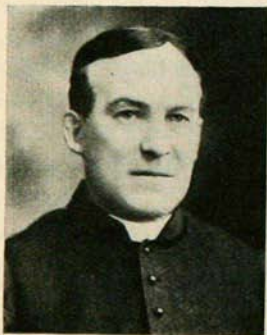
En 1907, il a publié *La première famille française au Canada*. Il s'agit dans ce livre de Louis Hébert, de Guillaume Couillard, et des nombreux personnages qui entourent, encadrent le premier colon canadien, et qui furent les vrais créateurs de notre vie française.

Il a fait paraître en 1909 : *Autour d'une auberge*, roman destiné à combattre l'alcoolisme ; en 1912 *Histoire des seigneurs de la Rivière-du-Sud et de leurs alliés Canadiens et Acadiens*. Ce livre rappelle le souvenir des descendants de Louis Hébert qui ont fondé les seigneuries de la Rivière-du-Sud, de Beaumont, de L'Islet-Saint-Jean, de Lespinay. On a de lui encore : *Louis Hébert et sa famille* (1914) et une autre édition en 1917.

L'abbé A. Couillard-Després a été le promoteur du monument érigé à son ancêtre, Louis Hébert, et le président du comité qui fut chargé de mener à bonne fin cette œuvre patriotique. Ses autres ouvrages sont : *Manifeste en faveur du monument Hébert* (1916), *Histoire de la*

famille et de la seigneurie de Saint-Ours, 2 volumes (1915 et 1916), *Noblesse de France et du Canada* (1916), *Observations sur l'histoire de l'Acadie française de M. Moreau*, réfutation et mise au point (1919), *Les fêtes du IIIe centenaire de Louis Hébert* (1920), *Louis Couillard de Lespinay*, mémoire pour la Société Royale du Canada (1922), *En marge de la Tragédie d'un peuple de M. Emile Lauvrière ou erreurs historiques* (1925), *Histoire de Sorel*, de ses origines à nos jours, (1926). En préparation : *Charles de Saint-Etienne de la Tour* ou *l'Histoire de l'Acadie à son berceau*.

Caron (L'abbé Ivanhoé), 1875. — *L'abbé I. Caron*, né à l'Islet, fit ses études à Québec, et fut ordonné en 1900. Étudiant à Rome (1901 - 1904), d'où il revint docteur en théologie de la Propagande et docteur en philosophie de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, il exerça le ministère à Québec, puis devint missionnaire-colonisateur ; est aujourd'hui sous-archiviste de la province de Québec.



L'abbé I. Caron a publié : *La Colonisation du Canada sous la domination française* (1916) et *La Colonisation de la province de Québec : débuts du régime anglais (1760-1791)*. On peut dire que tout ce qui touche de loin ou de près à l'intéressante question de la colonisation sous le régime français, se trouve dans le premier volume. Le second a valu à son auteur le deuxième prix David.

Le Droit d'Ottawa juge ainsi ce livre : « Nous avons dans le volume de l'abbé I. Caron un excellent résumé de tous les événements mémorables qui ont présidé à la renaissance de notre pays sous le régime anglais. Les tableaux vivement tracés et complets de détails, sans être surchargés, sont d'un intérêt exceptionnel. Nos compatriotes trouveront profit à lire ces pages vivantes, bien qu'elles appartiennent au passé, parce que l'auteur sait y rapporter les traits qui frappent et importent, parce que nous ne pouvons faire autrement que revivre, avec nos aïeux, ces scènes orageuses de notre histoire, d'où ils sortirent quand même victorieux ».

M. l'abbé I. Caron a aussi édité : *Le journal du chevalier de Troyes à la Baie d'Hudson en 1666*, avec une introduction historique et de nombreuses notes explicatives. « Encore une heureuse et singulièrement attachante contribution à l'histoire de notre pays, dont il faut louer et féliciter sans réserve l'actif missionnaire-colonisateur qu'est I. Caron », écrivait l'abbé J.-E. Auclair, dans la *Revue Canadienne* de janvier 1919.

En 1927, l'abbé I. Caron fit paraître le second volume de *La Colonisation de la province de Québec*, de 1791 à 1815. L'ouvrage porte en sous-titre : *Les Cantons de l'Est*. L'auteur a su donner à son histoire un vif intérêt, en la présentant sous l'aspect d'un drame, et une forte autorité, en appuyant tous ses dires sur les meilleurs renseignements, comme on peut le voir par la liste des sources qu'il présente aux lecteurs.

Bellemare (L'abbé Joseph-Elzéar), 1849-1924. — L'abbé J.-E. Bellemare, né à Yamachiche, fut professeur de sciences naturelles au séminaire de Nicolet, exerça le ministère dans diverses paroisses, et devint curé de la Baie-du-Febvre¹ en 1898. Il a écrit une remarquable monographie de cette vieille paroisse, avec des notions généalogiques sur ses plus anciennes familles. M. l'abbé Bellemare est un écrivain de valeur. Son récit est vivant et d'une lecture entraînante. *L'Histoire de la Baie-du-Febvre* peut servir de modèle à tous ceux qui entreprennent des monographies paroissiales. Non

1. Comté de Yamaska.

moins méritante est l'*Histoire de Nicolet* du même auteur. La mort ne lui permit pas d'achever son œuvre; il fit paraître un premier volume, le second était en manuscrit quand il mourut. On vient de le publier; le sous-titre qu'il porte : *La Seigneurie*, marque les limites d'un cadre, et ce cadre est rempli. Cette œuvre posthume est, comme la précédente, d'un grand mérite.

Douville (Mgr Joseph-Antoine), 1838 - 1912. — Mgr J.-A. Douville, né à Sainte-Anne-de-la-Pérade, fut professeur, préfet des études et supérieur au séminaire de Nicolet. Il a publié, en 1903, *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet*, deux volumes qui renferment l'histoire des cent ans d'existence de cette institution. Cet ouvrage intéresse par la quantité et la valeur des renseignements fournis et par la forme correcte et châtiée du récit.

Lecompte (Le Père Édouard, s.j.), 1856. — Le Père E. Lecompte est né à la Côte-des-Neiges. Après son cours d'études au collège de Montréal, il entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat du Sault-au-Récollet, le 30 juillet 1876.



Il fit ses études littéraires en France (1878-1880), sa philosophie en Angleterre, trois ans, sa théologie au Canada, (1884-1888); fut ordonné prêtre au Gésu, le 31 juillet 1887.

Il exerça dans la Compagnie plusieurs fonctions importantes : il fut maître des novices, supérieur de la Mission du Canada, provincial de la Province du Canada, recteur du collège de Saint-Boniface. Depuis 1914, il

mène une vie retirée, mais féconde pour les ouvrages de l'esprit, à la Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe.

Outre de nombreux articles dans *La Vie Nouvelle* et autres revues, le Père Lecompte s'est fait connaître dans le monde des lettres par les livres et les tracts suivants : *Les Jésuites du Canada au XIXe siècle* de 1842 à 1872, *Nos Voyageurs*, l'auteur veut parler ici des voyageurs de commerce ; *Sir Joseph Dubuc*, histoire d'un petit Canadien français, appartenant à une pauvre mais très chrétienne famille, et qui parvint aux plus hautes charges de son pays, par la force de sa volonté persévérante secondée par un beau talent, et entretenue par de profondes convictions religieuses. *Sir Joseph Dubuc* est un ouvrage de première valeur par le style sobre, élégant, attique même et par les leçons d'énergie, de piété, de patriotisme qui s'en dégagent. Les autres ouvrages du Père Lecompte sont : *Une vierge iroquoise, Catherine Tekakwitha*, *Les anciennes Missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, de 1611 à 1800, *Les Missions modernes de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, et les tracts ci-dessous : *Le premier Patron du Canada*, *Les Retraites fermées au Canada*, *Notre-Dame-de-Liesse*, *La Y.M.C.A.*, *Mgr François de Laval*, *Saint Pierre Canisius*, *Catherine Tekakwitha*, une brochure illustrée, qui a été traduite en anglais sous le titre de *Kateri Tekakwitha*.

Allaire (L'abbé Jean-Baptiste-Arthur), 1866. — L'abbé J.-B.-A. Allaire, né à Saint Barnabé sur Yamaska, a fait ses études à Saint-Hyacinthe, devint bachelier ès lettres de l'Université Laval, fut ordonné prêtre en 1890; est aujourd'hui archidiacre à l'évêché de Saint-Hyacinthe.

Il a publié en 1905 *l'Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*. « Dans le domaine de l'histoire nationale, cet ouvrage peut être compté parmi les travaux les

plus judicieux, les mieux documentés et même les plus intéressants. Il touche, spécialement de fait, à une période



très mouvementée et des plus critiques qu'ait traversée notre pays sous la domination anglaise : l'insurrection de 1837-38, et devient ainsi d'un intérêt non seulement local, mais vraiment *canadien*, dans le sens du mot¹». L'abbé J.-B. Allaire est aussi l'auteur du *Dictionnaire Biographique du Clergé canadien français*, depuis les

premiers jours de la colonie jusqu'en 1920 (4 volumes).

Actuellement, il prépare un cinquième volume pour mettre l'ouvrage à date. Auteur de plusieurs livres pratiques de sociologie, il a été le fondateur et le rédacteur du journal hebdomadaire : *La Coopération agricole*, pendant toute sa durée de 1916 à 1921. En 1910, il a fait paraître *Nos saints patrons : saint Thomas d'Aquin*, patron des écoles, *sainte Cécile*, patronne des musiciennes, et *saint Jean-Baptiste*, patron des Canadiens français.

Magnan (L'abbé Aristide), 1863. — L'abbé A. Magnan, né à Sainte-Ursule, comté de Maskinongé, est aujourd'hui curé au Lac-Noir, comté de Mégantic. Il a publié, en 1902, *Essai d'Apologétique* ; en 1905, *Catéchisme de la messe* ; en 1912, *l'Histoire de la Race Française aux Etats-Unis*, ouvrage bien documenté et bien écrit, démonstration éloquentes des droits qu'a la langue française d'être maintenue dans la famille, à l'école et à l'église en Amérique. Le second ouvrage historique du même

1. *Messenger* du S. C. 1907

auteur a paru en 1925: *Notre-Dame-de-Lourdes de Fall River, Mass.* Cette histoire, écrite avec une maîtrise incontestable, est un beau témoignage du rôle bienfaisant de la paroisse franco-américaine conservatrice de la langue et de la foi.

En préparation : Noblesse et couardise, roman historique tiré de l'Histoire de la Nouvelle-France par le Père Charlevoix.



Le Père Hugolin-Marie, o.f.m. (Stanislas Lemay), 1877 — Né à Knowlton, mais a vécu à Coaticook où s'établit sa famille. Le Père Hugolin est bien connu comme apôtre de la *Tempérance*. Il a mis son cœur, sa parole éloquente et son beau talent d'écrivain au service de cette cause qui intéresse à un si haut degré la religion, la famille, la patrie. Ne pouvant présenter ici son abondante bibliographie antialcoolique, nous passons aux études historiques qu'il a publiées : *L'Etablissement des Récollets à Montréal, 1692*, *L'Etablissement des Récollets de la province de Saint-Denis à Plaisance, en l'île de Terre-neuve*, *L'Etablissement des Récollets à l'Isle Percée, De Québec à Percé sur les pas des Récollets*, et autres. Tous ces travaux, appuyés sur une sérieuse documentation, sont écrits en un style élégant et facile.

En 1916, le Père Hugolin publia *De la mort à la vie*, où il raconte sa propre « aventure » de tuberculeux amélioré par la cure d'air et le repos.

En 1925, il fit paraître un ouvrage qui ne ressemblait en rien aux brochures de propagande ni à l'érudition aus-

tère qu'il nous avait données jusque-là. Ce livre est intitulé : *Horizons et Pensées*. C'est une série de croquis



pris sur le vif, d'élévations religieuses, de considérations morales, de souvenirs personnels, de souvenirs d'histoire. A ce fond varié, l'auteur a prêté une forme preste, sobre, colorée parfois, qui convient parfaitement aux sujets traités, tour à tour sérieux, divertissants, attendrissants. La même année, il a fait paraître : *Dans le cloître et par le monde*,

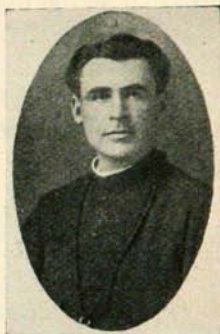
ouvrage apparenté à *Horizons et Pensées*.

En 1926, le Père Hugolin revint à son goût pour l'histoire et publia *Le Père Joseph Denis, premier récollet canadien, 1657-1736*, avec une belle introduction par M. Aegidius Fauteux. L'ouvrage, écrit avec une sobriété élégante, dénote chez son auteur un très vif souci de la précision historique.

Le P. Hugolin est un bibliophile. A son amour des livres nous devons encore plusieurs ouvrages bibliographiques : *Bibliographie franciscaine*, *Bibliographie du Tiers-Ordre au Canada*, *Bibliographie des ouvrages concernant la tempérance* ; ce dernier livre est un modèle du genre au point de vue de la précision du détail.

Simard (Le Père Georges, o.m.i.), 1878. — Le Père G. Simard est né à la Baie Saint-Paul, comté de Charlevoix. Il a fait ses études à l'École Normale de Québec et à l'Université d'Ottawa. Entré chez les Oblats en 1899, il fut ordonné prêtre par Mgr Duhamel en 1905. Docteur en philosophie et en théologie, il a enseigné la

philosophie et il est maintenant professeur d'histoire générale de l'Église et d'histoire de l'Église du Canada, à l'Université d'Ottawa. Il a publié : *L'Université d'Ottawa* (1915), thèse démontrant avec beaucoup de précision et de fermeté que les Canadiens français sont tout à fait chez eux dans cette institution. *Tradition et évolution dans l'enseignement classique* (1923), vigoureux travail où se remarquent de réelles qualités de clarté, d'expérience et de composition. *Saint Augustin, éducateur idéal* ; *Saint Thomas, sa mission intellectuelle* (1925) : esquisses intéressantes et substantielles. La première expose les qualités qui ont fait de l'évêque d'Hippone l'un des plus puissants semeurs d'idées de tous les siècles ; la seconde encadre dans son milieu historique le docteur commun de la catholicité.



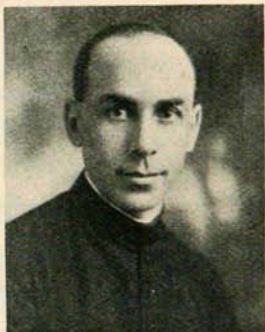
Qu'est-ce que l'Histoire de l'Eglise du Canada ? Sujet traité à la Semaine d'histoire en 1925. C'est un essai philosophique sur les causes de l'histoire religieuse, un cours d'introduction à l'étude et à l'enseignement de cette science si importante. *La physionomie de saint François d'Assise* (1926), charmant croquis où l'on voit que le stigmatisé de l'Alverne « Copie merveilleusement fidèle, vint sur la terre pour rappeler aux hommes distraits et coupables l'Original rédempteur ». *Un centenaire : Le Père Tabaret, o.m.i. et son oeuvre éducatrice à l'Université d'Ottawa* (1928), brochure pleine d'intérêt et d'actualité. Nous devons encore au Père Simard des discours et des articles parus dans nos revues et nos journaux.

L'écrivain s'intéresse, avant tout, aux problèmes concrets et actuels de la vie de l'esprit. Il les pose sans crainte ; il les discute avec dignité et courtoisie ; toujours il s'efforce de les résoudre à la lumière des faits et des vérités supérieures. Il excelle dans la présentation des synthèses historiques. Sa pensée élevée est servie par un style alerte, harmonieux, sobrement imagé, voire ciselé. Jamais on ne le lit sans plaisir ni profit.

Villeneuve (Le Père Jean-Marie-Rodrigue, o.m.i.), 1883. — Le Père J.-M.-Rodrigue Villeneuve, docteur en philosophie et en théologie, est né à Montréal. Il a fait ses études au Mont-Saint-Louis ; est entré chez les Oblats en 1901 ; fut ordonné prêtre en 1907. Depuis 1908, il enseigne la philosophie, la théologie morale, la liturgie, le droit canonique au scolasticat Saint-Joseph (Ottawa), où il est en même temps supérieur depuis 1920.

On doit au Père R. Villeneuve une abondante collaboration aux diverses revues du Canada, en particulier à l'*Action française* de Montréal et à la *Revue dominicaine*. Les habitués des Semaines Sociales ont eu l'occasion de l'entendre dans plusieurs cours sur la question ouvrière ou les questions connexes. Tout récemment il a publié un livre intitulé : *L'un des vôtres*, touchante biographie d'un jeune scolastique oblat, le frère Paul-Émile Lavallée, mort à vingt-trois ans, le 15 août 1922. Pie X promulguant son décret sur la communion des petits avait prédit l'apparition de jeunes saints : voilà, peut-on dire, dans le frère Lavallée, une des fleurs prophétisées par le saint Pape. Cette histoire est écrite avec une onction pénétrante. En marge de la vie de son jeune héros, l'auteur a esquissé tout un traité de formation intellectuelle, morale et religieuse.

Bernard (Le Frère Antoine, c.s.v.), 1890. — Le Frère Antoine Bernard, c.s.v. diplômé d'histoire et de géographie de l'Université catholique de Paris, lauréat de l'Académie française, professeur d'histoire de l'Acadie à l'Université de Montréal, a publié en 1925 *La Gaspésie au Soleil*. Ce « beau livre », selon le mot d'Henri d'Arles, mérita à l'auteur le prix *Théroutanne* de l'Académie française, l'un des prix d'histoire les plus recherchés des auteurs français.



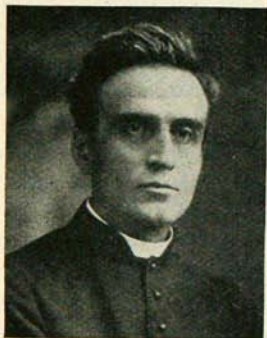
« Le Frère Bernard a désiré faire œuvre originale et locale. Sa piété filiale l'a ramené à la nature, aux gens, aux coutumes qui ont contribué à former son âme, aussi a-t-il voulu nous dire tout ce qu'un fils aimant peut chanter de son fragment de la grande patrie, tout ce qu'un historien clairvoyant y peut découvrir¹ ». Mgr Ross, premier évêque de Gaspé, après avoir félicité l'auteur de son œuvre de patriote et d'artiste, terminait ainsi sa lettre d'approbation : « En vous lisant, je crois entendre la voix de la Gaspésie enfin réveillée, et je suis content de vous comme d'un fils glorieux ». Et M. Émile Lauvrière, auteur de la *Tragédie d'un Peuple*, écrivait dans la revue *Paris-Canada* (15 octobre 1925) : « Il faut lire cette émouvante histoire, à laquelle le talent de son auteur a su donner, en même temps que l'autorité de l'érudition, l'éloquence du verbe, le charme de la poésie et de l'art ».

Avant de se ranger définitivement parmi nos historiens, le Frère Bernard avait publié, en 1922, sous le

¹ Maurice Hébert, *Le Canada français*, octobre 1925.

pseudonyme de *Marius*, un joli recueil de chroniques intitulé *Coquillages*, titre évocateur des coquillages marins de sa plage natale de Maria (Gaspésie). Tout le menu bruit de la vie circule dans ces pages alertes, remplies de saine réflexion et de sûre observation. Les *Coquillages*, comme *La Gaspésie au Soleil*, ont été honorés d'un prix d'Action intellectuelle.

Scott (L'abbé Henri-Arthur), 1858. — Élève, puis professeur au séminaire de Québec ; ordonné en 1882, l'abbé H.-A. Scott est curé de Sainte-Foy depuis 1893.



Il fit paraître en 1902 *l'Histoire de Notre-Dame de Sainte-Foy*, premier volume. « Cet ouvrage est plus qu'une simple monographie paroissiale ; c'est une étude historique de première importance où revit toute une période de notre histoire de 1540 à 1670. On ne saurait trop

désirer que l'auteur en poursuive l'achèvement ».

(Ae. Fauteux)

En 1918, l'abbé H.-A. Scott publia *Grands souvenirs*, recueil d'études historiques et d'allocutions de circonstance, où se révèle une éloquence toujours précise et lumineuse. En 1922, dans les *Mémoires de la Société Royale*, il donna une étude sur *Cartier, Champlain, Lescarbot, Leclercq, Sagard, Xyste Le Tac* ; en 1925, un long travail sur les *Relations des Jésuites, le Père Ducreux* et surtout le *Père Charlevoix* ; en 1927, une critique des œuvres du *Père Hennepin*. Ces études, qui embrassent tous nos vieux historiographes, seront sans doute réunies par l'auteur en

un seul volume. L'abbé Scott a écrit en mai 1923, pour le *Canada français* : *Mgr de Laval et l'Eglise du Canada*, et il a développé à la Semaine d'Histoire du Canada, en 1925, *Les Matériaux de l'Histoire*.

Charland (Le Père Paul-Victor, o.p.), 1858. — Le Père P.-V. Charland est né à Québec et a fait ses études classiques au séminaire de cette ville. Son cours terminé, il partit pour l'Europe et reçut la tonsure à Rome (1877). Il fut professeur de rhétorique au collège de Lévis, de 1878 à 1886. Cette même année 1886, il prit l'habit des Frères Prêcheurs à Corbara (Corse). Il a vécu surtout à Lewiston et à Fall River. C'est pour ce motif qu'il crut devoir démissionner de la Société Royale, il y a une vingtaine d'années. Il réside aujourd'hui à Québec.

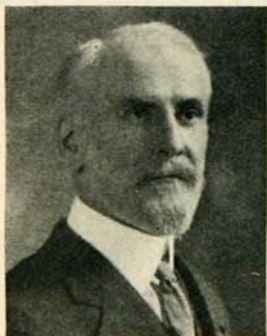
Professeur au collège de Lévis, le P. Charland fit paraître en 1884 *Questions d'Histoire littéraire*, sous une forme nouvelle. « Peu de place pour la biographie, écrivait-il, presque tout pour l'étude des idées et du style ». Et de fait, ce livre abonde en vues historiques, en fines analyses psychologiques et littéraires, en judicieuses appréciations, présentées avec un lyrisme entraînant. *Les Soirées canadiennes*, *La Nouvelle-France*, *Le Terroir*, *La Revue dominicaine* et autres journaux et revues ont bénéficié d'articles et d'études du Père V. Charland. Son œuvre la plus remarquable comprend, sous un titre général, *Les trois légendes de Madame sainte Anne* : 1° *La légende hagiographique (La Vie)*, 1 volume, 1898 ; 2° *La légende historique (le Culte)* : *Madame sainte Anne et son culte au moyen âge*, 2 volumes, 1911-1913 ; *Le culte de sainte Anne en Occident*, 1 volume, 1921. C'est là un véritable monument que le Père Charland a élevé à la gloire de sainte Anne. Tout ce qui intéresse le culte de la grande Sainte est signalé et décrit avec

un soin touchant. Le style est simple et la narration sobre ; 3° *La légende iconographique (Les Arts)* n'a paru qu'en partie, dans des chapitres détachés.

En 1923, le Père P.-V. Charland publia *La grande artiste* ou *Le zèle artistique de l'Eglise*. Ces pages d'histoire sont d'une haute valeur apologétique. L'auteur, artiste lui-même, met son talent au service de l'Eglise. « Le Père P.-V. Charland est un écrivain original, délicat, nuancé, capable parfois d'une rare vigueur. Ses principaux ouvrages s'adressent à un public restreint. Mais dès qu'il quitte son grand thème favori : *sainte Anne*, ses écritures, d'un ton animé et pittoresque, à base acide parfois, ont le don de plaire et d'intéresser en tout lieu ». (*Le P. M.-A. Lamarche, o.p.*)

ARCHIVISTES ET BIBLIOTHÉCAIRES

Roy (Pierre-Georges), *Archiviste de la Province de Québec*. Né à Lévis le 23



octobre 1870, Pierre-Georges Roy, dès sa sortie de l'Université Laval, s'est donné pour tâche de faire connaître l'histoire du Canada. Depuis 1890, il a publié plus de 150 volumes ou brochures qui, tous ou presque tous, traitent du régime français au Canada. Les ouvrages de M. Roy peuvent se classer comme suit :

1° *Bulletin des Recherches Historiques*. 2° *Histoire des vieilles familles françaises du Canada*. 3° *Publi-*

cations de vieilles archives françaises du Canada. 4° *Problèmes d'histoire du Canada.*

1° *Bulletin des Recherches Historiques.* Cette publication fondée en 1895 comprend maintenant trente-trois volumes. Le *Bulletin des Recherches Historiques* est devenu l'instrument de travail de tous ceux qui s'occupent d'histoire de notre pays. A peu près tous les problèmes de l'histoire du Canada français ont été traités dans cette revue. L'utilité du *Bulletin des Recherches Historiques* a été reconnue par le gouvernement de la province de Québec qui le fait distribuer dans toutes les écoles supérieures et secondaires de la Province. Il est en même temps l'organe officiel du Bureau des Archives de la Province de Québec.

2° *Histoire des vieilles familles françaises.* M. Pierre-Georges Roy a entrepris de faire connaître l'histoire des familles nobles qui nous vinrent de France dans les premières années de l'ancien régime. Jusqu'à date il a publié 33 volumes ou brochures sur ces familles.

3° *Publications de vieilles archives françaises.* C'est M. P.-G. Roy qui a été chargé par le gouvernement de la province de Québec de mettre en ordre nos vieilles archives françaises afin de les placer à la disposition des historiens et des travailleurs. Depuis sa nomination au poste d'archiviste en chef de la province de Québec, il a publié six Rapports de plus de 500 pages chacun et dix-huit volumes d'inventaires d'archives qui sont des mines précieuses de renseignements.

4° *Problèmes d'Histoire du Canada.* M. Roy a publié bon nombre de volumes et de brochures pour faire connaître des points obscurs ou peu connus de l'histoire du Canada français.

La Commission des Monuments Historiques. — M. P.-G. Roy est le secrétaire de la Commission des Monuments Historiques de la province de Québec. Cette commission, présidée par l'honorable A. Turgeon, a pour objet de préserver et de restaurer toutes les *vieilles choses* du régime français : églises, moulins, maisons, monuments, etc.

Sous les auspices de cette commission, M. Roy a publié trois ouvrages considérables :

1° *Les monuments commémoratifs de la province de Québec* (deux volumes).

2° *Les vieilles églises de la province de Québec* (traduit en anglais).

3° *Les vieux manoirs et les vieilles maisons de la province de Québec.*

Ces ouvrages, fruits de recherches de plusieurs années, ont reçu un accueil enthousiaste de la presse. Le Conseil législatif de la province de Québec en a félicité et remercié l'auteur.

M. Pierre-G. Roy a reçu des diplômes de la Société Royale du Canada et de plusieurs autres sociétés savantes.

Il est officier de l'Instruction publique de France (1er mars 1906), membre de la Société Royale du Canada (1904), commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire, docteur ès lettres de l'Université Laval, docteur en droit de l'Université Notre-Dame de l'Indiana (E.-U.), docteur ès lettres de l'Université d'Ottawa, membre honoraire de la Société Historique de Boston, titulaire de la médaille de la Société Historique de Montréal. Enfin, en 1926, l'Académie française accordait une médaille d'honneur à M. P.-G. Roy pour son travail historique et les services rendus à la langue française.

Massicotte (Édouard-Zotique), 1867.— E.-Z. Massicotte est né à Montréal, où son père s'était fixé en 1865, après avoir servi dans la milice canadienne durant les débuts de l'invasion des Fénians. Il commença en 1886

sa carrière de journaliste à l'*Etendard*. Admis au barreau en 1895, il exerça quatre ans sa profession, prit ensuite la direction du *Monde Illustré*, passa au *Samedi*, de 1903 à 1910, et, l'année suivante, devint chef des archives du Palais de Justice de Montréal.

M. E.-Z. Massicotte fait partie de la *Société Royale du Canada*, de la *Société Historique de Montréal*. Il est vice-président de la *Société d'Archéologie et de Numismatique*, président de la *Société de Folklore* et membre de la *Commission des Monuments Historiques* de la province de Québec.

Outre ses innombrables articles de journaux et de revues, il a publié : *Cent fleurs de mon herbier*, *Anecdotes Canadiennes*, *Conteurs canadiens français du XIXe siècle*, *Dollard des Ormeaux et ses compagnons*, *Faits curieux de l'histoire de Montréal*, *L'Armorial du Canada français*, avec R. Roy, *Chants populaires du Canada*, avec C.-M. Barbeau.

M. Massicotte, comme autrefois ces érudits de notre histoire : Laverdière, Casgrain, Verreau, Viger, Sulte, s'adonne avec une ferveur bénédictine à la recherche patiente des documents. Il en annote, éclaire et précise les textes ; il en extrait les substantielles parties ; il en vérifie les dates ; il dresse autour d'eux des nomenclatures ou apparaissent les institutions et les diverses classes sociales du régime français. Sa méthode historique est sûre et témoigne d'un esprit critique toujours en éveil. Aussi bien, dans son modeste bureau d'archiviste, vont et viennent sans cesse les spécialistes et les amis de



l'histoire, même des romanciers, soucieux de belle couleur locale. Et que ceux-ci ou ceux-là soient en quête de matériaux nouveaux, ou curieux de ces petits faits qui illuminent avec tant de bonheur la grande histoire, ils trouvent auprès de ce maître accueillant et averti, à la fois, aide, clarté et abondance d'information. Sur l'histoire des origines de Montréal, notamment, M. Massicotte¹ est et restera longtemps une grande autorité.

Fauteux (Aegidius), 1876. — Né à Montréal ; fit ses études classiques au collège de Montréal, entra au Grand Séminaire et obtint sa licence en théologie ; quitta la théologie pour le droit et fut reçu avocat en 1903.



Il se livra au journalisme. D'abord éditeur - propriétaire du *Rappel*, de 1902 à 1903 ; correspondant parlementaire de *La Patrie*, à la Législature de Québec, de 1905 à 1909, puis rédacteur en chef de *La Presse*, de 1909 à 1912. En un

temps où le journalisme comptait dans ses rangs plusieurs novellistes de talent, M. Fauteux déjà se distinguait. C'est alors, en 1912, qu'on lui offrit le poste, qu'il occupe encore, de conservateur de la Bibliothèque Saint-Sulpice de l'Université de Montréal. La laborieuse organisation de cette bibliothèque mit en lumière son esprit méthodique, son ardeur au travail et ses connaissances bibliographiques.

1. M. Édouard-Z. Massicotte est le frère aîné de M. Edmond-Joseph Massicotte, dessinateur de renom chez nous, auteur de cette admirable série de scènes de mœurs canadiennes, si frappantes de vie et de vérité, et qu'on pourrait appeler un musée de nos traditions familiales.

M. Fauteux a publié en 1916 *Les Bibliothèques canadiennes*. En esprit critique et documenté, il y apprécie les hommes et les événements. Une pointe d'humour en fait une lecture non seulement instructive, mais encore agréable. Il donna, en 1917, *La Famille d'Ailleboust*, docte contribution à notre histoire nationale. En 1922, il fit paraître la *Bibliographie de la Question Universitaire Laval-Montréal* et le *Journal du Siège de Québec*, document anonyme sur la fin du régime français, savamment annoté par M. Fauteux. En 1927, nous avons de lui *Monsieur Lecoq*. Ce livre est le geste pieux d'un disciple à la mémoire de son maître, l'hommage d'une admiration de lettré pour cet homme supérieur que fut M. Lecoq, et le témoignage ému d'une amitié profonde. Il est écrit dans un style plein de mouvement, nourri, riche de souvenirs classiques.

Monsieur Fauteux est non seulement membre de la Société Royale, mais président de la section française, c'est dire l'estime qu'il inspire à ses confrères. Il est aussi vice-président de la Société Historique de Montréal. Infatigable chercheur, doué d'une mémoire remarquable, il ne thésaurise pas pour lui seul, mais il fait bénéficier de son savoir les nombreuses personnes qui ont recours à son érudition.

Lanctot (Gustave), *Archiviste français des Archives fédérales*, est né à Saint-Constant, comté de Laprairie. Il fit ses études classiques au collège de Montréal. Licencié en droit à l'Université de Montréal, admis au barreau en 1907, collaborateur au *Canada* et à *La Patrie*, il obtint en 1909 une bourse Cecil Rhodes.

Deux ans d'études à Oxford lui valurent avec distinction son diplôme en *sciences politiques et historiques*. Il suivit ensuite les cours de la Sorbonne et revint au

Canada en 1912. Entré aux Archives d'Ottawa, il les quitta pour s'enrôler en 1915 et servit en Angleterre et en France. Il reprit son poste aux Archives après la guerre en 1918.



M. G. Lanctot a publié des vers, des articles d'histoire et de critique, des études historiques : *Dernier Effort de la France au Canada*; *Débuts du Christianisme en Louisiane*, qui lui valut le premier prix au

concours de l'Action française ; *Brefs Essais sur la Confédération*, ce travail obtint le premier et le second prix au concours du Comité National de la Confédération. Il a fait paraître en 1925 un livre remarquable : *F.-X. Garneau*, monographie détaillée de notre historien national et critique de son œuvre. Ce livre « est une excellente contribution à notre littérature nationale ». (H. d'Arles) Il a ouvert à son auteur les portes de la Société Royale du Canada.

M. G. Lanctot est président de la Société de Foklore d'Amérique, secrétaire de la Société Historique du Canada, membre correspondant de la Société des Américanismes de Paris, directeur de l'Alliance Française, membre de la Société Historique de Montréal, de l'Institut Canadien d'Ottawa, de la Société d'histoire canadienne de France et de la Société des auteurs canadiens.

Ducharme (Gonzague), 1876. — Né à Saint-Gabriel de Brandon, M. Ducharme adopta tout d'abord la carrière de l'enseignement et professa à Montréal durant vingt-trois ans. Collectionneur de livres canadiens, toujours à l'affût de rarissimes éditions, il s'engagea insensiblement dans le commerce des *Canadiana* et des *Americana*. Vint un jour où, abandonnant l'enseignement, il se

livra entièrement à la librairie, mais à la librairie exclusivement canadienne. Ses catalogues sont de véritables monuments de la littérature canadienne.

Monsieur Ducharme, membre de la Société Historique de Montréal depuis 1900, est reconnu comme une autorité en bibliographie canadienne. Aussi sont-ils nombreux ceux qui, ayant une conférence à faire, une généalogie à compléter, une œuvre en élaboration, ont recours à son érudition, sûrs de trouver en lui un mentor amène et courtois.

En 1917, il a publié l'*Histoire de St-Gabriel de Brandon*, qu'un autre érudit d'histoire canadienne, M. Aegidius Fauteux, qualifie de « remarquable travail d'histoire locale, abondamment documenté et écrit avec une rare impartialité ».

La bibliothèque personnelle de M. Ducharme compte aujourd'hui 6,700 volumes reliés, plus de 14,000 brochures et livres brochés. C'est, croyons-nous, la plus considérable après celle de feu M. Philéas Gagnon, connue sous le nom de « *Collection Gagnon* » et qui fait partie de la bibliothèque municipale.

CRITIQUE

Roy (Mgr Camille), 1870. — Mgr C. Roy, né à Berthier-en-Bas, appartient à une famille qui a donné à l'Église un archevêque, quatre prêtres et une religieuse. Il a fait ses études classiques et théologiques au séminaire de Québec, fut ordonné prêtre le 19 mai 1894. Docteur en philosophie de l'Université Laval (1895), licencié ès lettres de la Sorbonne (1900), membre-fondateur de la Société du Parler français au Canada (1902), membre de la Société Royale, chevalier de la Légion



d'Honneur et protonotaire apostolique (1925), il a consacré sa vie à l'enseignement secondaire et supérieur. Il fut professeur de rhétorique de 1901 à 1918, préfet des études de 1918 à 1923, recteur de l'Université Laval et supérieur du séminaire de Québec de 1924 à 1927. Le distingué prélat est aujourd'hui Assistant-supérieur du séminaire de Québec et titulaire de la chaire de littérature canadienne à l'Université Laval.

L'ancien élève de la Sorbonne et de l'Institut Catholique de Paris connaît parfaitement la littérature canadienne ; il en a assidûment suivi les manifestations et minutieusement scruté les archives. Par l'autorité de ses conférences et de ses écrits, il a loyalement éclairé l'opinion publique sur nos écrivains.

Mgr C. Roy a toujours collaboré au Bulletin de la Société du Parler français et à la Nouvelle-France , il a même été longtemps directeur de la grande revue de l'Université Laval, le *Canada français*.

Son œuvre comprend : *L'Université Laval et les fêtes du Cinquantenaire* (1903), *Essais sur la littérature canadienne* (1907), épuisé, *Manuel de l'Histoire de la littérature canadienne-française* (1907), réédité en 1918, *Nos Origines littéraires* (1908), *Les fêtes du IIIe Centenaire de Québec* (1911), *Propos canadiens* (1912), épuisé, *Nouveaux Essais sur la littérature canadienne* (1914), *La Critique littéraire au XIXe siècle* (1918), épuisé, *Mgr de Laval*, fondateur de l'Église du Canada, apôtre de la tempérance et de l'éducation (1923), *Erables en Fleurs* (1923), critique littéraire, *A l'Ombre des Erables* (1924), hommes et livres.

« Ce que nous avons étudié à l'*Ombre des Erables*, écrit-il dans la préface de ce dernier ouvrage, c'est surtout la pensée de nos écrivains, c'est la vie ardente qui s'exprime dans leurs discours, dans leurs poèmes, dans leurs œuvres, et qui fait ainsi paraître les énergies neuves, vigoureuses, parfois puissantes, quelquefois inexpérimentées de l'âme canadienne ».

« Mgr Camille Roy, écrit le P. de Grandpré, c.s.v., compte parmi nos meilleurs ouvriers d'action française. La littérature canadienne lui doit quelques-unes de ses plus belles pages, et il ne serait pas exagéré de dire qu'il a inauguré chez nous la critique littéraire. . . , la saine critique, celle qui juge les idées et la forme, sans autre passion que l'amour du vrai et du beau. Rempli de bienveillance pour les auteurs et l'œuvre entreprise, il sait faire ressortir les beautés tout en indiquant, d'une manière discrète, les réserves nécessaires et les défauts qui déparent un ouvrage ».

A ceux qui trouvent parfois trop bénins les jugements de l'illustre critique, opposons cette assertion de M. l'abbé Groulx : « Nous savons que sa plume si souple, d'un doigté si merveilleux, et qui a l'air d'ondoyer sous le geste de la main, peut, si elle le veut, et s'il le faut, se redresser très ferme et toute droite et écrire les choses les plus cinglantes dans la langue la plus drue ».

Ajoutons que Mgr Camille Roy est un de nos conférenciers les plus écoutés, un de nos prédicateurs éminents, n'a-t-il pas déjà été chargé du Carême à Notre-Dame de Montréal ? Il est le type, chez nous, de l'orateur académique. Ajoutons encore qu'il est éducateur né, professeur émérite et avant tout et toujours prêtre, c'est-à-dire animé du plus beau zèle sacerdotal pour la jeunesse qu'on lui confie ou qui recourt à lui.

Chartier (Le chanoine Émile), 1876. — Le chanoine



Chartier naquit à Sherbrooke. Son père était avocat. Il fit ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe. Ordonné prêtre le 28 mai 1899, il enseigna la rhétorique au séminaire de Saint-Hyacinthe, de 1899 à 1903. Il partit alors pour Rome, étudia deux ans au Collège canadien, puis alla

suivre des cours à l'Université d'Athènes, tout en se familiarisant avec le grec moderne. Il se rendit ensuite à Paris et fut étudiant à l'Institut catholique, à la Sorbonne, à l'École pratique des Hautes Études, au Collège de France et au Collège libre des Sciences sociales (1905-1907). Durant ses vacances, il visita la Suisse, l'Angleterre, la Belgique et l'Irlande. L'abbé Émile Chartier revint au Canada docteur en philosophie de Rome, docteur de l'Académie Saint-Thomas de Rome, licencié ès lettres de la Sorbonne, membre de la Société des études grecques de Paris. Il était, depuis 1902, maître ès arts de l'Université Laval : il est maintenant membre de l'Académie canadienne (*Royal Society of Canada*). A son retour d'Europe, il reprit sa classe de rhétorique et la garda jusqu'au jour (1914) où Mgr Bruchési l'appela auprès de lui et lui confia la secrétairerie de l'Université Laval de Montréal. Il devint bientôt chanoine. Il est aujourd'hui vice-recteur de l'Université de Montréal.

Le chanoine Émile Chartier est connu depuis longtemps dans le monde des lettres. Avant son arrivée à l'archevêché de Montréal, il avait publié nombre d'articles dans divers journaux et revues et avait donné au grand public ses *Pages de combat* (1910), où l'on trouve de l'analyse littéraire, de la critique, des études fines et déliées. Son livre se divise en deux parties : *Dans le domaine de la littérature française ; dans le champ de la littérature canadienne*. La première partie contient surtout deux fortes études sur Maurice Barrès et sur René Bazin. La seconde est franchement canadienne, toute remplie des choses du pays. Elle renferme, outre les articles de critique que l'auteur a consacrés à des ouvrages canadiens, des études de fond sur nos *indigences littéraires*, sur *notre langage figuré* et sur *les propriétés de l'expression*. En 1916, il publiait un manuel sur *l'Art de l'expression littéraire*.

« La critique de M. le chanoine Émile Chartier est modérée, digne, équitable. Il a le mot cinglant et le terme énergique. Il combat. Il compare et classe les œuvres et les hommes, croyant, avec Ferdinand Brunetière, dont il est le disciple, que la critique n'est pas faite uniquement d'impressions, mais de jugements. Ses opinions sont personnelles ; elles sont sincères ». (E. Montpetit)

Malgré ses multiples et constants travaux, le chanoine Émile Chartier a pu écrire de remarquables articles dans la *Revue canadienne* et dans la *Revue trimestrielle*. D'avril à juin 1920, il a donné dix conférences à l'Institut catholique de Paris sur le Canada français. Il a publié en 1923, en appendice à *l'Histoire de la littérature française* de l'abbé Calvet, une étude sur *La littérature canadienne*, magnifique synthèse où se manifestent une fois de plus son tact de critique et son talent d'écrivain. En 1927, il donnait, à la Sorbonne de Paris, une deuxième série de dix conférences sur le Canada français.

« Le chanoine Chartier est sûrement un des maîtres de l'heure et un des hommes qui nous font le plus d'honneur, au pays comme à l'étranger ». (Olivier Maurault, p.s.s.)

D'Arles Henri (Pseudonyme de l'abbé Henri Le Prince-Beaudé), 1870. — Henri d'Arles, né à Arthabaskaville, devint jeune encore orphelin de père. Sa mère, acadienne de race, Elisabeth-Esther Le Prince, très distinguée d'esprit et de manières, lui imprima de bonne heure ce cachet de distinction qui s'allie si bien à un vif sentiment du beau, à un goût de l'élégance, que l'on retrouve en sa vie et dans ses écrits. Il étudia d'abord chez les Frères du Sacré-Cœur, nouvellement arrivés du Puy (France), et chez les Frères des Écoles Chrétiennes. Il fit son cours classique au séminaire de Québec ; fut ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe le 25 mars 1895.



Il a puisé sa formation philosophique et théologique sous des maîtres en Saint-Thomas ; a été inscrit comme étudiant régulier à l'École biblique de Jérusalem ; a suivi des cours libres de littérature et d'histoire à la Sorbonne et au Collège de France.

Officier d'Académie, docteur ès lettres, membre de la Corporation des Publicistes chrétiens de Paris et du

Syndicat des Écrivains Français, lauréat de l'Académie française, Henri d'Arles a l'esprit hautement cultivé et la plume féconde. Il s'est fait un juste renom dans les lettres par ses ouvrages qui le placent au tout premier rang parmi nos écrivains. Il a publié : *Propos d'Art* (1903), *Pastels* (1905), *Le Collège sur la colline* (1908), *Essais et Conférences* (1909), *Lacordaire, l'orateur et le moine* (1912), *Eaux-fortes et Tailles-douces* (1913), *Le Mystère de l'Eucharistie* (1915), *Acadie d'Édouard Richard 1916-1921* (Trois tomes, 1460 pages), ouvrage publié d'après le manuscrit original entièrement refondu, corrigé, annoté, avec une introduction générale, un avant-propos et des appendices. L'Académie française a décerné la Médaille d'or Richelieu à l'érudite édition de l'Acadie de Richard, par H. d'Arles. Elle entendit, ce jour-là, récompenser le chercheur et l'historien très au courant des méthodes récentes.

Henri d'Arles a encore publié : *Les grands jours* (1920), *Nos Historiens*, cours de critique littéraire historique professé à Montréal, en 1920-21 ; c'est le premier ouvrage de critique qui ait paru sur les historiens canadiens ; *Les Arabesques* (1923). Le sujet des *Arabesques* n'est autre que l'œuvre artistique d'un octogénaire de Montréal qui, après avoir fait du commerce, élevé une belle famille, dirigé une revue et publié des livres, s'est avisé d'employer ses loisirs de grand-père à sculpter le bois ; — *Louis Fréchette*, (1925), *Estampes* (1926), *Miscellanées* (1927), *Laudes* (1925), proses liturgiques à la gloire de la Vierge Marie. *Laudes* voilà un « titre bref et charmant pour vingt et une louanges en prose, d'où débordent les plus fines descriptions, la plus délicate poésie, un sentiment filial exquis et une très sûre théologie mariale... Nulle part, dans son œuvre déjà abondante

et variée : histoire, critique littéraire ou critique d'art, théologie, Henri d'Arles n'a donné à son style plus d'éclat ». (*Louis Deligny, L'Action française*). Pie XI, dans un bref apostolique, le félicite d'avoir publié ces chants en l'honneur de la Vierge Immaculée, et lui envoie de cœur, pour lui-même et pour son apostolat littéraire religieux, une particulière bénédiction. Henri d'Arles collabore à plusieurs Revues, notamment au *Canada français et à l'Action française*. Critique avisé et délicat styliste, animé d'un désir toujours fervent d'atteindre à la perfection dans l'art d'écrire, il est chez nous un maître-écrivain.

Rivard (Adjutor). — A. Rivard fit ses études au séminaire de Québec et manifesta de bonne heure ses aptitudes littéraires. Son cours classique terminé, il étudia le droit et fut reçu avocat.

Docteur ès lettres, membre de la Société Royale du Canada, professeur à l'Université Laval, un des fondateurs de la Société du Parler français au Canada, en 1902, il fut pendant longtemps le secrétaire général de cette Société. C'est dans le *Bulletin du Parler Français* qu'il faut aller chercher son œuvre de critique littéraire. Il y apprécie avec justesse et distinction les productions des écrivains du jour.

Philologue et littérateur, A. Rivard a publié *Études sur les Parlers de France au Canada* et les si jolis médaillons monographiques dont l'ensemble s'intitule *Chez nous et Chez nos gens*. « Choses vues et vécues, choses anciennes et familières, ces livres en sont pleins. Ils sont d'un réalisme voulu, mais de bon goût et d'excellente tenue. Il faut lire le *Ber*, le *Poêle*, le *Jardin*, ou encore *La criée pour les âmes*, *La Patrie*, oh ! la délicieuse histoire de l'oncle Jean ! Il faut tout lire. « Ces récits ont une telle vie, un si bon visage que les plus sim-

ples de nos gens peuvent s'y reconnaître dans ce qu'ils ont de meilleur : *l'attachement au travail de la terre et l'amour du bonheur fait de peu*, tout cela éclairé et auréolé d'une foi forte et vivifiante. » (*La Nouvelle-France* 1918).

PHILOSOPHIE — APOLOGÉTIQUE — POLÉMIQUE

Écrivains religieux

Paquet (Mgr Louis-Adolphe), 1859. — Mgr L.-A. Paquet est né à Saint-Nicolas, comté de Lévis. Son père était cultivateur. Il étudia à Québec et à Rome. Le cardinal Monaco Lavalletta l'ordonna en 1883. Il fut proclamé docteur en théologie, à Rome, à la suite d'une soutenance théologique, qui eut lieu publiquement au *Vatican*, en juin 1883, devant Léon XIII, une trentaine de cardinaux et l'élite intellectuelle de Rome.



Professeur de théologie dogmatique, d'histoire ecclésiastique et d'Écriture Sainte à l'Université de Québec, et en même temps assistant-directeur du Grand Séminaire de Québec, puis directeur du même séminaire, il fut nommé protonotaire apostolique en 1902, membre de la Société Royale du Canada en 1903. Il est aujourd'hui Vicaire général à l'archevêché de Québec.

Ouvrages de Mgr L.-A. Paquet. — *La Foi et la Raison en elles-mêmes et dans leurs rapports* (1890.). —

Commentaires sur la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, en six volumes latins, d'à peu près 500 pages chacun. La pensée du docteur angélique se reflète, comme dans un miroir fidèle, dans ces commentaires, remarquables par leur sens traditionnel, autant que par leur plénitude. Sous le titre général de *Droit public de l'Église*, l'éminent théologien a fait paraître quatre volumes : *Principes généraux* (1908), *L'Église et l'Éducation* (1909), *L'Organisation religieuse et le Pouvoir civil* (1912), *L'Action religieuse et la loi civile* (1915), c'est là toute une magnifique exposition de la doctrine religieuse et sociale de l'Église. Mgr Paquet a réuni en un livre, sous le titre de *Discours et Allocutions* (1917), des allocutions, des études, des articles de revues et de journaux, dont il est l'auteur. Nous avons encore de lui quatre volumes d'*Études et Appréciations: Fragments apologétiques* (1917), *Mélanges canadiens*, 1918), *Nouveaux Mélanges canadiens*, *Thèmes sociaux* (1922). — *Cours d'éloquence sacrée*, (1925-26), deux volumes. L'un contient les principes et préceptes de l'éloquence sacrée; l'autre, les genres et les modèles. Écrit dans un style simple et pondéré, l'ouvrage est remarquable par sa clarté et la précision des exposés des principes.

«Mgr Paquet a eu, il semble, à un degré sans précédent chez les nôtres, le mérite de jeter des flots de lumière théologique et philosophique sur toutes les questions qui intéressent notre vie religieuse. . . D'instinct, on a comparé son style à celui du grand siècle pour sa plénitude et sa beauté, faite de simplicité, de clarté, de sobre et discrète élégance. . . Il y a lieu de se réjouir du grand honneur que Mgr Paquet fait, par ses ouvrages, à la pensée catholique en notre pays, de l'auréole majestueuse dont la doctrine thomiste rayonne sous sa plume, de l'immense service qu'il a rendu à notre race

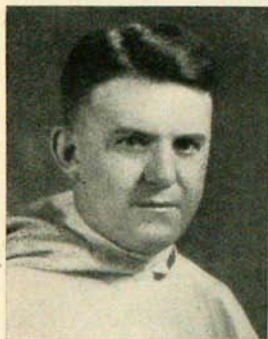
et aux causes sacrées qui nous sont chères ». (Le Père R. Villeneuve, o.m.i.)

Lamarche (Le Père Marc-Antonio, o.p.), 1876. — Le Père M.-A. Lamarche est né à Saint-Henri de Mascouche. Il fit son cours au collège de l'Assomption et fut admis en 1897 au noviciat des Frères Prêcheurs. Ordonné en 1902, il reçut en 1905 le grade de Lecteur en Théologie, et il commença à Ottawa un long et fructueux ministère d'enseignement et de prédication. Vingt années durant, il fut sur la brèche, tantôt à Fall River et à Lewiston, tantôt à Ottawa, à Québec, à Saint-Hyacinthe et à Montréal. Il a abordé avec succès les grandes chaires, notamment celle de Notre-Dame. *Les aspirations d'un peuple*, *Le prix de la vie* et *La présence de Dieu* sont les titres de ses principales stations de Carême. Ses meilleures conférences profanes s'intitulent : *Pèlerinages de France*, *Bachelières ou Cuisinières*, *La littérature des convertis*. Pendant quinze ans, il s'est occupé de rédaction à la *Revue dominicaine*. Il y a publié des articles divers : études sociologiques, impressions de voyages, fines et abondantes critiques de livres, en particulier de Maria Chapdelaine, revue des événements, écrits de propagande pour l'enseignement thomiste, etc., sans parler d'un *Catéchisme électoral*, mis en brochure. Ce tract a eu un retentissant succès. Le Père M.-A. Lamarche a été nommé en 1922 professeur de philosophie à l'Université de Montréal.



Voici le moins qu'on puisse dire au sujet de ses écrits : Le fond chez lui est non seulement véridique, mais exact, nourri d'Écriture Sainte, de patristique et de théologie ; il décèle un contact prolongé avec les moralistes chrétiens. Son argumentation est serrée, souvent péremptoire. Il connaît aussi très bien la plupart des auteurs modernes. Quant à la forme de son style, c'est tout ce qu'il y a de plus français. Sa phrase pleine et rythmée fourmille d'associations imprévues, de tours variés, de riches locutions à images. (Abbé É. Lambert.)

Forest (Le Père Ceslas, o.p.), 1885. — Le Père C. Forest est né à l'Épiphanie. Il a fait ses études classi-



siques au collège de l'Assomption. Ordonné prêtre en 1911, il a été, depuis cette date, un des plus laborieux écrivains de l'ordre dominicain. Après avoir étayé sa formation intellectuelle sur de fortes études thomistes philosophico-théologiques, il a abordé par la plume des sujets de dogme, de morale et même de discipline sociale.

Citons parmi ses écrits : *Dogme et Vie*, série d'articles sur la raison d'être d'une révélation, *Crise du protestantisme*, étude du libre-examen et de ses conséquences, *Science privée dans les sentences judiciaires*, exposé des normes de la jurisprudence, *Science et philosophie*, intéressante brochure sur le scientisme moderne avec les monographies de Boutroux, de Poincaré et de Bergson bien en regard, enfin la *Thèse du divorce* qui a valu à son auteur l'approbation unanime des critiques.

En morale il a traité successivement *des relations de Bossuet avec les Jansénistes*, article farci de citations, érudit et très au point ; *de la peine de mort*, réponse au *bill* parlementaire Bickerdike ; *de l'art et de la morale*, réquisitoire contre l'infiltration du matérialisme en peinture, sculpture, etc. ; du cinéma dans *la route où l'on ne s'arrête pas* ; de l'occultisme enfin dans *Spiritisme sans esprits*.

Comme polémiste, le Père Ceslas Forest s'est signalé dans les questions du *féminisme chrétien*, du *suffrage féminin*, du *fruit spécial de la messe*. Son style revêt alors la force et la clarté d'une dialectique incomparable. Ses adversaires en savent quelque chose ! Jamais cependant il ne déroge à l'urbaine courtoisie qui le caractérise.

Apologiste dans la *constatation du miracle*, il devient purement narrateur dans *Tiburce et Valère*, charmante histoire de deux petits moutons, et dans la gracieuse peinture de mœurs : *Noël à l'ara cæli*. En somme, la production intellectuelle du père Forest est considérable, intéressante, très remarquable. (Abbé É. Lambert)

Longpré (Le P. Ephrem, o.f.m.), 1890. — Le Père E. Longpré est né à Woonsocket, mais il a vécu à Saint-Ephrem d'Upton, où demeure encore sa famille. Il a fait ses études classiques à Saint-Sulpice, avec un brillant succès. Franciscain en 1912 ; promu au sacerdoce en 1918, il partit presque aussitôt pour l'Europe. Depuis près de dix ans, il vit en Italie. Après avoir conquis en 1920, *summa cum laude*, son titre de docteur à l'Institut Oriental, fondé par S.S. Benoît XV, il fut envoyé par ses supérieurs au collège franciscain de Quaracchi, près de Florence, pour s'y livrer aux études et aux travaux intellectuels.

La liste de ses remarquables ouvrages est déjà longue. Citons d'abord sa collaboration à l'*édition critique des œuvres d'Alexandre de Halès*, dont deux volumes ont déjà

paru en 1924 et 1927 ; sa *monographie sur le Tiers-Ordre séculier de Saint-François au Canada* (1921) ; son étude sur *La Théologie mystique de saint Bonaventure* ; une série d'articles sur la *philosophie du B. Duns Scot*, réunis en un volume en 1924, un article sur *Raymond Lulle* et beaucoup d'autres études encore et monographies. Le P. E. Longpré n'est pas seulement philosophe et érudit, il est aussi littérateur. Chez lui, la forme va de pair avec le fond, ce qui n'est pas peu dire.

Aveu touchant recueilli sur les livres du P. Longpré : « Si j'ai pu faire œuvre solide dans mon article sur Raymond Lulle, je le dois à mon prix d'*Action intellectuelle*. Il y est passé presque en entier. Si je puis donner ma contribution à diverses publications scientifiques, c'est que là-bas, dans un coin bien-aimé de mon Canada, on pense à moi et à mes études. Mes vieux parents sont là ; ils m'aident ». (Revue franciscaine de novembre 1927.)

Le Père E. Longpré est venu à Montréal dans l'automne de 1927. Il y a donné plusieurs conférences.

Emard (Mgr Joseph-Médard), 1853-1926. — Mgr Emard est né à Saint-Constant. Il fit ses études secon-



daires au collège de Sainte-Thérèse et au collège de Montréal, ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal. Mgr Fabre l'ordonna prêtre en 1876. Il partait pour Rome en 1877, en revenait en 1880 docteur en théologie et en droit canon.

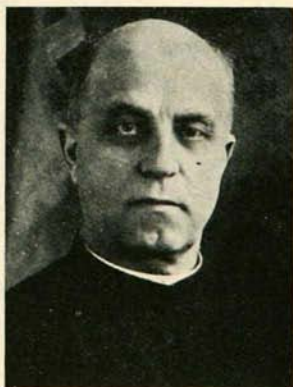
Il exerça successivement les fonctions de vicaire à Saint-Joseph de Montréal, de vice-chancelier et de chancelier à l'archevêché. Consacré premier évêque de Valleyfield en 1892, il fonda dans sa ville épiscopale un collège-séminaire, un hospice et un Hôtel-Dieu. En mai

1922, notre Très Saint Père le Pape l'appela au siège archiépiscopal d'Ottawa.

Écrivain et orateur remarquable, membre de la Société Historique de Montréal et de la Société Royale du Canada, Mgr Émard a publié ses *Souvenirs d'un Voyage en Terre Sainte*, un récit du *Congrès eucharistique de Malte* (1913), un volume sur le nouveau *Code de droit canonique* (1918) et cinq volumes d'*œuvres pastorales* (1921-22).

« Homme de doctrine autant que d'action, le savant prélat ne s'arrête pas au cisèlement des phrases. Son but est plus haut et son effort y tend constamment ». (*Abbé Elie-J. Auclair*)

Lalande (Le Père Louis, s.j.), 1859. — Le Père L. Lalande est né à Saint-Hermas, comté des Deux-Montagnes. Il a fait ses études classiques au collège de Rigaud ; est entré dans la Compagnie de Jésus en 1881 ; a fait sa théologie à Jersey ; a été ordonné par Mgr Fêbre en 1894, a enseigné les Belles-Lettres et la Rhétorique au collège Sainte-Marie, six ans, la philosophie, cinq ans ; a donné des missions pendant dix-sept ans au Canada et aux États-Unis.



Devenu aumônier général de l'Association catholique des Voyageurs de commerce, après avoir été recteur six ans au collège Sainte-Marie, il rédige la revue : *Le Voyageur Catholique*, au Scolasticat de l'Immaculée Conception. Il y prépare aussi un volume de *Discours*

et *Conférences* et la *Revanche des Berceaux*, qui paraîtra bientôt.

Le P. Louis Lalande est célèbre par son éloquence et son talent d'écrivain. Il a prêché plusieurs stations de Carême au Gésu de Montréal.

Ses livres : *Croire, c'est vivre* (1906), *Entre Amis* (1907), *Causons* (1915), peuvent se rattacher au genre apologétique. — Le premier est une traduction libre d'un ouvrage de Mgr Stang, évêque de Fall River.

Entre Amis, composé de lettres du Père L. Lalande à son ami Arthur Prévost, de 1881 à 1900, constitue une lecture des plus attachantes. « Écrites simplement, d'un style agréable et vivant, ces lettres touchent aux sujets les plus divers, les traitent de façon parfois fort originale et toujours intéressante, et donnent les meilleurs conseils, sans n'avoir jamais rien de la sévérité qui rebute et décourage ». (Adjutor Rivard)

Dans *Causons*, l'auteur réfute bon nombre d'objections que l'on fait d'ordinaire à la foi catholique. Ces objections lui sont présentées par un de ses anciens élèves Maurice Lejeune. Le Père Lalande nous avertit que cet ancien s'appelle moins *Lejeune* que la *Jeunesse* ; qu'il n'est pas individu, mais qu'il est légion. Le style de ce livre est familier, spirituel et pittoresque.

Le Père L. Lalande a publié en 1920 *Silhouettes paroissiales*. L'abbé Groulx, dans la préface de ce livre, nous présente l'auteur en l'appelant « le peintre des brillants tableaux de mœurs », « l'orateur des censures intrépides », « le moraliste » surtout, épris du bien qu'il veut déposer dans les âmes et qui trouve dans son cœur et son esprit mille ressources pour exprimer ce bien et le faire aimer, accepter. Citons parmi les conférences du P. Lalande : *La race supérieure*, *La fierté* et *L'éducation de la justice*.

Gonthier (Le Père Dominique-Ceslas, o.p.), 1853-1917. — Pierre-Théophile Gonthier naquit à Saint-Gervais, dans le comté de Bellechasse. Il était le plus jeune d'une famille de treize enfants. Peu de temps après sa naissance, ses parents s'établirent à Saint-Raphaël. Un de ses frères, curé de Saint-Apollinaire, dirigea ses premières études et le fit entrer au Petit Séminaire de Québec en 1864. Son cours classique était déjà terminé en 1871. Il entra au Grand Séminaire cette année-là.

Le Père Chocarne, de l'ordre de Saint-Dominique, Provincial de la province de France, vint, au printemps de 1873, préparer le premier foyer de vie dominicaine au Canada. Il trouva un sujet d'élite dans l'abbé Théophile Gonthier, qu'il amena, avec le jeune Arthur Gadbois, au Noviciat d'Abbeville en Picardie. Ils étaient les prémices du Canada venant s'offrir à Saint-Dominique pour l'apostolat. Le Père Gonthier fut ordonné prêtre à Langres par Mgr Bouange le 7 juin 1879 et revint cette année-là au pays avec le Père Gadbois.

Il fut d'abord employé pendant six ans au ministère de la prédication, au couvent de Saint-Hyacinthe, puis il remplit dans la suite diverses charges importantes dans sa Communauté, entre autres celles de prier et de maître des novices.

Le Père Gonthier aimait les lettres. Ses écrits nombreux sur des sujets religieux et de polémique se retrouvent principalement dans la *Nouvelle-France*, où il signe *Raphaël Gervais*, dans le *Rosaire* et la *Revue dominicaine*. Il était écrivain de race. Sa pensée coulait de source, claire et limpide, sous une plume bien aiguisée, courageuse et vive, une des mieux taillées de la littérature canadienne.

Il serait opportun que ses travaux fussent de nouveau offerts au public sous un format plus facile d'accès.

L'ÉLOQUENCE SACRÉE

Nos maîtres en éloquence sacrée au Canada ne sauraient évidemment être placés au même niveau que ceux du grand siècle en France et ils ne s'apparentent sans doute que de loin avec les Lacordaire, les Monsabré, les d'Hulst et les Janvier des temps plus rapprochés du nôtre. La chaire catholique a néanmoins connu et connaît chez nous plus d'un prédicateur distingué. Et la haute prédication existe, si l'on entend par là des séries de conférences doctrinales sur des sujets unifiés.

C'est une règle sage, ordinairement suivie, de ne parler, dans un *Manuel* ou dans un *Précis*, que de ceux dont les œuvres ont été publiées en tout ou en partie. C'est pourquoi, dans son *Histoire de la littérature canadienne*, Mgr Camille Roy ne mentionne que les seuls noms de l'abbé *Jean Holmes*, de l'abbé *Louis-Honoré Paquet* et de *Mgr Louis-Adolphe Paquet*. On devrait y joindre celui de l'abbé *Gustave Bourassa*, dont les *Conférences et discours* ne sont pas sans mérites, et celui de *Mgr Paul-Eugène Roy*, dont les travaux oratoires sont maintenant en volumes.

Mais nombre de nos évêques et de nos prédicateurs, séculiers ou religieux, qui n'ont rien publié, ou dont les discours ont paru tout au plus dans les journaux et les revues, ont laissé dans l'esprit populaire des souvenirs durables. Notre peuple canadien, à l'exemple de celui de France, dont il est issu, aime les beaux sermons, et la facilité de parole est même l'une des qualités qu'il prise le plus chez ses curés. La conséquence naturelle, parce que le goût produit l'artiste comme le besoin crée l'organe, c'est que, pour la chaire sacrée aussi bien que pour la tribune publique, les orateurs-nés ou les hommes qui parlent avec talent ne nous ont pas fait défaut dans le passé et sont encore nombreux parmi nous.

Mgr Bourget, Mgr Laflèche, Mgr Taché, Mgr Antoine Racine, le cardinal Bégin, Mgr Bruchési, Mgr Emard, Mgr Langevin, Mgr Gravel, Mgr Archambault, Mgr Mathieu, puis Mgr Benjamin Paquet et Mgr Hamel, du séminaire de Québec,

M. Colin, M. Lecoq et M. Martineau, des prêtres de Saint-Sulpice,

Le Père Michel, le Père Turgeon et le Père Lord, des Jésuites,

Le Père Hage, le Père Gonthier et le Père Rondot, des Dominicains,

Le Père Beaudry, des Clercs de Saint-Viateur,

M. l'abbé Camille Caisse, de l'Assomption, Mgr Raymond et M. le chanoine Ouellette, de Saint-Hyacinthe, M. l'abbé Rouleau et M. l'abbé Proulx, de Sainte-Thérèse, M. le curé Hercule Gignac, de Sherbrooke, et nombre d'autres pourraient figurer avec honneur dans une anthologie oratoire canadienne.

Parmi les vivants, pour n'en nommer que quelques-uns des plus notables, il faudrait mettre, au premier rang, Son Éminence le Cardinal Rouleau, de Québec, Mgr Gauthier, de Montréal, Mgr Ross, de Gaspé, Mgr Langlois, de Valleyfield, Mgr Hallé, d'Ontario-Nord, Mgr Camille Roy, de Québec, Mgr Eugène Lapointe, de Chicoutimi, M. le chanoine Corbeil, d'Ottawa, M. le curé Philippe Perrier, M. l'abbé Elie Auclair, M. l'abbé Lionel Groulx, le Père Louis Lalande, Jésuite, le Père M.-Antonio Lamarche, Dominicain, M. le chanoine Delphis Nepveu, M. le chan. Harbour, le chan. G. (Mgr) Courchesne, M. le curé Valmore-Lavergne, M. l'abbé Antonio Huot, M. le curé Olivier Maurault, MM. les abbés Arthur Deschêner, Joseph-Marie Melançon, Émile Lambert, le Père Lévi Côté, des Oblats. Mais nous sommes loin de connaître suffisamment nos prédicateurs canadiens pour

dresser une liste complète même de nos plus méritants. Nous tenions seulement à signaler quelques noms, dans notre modeste *Précis*, et à faire remarquer que l'éloquence de la chaire n'a pas manqué et ne manque pas au Canada d'avoir de dignes représentants.

(Communiqué sur demande)

SOCIOLOGIE

De Nevers¹ (Edmond Boisvert dit), 1862-1906. — E. de Nevers naquit à la Baie-du-Febvre ; étudia au séminaire de Nicolet, de 1873 à 1879 ; prit la profession d'avocat, et partit pour l'Europe en 1888, réalisant ainsi un de ses plus vifs désirs.

Étudiant en droit, il notait : « Si j'eusse eu \$50, je partais pour l'Europe chercher des sensations et d'autres points de la vie... Quand je serai reçu avocat, je traverserai l'océan ».

De 1888 à 1889, il étudia à Berlin où il suivit les cours de l'historien Mommsen². Il séjourna à Vienne et à Rome, à Florence et à Naples, à Madrid et à Lisbonne. Il apprit, au cours de ces visites, l'allemand et l'italien, l'espagnol et le portugais. A Paris, pendant sept ans, il fit du journalisme à l'agence Havas. Laborieux, solitaire, il étudia avec l'unique ambition d'être utile à ses compatriotes. Dans ses lettres intimes, il insiste sur son dessein de devenir une compétence, de se mettre, en état de « mener à Montréal une vie de travail et de dévouement à la cause canadienne-française ». Sa santé déclinait. Revenu d'Europe, il recueillit la position d'Arthur Buies, mais ne la garda pas longtemps :

1. Cette étude est extraite en substance de l'Action française (mai-1919), *Edmond de Nevers* par Antonio Perrault.

2. Historien et philologue allemand, — a renouvelé, par ses études d'épigraphie et par son *Histoire romaine*, l'étude de l'antiquité latine (1817-1903).

il décéda à Central-Falls (E.U.), âgé de quarante-quatre ans. « Sa mort fut celle d'un chrétien et d'un juste ». (Mgr C. Roy.)

De Nevers a laissé deux livres qui feront vivre son nom : *l'Avenir du peuple canadien-français* et *l'Ame américaine*. Ces ouvrages se ramènent à un sentiment unique : *l'amour du peuple canadien-français* ; — à une idée centrale : *contribuer à la grandeur de sa race*.

Son premier livre a le grand mérite de proposer aux Canadiens français un *programme complet d'action publique* ; tirons-en quelques articles. Comment préparer l'avenir ? — La race gardera ses notes essentielles : le catholicisme et l'esprit français.

Que la Nouvelle-France soit sur ce continent, en même temps que la fille aînée de l'Église, la fille aînée de la pensée et du progrès dans les hautes sphères de la poésie, de la science et des arts.

Dans notre pays, il peut même sembler que l'on fait œuvre patriotique en s'enrichissant, . . . mais que l'or soit une force que vous mettez au service des idées et des œuvres.

« Les campagnes sont en quelque sorte le laboratoire où se créent les forces du bien ». De Nevers part de ce principe de Montesquieu, et reprend à son compte le mot laissé au temps où il écrivait : *Emparons-nous du sol*.

Il est bon, il est désirable que tous ceux d'entre nous qui se sentent des dispositions pour le commerce et l'industrie entrent dans cette voie, qu'ils y prospèrent, qu'ils soutiennent avec énergie la concurrence contre les hommes d'affaires qui les environnent.

S'il importe d'augmenter le bien-être matériel, il n'importe pas moins d'agrandir l'horizon des âmes.

Il faut que les classes dirigeantes aient une foi éclairée, qu'elles étudient, veillent et prévoient.

Pour créer des savants, des artistes, des écrivains, augmentons la valeur de nos collèges classiques, organisons les hautes études, fondons des bibliothèques, des écoles d'art.

Au point de vue littéraire, fournissons l'arme essentielle, la langue. C'est par l'enseignement secondaire renouvelé, c'est par l'enseignement universitaire supérieur, la création de facultés de lettres et de sciences, que nous formerons une élite intellectuelle sans laquelle un peuple reste inférieur.

De Nevers fut un *précurseur* : on peut reconnaître en lui *un des chefs du mouvement qui tend à sauvegarder, au sein de la Confédération, le principe des nationalités*.

Henri d'Arles classe de Nevers dans « la grande lignée des voyants et des penseurs ». M. Louis Arnould le qualifie « d'éminent publiciste ». — Brunetière écrivit de *l'Ame Américaine* : « *C'est un des plus intéressants livres qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique* ».

Bouchette. — (Errol), 1862-1912. — E. Bouchette compte dans son ascendance paternelle notamment des ancêtres distingués. Son bisaïeul, capitaine du brigantin le *Gaspé*, sauva le général Carleton des mains de Montgomery, qui lui avait coupé la retraite sur Québec¹.

Son grand-père, Joseph, arpenteur général dans l'Ontario, a écrit de remarquables ouvrages, — pour le temps, — sur la topographie du Canada. Il est notre plus illustre géographe. Son père, Robert Shore Milnes Bouchette, était, par son éducation, ainsi que par les alliances et les relations de sa famille, très anglais. Mais voilà qu'en 1834, il prit fait et cause pour Papineau et les insurgés, ce qui lui valut la prison et quelque temps d'exil. Errol Bouchette avait puisé dans son entourage des traditions de fierté, d'initiative personnelle, des préoccupations d'intérêt social, et aussi le goût des études sérieuses, de la lecture désintéressée de l'esprit. Il fit du journalisme et fournit en outre des travaux très estimés sur *l'économie politique*, tels que : *Emparons-nous de l'Industrie* ; *l'Evolution économique de la province de Québec* ; *Etudes sociales et économiques sur le Canada* ; *Indépendance économique du Canada français*. Dans les

1. Lorsque Montgomery s'avavançait sur Québec en 1775, Carleton se trouvait à Montréal. Comprenant que la sûreté du pays dépendait de Québec, il s'empessa de partir pour la Capitale. C'est le capitaine Bouchette qui le guida dans ce voyage extrêmement périlleux. Ils partirent de Montréal la nuit dans une barque dont ils avaient remboursé les tolets et les bords, afin de ne pas faire de bruit et de ne pas éveiller les forces américaines échelonnées tout le long du fleuve. Le gouverneur était travesti en paysan.

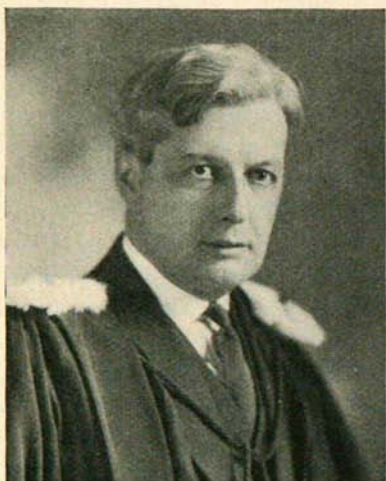
dernières années de sa vie, il fut chargé de la section de Sociologie française à la Bibliothèque fédérale, et continua toujours ses études favorites d'économie politique et de sociologie.

Sa pensée essentielle vit dans l'*Indépendance économique du Canada*. Il affirme dans la préface de ce livre ses intentions et son but : *éclairer l'opinion sur le devoir prochain*.

Errol Bouchette *sociologue* semble avoir résumé sa doctrine dans le texte suivant : « *Si le groupe français du Canada veut conserver sa part de légitime influence dans la chose publique, il ne doit pas se contenter de vivre dans la contemplation de ses gloires passées... Les Canadiens français, qui ont déjà la gloire d'avoir dépassé leurs rivaux dans le maniement de la Constitution britannique, pourraient les vaincre également sur le terrain industriel et commerçant, acquérant ainsi la richesse et l'influence nécessaires à l'accomplissement de leur œuvre en Amérique* ».

Montpetit (Édouard), 1881. — M. Édouard Montpetit est né à Montmagny. Il a fait ses études classiques au collège de Montréal et ses études légales à l'Université Laval de Montréal, fut admis au barreau en 1904. Deux ans plus tard, il alla étudier en Europe. Après un stage de trois ans à l'École libre des Sciences politiques et au Collège des Sciences sociales de Paris, il fut diplômé de ces deux institutions. Il resta encore un an à Paris comme délégué commercial du Canada en France. A son retour au pays, en 1910, il fut nommé professeur à l'École des Hautes Études commerciales, professeur de droit à l'Université Laval de Montréal et directeur de l'École des Sciences sociales. Depuis 1920, il est secrétaire général

de l'Université de Montréal et professeur d'économie po-



litique, de finances publiques et de politique économique dans cette même Université, outre qu'il est resté directeur de l'École des Sciences sociales.

Il est officier d'Académie, chevalier de la Légion d'Honneur, membre de la Société Royale du Canada, membre du Conseil de l'Instruc-

tion publique, membre de l'Académie Royale de Belgique.

D'une compétence supérieure, il est peut-être l'homme qui a le plus fait, depuis quelque dix ans, pour poser le problème économique devant l'opinion de notre province et pour le poser sur des bases scientifiques. ... Il a parlé, écrit, avec un entrain qui ne s'est jamais démenti, avec l'ardeur d'un apôtre. M. Montpetit a publié : *Au Service de la Tradition française, Les Survivances françaises au Canada*. Qu'il écrive ou qu'il parle, il est toujours élégant et très français.

Saint-Pierre (Arthur), 1885. — M. Arthur Saint-Pierre est né à Walkerville, Ont. A vingt-trois ans, il débuta à la *Presse* dans le journalisme professionnel. Il a depuis beaucoup écrit sur les problèmes sociaux de notre pays. Son œuvre, déjà considérable et importante, comprend : *L'Avenir du Canada français, Vers l'Action, L'Instruction obligatoire, L'Organisation ouvrière*

dans la province de Québec, *Pour le Comptoir coopératif de Montréal*, *L'Organisation professionnelle*, *L'Utopie socialiste*, *Le Devoir social*, *La Fédération Américaine du Travail*, *Questions et Oeuvres sociales de chez nous*, *Le comte Albert de Mun*, *La Question ouvrière au Canada*, *Le Bilan moral d'une grande expérience sociale*, *L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, *Le Problème social*, qui lui a valu le prix David 1926 ; *Ce que je pense sur...* recueil d'articles traitant des problèmes nationaux les plus actuels.

Professeur de sociologie à l'Université de Montréal, conférencier habituel des Semaines Sociales, M. Arthur Saint-Pierre, de la Société Royale du Canada, est devenu l'un des maîtres de la sociologie chez nous. M. Édouard Montpetit l'apprécie ainsi, comme écrivain et sociologue, dans *Le Problème social* : « Ses exposés sont d'une admirable clarté et solidement construits ; il élague d'une main sûre toutes les objections que le sentimentalisme des affaires dresse sur la route de tous les réformateurs. Quelques pages et l'on sait où l'on va. Il ne s'embarrasse pas des demi-teintes. On sent que la vie économique qu'il a interrogée le conduit vers d'irréductibles conclusions ».

Bastien (Hermas), 1897. — Né à Montréal, H. Bastien fit ses études classiques chez les Sulpiciens et chez les Jésuites de cette ville. Bachelier ès arts en 1918, il publia en 1919, alors qu'il était étudiant en droit, un volume de poésies : *Les Eaux grises*. Collaborateur à l'Action française, il a dédié à ses maîtres de l'heure *Les Energies rédemptrices* (1923), volume en prose qui s'adresse spécialement aux jeunes. « *Nos hommes de demain* devront lire et relire ces bonnes pages



marquées au coin de la conviction la plus communicative. Qu'ils méditent ce livre dû à la plume de l'un des leurs, ils sauront ensuite quelle force sont pour nous *notre catholicisme et nos écoles*. A fréquenter les vivants et les morts de chez nous, ils apprendront à mieux connaître les gardiennes de notre race et ceux qui sculptent l'idéal parmi nous. Et cette méditation fructueuse finira certainement par leur faire entrevoir la nouvelle aurore qui s'annonce, et où entrent, comme éléments essentiels, *l'action intellectuelle et le devoir social* ». (*Le Canada français*, avril 1924)

H. Bastien a en manuscrit un *Essai sur la philosophie religieuse de William James*, thèse qui lui valut le titre de docteur en philosophie de l'Université de Montréal. Une conférence à Saint-Sulpice (mars 1927) sur William James, des articles sur la philosophie dans la *Revue dominicaine* et *L'Action française* semblent indiquer une orientation définitive de ce jeune écrivain vers la philosophie.

Les Semaines Sociales du Canada. — Cette œuvre bienfaisante a pour but, par le moyen de *Cours* et de *Conférences*, d'étudier les divers aspects et de présenter les meilleurs modes de solution, — au point de vue chrétien, — des problèmes sociaux actuels. Son fondateur et président est le Père J.-P. Archambault, s. j.

Véritable Université ambulante, la Semaine Sociale, appuyée sur une élite intellectuelle, transporte d'une ville à une autre, chaque année, le siège de ses opérations. Ainsi en 1923, elle se tenait à Montréal, et le grand problème social qui attirait toute l'attention, était **La Famille**.

La Semaine Sociale dote annuellement les *Lettres Canadiennes* d'un volume de *Discours et de Conférences* d'une haute dignité pour le fond et d'une belle tenue littéraire.

Archambault (Le Père Joseph-Papin, s.j.) 1880. —

Le Père J.-P. Archambault, né à Montréal, a fait ses études au collège Sainte-Marie, est entré au Noviciat des Jésuites en 1897, fut ordonné prêtre en 1912. Après une année passée en Europe, il fut nommé Supérieur à la *Villa Saint-Martin*, maison consacrée aux retraites fermées, dont il avait été l'initiateur en 1909. Il fonda, en 1920, les *Semaines Sociales* au Canada, et les dirige depuis cette date. Il est, depuis 1922, directeur de la *Villa Manrèse*, maison de retraites fermées à Québec.



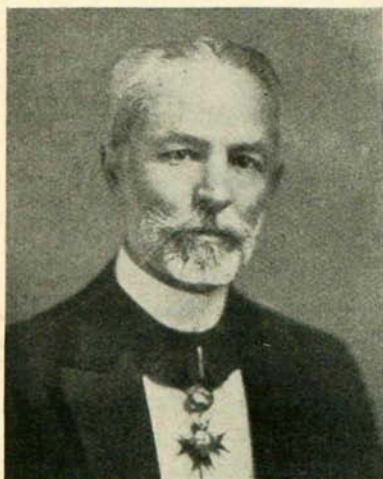
Le Père Papin-Archambault fut au Canada l'un des premiers apôtres de l'action sociale et l'un des fondateurs de l'Action française. Il a écrit au-delà d'une vingtaine de livres ou de brochures sur les questions sociales, religieuses ou nationales : *L'Oeuvre qui nous sauvera* (les retraites fermées), *La Question Sociale et nos devoirs de Catholiques*, *Le Clergé et l'action sociale* : principes, études, œuvres, *Contre le travail du dimanche*, *Pour persévérer*, *Parents chrétiens, sauvez vos enfants du cinéma meurtrier*, etc. Impossible de tout énumérer. Il est directeur de *La Vie nouvelle*, revue de pensée et d'action catholique. « Tous ceux qui soutiennent chez nous les diverses entreprises vouées à l'action catholique et française, savent seuls ce qu'ils doivent au Père Archambault, l'appui précieux qu'ils trouvent dans la chaleur de son enthousiasme et la lumière de sa foi, dans son ardent patriotisme et sa charité intellectuelle ». (Antonio Perrault)

ÉDUCATION

La pédagogie ou science de l'éducation se rattache à la philosophie. En effet la pédagogie n'est qu'une application à la formation de l'homme des principes et des lois de la *psychologie*, de la *logique* et de la *morale*, principes sans lesquels le *professeur* est à l'*éducateur* ce que l'*empirique* est au *médecin*, un homme de recettes, de procédés et d'expédients. Si pour le fond, la pédagogie puise sa sève aux sources de la science philosophique, pour la forme elle relève de la littérature : elle doit revêtir ses idées d'un langage clair et concis, simple et énergique, qui n'exclut pas l'élégance, et s'inspire d'un profond amour, d'un grand respect pour l'enfant.

Les beaux livres de Mgr Dupanloup sur *l'éducation* sont justement célèbres. Et combien d'autres écrivains remarquables ont traité ce sujet, notamment en France ! Chez nous, les auteurs d'ouvrages pédagogiques sont rares. N'est-il pas juste et bon de les connaître et de saluer en eux des *précurseurs*.

Magnan (C.-J.), 1865. — M. C.-J. Magnan, *Inspecteur général des Ecoles Catholiques de notre province*,



se présente le premier comme écrivain pédagogique. Il est intéressant de savoir que le distingué Directeur de *L'Enseignement Primaire*, né à Sainte-Ursule, comté de Maskinongé, a commencé à quatorze ans, à l'École Modèle de Louiseville, son apprentissage d'instituteur ; il enseigna là pendant les années de 1881-82 et 1882-83. A seize

ans, il put entrer à l'École Normale de Québec, où, après de brillantes études, il ne tarda pas à devenir professeur. Dès 1885, il collaborait à *L'Enseignement*

Primaire. En 1890, il était nommé assistant-rédacteur de cette feuille pédagogique, et en 1897, il en devenait propriétaire-rédacteur en chef, titre et charge qu'il détient encore aujourd'hui. Cette revue, franchement catholique et canadienne-française, distribuée gratuitement aux municipalités scolaires, fournit chaque mois, aux instituteurs et institutrices, des études pédagogiques théoriques, qui leur permettent de compléter leur formation professionnelle et de se mettre au courant du mouvement scolaire au Canada et à l'étranger.

Il publia en 1895 un *Manuel de droit civique*, recommandé au point de vue constitutionnel comme au point de vue religieux et patriotique. Tel sera le caractère de tous ses autres ouvrages : on y trouvera la vérité, la sincérité, accompagnée de l'amour de la religion et de la patrie.

En 1909, M. Magnan visita en France, en Belgique et en Suisse des écoles primaires de tous les degrés et de nombreuses Écoles Normales.

Sir Lomer Gouin, sur la recommandation du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, le nomma, en 1911, Inspecteur général des écoles catholiques de notre province.

Depuis quarante ans, il a servi par l'action, par la plume et par la parole les causes qui nous sont les plus chères : *religion, patrie, éducation*. En groupant, dans un fort volume, un certain nombre de ses conférences et discours, il a perpétué parmi nous son enseignement si utile aux éducateurs de la jeunesse ; rien n'est donc plus juste que le titre de ce livre : *Au service de mon pays*.

Nul n'est vigilant comme M. C.-J. Magnan pour découvrir les dangers qui peuvent menacer notre système scolaire : *Bureau fédéral d'éducation, instruction obliga-*

toire, etc. Il est toujours prêt à répondre aux agressions de nos ennemis et à revendiquer l'honneur pour sa province. C'est ainsi qu'en 1922, il lança dans *Eclairons la route* une réfutation victorieuse d'un livre publié contre nous à Toronto : *The Right Track*. Statistiques et chiffres en mains, il expose la vraie situation de l'instruction publique dans notre province, et démontre que *The Right Track* n'est pas un ouvrage sérieux. Il prouve les progrès étonnants réalisés dans nos écoles sous le sage régime de la liberté religieuse, familiale et municipale. Dans le dernier chapitre, il pose et résout, dans le vrai sens doctrinal, tout le problème de l'instruction obligatoire, et tout cela dans des pages sobrement écrites, calmes et dignes.

M. Magnan « est resté fidèle à la cause qu'il avait embrassée dans sa jeunesse et à laquelle il a donné les meilleures années de sa vie... Il a suivi d'un œil toujours attentif le mouvement de l'instruction publique et il s'est occupé activement, intelligemment et sans un moment de répit des choses de la pédagogie. Il a acquis une expérience considérable qui, chez nous, ne le cède à nulle autre ». (*Sir Lomer Gouin*, Préface du livre *Au Service de mon Pays*).

M. C.-J. Magnan est commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, membre de la Société Royale du Canada et docteur ès lettres de l'Université Laval de Québec et de l'Université d'Ottawa.

Maurice (L'abbé Joseph-Oscar). — L'abbé J.-O. Maurice fit son cours classique au collège de L'Assomption ; fut ordonné prêtre en 1903. Il alla étudier à Rome et à Paris, de 1904 à 1907, et revint au pays docteur en théologie de Rome et licencié ès lettres de la Sorbonne.

Il fut dès lors professeur, puis il devint visiteur des Écoles catholiques de Montréal, District Est. — En 1921, la Commission scolaire de Montréal le délégua dans des vues pédagogiques en Angleterre, en Belgique, en Suisse et en France. Il est aujourd'hui titulaire de la chaire de Pédagogie de l'Université de Montréal, rôle qu'il remplit avec grand honneur, vu la large et sérieuse culture de son esprit et ses rares aptitudes pédagogiques.



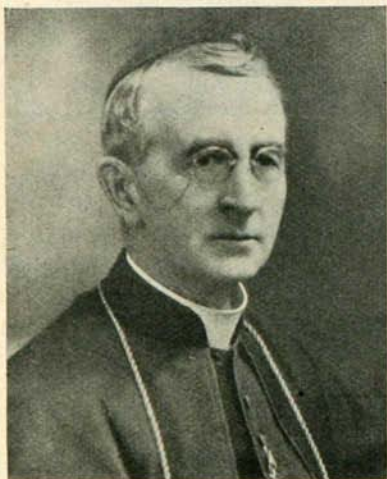
Les conférences de M. l'abbé Maurice, réunies en volumes, forment de précieuses et durables leçons de pédagogie. Le Chanoine E. Chartier s'adressant directement à l'auteur, dans la préface d'un de ces volumes¹, écrit : « Vous avez exprimé vos vues avec une clarté que beaucoup vous envieront. Vous avez surtout fait un départ exact entre les améliorations vraiment utiles et les essais trop souvent infructueux qu'ont provoqués les méthodes récentes.

Plus encore que votre conscience et votre compétence professionnelle, ce que l'on retrouvera ici, *c'est la haute idée, l'idée vraiment sacerdotale que vous vous faites de l'éducation*. Vous vous penchez sur les âmes d'enfants

1. Année 1923-24.

pour en relever la noblesse aux yeux des maîtres. Vous insistez auprès de ceux-ci pour qu'ils se mettent au niveau de ces petites âmes afin de les élever graduellement à leur propre niveau. Vous établissez ainsi le lien nécessaire qui doit unir le professeur à l'élève, lien d'amour provoqué par la faiblesse, lien d'espoir que justifie l'avenir, lien de foi surtout dans le perfectionnement moral et intellectuel de l'enfance. Votre pédagogie, inspirée de ce principe très noble, se distingue par là de tant d'autres où les procédés techniques occupent la première place. Vous ne négligez pourtant pas ces procédés, mais vous en marquez par là la vraie valeur ».

Ross (François-Xavier Mgr), 1869.— Mgr F.-X. Ross



est né à Grosses-Roches, comté de Matane. Il fut ordonné prêtre le 19 mai 1894. Après avoir été successivement curé à Saint-Laurent-de-Matapédia¹, à l'Anse-aux-Gascons², à Saint-Louis-du-Ha-Ha³, il devint Principal de l'École Normale de Rimouski en 1906, — fut élu évêque de Gaspé le 11 décembre 1922, et sacré à Rimouski le

1er mai 1923. Mgr Ross est le premier évêque de Gaspé.

1. Comté de Bonaventure.

2. Comté de Bonaventure.

3. Comté de Témiscouata.

Son *Manuel de pédagogie théorique et pratique*, publié en 1917, fut considéré comme *un événement pédagogique* dans notre province : il était le premier du genre et le nom de l'auteur, si avantageusement connu des professionnels de l'éducation, présentait une garantie de la valeur de l'ouvrage.

« Écrit avec clarté, dans un style vivant et agréable, et fruit d'une longue expérience et d'observations judicieuses, le traité de pédagogie de Mgr Ross est destiné à faire autorité dans le monde enseignant ».

Cette assertion de M. C.-J. Magnan, à l'apparition du livre de Mgr Ross, s'est complètement réalisée.

Courchesne (Mgr Georges), 1880. — Mgr G. Courchesne, né à Saint-Thomas de Pierreville, comté d'Yamaska, étudia au séminaire de Nicolet, et fut ordonné prêtre par Mgr Brunault en 1904. Il poursuivit ses études à *Rome*, d'où il revint docteur en théologie; à *Paris*, où il suivit des cours de littérature; à *Fribourg*, où il perfectionna ses connaissances pédagogiques.

Le séminaire de Nicolet le compta pendant plus de quinze ans au nombre de ses professeurs. Principal de l'École Normale des filles dans cette même ville, depuis 1919, il occupait en même temps la chaire de pédagogie à l'École Normale Supérieure de Québec; — *vient d'être nommé évêque de Rimouski*.



Mgr G. Courchesne n'a pas limité au service de l'enseignement secondaire son talent d'écrivain, son zèle d'apôtre et son expérience dans l'art d'instruire et de former la jeunesse, il a collaboré largement au programme des écoles primaires, dans notre province, et en a rédigé la partie pédagogique.

Il vient de livrer au public (1927) et plus particulièrement aux professeurs des collèges ses cours de pédagogie d'enseignement secondaire, sous le titre : *Nos Humanités*. « Ces pages révèlent toute la poésie et la conviction d'une vie de dévouement au service des âmes et de zèle à toutes les tâches que le devoir lui a assignées. Résultat de longues méditations et écrit avec amour pour les élèves de l'École Normale Supérieure de Québec, cet ouvrage de pédagogie n'est pas œuvre de dilettante, mais il fournit au monde des éducateurs un instrument précieux de labeur et lui livre le résultat d'expérience et de recherches consciencieuses... »

Par sa belle tenue littéraire et scientifique par l'abondance de la documentation et la solidité des études qu'il renferme, ce livre peut figurer avec distinction à côté des meilleurs traités de pédagogie dont se glorifient les pays d'Europe ». (*L. P. de Grandpré c.s.v.*)

Germain (L'abbé Victorin), 1890. — L'abbé V. Germain, né à Saint-Basile de Portneuf, a fait son école primaire chez les Sœurs de la Charité à Québec, son cours classique et sa théologie au séminaire de la même ville. Prêtre en 1914, il fut rédacteur à L'Action Catholique jusqu'en 1916. C'est pendant ce temps qu'il écrivit une thèse sur *La Société des Nations*. Ce travail, publié en 1923, a été couronné au concours David. L'abbé V. Germain fut simultanément, pendant cinq ans, aumônier du Monastère des Ursulines de Mérici (Québec)

et directeur du Secrétariat des œuvres de l'Action Sociale Catholique. Depuis 1925, il exerce le saint ministère à Sainte-Marie de la Beauce. L'abbé V. Germain est rédacteur à la *Semaine religieuse* de Québec depuis 1915 ; — licencié en philosophie de l'Université Laval et docteur en théologie du collège Angélique à Rome.

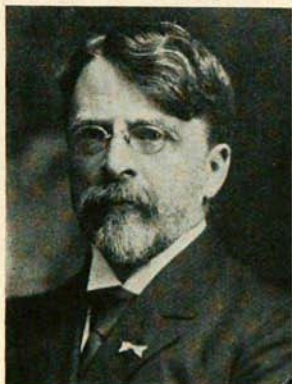


Il publia en 1916, sous le pseudonyme de *Fernand Saint-Jacques*, *Lettres à Claude*, correspondance alerte, vive et sérieuse d'un ancien écolier avec un brillant rhétoricien de 1914. Il fit paraître en 1925 un livre écrit à l'intention des religieuses enseignantes et des éducateurs en général : *A propos d'autorité*. Ces pages, rédigées dans une langue claire, vivante, imagée et poétique, renferment des conseils précieux pour tous ceux qui sont chargés d'éducation, conseils venant d'un esprit averti, d'un cœur apostolique. Cet ouvrage a obtenu un prix d'Action intellectuelle (1925). On doit encore à l'abbé V. Germain : un petit *Missel illustré*, dont la vogue est très grande, puisqu'en moins de quatre ans il atteint son centième mille ; un recueil de 1400 maximes et réflexions tirées de bons auteurs, intitulé : *Le sens exquis* et un livre de messe à l'usage des paroissiens de tout âge et de toutes conditions : *Le petit Guide du Chrétien au pied des saints autels*.

Delâge (L'honorable Cyrille), 1869. — *Surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec*, bachelier ès lettres, docteur ès lettres, docteur en droit de l'Université Laval, officier d'Académie, officier de l'Ins-

truction publique de France, membre de la Société Royale du Canada.

Né à Québec ; fit ses études au séminaire de Québec et à l'Université Laval ; fut admis à la pratique du Notariat en 1892 ; député à la



Législature comme représentant du comté de Québec, de 1901 à 1912 ; président de l'Assemblée législative, de 1912 à 1919. Depuis ce temps, héritier d'un passé d'honneur, de zèle éclairé, de pur dévouement à la cause de l'éducation, il continue l'œuvre féconde des Meilleur, des Chauveau, des Ouimet, des de la Bruère.

L'honorable Cyrille Delâge a publié deux volumes, dont l'un en 1919, l'autre en 1927, sous les titres de *Discours, Conférences, Lettres*. Dans ces livres, se trouvent recueillies les pièces d'éloquence que sa parole a livrées au public, à l'occasion d'un grand nombre de démonstrations sociales, éducationnelles ou patriotiques auxquelles il a dû prendre part par suite de ses fonctions officielles. Deux amours vibrent dans ces pages littéraires : l'amour de la saine éducation et de la patrie canadienne ; l'éducation, l'auteur la veut forte, chrétienne et répandue partout ; la patrie, il la désire de plus en plus prospère et toujours fidèle à la foi et à la langue des aïeux.

Roy (Mgr Egide, o.f.m.), 1894. — Né à Saint-Michel de Bellechasse ; prit l'habit franciscain à Montréal en 1912 ; fut ordonné prêtre à Québec en 1919 ; est docteur en philosophie de l'Université du Latran et de celle de

Lille. Missionnaire au Japon depuis 1923, il est aujourd'hui Préfet apostolique de la nouvelle Préfecture canadienne en ce pays.

Il a publié sa thèse de doctorat en sciences sociales, présentée à l'Université de Lille, où elle a été couronnée. C'est un ouvrage remarquable sous le titre : *La formation du régime scolaire canadien*, étude historique et sociologique où la pensée ferme de l'auteur se revêt d'un style sobre et net.

ROMAN

Mgr C. Roy remarque que le roman est, de tous les genres en prose, celui qui, chez nous, a moins bénéficié du renouveau littéraire. Il y a près de vingt ans, sir Adolphe Routhier publiait son remarquable roman messianique, **Le Centurion**, où il mêle la fiction au récit évangélique et à l'histoire du temps où vécut le Messie. Cet ouvrage n'est pas sans défaut. Les personnages ont trop souvent les mêmes accents, le même ton, la même manière de dire que ceux de notre pays, et la langue, pour être souple, variée, enthousiaste, n'est pas impeccable. Toutefois ce livre a de grands et réels mérite de fond et de forme.

Nos plus remarquables romanciers

Alonié de Lestres (L'abbé Lionel Groulx). En tête de nos meilleurs romans, — fond et forme, — nous plaçons *L'Appel de la Race*, dont nous avons déjà parlé. Ce roman contient une doctrine : *la survivance française au Canada par le nationalisme intégral*. « Il doit être lu, écrit Mgr C. Roy, et pour tant d'idées nobles, généreuses dont il est pénétré et pour cette langue abondante, forte et douce dans laquelle il est écrit ».

Dugré (Le Père Adélard, s.j.), 1881. — Le Père Adélard Dugré naquit à la Pointe-du-Lac, comté de Saint-



Maurice ; fit ses études classiques au séminaire de Trois-Rivières, entra au Noviciat des Jésuites en 1899, et fut ordonné prêtre en 1915. Après quatre années d'études spéciales en France et en Angleterre, il devint professeur de théologie dogmatique au Scolasticat de l'Immaculée Conception, à Montréal.

Pour se rendre compte de la remarquable activité littéraire du Père Adélard Dugré, il faudrait lire d'innombrables articles de fond dans : *Le Messager Canadien du Sacré-Cœur*, *La Vie Nouvelle*, *L'Action française*, *Le Bulletin paroissial*, *Le Semeur*, *Les Etudes* (de Paris), sans parler de sa constante collaboration à *l'École Sociale populaire*.

En 1925, le P. Adélard Dugré se révéla romancier, dans *La Campagne canadienne*. Ce roman-thèse « chante la vie d'habitant et plus encore peut-être il peint la situation malheureuse de ceux des nôtres, qui, expatriés aux États-Unis, et pris au piège d'un mariage mal assorti ou engrenés autrement, se voient contraints, par les dures nécessités de la vie qu'ils se sont faite, à ne plus pouvoir vivre sur le sol bien-aimé de la patrie canadienne ». (*Le P. Hugolin, o.f.m.*) « Cette œuvre dont l'action se déroule à la Pointe-du-Lac, contient des descriptions champêtres d'un art très vrai et des évocations de la vie paysanne d'un sain réalisme. Elle contribuera à faire aimer la terre qui se meurt de l'abandon de ses fils ». (*L'Action française*)

Bernard (Harry), 1898. — H. Bernard, né à Londres (Angleterre), de parents canadiens-français, fit ses études au séminaire de *Saint-Hyacinthe* 1911-1919 ; fut rédacteur et correspondant parlementaire au *Droit* d'Ottawa, de 1919 à 1923 ; dirige depuis 1923 le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, le plus vieux journal exclusivement rédigé en français de la province de Québec, fondé en 1853 ; collabore à l'*Action française*, au *Devoir*, à la *Revue nationale*, au *Canada français*, à l'*Apôtre*, etc. Harry Bernard, déjà connu comme journaliste, débuta dans le roman par *L'homme tombé*, dont le sujet est une mésalliance matrimoniale. Ce livre lui mérita le prix David de roman pour 1924. *La Terre vivante*, qui parut en 1925, marque un progrès sur le précédent, et obtint encore à l'auteur le prix David de roman, et de plus le prix de littérature au concours d'Action intellectuelle. Dans *La Maison vide*, publiée en 1926, s'affirme de plus en plus la sûreté de plume du jeune romancier. *La Maison vide*, ce n'est pas ici la maison sans enfants, mais c'est la maison qui ne garde pas ses enfants, lorsque ceux-ci grandissent, et cela faute d'une vie familiale, heureuse et unie. Dans ce foyer des *Dumortier*, chacun cherche au dehors son plaisir et la mère la première, prise par le tourbillon des bals, des réceptions et des fêtes mondaines. Ce livre joint à un réel mérite littéraire une sérieuse portée morale. « Toute femme en le lisant voudra faire un meilleur emploi de sa vie ». (*La Revue dominicaine*.) Elle comprendra mieux cette parole de l'Esprit-Saint : *La grâce est trompeuse et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur seule sera dans la gloire*.



Harry Bernard a écrit des nouvelles en marge de l'histoire du Canada, réunies sous le titre : *La Dame blanche*.

Roquebrune (Hertel de, pseudonyme de Robert Laroque), 1889. — *Robert de Roquebrune* est né à l'Assomption. Par sa mère, il est l'arrière-petit-fils du colonel d'Irumberry de Salabery, le héros de Châteauguay. Après un premier séjour en France en 1911, il est revenu au Canada, a vécu à Belœil. Retourné à Paris en 1919, il y demeure depuis.



R. de Roquebrune a publié à Paris, en 1923, son premier roman : *Les Habits rouges*; en 1924, il donna *D'un Océan à l'autre* et en 1927, *Les Dames Le Marchand*. L'auteur des *Habits Rouges* a taillé son roman dans l'histoire des troubles de 1837-38. *D'un Océan à l'autre* est, pour ainsi dire, le roman de l'irrésistible poussée de la civilisation vers l'Ouest, avec ses heurts et son succès définitif. L'auteur essaie de reconstituer l'épisode mémorable de la Révolte des Métis dans l'Ouest canadien.

La critique canadienne est d'accord avec la critique française pour louer le style de R. de Roquebrune : « Il est fort juste, proportionné aux choses, délicat, souvent très fin, paré d'une élégance aisée, naturelle ». (Mgr C. Roy) *Les Habits Rouges* dépassent leur vingt-cinquième édition.

Potvin (Damase) 1882. — Né à la Baie des Ha ! Ha ! fit son cours classique au séminaire de Chicoutimi. Ses études terminées, il fonda *le Travailleur* de Chicoutimi,

dirigea un an le *Progrès du Saguenay*, collabora à la *Semaine Commerciale* de Québec, à la *Vérité*, devint rédacteur en chef du *Quotidien* de Lévis, fonda le *Petit Québecquois*. En 1909, il vint à Montréal, collabora au *Devoir*, fonda la revue *Je vois tout*, collabora au *Samedi*, et à la *Revue Populaire*, à presque toutes les revues publiées à Québec ou à Montréal ; fut directeur du *Terroir*, rédacteur à l'*Événement*.



Journaliste on le voit, M. Damase Potvin est aussi romancier. Il a donné dans ce genre : *Restons chez nous* (1908), *Le Membre* (1916), un roman de mœurs politiques ; *L'Appel de la Terre* (1919) ; *Le Français* (1925), « roman paysan du pays de Québec », sous-titre de ce livre ; *La Baie* (1925), récit d'un vieux colon canadien français ; *Sur la Grand'Route* (1926), *La mission des Ilets Jérémie* (1927), récits légendaires et historiques.

Ces romans sont tous du terroir. On reproche parfois à leur auteur un laisser-aller dans le style qui confine à un manque de distinction. Une trop grande abondance d'expressions populaires dépare toujours un livre.

M. Damase Potvin a publié en 1926 *Le Tour du Saguenay*, historique, légendaire et descriptif.

CHOSSES DU TERROIR

« Là où peut-être la vie littéraire du Canada se manifeste avec le plus d'originalité, c'est dans les œuvres inspirées du terroir. *La Noël au Canada* de Fréchette,

les *Propos canadiens* de l'abbé C. Roy, *Chez nous* et *Chez nos gens* de Rivard, les *Rapaillages* de l'abbé Groulx, les *Concours* de la Société Saint-Jean-Baptiste, les *Croquis* et les *Récits laurentiens* du Frère Marie-Victorin, les études sur le *folklore* de *Marius Barbeau*... ont révélé une veine aussi riche que peu exploitée jusqu'à cette heure. On est tout étonné d'y découvrir quelle somme de beauté littéraire autant que morale révèle la vie simple et pure des paysans, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois ». (*Chanoine Em. Chartier*)

Folklore

Par le mot *folklore*, aujourd'hui admis partout, on désigne une « science en croissance¹ » qui s'intéresse aux *mœurs, coutumes, croyances, récits, chansons et arts du peuple*. Pour faire œuvre utile les folkloristes procèdent par enquêtes directes et notent tout ce qui peut situer les textes recueillis et déterminer les conditions de leur transmission jusqu'à nous.

Notre premier véritable folkloriste est C. Marius Barbeau. Ayant étudié l'ethnographie, l'anthropologie et le folklore en Europe, il a procédé avec méthode. Son œuvre considérable comprend des centaines de chansons, de contes, d'historiettes et une riche récolte sur le blason populaire et les arts domestiques

Il a publié, commenté, annoté partie de son avoir dans des revues spéciales. A sa suite il entraîna **E.-Z. Massicotte**, archiviste, archéologue et régionaliste qui possède une abondante collection de chansons, formulettes et devinettes, ainsi que de précieux renseignements sur les industries domestiques, le costume, la médecine

1. Arnold Van Gennep, *Le Folklore*.

populaire etc. On doit à M. E.-Z. Massicotte la publication d'une série de ballades et de chansons historiques, ainsi que des monographies sur la *Vie des chantiers*, la *Noce populaire*, la *Ceinture fléchée*, le *Foulage de l'étoffe*, le *Tissage de la toile*, etc. A ces ardents zélateurs se sont joints *Victor Morin*, *Gustave Lanctot*, *Adéland Lambert* et autres.

Tous les textes de ces chercheurs sont conservés au Musée National d'Ottawa.

Frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac), *de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes*, 1885. — Le Frère

Marie-Victorin, qui s'est justement acquis parmi nous la réputation de savant et de littérateur, est né à Kingsley Falls, comté d'Arthabaska. Sa famille se rattache à une ancienne noblesse de France, les *de Kirouac*. Il étudia à Québec chez les Frères des Écoles Chrétiennes, et devint en 1904, par sa profession



religieuse, fils de saint Jean-Baptiste de la Salle. Il enseigna d'abord à Saint-Jérôme puis à Longueuil. Sa santé faiblit plus d'une fois dans l'œuvre pénible de l'enseignement ; mais il resta tout de même professeur avec certains loisirs. Il se spécialisa en Botanique, y

remporta de si brillants succès qu'en 1920, il fut nommé professeur titulaire de Botanique à l'Université de Montréal. Deux ans plus tard, il obtenait le titre de docteur ès sciences, après la soutenance d'une forte thèse : *Les Filicinées du Québec*. La Société Royale s'honorait, la même année, de le compter parmi ses membres.

Bientôt commencèrent à paraître les **Contributions du Laboratoire de Botanique de l'Université de Montréal**, par le Frère Marie-Victorin. Ce sont : 1. — *Esquisse systématique et écologique de la Flore dendrologique d'une portion de la rive sud du Saint-Laurent, aux environs de Longueuil*. 2. — *Les Filicinées du Québec*. 3. — *Les Lycopodiniées du Québec*. 4. — *Études floristiques sur la région du lac Saint-Jean*. 5. — *Sur quelques Composées nouvelles, rares ou critiques du Québec oriental*. 6. — *Notes sur quelques cas de tératologie Végétale*. 7. — *Notes pour servir à l'histoire de nos connaissances sur les Abiétacées du Québec*. 8. — *Nouvelles Études sur les Composées du Québec*. 9. — *Les Equisétinées du Québec*. 10. — *Les Gymnospermes du Québec*. Ces travaux révèlent des investigations profondes dans le monde végétal, des méthodes sûres, des études sur le vif, qui placent d'emblée chez nous la Botanique dans sa véritable voie scientifique. Il y a 66 ans, l'abbé Léon Provancher dotait ses compatriotes de sa *Flore canadienne*, qui a servi de guide et de maître à ceux qui ont voulu connaître les plantes de notre pays. Il écrivait alors dans sa préface : « Au point où en sont aujourd'hui les connaissances en fait de Botanique, les *Flores*, dans leurs classifications, leurs nomenclatures, leurs descriptions mêmes des plantes, ne sont encore que des *ouvrages essentiellement de transition* ». A l'heure actuelle, « il est facile de prévoir que les études des catégories de plantes que nous livre le Frère Marie-Victorin ne seront pas reprises de si tôt ». (Omer Caron, *Botaniste provincial*)

Le Frère Marie-Victorin n'est pas seulement un naturaliste érudit, il est aussi un littérateur distingué. Il faut lire ses *Récits Laurentiens* et ses *Croquis Laurentiens* pour se laisser prendre aux charmes de cet art nourri de fortes images et de saisissantes réalités, revêtu d'harmonie et de poésie, et qui évoque si heureusement l'âme canadienne-française en ses multiples manifestations : chants, prières, espoirs, sourires ou larmes. « *La façon de jouir des belles formes de la patrie atteste chez le Frère Marie-Victorin un observateur subtil. On le sent par ses*

œuvres, il a la clé des paysages, le sens des perspectives et le Canada semble l'inviter de partout à aller le décrire ».
(Albert Ferland)

Bouchard (Georges), 1888. — Georges Bouchard, né à Saint-Philippe-de-Néri, comté de Kamouraska, descend d'une ancienne famille, originaire de Dieppe en France, et établie à la Rivière-Ouelle avant 1680. Il a fait son cours d'études au collège classique de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il étudia les sciences agricoles au Canada, puis à l'Institut Agronomique de Louvain (Belgique) et à l'École Supérieure d'Angers (France), où il obtint le titre d'Ingénieur-Agriculteur. Il est professeur au collège d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière depuis 1914, et député fédéral pour le comté de Kamouraska depuis 1922. En 1923, à l'occasion du *Train-Exposition*, il représenta le Ministère Fédéral de l'Agriculture en France où il donna une vingtaine de conférences.



G. Bouchard connaît admirablement notre terre canadienne ; il y a puisé une documentation aussi abondante que savoureuse comme en font foi ses œuvres littéraires. Il a publié en 1917 : *Premières Semailles*, récits anecdotiques, d'où se dégagent, dans le parfum du terroir canadien, des leçons de morale, qui n'ont rien de lourd ni d'ennuyeux.

Il donna en 1924, pour l'École Sociale populaire de Montréal, *Le Domaine rural canadien* ; en 1925, *Paysans*

de France et en 1927, *Petites industries féminines*. L'année 1926 a vu du même auteur *Vieilles Choses, Vieilles Gens*, silhouettes campagnardes.

Dans tous ses ouvrages, M. Georges Bouchard poursuit un véritable apostolat agricole. Il désire que les « habitants » aiment leur profession, en sentent la noblesse, qu'ils soient fidèles à la terre et aux traditions d'ordre, d'économie, de piété, de travail que leur ont léguées leurs ancêtres. Il veut le progrès dans la culture du sol par la transformation des méthodes anciennes. Les tableaux qu'il trace sont nets, vivants, pittoresques. Sa langue est émue, riche, *poétique*, au point que Maurice Barrès, après avoir lu *Premières Semailles*, lui écrivait : « Au poète Georges Bouchard ». « *Vieilles choses, Vieilles gens*, pour être placé dans son cadre, devrait être la suite naturelle, comme le prolongement de *La Douce France* de René Bazin, et il ne serait pas indigne du cher Maître d'Angers et de nos deux Frances éternelles ». (Georges Barathon, Bouillé, Deux-Chaises, Allier, France).

Frère Gilles, o.f.m. (Nom de religion : *Frère Noël*), 1873. — Le Frère Gilles est né à Saint-Charles de Bellechasse. Il est le frère de Mgr Amédée Gosselin, de Québec ; a pris l'habit franciscain en 1899, à Montréal, est actuellement au Maroc.

Auteur des causettes canadiennes, intitulées : *Les Choses qui s'en vont*, le Frère Gilles ne prétend pas, dans sa modestie, faire *œuvre littéraire*, il aspire tout simplement à faire *œuvre canadienne*. Après avoir lu son charmant petit livre, on se dit : Il a réuni les deux, *littérature et choses canadiennes*. On doit au même auteur : *Trois légendes franciscaines de l'an 1629*, qui peuvent être louées par les lecteurs les plus délicats, *L'héritage maudit*, nouvelle antialcoolique, et *Jean le Précurseur*.

Marquis (G.-E.). — *G.-E. Marquis*, ancien professeur à l'École Normale Laval, puis Instituteur et Inspecteur, est aujourd'hui chef du Bureau des Statistiques de la province de Québec, a publié en 1918 *Aux Sources Canadiennes*, et par là même «a doté la littérature de son pays d'un ouvrage bien inspiré, intéressant, agréable, ... tout parfumé qu'il est de la bonne odeur du terroir qui nous captive du commencement à la fin. Le *Vieux grenier*, la *Visite aux champs*, le *Catéchisme de première communion* sont des tableaux simplement délicieux qui exalent un amour véritable des joies saines et réconfortantes de la vie des champs¹ ».

Desrosiers (Léo-Paul). — L.-P. Desrosiers, chroniqueur parlementaire du Devoir, a offert au public, en 1922, *Ames et Paysages*, volume de neuf nouvelles, où le respect de la langue et le souci du style brillant sont portés à un haut degré. *Curiosité psychologique* et *amour de la nature* sont les deux notes dominantes de ce livre, débordant de fines observations en fait d'études de caractères, d'esquisses de paysages et de coutumes nationales.

LE JOURNALISME

Nous avons vu que le journalisme ouvre, pour ainsi dire, notre Histoire littéraire. La langue des rédacteurs d'alors est souvent lourde, incertaine, emphatique. Toutefois, on trouve dans ces anciens journaux de très nombreuses pages alertes, souples, animées, vigoureuses. Tels articles de *Bédard*, de *Plamondon*, du docteur *Labrie*, de *Viger*, ne dépareraient pas nos feuilles contemporaines. Plus tard, *Chauveau*, *Cauchon*, *Taché*, *Fabre* et au-dessus d'eux Étienne Parent firent, dans le journal, grand honneur aux lettres canadiennes.

Notre journalisme contemporain est mieux informé que ne l'était le journalisme d'hier, et les plumes qui s'y exercent sont souvent plus fermes et d'une pointe plus fine que celles de plusieurs de nos anciens rédacteurs. La prose canadienne s'est beaucoup

1. Abbé Th.-G. Rouleau, Principal de l'École Normale Laval, Québec.

déliée depuis une vingtaine d'années, et il était inévitable que la presse en bénéficiât. Cependant il reste encore beaucoup à faire pour rendre la rédaction de nos journaux plus littéraire, et aussi plus substantielle et plus instructive. (*D'après Mgr C. Roy*)

Tout le monde est unanime à reconnaître l'influence de la Presse pour propager les idées, former l'opinion. Quel bien accompliraient les grands quotidiens qui s'occuperaient de traiter, avec une compétence suffisante et sereine, les questions religieuses, politiques, sociales, historiques, administratives et artistiques, qui peuvent instruire le peuple, lui donner une direction et intéresser souverainement les lecteurs !

Bourassa (Henri), 1868. — Henri Bourassa, né à Montréal, est fils de Napoléon Bourassa, peintre et



écrivain, et petit-fils du grand Papineau par sa mère. Il a fait la majeure partie de ses études sous la direction d'un professeur, M. André, et a fréquenté quelque temps le collège de Holy Cross, Worcester, Mass. Il a demeuré à Montebello, puis à Papineauville une quinzaine d'années avant de revenir à Montréal. Pendant son séjour à la

campagne, il s'est surtout occupé d'agriculture. M. Henri Bourassa fut député fédéral à vingt-huit ans, de 1896 à 1907, époque où il donna sa démission ; et député provincial en juin 1908. *Au parlement fédéral*, la question des relations interimpériales et des droits des minorités a particulièrement attiré son attention, de même *au parlement provincial*, les questions d'administration des terres publiques et de colonisation.

En 1912, il abandonna totalement la politique parlementaire. Il avait fondé *Le Devoir* en 1910 ; il en est le

Directeur actuel. Depuis 1925, il est député fédéral du comté de Labelle.

Le Devoir est un journal franchement catholique et patriotique, bien rédigé au point de vue littéraire. Il s'est donné pour mission de défendre les vrais principes nationaux et les saines doctrines de l'Église.

H. Bourassa écrivain. — A part ses nombreux articles de journaux, M. Henri Bourassa a publié toute une série d'études sur les questions de *politique générale*, *le régime scolaire des diverses provinces*, *la langue française*, *le Canada apostolique*, revue des œuvres de mission des communautés franco-canadiennes, *la Presse catholique et nationale*, *le Pape*, *arbitre de la paix*, *les Problèmes nationaux*, etc.

Ces sujets sont traités dans une langue claire, élégante, très digne. Toutes les assertions de l'auteur s'appuient sur une large et puissante documentation. Compétence parfaite, prévoyance et logique rigoureuse, voilà pour le fond ; style nerveux et vigoureux, telles sont les qualités de la forme.

H. Bourassa orateur. — Il a prononcé au Canada, aux États-Unis et en Europe une multitude de discours qui lui ont fait une réputation d'orateur égale à celle de penseur et d'écrivain. Au congrès eucharistique à Montréal, en 1910, Mgr Touchet l'ayant entendu le mit au premier rang des orateurs de France. Au Canada français, comme dans les centres franco-américains, il y a salle comble dès qu'on sait qu'il doit parler.

Ce beau talent est tout entier au service de la religion et de la patrie.

Héroux (Omer), 1876. — M. O. Héroux est, après M. Bourassa, le premier rédacteur du *Devoir*. Il est né



à Saint-Maurice de Champlain, a fait ses études au collège Saint-Joseph, de Trois-Rivières. Sa carrière s'est passée jusqu'ici dans le journalisme. A peine sorti du collège, il entra au *Trifluvien* comme rédacteur. Depuis, il a successivement écrit au *Monde Catholique*, à la *Patrie*, au *Journal*, à la *Vérité*, au *Pionnier*, à l'*Action Sociale* et enfin au *Devoir* et à l'*Action française* simultanément.

« Qu'il s'agisse de politique intérieure, d'histoire, de philosophie, de sociologie ou de littérature, toujours M. O. Héroux part du fait particulier pour remonter à la thèse générale et en faire à notre *situation nationale* les applications qu'y découvre son esprit ingénieux... »

Il est l'un de ceux dont l'application, l'ardeur et l'enthousiasme réfléchis auront le plus fait pour nous rassembler en nous disciplinant autour de la plus profonde idée d'une patrie canadienne à chérir et à servir¹ ».

Pelletier (Georges), 1882. — Rédacteur au *Devoir* et professeur à l'Université de Montréal. G. Pelletier est né à la Rivière-du-Loup en bas. Il étudia au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis à l'Université Laval ; fut licencié en droit avec grande distinction et diplômé d'études littéraires. Il pratiqua le droit de 1904 à 1908, fut un an rédacteur à l'*Action Catholique*, puis passa au *Devoir*, à la fondation de ce journal (10 janvier 1910), auquel il a été constamment fidèle. Auteur de nombreux

1. Louis-F. Durand, avocat. — L'*Action française* 1921.

articles sur des sujets variés, de *Lettres de France*, au cours d'un voyage en Europe (1923-24), il a publié en 1926 cinquante *Silhouettes d'aujourd'hui*, fines esquisses à la *Bruyère*, qui ont eu beaucoup de vogue.

Membre de la Société Royale du Canada, membre fondateur du Cercle universitaire de Montréal, M. G. Pelletier est, depuis 1919, chargé de cours sur la rédaction, la facture et l'administration des journaux, à l'École des Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal ; il fait en même temps partie du Conseil administratif de cette même École.



Dorion (Jules). — M. J. Dorion fut un brillant élève du Petit Séminaire de Québec et de l'Université Laval. En 1907, il délaissa sa profession de médecin pour assumer la direction de l'*Action Sociale*, grand journal catholique et indépendant de Québec. L'*Action Catholique* ayant remplacé l'*Action Sociale*, M. Dorion en accepta également la direction et continua vaillamment son rôle de journaliste catholique.



« Depuis plus de dix-sept ans que M. Dorion étudie quotidiennement les problèmes économiques et sociaux qui se posent en ce pays-ci, on peut affirmer qu'il est l'un des plus corrects et des plus élégants de nos journalistes¹.

1. L'Action française, février 1925.

Lavergne (L'abbé Édouard-Valmore), 1879. — L'abbé E.-V. Lavergne est né à Montmagny ; fut ordonné prêtre en 1907. Depuis, il fut



professeur au collège de Lévis, vicaire en diverses paroisses du diocèse de Québec ; missionnaire diocésain pour la prédication de retraites et la propagande du journal *l'Action Catholique*, de 1916 à 1919 ; rédacteur à *l'Action Catholique* de 1919 à 1924. Il est le premier curé de la paroisse de Notre-Dame-de-Grâce de Québec fondée en 1924.

L'abbé E.-V. Lavergne a publié en 1924 *Sur les remparts*. Il est ici question des remparts dressés par la foi en tous les pays catholiques contre les entreprises de l'erreur et du mal : *le journalisme catholique, le foyer familial et le Pape*. « Préparé avec des soucis d'apostolat, ce livre, écrit l'auteur, veut être utile par un exposé de faits et d'enseignements ».

« *Sur les remparts* est un des plus utiles et attrayants manuels d'action sociale catholique et française. Il contient tout un programme, soigneusement médité et mûri par l'étude et l'expérience des hommes et des œuvres. Écrit dans un style alerte, facile et vigoureux, il s'adresse à toutes les classes de la société ». (*Mgr Joseph-H. Prud'homme, évêque de Prince Albert et de Saskatoon.*)

« Il est impossible de mieux exposer que *Sur les remparts*, et sous une forme plus originale, plus accessible à tous, la situation de la presse catholique, ce qu'elle exige d'abnégation chez ceux qui la soutiennent et de la part de ceux qui en profitent ». (*Henri Bourassa, Le Devoir.*)

Asselin (Olivar), 1874. — O. Asselin naquit à Saint-Hilarion, comté de Charlevoix. Après avoir commencé ses humanités au collège de Rimouski, il dut les interrompre et, comme tant d'autres, prendre avec sa famille le chemin des États-Unis. On le trouve même en 1892 et en 1893 travaillant de ses mains dans les filatures de Fall River. L'ouvrier cependant ne tarda pas à se transformer en journaliste. Pendant les dix ans qu'il séjourna aux États-Unis, il collabora à divers journaux franco-américains du Rhode-Island et du Massachusetts. Peu après la guerre hispano-américaine, à laquelle il prit part comme soldat américain, il revint au Canada, et continua à y faire du journalisme, excepté pendant une courte période durant laquelle il fut secrétaire particulier de l'hon. M. Gouin. Il avait été successivement attaché au *Herald*, à la *Patrie*, au *Journal* et à *La Presse*, lorsque, en mars 1904, il fonda *Le Nationaliste*, véritable feuille de combat, dont l'existence fut orageuse, et suscita toujours un vif intérêt. Passé au *Devoir* à sa fondation, en 1910, il le quitta presque aussitôt, pour entrer dans une carrière d'un tout autre ordre, celle de courtier en immeubles. De 1915 à 1919, il servit dans la grande guerre en qualité de major dans le corps expéditionnaire canadien. Il est aujourd'hui attaché comme directeur du service des obligations à la maison financière Beaubien & Cie.



O. Asselin peut être diversement apprécié quant à son action politique, mais personne ne conteste qu'il la

été un des maîtres du journalisme dans notre Canada français. Peu d'autres, parmi nos publicistes, ont possédé à un même degré le don du style et ont eu à leur disposition une langue à la fois aussi vigoureuse et aussi correcte.

O. Asselin, outre ses nombreux articles de journaux, a écrit et publié plusieurs brochures de circonstance dont les titres doivent être retenus :

Les Souvenirs politiques de M. Charles Langelier, 1909, *La défense navale de l'Empire britannique*, 1909, *Le Problème municipal*, 1909, *L'Action catholique, les évêques et la guerre*, 1915, *Les Evêques et la propagande de l'Action catholique*, 1915, *Pourquoi je m'enrôle*, 1916, *L'Oeuvre de l'abbé Groulx*, 1923.

Fournier (Jules), 1884-1918. — J. Fournier est né au Côteau-du-Lac, comté de Soulanges. Entré jeune au



collège de Valleyfield, il y fit preuve de qualités brillantes, mais, impatient d'entrer dans la carrière du journalisme vers laquelle il se sentait invinciblement attiré, il quitta le collège avant d'avoir complété ses études. Après un premier stage à *La Presse*, et un autre de quatre ans au *Canada*, il passa au *Nationaliste*, dont il finit par être le directeur après

M. Olivar Asselin. Un des collaborateurs de la première heure au *Devoir*, il se sépara presque aussitôt de M. Bourassa et fonda en 1911 le journal *l'Action*, qu'il maintint durant cinq ans et où il put donner cours à sa libre humeur de pamphlétaire satirique et mordant. Après un court passage au Conseil municipal de Montréal, comme échevin, en 1916, Jules Fournier fut nommé, dans le cours de cette même année, traducteur français au Sénat et alla s'établir à Ottawa. C'est là qu'il mourut prématurément, à l'âge de 34 ans.

Jules Fournier n'a publié lui-même durant sa vie que *Souvenirs de Prison*, où il raconte avec humour le séjour forcé qu'il avait dû faire à la prison de Québec, à la suite d'une condamnation pour délit de presse. Une *Anthologie des Poètes Canadiens* qu'il avait préparée, a été publiée après sa mort par les soins de son ami, O. Asselin. Enfin, en 1922, une main pieuse a réuni en deux volumes, sous le titre de *Mon Encrier*, quelques-uns de ses principaux articles et y a joint deux morceaux inédits de plus longue haleine, mais malheureusement inachevés. Le peu que Jules Fournier nous a laissé, témoigne d'un des plus riches talents littéraires que le Canada français ait connus. On ne saurait trop regretter que le temps et d'autres circonstances ne lui aient pas permis de donner sa pleine mesure.

Le Droit. Le journal *Le Droit*, né le 27 mars 1913, a pour but de *défendre les droits des parents et ceux de l'Eglise dans l'éducation des enfants ; de vulgariser l'esprit de la Confédération ; d'offrir aux lecteurs une information saine.*

Il a passé à travers de nombreuses difficultés financières, par exemple, la hausse des prix du papier, la grève de 1921. — Il a fêté son dixième anniversaire en décembre 1923.

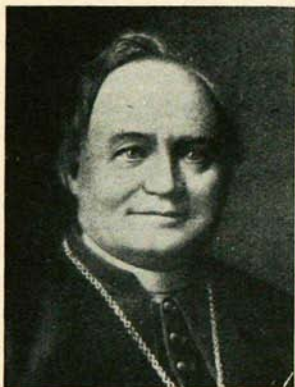
Le Droit est indépendant en politique, mais non neutre.

Ses principaux moyens d'actions sont : la *Rédaction populaire* visant l'actualité ; des pages spéciales : *Voix de la jeunesse, Page du cultivateur, Théâtre et Musique, Madame et Mademoiselle, Royaume des enfants*, toutes remarquables par leur unité. *Le Droit* publie, depuis le 24 juin 1922, une *Page littéraire* d'inspiration nettement canadienne, sous la direction de M. Victor Barrette, qui a fait connaître au public canadien-français les œuvres

de Paul Morin, de Harry Bernard, de Robert Choquette et d'un bon nombre d'autres écrivains. Rédacteur en chef, *Charles Gautier*. (Voir page 306.)

MÉLANGES

Taché (Mgr Alexandre-Antonin, o.m.i.), 1823-1894. — Alexandre-Antonin Taché est né à Fraserville,



de Charles Taché, officier militaire, et de Louise-Henriette Boucher de la Broquerie. Il fit ses études à Saint-Hyacinthe et à Montréal où il rencontra les premiers Oblats venus de France. Il se joignit bientôt à eux. Encore simple novice et diacre, il partait en 1845 pour les Missions sauvages de la Rivière-

Rouge ; il fut ordonné prêtre la même année. Il n'avait que vingt-sept ans quand, à la demande de Mgr Provencher, il fut élevé à l'épiscopat comme coadjuteur du Vicaire apostolique du Nord-Ouest. Sacré en 1851 par le fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, il devenait, par la mort de Mgr Provencher en 1853, évêque de Saint-Boniface et plus tard, en 1871, le premier archevêque de cette même ville. Il y est saintement décedé le 22 juin 1894.

Esprit universel et puissant, coeur de feu, volonté intrépide, apôtre infatigable, Mgr Taché évangélisa, pendant près d'un demi-siècle, son diocèse plus grand que l'Europe et d'où sortit toute l'Eglise de l'Ouest Canadien. Son influence morale fut immense. Il christianisa les indigènes, organisa les métis, poussa

la colonisation, propagea noblement l'influence française, dirigea par sa haute doctrine la civilisation naissante des grandes prairies, défendit intrépidement les droits religieux politiques de son peuple, fit vraiment fonction d'un grand homme d'État en même temps que d'un illustre pontife.

Au cours de sa carrière si fructueuse de nombreux ouvrages ont jailli de sa plume féconde.

D'abord, avec cœur et esprit, il a raconté, dans *Vingt années de Missions* (1866), les débuts de son apostolat auprès des Indiens de l'Ouest. Durant ses courses apostoliques dans des solitudes glacées, il a beaucoup observé, beaucoup médité, il nous livre alors, dans son *Esquisse sur le Nord Ouest de l'Amérique* (1869), une étude scientifique sur ce pays jusque là si mystérieux.

Mêlé à tous les événements politiques religieux de l'Ouest pendant près d'un demi-siècle, chef d'une Église souvent en butte aux persécutions des sectaires, Mgr Taché se fit le champion des principes catholiques. Citons parmi ses principaux écrits de polémique politico-religieuse une *Lettre à M. Dawson*, — une brochure intitulée : *La Situation*, parue lors des troubles en 1885. Parmi de nombreuses publications sur la question des écoles, signalons : *Mémoire de Mgr Taché sur la question des écoles* (1894), *Les écoles dites publiques du Manitoba sont des écoles protestantes* (1893), *Une page de l'histoire des Ecoles de Manitoba* (1893), sans compter plusieurs publications ou traductions anglaises sur les mêmes questions.

Beaucoup de ses écrits se font remarquer par leur style élégant et châtié aussi bien que par la solidité de la doctrine, la profondeur de la pensée, leur calme dignité et leur extrême à-propos.

Nantel (Mgr Antonin), 1839, prélat de la maison du pape, chanoine honoraire et docteur ès lettres de l'Université de Montréal, est né à Saint-Jérôme ; a été ordonné prêtre le 5 octobre 1862 et a passé sa vie au séminaire de Sainte-Thérèse, dont il a été le supérieur, à différents



intervalles, pendant vingt-cinq ans. Arrivé petit élève en 1852, il est encore au séminaire en 1928, après soixante-seize ans ! Il a cependant vécu six ou sept ans en Europe, occupé d'études philologiques. Mais, au cours de ces années, il faisait toujours partie du personnel térésien. Sa carrière d'éducateur est l'une des plus remarquables

qui soient. Constamment, il s'est appliqué aux lettres. Sa plume est d'une correction et d'une élégance dont on connaît peu d'exemples. « On écrit rarement aussi bien, on n'écrit pas mieux ». (*Juge Adjutor Rivard*)

On a de la plume de Mgr Nantel : *Les fleurs de la poésie canadienne*, *La méthode d'Ollendorf* (pour l'étude de l'anglais), *Linguistique américaine*, *Le nom de Dieu dans les langues*, *La Parole humaine* (travail de philologie unique en son genre), et *Pages historiques et littéraires*, qui vient de paraître en 1928. « Son livre *La Parole humaine* restera comme un jalon posé sur la route de la science et, plus sûrement encore, comme un honneur indiscutable pour nos lettres canadiennes ». (*Abbé Elie-J. Auclair*)

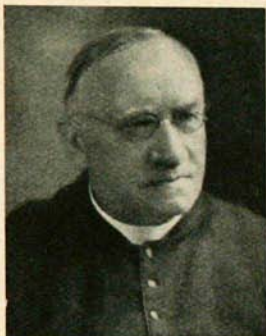
Huot (L'abbé Antonio), 1877. — L'abbé A. Huot, né à Québec, a fait ses études au Petit et au Grand Séminaire de Québec, puis à l'Université de la Propagande à Rome ; il est docteur en théologie et en philosophie. Ancien président de la Société du Parler français, il a collaboré à la *Revue Canadienne*, au *Bulletin du Parler français*, à *L'Action catholique*. Depuis 1913, il est directeur de la *Semaine religieuse* de Québec.

Il a publié en 1906 *Le Fléau Mcgonrique*, ouvrage parfaitement documenté ; en 1914, *La question Juive* ; en 1919, *l'Oeuvre de la Reconstruction*, étude de philosophie sociale catholique ; en 1926, *La Question Juive chez nous*, mise au point de la fameuse question des écoliers Juifs à Montréal. Dans ces sujets traités de main de maître, on appréciera vivement la sûreté de doctrine et la clarté d'enseignement qui distinguent l'auteur.

L'abbé A. Huot compte encore à son crédit d'écrivain plusieurs tracts de propagande sociale et catholique, — une Nouvelle canadienne-française : *Le Bien paternel*, parue en 1912, sous le pseudonyme de *Jean Duterroir*, et *France et Italie*, impressions de voyages, publié en 1924. Dans ce dernier livre, Mgr C. Roy, qui en a fait la préface, écrit : M. l'abbé Huot sait non seulement voir, regarder, mais il sait aussi fort bien décrire. Ses récits sont faits d'un style solide, élégant, à qui l'imagination et l'esprit donnent ses meilleures qualités ».

Huard (Le chanoine Victor-Alphonse) 1853. — Le chanoine V.-A. Huard est né à Québec, a étudié au Petit et au Grand Séminaire de cette ville, ainsi qu'à l'Université Laval, d'où il est sorti maître ès arts, bachelier en théologie, docteur ès sciences ; a été ordonné prêtre en 1876, par son Éminence le cardinal Taschereau. De 1875 à 1901, il a été successivement professeur, préfet des études, Supérieur au séminaire de Chicoutimi.

Ami intime de l'abbé Provancher, son disciple et son continuateur dans son œuvre scientifique, il devint



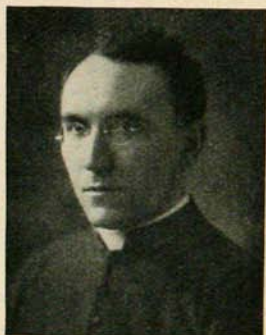
Conservateur du Musée de l'Instruction publique de Québec en 1902. Il est directeur du *Naturaliste canadien* depuis 1894, membre de la Société Royale et de plusieurs sociétés savantes du Canada, des États-Unis et d'Europe.

Outre ses écrits qui se rattachent aux sciences naturelles, sous forme de manuels pour les écoles, il a publié : *L'Apôtre du Saguenay* (1895), *Labrador et Anticosti* (1897), *Impressions d'un passant* (1906). A propos de ce dernier ouvrage, M. Adjutor Rivard écrit dans le *Bulletin du Parler français*, septembre 1906 : « Ce modeste savant (l'auteur des *Impressions*), qui consacre ses journées et une partie de ses nuits à de minutieuses recherches scientifiques, est aussi l'un de nos littérateurs les plus délicats et les plus spirituels ».

Le chanoine Huard a publié en 1925 *La Vie et l'Oeuvre de l'abbé Provancher*, ouvrage de plus de cinq cents pages et qui est à la fois un honneur pour le héros du livre et pour son biographe ; — en 1927, un manuel *théorique et pratique d'Entomologie*, le premier ouvrage du genre en Canada.

Lambert (L'abbé Émile), 1885. — L'abbé Émile Lambert, né à Montréal, est le fils de M. Alfred Lambert, industriel et homme d'affaires en vue, l'un des anciens présidents de la Société des Artisans et de la Chambre de Commerce. Il a fait ses études à Sainte-Thérèse et

au Grand Séminaire de Montréal, fut ordonné prêtre en 1909. Il alla suivre à Rome les cours des grandes universités où il a pris sa licence en théologie. Il a enseigné sept ans à Sainte-Thérèse ; fut deux ans chancelier diocésain à l'archevêché de Montréal, six ans aumônier chez les Dames du Sacré Cœur, au Sault-au-Récollet, deux ans chez les Sœurs de Sainte-Anne, à Lachine. Aujourd'hui, il est aumônier au pensionnat de Villa-Maria, chez les Sœurs de la Congrégation.



L'abbé E. Lambert a réuni en volumes quelques-unes des productions de sa plume facile. Il a ainsi mis au jour en 1925, en 1926 et en 1927 trois jolis petits livres qui s'appellent : *Au fil de la plume*, *Mélanges et Souvenirs*, *Glanures*. Les deux premiers sont des recueils intimes, reflets de jeunesse et de gaieté. Leur charme littéraire, comme celui des *Glanures*, vient de cette bonne grâce et de ce naturel du style qui plaît, parce qu'il sait être abondant et sobre tout ensemble.

On trouve dans *Glanures* de fortes pensées. Le sentiment patriotique, l'émotion pieuse vit et palpite dans les gerbes de cette moisson littéraire, car l'abbé E. Lambert, écrivain, n'oublie jamais qu'il est prêtre et canadien fils de France. *En préparation : Propos oratoires, Discours et Sermons choisis.*

(Extrait en substance de la préface des *Glanures*, faite par l'abbé Elie-J. Auclair.)

Gagnon (Alphonse), 1851. — Alphonse Gagnon est né à Saint-Jean-Port-Joli, comté de l'Islet. Agé de vingt ans, il entra au bureau du *Canadien*, alors publié à Québec, y demeura cinq ans. De 1876 à 1907, il fut sténographe dans nos cours de justice, — secrétaire de quelques-uns de nos hommes publics, — employé au département des Postes à Québec, — fonctionnaire du gouvernement provincial dans le département des Travaux publics. En 1907, il succéda à Ernest Gagnon comme secrétaire de ce dernier département.

Infatigable travailleur, il a exercé sa plume facile sur divers sujets : *Archéologie*, *Histoire*, *Apologétique*. Nous citerons ses principaux ouvrages : *Nouvelles et Récits* (1875), *Etudes archéologiques et Variétés* (1896), *L'Amérique précolombienne* (1908), essais sur l'origine de la civilisation de cette partie du monde, *Questions d'Hier et d'Aujourd'hui*, apologétique recueillie au fur et à mesure des occasions et de l'actualité (1913), *Culture latine et Culture teutonne* (1917), *La Lumière visible*, leçon d'apologétique adroitement présentée (1920), *La vieille Angleterre* (1925), ouvrage écrit dans le ton didactique, comme il convient, sans pose ni exagération.

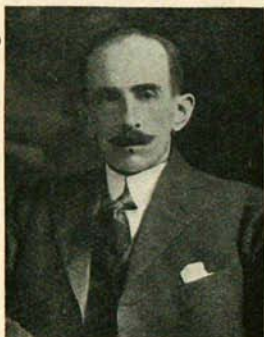
M. Alphonse Gagnon instruit et répand des idées saines dans un style sans prétention, toujours sobre et clair.

DeMontigny (Louvigny), 1876. — Né à Saint-Jérôme, fils du juge B.-A.-T. de Montigny. Après ses études chez les Jésuites, il s'inscrivit à l'Université Laval, mais renonça au droit pour s'adonner au journalisme, et débuta à *La Presse*. Louvigny de Montigny est l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal. Il devint traducteur au Sénat en mars 1910. Depuis 1915, il est directeur des services de traduction à la Chambre haute du Parlement.

En avril 1902, il composait pour le théâtre un lever de rideau : *Je vous aime* ; puis en janvier 1903, une comédie en trois actes : *Les Boules de neige*, et en novembre 1904, *La Cabane à sucre*. Au cours de ses lectures, il découvrit le roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, publié dans le feuilleton du *Temps de Paris*, en 1914. Il parvint à le faire éditer à Montréal et le présenta dans une préface que les journaux de France citèrent avec grands éloges. En novembre 1916, L. de Montigny publia à Ottawa une étude sur *La Langue française au Canada*, qu'il avait préparée pour la Société Royale du Canada. Cet ouvrage souleva de vives polémiques. L'auteur y développe, dans une forme un peu acerbe mais originale, quelques opinions qu'il reconnaît lui-même controversables sur l'état actuel de la langue française au Canada. En 1925, il publia pour la série des « *Makers of Canadian Literature* » une étude sur *Antoine-Gérin-Lajoie*. M. Louis Francher apprécie cet ouvrage de la façon suivante : « Avec un discernement qui n'est que le fruit d'une vaste et forte culture, L. de Montigny révèle au public une physionomie nouvelle de l'un de nos écrivains les plus vraiment canadiens. Il le fait en une langue alerte, bien consistante et fort agréable. C'est une critique littéraire au sens le plus vaste et le plus brillant ».



Bilodeau (Ernest), 1881. — Ernest Bilodeau, ancien journaliste, bibliothécaire-adjoint du Parlement fédéral,



a publié : *Un Canadien errant* (1915), avec préface de l'abbé Thellier de Poncheville. Ce livre de chroniques parle un peu de tout : de la Noël dans la vallée Matapédienne et de la Noël à Saint-Sulpice, du Congrès de la Bonne Presse à Paris et du Congrès eucharistique à Montréal, etc. L'auteur sait dire ce qu'il a vu, avec une belle facilité, une

humeur pleine d'entrain et de l'esprit sans prétention. E. Bilodeau a fait paraître encore : *Chemin faisant* (1916) : voyages, chroniques, billets du soir. L'auteur écrit dans l'avant-propos : « J'ai réuni ici de menues pages écrites *chemin faisant* sur la route de la vie. Elles n'ont d'autre mérite que de constituer *un ensemble d'observations assez fidèles, je crois, sur divers aspects de la vie canadienne* ». *Pèlerins de Rome* (1922) et *Au Temps de Benoît XV* (1923) sont deux autres volumes, intéressants pour les choses qu'ils racontent et la façon spirituelle de dire de l'auteur. Le premier constitue un compte rendu du Congrès eucharistique international de Rome, en 1922, et le second porte surtout sur une entrevue avec Benoît XV en 1920. L'auteur a été honoré d'une lettre de S. E. le cardinal Gaspari, Secrétaire d'État de Sa Sainteté, et de la bénédiction apostolique pour chacun de ces deux ouvrages.

RÉSUMÉ

CINQUIÈME PÉRIODE (1900-1928)

L'activité de l'intelligence canadienne-française s'est révélée dans la période précédente par des œuvres nombreuses : livres, journaux, revues. La littérature qu'elle a mise au jour, marquée par une expression qui cherche à se rendre éloquente, un style qui tient du romantisme et du classicisme, s'est inspirée assidûment de ce qui compose notre vie nationale.

Notre production littéraire depuis 1900 s'est accrue considérablement, favorisée par l'essor donné à l'instruction et par de plus grandes facilités d'édition et de vente du livre canadien. Ce qui importe cependant, ce n'est pas la *quantité*, mais la *qualité*. Il fait bon de constater qu'une richesse d'idées plus grande, plus durable et plus variée caractérise les œuvres nouvelles. Nos littérateurs d'aujourd'hui s'efforcent d'écrire avec le plus d'élégance possible et tels d'entre eux témoignent dans leurs œuvres d'un atticisme distingué : un Mgr C. Roy, un Henri d'Arles, un abbé Groulx, pour n'en citer que quelques-uns.

Notre littérature doit être nationale de plus en plus. « *Souhaitons*, écrit M. Antonio Perrault, *que nos écrivains étudient tout d'abord les faits et la nature de notre pays, regardent nos lacs et nos montagnes... Ils formeront ainsi leur âme canadienne. C'est ainsi, en tout cas, qu'ils aideront le sens national à se maintenir ; ce sentiment patriotique ne saurait s'accommoder d'une autre conception de notre littérature* ».

« Notre littérature, dit-il encore, devra s'enrichir d'expressions, de sensibilité, d'images et de pensées inspirées par les hommes et les choses du pays canadien ».

EN MARGE DE LA LITTÉRATURE

La Société du Parler français au Canada. — Cette Société, fondée à Québec en 1902, sous le patronage de l'Université Laval, a pour objet l'étude et le perfectionnement du parler français au Canada. Elle eut pour organe, jusqu'en 1918, le *Bulletin du Parler français*, qui a été remplacé, à cette époque, par *Le Canada français*, publication de l'Université Laval. *Le*

Canada français ajouta dans son programme à la question de la langue : religion, philosophie, histoire, science, lettres, beaux-arts.

L'École littéraire de Montréal.— Cette École, fondée à Montréal en 1895, a pour but de stimuler le travail intellectuel chez ses membres et de corriger, en séances fraternelles, les essais qu'ils soumettent. Elle réunit poètes et prosateurs au château de Ramezay. Elle a publié en 1900 un premier recueil, *Les Soirées du Château de Ramezay*, et en 1909, une revue mensuelle, *Le Terroir*. En 1925, elle fit paraître un nouveau recueil, *Les Soirées de l'École littéraire*. Subventionnée par le gouvernement provincial, elle a présentement comme président M. Germain Beaulieu et comme secrétaire M. Albert Ferland.

Premier Congrès de la Langue française au Canada. — Ce Congrès eut lieu à Québec, en 1912, du 24 au 30 juin. Il obtint un brillant succès par le nombre et la qualité des Congressistes canadiens-français accourus du Canada et des É.-Unis à ces solennelles assises de la Langue.

Le grand Prix annuel de littérature ou Prix David. — Sur la demande de l'honorable Athanase David, secrétaire provincial, le gouvernement de Québec octroie chaque année \$5000 aux auteurs des productions littéraires et scientifiques jugées les meilleures. Cette somme est divisée en plusieurs prix.

Prix d'Action intellectuelle. — *L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française* a fondé dix prix annuels de \$100 chacun pour encourager chez les jeunes le bon travail intellectuel.

L'Action française. — *La Ligue d'Action française*, fondée en 1913, sous le nom de *Ligue des droits du français*, prit en 1921 le nom qu'elle porte aujourd'hui. Elle est un centre de pensée et d'action au service des traditions religieuses et nationales du Canada français. Ses moyens d'action sont : 1° la revue mensuelle, *l'Action française*, fondée en 1917, revue de doctrine et d'avant-garde, qui traite des problèmes vitaux du Canada français ; 2° *l'Almanach de la langue française*, petit manuel de patriotisme populaire ; 3° *la Bibliothèque de l'Action française*, editrice de tous les ouvrages de valeur, aptes à servir la pensée française au Canada ; 4° la Librairie d'Action française, qui fait le commerce des œuvres publiées par la *Bibliothèque*.

En janvier 1928, la Revue *L'Action française* a modifié son nom en précisant davantage le caractère de son œuvre. Elle s'appellera désormais L'ACTION CANADIENNE-FRANÇAISE.

Perrier (L'abbé Philippe). — Curé de Saint-Enfant-Jésus, Montréal, Président de la Ligue d'Action française depuis 1917 ; a fait un grand nombre de conférences et de discours sur des sujets patriotiques, pédagogiques et religieux.

La Société des Poètes canadiens-français. — La Société des Poètes canadiens-français a été fondée en juin 1923, par *Alonzo Cinq-Mars, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Desilets, Avila de Belval, Francis Des Roches*. Elle a pour but non seulement de grouper des écrivains connus, mais encore et surtout de favoriser les vocations poétiques, en aidant aux jeunes poètes à se perfectionner et en publiant leurs ouvrages. La Société recrute ses membres à travers tout le Canada. Elle tient des réunions mensuelles alternativement à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Sherbrooke et à Trois-Rivières. Les lauréats de ses concours de poésie sont proclamés à Québec dans une grande assemblée annuelle. Les récompenses distribuées au succès ont été depuis quatre ans : trois lyres d'or, trois d'argent et trois de bronze, ainsi que des livres et des mentions d'honneur.

PHILOLOGUES

Rivard (Adjutor), Juge à la Cour d'Appel, réside à Québec ; — un des fondateurs de la Société du Parler français ; — a publié *Études sur les Parlers de France au Canada*, ouvrage qui révèle une grande science linguistique.

Geoffrion (Louis-Philippe), 1875. — A. Né à Varennes ; — élève du collège de l'Assomption et de l'Université Laval à Montréal ; — avocat en 1897 ; — secrétaire particulier de sir Lomer Gouin de 1903 à 1912 ; — aujourd'hui, secrétaire général de l'Assemblée législative. Directeur et secrétaire de la Société du Parler français depuis 1918, a été choisi pour rédiger le glossaire franco-canadien que prépare cette Société.

B. Trois volumes : *Zigzags autour de nos parlers*, écrits avec science et esprit ; ils présentent la petite histoire du langage franco-canadien.

La Société Royale a admis leur auteur parmi ses membres (1926). La même année, les *Zigzags autour de nos parlers* obtenaient un prix David et une médaille à l'Académie française.

Blanchard (L'abbé Étienne), 1883. — A. Né à Saint-Jean-Baptiste de Rouville ; — élève du collège de Marieville et du séminaire de Sherbrooke ; — prêtre en 1907 ; — Sulpicien depuis 1914.

B. Plusieurs ouvrages lexicographiques : *En Garde !* anglicismes et termes anglais dans le commerce, les amusements, les professions, les métiers ; *En français, Dictionnaire du bon langage*. Dans sa récente édition, la quatrième, ce Dictionnaire comprend, outre la liste de nos fautes les plus courantes, celle des néologismes à rejeter ou à acquérir, des mots anglais difficiles à traduire ; il aide à donner à notre langage journalier une note tout à fait française. Les autres ouvrages de l'abbé Blanchard sont : *Le bon français en affaires, 1000 mots illustrés, Catalogue de philologie, 2000 mots bilingues par l'image, Jeux de cartes du bon langage, Recueil d'idées* (1928). L'influence de ce prêtre philologue et patriote a pénétré dans toutes les classes de la société canadienne-française.

POÉSIE

Adoptons deux classes de poètes dans notre littérature : **les poètes du terroir** et **les poètes psychologues**. Les premiers s'inspirent de notre histoire et des choses de chez nous ; les seconds expriment leurs intimes impressions ou des états d'âme en général.

POÈTES DU TERROIR

Ferland (Albert), 1872. — A. Poète et artiste dessinateur, né à Montréal.

B. *Femmes rêvées*. Les poèmes de ce recueil ne font pas pressentir que leur auteur sera le chantre du Canada. Albert Ferland a trouvé sa voie et s'est révélé au public avec les *Ho-*

rizons (1908), *Le Terroir* (1909), *l'Ame des Bois* (même année), *La fête du Christ à Ville-Marie* (1910), à l'occasion du congrès eucharistique à Montréal. Ces poèmes en quatre livres peuvent se grouper sous le titre : *Le Canada chanté*.

Mgr Camille Roy écrivait en 1908, en parlant des Horizons : « M. Ferland étudie sa pensée, analyse son inspiration et dans quelle langue sobre, juste, colorée, il tâche de l'exprimer ». Nous choisissons, dans la critique française, l'appréciation de M. René Gautheron : « La versification de Ferland est souple et ferme. Sa langue est neuve et d'une belle richesse de tours. Il connaît l'art de suggérer et chez lui, l'image, si précise qu'elle soit, est tout enveloppée de rêveries ».

A. Ferland continue d'écrire et livre de temps à autre au public, spécialement dans *Le Canada français*, de gracieux poèmes, d'inspiration religieuse ou patriotique.

Gill (Charles), 1871-1918. — A. Né à Sorel, fit son cours classique au collège Saint-Laurent, puis alla étudier la peinture à Paris, atelier Gérôme, pendant cinq ans. De retour au pays, il se livra plus à la peinture qu'à la poésie.

B. *Traduction des odes d'Horace, Le Cap Eternité, Les Etoiles filantes*. Il a écrit en prose pour les journaux et les revues. On reconnaît à ses travaux poétiques : l'originalité, l'inspiration élevée et la forme impeccable.

Léveillé dit Gallèze (Lionel-Englebert), 1873. — A. Né à Saint-Gabriel de Brandon ; — élève du collège de Joliette ; — avocat en 1907.

B. *Les Chemins de l'Ame, La Claire Fontaine, Chante, Rossignol, chante*, où le poète esquisse en de petits tableaux ses impressions, ses souvenirs, ses mélancolies. Ces trois recueils de poèmes ont mérité les éloges de la critique.

Desilets (Alphonse), 1888. — A. Né à Victoriaville, comté d'Arthabaska, a fait ses études classiques au Petit Séminaire de Nicolet, ses études agricoles à l'Institut d'Oka et à l'École d'Agriculture de Guelph. Ingénieur agronome, chef du Service provincial de l'Économie domestique, il dirige les écoles ménagères, les cercles de fermières et les cours populaires agricoles et ménagers.

B. Vers : *Heures poétiques*, sous le pseudonyme de Jacquelin, (1910), *Mon Pays, Mes Amours* (1913), *Dans la Brise du Terroir* (1922).

Prose : *Au Pays des Erables* (1923), *Pour la Terre et le Foyer* (1926). Cet ouvrage est presque un traité d'économie domestique en vue de l'avenir. Il y a dans ce livre « des idées fortes exprimées avec assurance et avec conviction admirable ». (*De la préface, par M. Edouard Montpetit*).

M. Alphonse Desilets a fondé en 1919 La Bonne Fermière, revue trimestrielle d'agriculture féminine et d'arts ménagers dont Mme Desilets est la directrice. Maître de sa langue et de son style, il anime ses poèmes, comme sa prose, d'un souffle patriotique qui le range parmi les apôtres les plus ardents du nationalisme intellectuel canadien-français.

Demers (Hector), 1878-1921. — Élève du collège Sainte-Marie et de la Faculté de Droit à l'Université Laval de Montréal, a exercé la profession d'avocat. Il a laissé un recueil de vers : *Les Voix champêtres* (1912). Sa poésie est musicale, gracieuse, parfois un peu faible.

Doucet (Louis-Joseph), 1874. — A. Né à Lanoraie, quitta tout jeune l'école pour les travaux des champs. Désireux de s'instruire, il s'éloigna de sa famille à quinze ans afin de gagner le prix de ses études ; parvint à ramasser \$340 et passa quelques années au Petit Séminaire de Joliette.

B. Vers : *La Chanson du Passant*, *La Jonchée nouvelle*, *Ode au Christ*, *Sur les Remparts*, *Les Palais chimériques*, *Les Grimoires*, *Près de la Source*, *Les Sépulcres blanchis*, *Palais d'argile*, *Au Vent qui passe*, *Idylles symboliques*, *Vers les heures passées*.

Prose : *Contes du vieux temps*, *Pages d'Histoire*, *Moïse Joessin*, *Les Campagnards de la Noraye*, *Au bord de la clairière*, prose et vers.

On rencontre dans les écrits de J. Doucet, par-ci par là, des incorrections, des phrases obscures, mais on y trouve aussi l'originalité, la sincérité, une franche saveur du terroir.

Guindon (L'abbé Arthur, p.s.s.), décédé en 1923 ; a laissé deux volumes : *En Mocassins* et *Aux temps héroïques*. Le premier, écrit en prose, contient des études sur la moralité et les croyances des Hurons-Iroquois et des Algonquins, les trois grandes tribus sauvages du Canada lors de sa découverte. Dans *Aux temps héroïques*, l'auteur revêt des grâces de la poésie certains faits des temps héroïques de notre histoire.

POÈTES PSYCHOLOGUES

Nelligan (Émile), — A. Né à Montréal ; d'une nature romanesque et toute de sensibilité, ne put jamais s'astreindre à suivre des études ; il fut dément à dix-neuf ans.

B. Ses poésies ont été recueillies sous le titre : *Emile Nelligan et son œuvre* ; elles constituent les meilleures pièces lyriques de notre littérature.

Lozeau (Albert), 1878-1924 — A. Né à Montréal, eut une enfance malade, suivit avec peine les classes de l'Académie Saint-Jean-Baptiste. Ne pouvant fréquenter l'école que par intervalles, il supplée à ses études imparfaites par des lectures et s'instruit seul. A dix-huit ans, l'ankylose le cloue sur un lit de souffrances, et il est forcément reclus jusqu'à la fin de sa vie.

B. Épris de poésie, il risque ses premières strophes, obtient l'aide efficace de sir Wilfrid Laurier pour la publication de son livre : *L'Ame solitaire*, qui attire sur lui l'attention. Il publie dans la suite : *Le Miroir des jours*, où se révèle son talent considérablement mûri ; *Lauriers et Feuilles d'érable*, petits poèmes inspirés soit par la guerre, soit par la religion, soit enfin par l'amour de la patrie. Sa gloire poétique est alors à son apogée. En prose, il écrit pour le Devoir les *Billets du soir*, qui dissimulent une fine ironie et revêtent une douce moralité.

Lacasse (L'abbé Arthur), 1869 — A. Né à Saint-Anselme, comté de Dorchester ; — membre de la Société Royale, docteur ès lettres de l'Université Laval ; — aujourd'hui curé à Saint-Apollinaire, comté de Lotbinière.

B. Trois volumes de poésies : *Les Heures solitaires*, *L'Envol des Heures*, *Les Heures sereines*.

« L'abbé Lacasse est un de nos meilleurs poètes ». (Henri d'Arles)

Morin (Paul), 1889. — A. Avocat, docteur de l'Université de Paris, membre de la Société Royale, officier d'Académie, est né et réside à Montréal. A fait de fréquents voyages en Europe et en Orient.

B. Une thèse de doctorat : *Les sources de l'œuvre de H. W. Longfellow* ; deux recueils de poèmes : *Le Paon d'Email* et *Poèmes de Cendre et d'Or*. P. Morin est un poète des formes extérieures et de la beauté exotique.

Charbonneau (Jean), 1875. — A. Né à Montréal, un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal.

B. Vers : *Les Blessures du cœur, L'Age de sang, L'Ombre dans le Miroir, Les Prédestinés*, poèmes, où « la pensée souvent trouble, s'égare en des rêves d'impiété obscure ». *Mgr C. Roy*.

Prose : *Les influences françaises au Canada*, trois volumes couronnés par l'Académie française.

Chopin (Joseph-Fabien-René), 1885. — A. Né au Sault-au-Récollet ; notaire à Montréal depuis 1909.

B. *Le cœur en exil* où la critique française reconnaît un lyrisme sincère et un art accompli, mais d'où sont bannis la pensée et le sentiment chrétiens.

Delahaye (Guy), 1888. — A. Né à Saint-Hilaire-sur-Richelieu ; — reçu médecin en 1910 ; — alla poursuivre ses études à l'Institut Pasteur de Paris.

B. Un volume de vers : *Les Phases*. Ce livre rattache son auteur à l'école des *symbolistes* ou *décadents*.

Dreux (Albert), 1887. — A. Né à Sainte-Thérèse de Blainville ; — élève du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse et de l'École des Hautes Études de Montréal.

B. Deux volumes de poésies : *Les Soirs et le Mauvais Passant*. A. Dreux ne chante que lui-même ou plus exactement la passion intime et sans cesse renaissante de l'amour.

Tremblay (Jules), 1879-1927. — A. Né à Montréal ; fils de l'écrivain Remi Tremblay ; — se lança dans le journalisme à dix-huit ans ; collabora à diverses feuilles anglaises de la Nouvelle-Angleterre, puis au *Canada*, à Montréal, à *la Presse*, à *la Patrie*, au *Devoir* ; était dans ces dernières années traducteur aux Communes.

B. Vers : *Des Mots, des Vers ; Du Crépuscule aux Aubes, Les Ferments, Aromes du Terroir, Les Ailes qui montent*.

Prose. *Le français en Ontario, La sépulture d'Etienne Brulé, Une opinion sur la littérature canadienne française, La Charité en action, La vente de la Poule Noire, anecdote canadienne, Trouées dans les noyales, Nos Lettres, Sainte Anne d'Ottawa*.

HISTOIRE

L'histoire est le genre le plus cultivé par nos hommes de lettres. Ceux qui ont écrit la grande histoire ne sont pas nombreux, mais les auteurs de monographies et les annalistes abondent. « Certes, écrit l'abbé I. Caron, il convient de s'en réjouir, car ces histoires particulières si détaillées, si instructives sont une magnifique contribution à la grande histoire, à laquelle elles fournissent des matériaux indispensables ».

L'Université Laval et l'Université de Montréal ont institué des cours publics d'Histoire du Canada. Les titulaires de ces deux chaires sont, à Québec, l'honorable Thomas Chapais, sénateur et, à Montréal, l'abbé Lionel Groulx.

Chapais (Thomas), 1858. — A. Né à Saint-Denis de Kamouraska, brillant élève du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et de l'Université Laval ; — avocat à vingt et un ans ; — secrétaire particulier de l'honorable Théodore Robitaille ; — directeur du *Courrier du Canada* de 1884 à 1901 ; — conseiller, puis président législatif ; — titulaire de la chaire d'Histoire du Canada depuis 1916 ; membre du sénat en 1920.

B. *L'Intendant Talon*, couronné par l'Académie française, *Le Marquis de Montcalm*, sujet traité « de façon précise, majestueuse, souveraine, émue » (H. d'Arles) ; *Cours d'Histoire du Canada*, la Domination anglaise.

M. Chapais a pris place à côté de Garneau et de Ferland ; il les a dépassés par la valeur de la documentation et le charme supérieur de la diction.

Groulx (L'abbé Lionel-Adolphe), 1878. — A. Né à Vaudreuil, fit son cours classique au séminaire de Sainte-Thérèse, ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal, puis à Valleyfield ; — ordonné prêtre en 1903 ; — alla étudier à Rome, où il obtint son doctorat en philosophie et en théologie ; — passa un an à l'Université de Fribourg ; — fut professeur d'histoire et de rhétorique au collège de Valleyfield de 1909 à 1915, époque où l'Université de Montréal lui confia la chaire d'Histoire du Canada.

B. **Oeuvres historiques** : *La Naissance d'une race*, *Lendemain de conquête*, *Vers l'émancipation*, *La Confédération canadienne*, *Nos luttes constitutionnelles*, *Chez nos ancêtres*.

Oeuvres d'apostolat religieux et patriotique : *Une croisade d'adolescents*, puis une série d'opuscules : *L'éducation de la volonté en vue du devoir social*, *Petite histoire de Valleyfield*, *Ceux qui viennent*, etc. Deux volumes de conférences : *Notre Maître le passé* et *Dix ans d'Action française*.

L'abbé Groulx a fait de la littérature régionale dans les *Rapallages*, et du roman dans *L'Appel de la Race*.

L'abbé Groulx *historien* est « un maître de la recherche historique, un maître du style..., un maître d'énergies patriotiques » ; *apôtre*, il est devenu l'animateur de la jeunesse ; *conteur*, il décrit, avec un charme entraînant, les petites choses de notre histoire, et il aborde avec vigueur les récits de longue haleine.

Gosselin (L'abbé Auguste), 1843-1919. — A. Né à Saint-Charles de Bellechasse ; — ordonné prêtre en 1866 ; — fut curé de Pont-Rouge, dans le comté de Portneuf, puis curé de Saint-Ferréol, comté de Montmorency. En 1893, il se retira dans sa paroisse natale pour se livrer librement à ses travaux historiques.

B. *Vie de Mgr de Laval*, *Le docteur Labrie*, *Le journal d'un voyage en Europe et en Terre-Sainte*, *Au pays de Mgr de Laval*, lettres, *Henri de Bernières*, *Jean Bourdon*, *Jean Nicolet*, *La mission du Canada avant Mgr de Laval*, puis une série de monographies de nos évêques avant la conquête (1760) ; enfin *l'Eglise du Canada après la conquête*.

La documentation chez cet historien est abondante et solide ; le style aisé et sobre.

De Celles (Alfred), 1842-1925. — A. Élève du Petit Séminaire de Québec, manifesta au collège ses aptitudes de bibliothécaire et de journaliste. A dix-neuf ans, appelé par l'honorable Cauchon à entrer au *Journal de Québec*, il y resta cinq ans ; il collabora ensuite à la *Minerve* de Montréal et à d'autres journaux. En 1882, il succéda, comme Assistant-bibliothécaire du Parlement d'Ottawa, à Gérin-Lajoie, qui venait de mourir ; devint bibliothécaire en chef cinq ans plus tard. Par son esprit largement cultivé, ses principes chrétiens, ses manières courtoises et affables, De Celles fit constamment honneur à sa charge importante.

B. *Des études historiques : Papineau, Lafontaine et son temps, Cartier et son temps, Histoire générale des E.-Unis.* Style clair, châtié, élégant même, information historique pas assez complète.

Gosselin (Mgr Amédée), 1863. — A. Né à Saint-Charles de Bellechasse ; — ordonné en 1890 ; — fut archiviste et professeur d'Histoire du Canada au séminaire de Québec et à l'Université Laval ; est aujourd'hui recteur de l'Université Laval.

B. *L'Instruction au Canada sous le régime français*, livre fait avec un véritable esprit scientifique. Toutes les assertions y sont contrôlées et pesées, grâce au grand sens critique de l'auteur.

Auclair (L'abbé Elie-Joseph), 1866. — A. Né à Notre-Dame de Montréal ; — fut ordonné en 1891 ; — alla étudier au collège canadien à Rome, puis à l'Institut Catholique de Paris ; — revint à Montréal en 1896 ; est aujourd'hui retiré à Saint-Polycarpe où il s'occupe de travaux historiques et littéraires.

B. *Vie de Mère Caron, Histoire des Sœurs de Sainte-Anne, les premiers cinquante ans, Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, Histoire de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, Histoire de Verdun de Montréal, Histoire des Cèdres, Histoire des Sœurs de la Miséricorde.*

Outre ces monographies historiques, l'abbé E.-J. Auclair a écrit : *La foi dans ses rapports avec la raison, Le mariage clandestin devant la loi du pays, Articles et Etudes, Les fêtes de l'Hôtel-Dieu, Prêtres et religieux du Canada, Pau, Fayolle et Foch.* Les ouvrages de l'abbé E.-J. Auclair, d'ordre historique, philosophique et social, le placent au rang de nos meilleurs écrivains.

Lindsay (Mgr Lionel Saint-Georges), 1849-1921). — A. Né à Montréal d'un père écossais et d'une mère canadienne-française, fut tout entier Canadien français par le cœur ; — fut ordonné prêtre en 1875 ; — alla étudier à Rome pendant deux ans ; — fut professeur et préfet des études au collège de Lévis, puis secrétaire à l'archevêché et en 1907 secrétaire archiviste.

B. *Histoire de Notre-Dame de Lorette en la Nouvelle-France.*

Dugas (L'abbé Georges), 1833. — A. Né à Saint-Jacques de l'Achigan ; — fit ses études au collège de l'Assomption ; — ordonné en 1862 ; — fut aumônier de l'hospice de Varennes ; — directeur du séminaire de Saint-Boniface de Manitoba ; — prit sa retraite en 1888 à Sainte-Anne-des-Plaines ; retiré à la Providence de Saint-Lin depuis 1915.

B. *Histoire de l'Ouest Canadien, Un voyageur des pays d'en haut, Le mouvement des Métis à la Rivière-Rouge. Légendes du Nord-Ouest.*

Maurault (L'abbé Olivier, p.s.s.), 1886. — A. Né à Sorel ; — fut ordonné en 1910 et entra au noviciat sulpicien d'Issy-les-Moulineaux ; — suivit pendant deux ans les cours de l'Institut Catholique à Paris ; fut professeur au collège de Montréal, vicaire à Saint-Jacques de Montréal ; est, depuis 1926, curé de Notre-Dame.

B. *Collaboration au Foyer, à la Revue Canadienne, à l'Action française, à La Revue Trimestrielle Canadienne, à La Vie Nouvelle, à L'Encyclopédie de la jeunesse.*

Sujets historiques : *Le Petit Séminaire de Montréal, François Dollier de Casson, etc. (Voir Page 181)*

Sujets littéraires et artistiques : *Notre-Dame de Montréal, Vieux papiers, Charles Gill, etc. (P. 181)*

Appréciations justes ; style sobre et délicat.

Dubois (L'abbé Émile), 1882. — A. Né à Sainte-Thérèse ; — ordonné en 1907 ; depuis ce temps professeur au collège de Sainte-Thérèse.

B. *Chez nos frères les Acadiens*, ce beau livre abonde en récits intéressants ; *Autour du Métier*, l'auteur s'y fait professeur d'énergie et de fierté nationale, *Histoire du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse*, solide monographie, œuvre vivante, où le côté strictement scientifique est enveloppé dans le souffle qui anime le tout, *Souvenirs térésiens*.

Desrosiers (L'abbé Louis-Adélard), 1873. — A. Né à Lanoraie ; — ordonné en 1898 ; — alla étudier à la Sorbonne, y conquist la licence ès lettres ; — professa au collège de Joliette ; — Principal de l'École Normale Jacques-Cartier depuis 1913.

B. *Les Ecoles Normales primaires de la province de Québec*, narration précise et captivante des débuts et des vicissitudes de l'enseignement primaire ; *La race française en Amérique*, ouvrage fait en collaboration avec l'abbé Fournet, revue de nos forces nationales et catholiques ; *Histoire du Canada* en collaboration avec Camille Bertrand.

Couillard-Désprés (L'abbé Azarie-Étienne), 1876. — A. Né à Saint-Albans dans le Vermont ; — ordonné en 1905 ; — aujourd'hui curé à Saint-Paul d'Abbotsford.

B. *La première famille française au Canada, Autour d'une auberge*, roman contre l'alcoolisme, *Histoire des seigneurs de la Rivière-du-Sud et de leurs alliés Canadiens et Acadiens*, Louis Hébert et sa famille, etc. (Voir Page 185).

Dans tous ces ouvrages la solidité de l'érudition se joint aux charmes d'un style animé, souple et coloré.

Caron (L'abbé Ivanhoé), 1875. — A. Né à L'Islet ; — ordonné en 1900 ; — étudiant à Rome d'où il revint docteur en théologie et docteur en philosophie ; — fut missionnaire-colonisateur ; — est aujourd'hui sous-archiviste de la province de Québec.

B. *La Colonisation du Canada sous la domination française, La Colonisation de la province de Québec*, débuts du régime anglais ; dans ce volume, qui a valu à son auteur le deuxième prix David, les tableaux, vivement tracés et complets de détails sans être surchargés, sont d'un intérêt exceptionnel ; *Le journal du chevalier de Troyes à la Baie d'Hudson en 1666*, heureuse et attachante contribution à l'histoire de notre pays ; *La Colonisation de la province de Québec*, second volume, avec le sous-titre : *Les Cantons de l'Est*, solide documentation.

Le Père Hugolin-Marie, o.f.m. (Stanislas Lemay), 1877. — A. Né à Knowlton, comté de Brome, a vécu à Coaticook, où s'établit sa famille ; — a pris l'habit franciscain en 1898 ; — ordonné prêtre à Montréal en 1903. Apôtre de la Tempérance.

B. De nombreux écrits antialcooliques. Des études historiques : *L'Etablissement des Récollets de la province St-Denis à Plaisance, en l'île de Terre-neuve, L'Etablissement des Récollets en l'Isle Percée, De Québec à Percé sur les pas des Récollets*. — *Horizons et Pensées*. Vous trouverez dans ce livre des scènes

pétillantes où l'esprit jaillit tout vif, des observations psychologiques d'une piquante originalité, des pages qui vous plairont par leur charme de mélancolie et de mystère.

Dans le cloître et par le monde est un ouvrage apparenté au précédent. *Le Père Joseph Denis, premier récollet canadien*, est écrit avec une sobriété élégante et un grand souci de la précision historique.

Bellemare (L'abbé Joseph-Elzéar), 1849-1924. — A. Né à Yamachiche ; — professeur au séminaire de Nicolet ; — curé de la Baie-du-Febvre.

B. *Histoire de la Baie-du-Febvre*, modèle de monographie paroissiale ; *Histoire de Nicolet*, œuvre d'un grand mérite.

Douville (Mgr Joseph-Antoine), 1838-1919. — A. Né à Sainte-Anne-de-la-Pérade, fut professeur, préfet des études et supérieur au séminaire de Nicolet.

B. *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet*, deux volumes intéressants par la quantité et la valeur des renseignements et par la forme correcte et châtiée du récit.

Allaire (L'abbé Jean-Baptiste-Arthur), 1866. — A. Né à Saint-Barnabé-sur-Yamaska ; — fut ordonné en 1890 ; — est aujourd'hui archidiacre à l'évêché de Saint-Hyacinthe.

B. *Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-le-Richelieu*. Dans le domaine de l'histoire nationale, cet ouvrage peut être compté parmi les travaux les plus judicieux, les mieux documentés et même les plus intéressants. *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, depuis les premiers jours de la colonie jusqu'en 1920, *plusieurs ouvrages pratiques de sociologie*.

Lecompte (Le P. Édouard, s.j.), 1856. — A. Né à la Côte-des-Neiges ; — entra au Noviciat des Jésuites en 1876 ; — fut ordonné au Gesù, en 1887 ; — aujourd'hui retiré à la Villa Saint-Martin, Abord à Plouffe.

B. *Les Jésuites du Canada au XIXe siècle*, premier tome, *Nos voyageurs, Sir Joseph Dubuc*, édifiante monographie d'un savant magistrat, d'un grand chrétien ; *Une vierge iroquoise, Catherine Tekakwitha* ; la première de sa nation et peut-être de toutes les tribus sauvages, elle voua à Dieu sa virginité, et la conserva sans tache, comme un beau lis, jusqu'à sa mort ; *Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus dans la Nou-*

velle-France, *Les Missions modernes de la Compagnie de Jésus au Canada* ; ce travail fait suite au précédent.

Bernard (Le Frère Antoine, c.s.v.). — A. Né à Maria, sur la Baie des Chaleurs.

B. *La Gaspésie au Soleil*. Cette monographie régionale relève à la fois de la géographie, de l'histoire, du folklore et de la littérature. Ses principales qualités sont : l'exactitude des faits, la clarté de l'exposition, la netteté de la logique des conclusions. *Coquillages*, souvenirs d'enfance. Le titre de ces intéressants récits est une allusion aux coquillages de toute forme et de toute couleur, que l'auteur, dans sa prime jeunesse, est allé tant de fois chercher au bord de la mer, avec de petits compagnons.

Villeneuve (Le Père Jean-Marie-Rodrigue, o.m.i.), 1883. — A. Né à Montréal ; — entra chez les Oblats en 1901 ; — fut ordonné en 1907. Est aujourd'hui Supérieur au Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa, où il enseigne la philosophie, la théologie morale, la liturgie, le droit canonique.

B. *Une abondante collaboration à diverses Revues du Canada : L'un des vôtres*, touchante biographie du jeune Paul-Émile Lavallée, scolastique oblat, mort à vingt-trois ans, le 15 août 1922.

Magnan (L'abbé Aristide), 1863. — A. Né à Sainte-Ursule, comté de Maskinongé ; — est aujourd'hui Curé au Lac-Noir dans le comté de Mégantic.

B. *Essai d'apologétique, Catéchisme de la messe, Histoire de la race française aux E.-Unis*, ouvrage bien documenté et bien écrit ; *Notre-Dame de Lourdes de Fall-River* se recommande par les mêmes qualités de fond et de forme que le livre précédent ; *Rime et raison*, imité de Boileau, poèmes populaires.

Simard (Le Père Georges, o.m.i.), 1878. — A. *Professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Ottawa* ; est né à la Baie-Saint-Paul ; — entra chez les Oblats en 1899 ; — fut ordonné prêtre en 1905.

B. *L'Université d'Ottawa, Tradition et évolution dans l'enseignement classique, Saint Augustin, éducateur idéal, Saint Thomas, sa mission intellectuelle, Physionomie de saint François d'Assise, Qu'est-ce que l'histoire de l'Eglise du Canada* » Dans tous ces écrits la pensée élevée est servie par un style alerte harmonieux, sobrement imagé.

Scott (L'abbé Henri-Arthur), curé à Sainte-Foy de Québec.

B. *Histoire de Notre-Dame de Sainte-Foy*, 1er volume, *Grands anniversaires*, recueil d'études historiques et d'allocutions de circonstance ; *des études détachées sur nos vieux historiens* : Cartier, Champlain, Lescarbot etc. destinées à être réunies dans un volume.

Charland (Le Père P.-Victor, o.p.), 1858. — A. Né à Québec ; reçut la tonsure à Rome (1877) ; — prit l'habit des Frères Prêcheurs à Corbara (Corse) 1886 ; — a vécu surtout à Lewiston et à Fall-River ; — réside aujourd'hui à Québec.

B. *Questions d'Histoire littéraire*, où il y a peu de place pour la biographie, presque tout se rapporte à l'étude des idées et du style ; *Les trois Légendes de Madame Sainte Anne : La Vie*, un volume ; *Le Culte au moyen âge*, deux volumes ; *en Occident*, un volume. Style simple, narration sobre ; — *La grande Artiste*, pages d'histoire d'une haute valeur apologétique. Écrivain original, délicat, nuancé.

ARCHIVISTES ET BIBLIOTHÉCAIRES

Roy (Pierre-Georges), 1870. — A. Archiviste de la province de Québec ; né à Lévis ; — a publié 150 volumes ou brochures, traitant du régime français au Canada.

B. *Le Bulletin des Recherches Historiques*, commencé en 1895, un volume par année, compte 33 volumes ; *Histoire des vieilles familles françaises du Canada*, 33 volumes ou brochures ; *Publications de vieilles archives françaises du Canada*, 6 Rapports de plus de 500 pages chacun et 18 volumes d'inventaires d'archives ; *Problèmes d'Histoire du Canada*, bon nombre de volumes et de brochures.

Ouvrages faits sous les auspices de la Commission des Monuments Historiques : *Les monuments commémoratifs de la province de Québec*, *Les vieilles églises de la province de Québec*, *Les vieux manoirs et les vieilles maisons de la province de Québec*.

Massicotte (Édouard-Zotique), 1867. — A. Né à Montréal ; — fut journaliste à l'*Etendard* en 1886 ; — admis au barreau en 1895 ; — est depuis 1911 chef des Archives du
aP is de Justice de Montréal.

B. D'innombrables articles de journaux et de revues. *Cent fleurs de mon herbier, Anecdotes canadiennes, conteurs canadiens français du XIXe siècle, etc.*

Fauteux (Aegidius), 1876. — A. Né à Montréal ; — fut reçu avocat en 1903 ; — se livra au journalisme ; — est depuis 1912 conservateur de la Bibliothèque de Saint-Sulpice de l'Université de Montréal.

B. *Les Bibliothèques canadiennes, La Famille d'Ailleboust*, généalogie d'une des plus remarquables familles de la Nouvelle-France ; *Le Journal du Siège de Québec*, journal anonyme que M. Fauteux a savamment annoté ; *Monsieur Lecoq*, geste pieux d'un disciple à la mémoire de son maître.

Lanctot (Gustave). — A. Né à Saint-Constant, comté de Laprairie ; — licencié en droit à l'Université de Montréal ; — fut admis au barreau en 1907 ; — obtint en 1909 une bourse Cécil Rhodes ; — fit deux années d'études à l'Université d'Oxford ; — y fut *diplômé en sciences politiques et historiques* ; suivit des cours à la Sorbonne ; — est aujourd'hui *archiviste français aux Archives fédérales*.

B. *Des vers, des articles d'histoire et de critique, des études historiques : Dernier Effort de la France au Canada, Débuts du Christianisme en Louisiane, Brefs essais sur la Confédération, F.-X. Garneau*, monographie détaillée de notre historien national et critique de son œuvre.

Ducharme (Gonzague), 1876. — A. Né à Saint-Gabriel de Brandon. Collectionneur de livres canadiens ; il est à la fois bibliographe, libraire, éditeur.

B. *Histoire de Saint-Gabriel de Brandon*.

Sa bibliothèque compte 6700 volumes reliés et plus de 14000 brochures.

CRITIQUE

Roy (Mgr Camille), 1870. — A. Né à Berthier-en-Bas ; — ordonné prêtre en 1894 ; — docteur en philosophie de l'Université Laval ; licencié ès lettres de la Sorbonne ; chevalier de la Légion d'Honneur ; protonotaire apostolique ; a consacré sa vie à l'enseignement secondaire et supérieur ; — est aujourd'hui Assistant-supérieur du séminaire de Québec et titulaire de la chaire de littérature canadienne à l'Université Laval.

B. *L'Université Laval et les fêtes du Cinquantenaire, Essais sur la littérature canadienne, Manuel de l'Histoire de la littérature canadienne-française, Nos Origines littéraires, Les fêtes du IIIe Centenaire de Québec, Mgr de Laval, Erables en fleurs, A l'Ombre des Erables.* Mgr Roy a inauguré chez nous la critique littéraire... la saine critique, celle qui juge les idées et la forme sans autre passion que l'amour du vrai et du beau.

Chartier (Le chanoine Émile), 1876. — A. Né à Sherbrooke ; ordonné prêtre en 1899 ; — alla étudier deux ans au Collège Canadien à Rome ; — suivit des cours à l'Université d'Athènes ; — fut étudiant à Paris, à l'Institut Catholique, à la Sorbonne, au Collège de France ; — visita la Suisse, l'Angleterre, la Belgique, l'Irlande ; — revint au Canada docteur en philosophie de Rome, licencié ès lettres de la Sorbonne, membre de la Société des études grecques de Paris. En 1914, Mgr Bruchési lui confia la secrétairerie de l'Université Laval de Montréal ; — il devint chanoine ; — est aujourd'hui vicerecteur de l'Université de Montréal.

B. De nombreux articles dans les journaux et revues ; *Pages de combat* où l'on trouve de l'analyse littéraire et de la critique ; un manuel sur *l'Art de l'expression littéraire* ; une étude sur *la Littérature canadienne*, appendice à l'Histoire de la Littérature française de l'abbé Calvet ; a donné en 1920 à l'Institut Catholique de Paris, et en 1927, à la Sorbonne, dix conférences sur le Canada français.

« Le chanoine Chartier est sûrement un des maîtres de l'heure et un des hommes qui nous font le plus honneur au pays et à l'étranger ». (O. Maurault, p.s.s.)

D'Arles Henri (Pseudonyme de l'abbé Henri Le Prince-Beaudé), 1870. — A. Né à Arthabaskaville ; — ordonné prêtre en 1895 ; — a puisé sa formation philosophique et théologique sous des maîtres en Saint-Thomas ; — a été inscrit comme étudiant régulier à l'École biblique de Jérusalem ; — a suivi des cours de littérature et d'histoire à la Sorbonne et au Collège de France. Il est officier d'Académie, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française.

B. *Propos d'Art, Pastels, Le Collège sur la colline, Essais et Conférences, Lacordaire, Eaux fortes et Tailles-douces, L's Mystère de l'Eucharistie, Acadie, Les grands jours, Nos Histo-*

riens, *Les Arabesques*, *Louis Fréchette*, *Estampes*, *Miscellanées*, *Laudes*, proses liturgiques à la gloire de Marie, honorées d'un bref de félicitations et d'une bénédiction particulière du Pape Pie XI. Henri d'Arles est chez nous un maître-écrivain.

Rivard (Adjutor) A. Fit ses études au séminaire de Québec ; — fut reçu avocat. — Docteur ès lettres, membre de la Société Royale, un des fondateurs de la Société du Parler français ; — est aujourd'hui juge à la Cour d'Appel.

B. *Etudes sur les Parlers de France au Canada*, étude philologique, dont l'érudition sévère est heureusement corrigée par la grâce de la forme ; *Chez nous* et *Chez nos gens*, pages ravissantes, écrites pour assurer la survivance des souvenirs anciens.

PHILOSOPHIE — APOLOGÉTIQUE — POLÉMIQUE

Ecrivains religieux

Paquet (Mgr Louis-Adolphe), 1859. — A. Né à Saint-Nicolas, comté de Lévis ; — ordonné prêtre en 1883 ; — proclamé docteur en théologie à Rome à la suite de la soutenance d'une thèse théologique au Vatican, devant le pape Léon XIII. Il enseigna la théologie dogmatique, l'histoire ecclésiastique et l'Écriture Sainte à l'Université de Québec ; — fut directeur du Grand Séminaire de Québec ; est protonotaire apostolique depuis 1902 ; membre de la Société Royale depuis 1903 ; — aujourd'hui Vicaire général à l'archevêché de Québec.

B. *La Foi et la Raison en elles-mêmes et dans leurs Rapports*, *Commentaires sur la Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin*, *Droit public de l'Eglise*, quatre volumes, *Discours et Allocutions*, *Etudes et Appréciations*, quatre volumes : *Fragments apologétiques*, *Mélanges canadiens*, *Nouveaux Mélanges canadiens*, *Thèmes sociaux* ; — *Cours d'éloquence sacrée*.

Mgr Paquet, par ses ouvrages, fait grand honneur à la pensée catholique en notre pays.

Lamarche (Le Père Marc-Antonio, o.p.), 1876. — A. Né à Saint-Henri de Mascouche ; — admis en 1897 au noviciat des Frères Prêcheurs ; — ordonné en 1902 ; — fut employé à l'enseignement et à la prédication au Canada et aux États-Unis ; a abordé avec succès les grandes chaires notamment celle de Notre-Dame ; — est depuis 1922 professeur de philosophie à l'Université de Montréal.

B. *Les aspirations d'un peuple, Le prix de la vie, La présence de Dieu*, sont les titres de ses principales stations de Carême. Ses meilleures conférences profanes s'intitulent : *Pèlerinages de France, Bachelières ou Cuisinières, La Littérature des convertis*.

Principaux articles publiés : études sociologiques, impressions de voyages, fines et abondantes critiques de livres, en particulier de Maria Chapdelaine, revue des événements, etc. Profond penseur, écrivain spirituel, habile styliste.

Forest (Le Père Ceslas, o.p.), 1885. — A. Né à l'Épiphanie ; ordonné prêtre en 1911 ; — a abordé par la plume des sujets de dogme, de morale, de discipline sociale ; — professeur de philosophie à l'Université de Montréal.

B. *Dogme et Vie, Crise du protestantisme, Science privée dans les sentences judiciaires, Science et philosophie, Thèse du divorce*. En morale, il a traité des relations de Bossuet avec les Jansénistes, de la peine de mort, de l'art et de la morale, du cinéma dans la route où l'on ne s'arrête pas, de l'occultisme dans *Spiritisme sans esprits*. Apologiste dans la constatation du miracle, il devient narrateur dans *Tiburce et Valère* et dans *Noël à l'ara celi*. Dialecticien et littérateur de grand mérite ; orateur de circonstance toujours distingué.

Longpré (Le Père Ephrem, c.f.m.), 1890. — A. Né à Woonsocket, a vécu à Saint-Ephrem d'Upton ; — franciscain en 1912 ; — prêtre en 1918, il part presque aussitôt pour l'Europe ; vit en Italie depuis dix ans ; — est employé à des travaux intellectuels.

B. Sa collaboration à l'édition critique des œuvres d'Alexandre de Halès, *Le Tiers-Ordre séculier de Saint-François au Canada, La Théologie mystique de saint Bonaventure, La philosophie du B. Duns Scot, Raymond Lulle, etc.*

Le Père Longpré est à la fois philosophe, érudit, littérateur.

Emard (Mgr Joseph-Médard), 1853-1926. — A. Né à Saint-Constant ; — ordonné prêtre en 1876 ; — alla étudier à Rome ; — en revint en 1880 docteur en théologie et en droit canon ; — consacré premier évêque de Valleyfield en 1892 ; — appelé au siège archiepiscopal d'Ottawa en 1922.

B. *Souvenirs d'un voyage en Terre Sainte, Le Congrès eucharistique de Malte, un volume sur le nouveau code de droit canonique, cinq volumes d'œuvres pastorales*.

Lalande (Le Père Louis, s.j.), 1859. — A. Né à Saint-Hermas ; — ordonné prêtre en 1894 ; — aujourd'hui aumônier général de l'Association catholique des Voyageurs de commerce.

B. *Croire, c'est vivre, Entre Amis, Causons, Silhouettes paroissiales* ; plusieurs conférences dont nous ne citons que quelques-unes : *La race supérieure, la fierté, l'éducation de la justice*.

Le Père Lalande est célèbre par son éloquence et son talent d'écrivain.

Gonthier (Le Père Dominique Ceslas, o.p.), 1853-1917. — A. Né à Saint-Gervais, dans le comté de Bellechasse ; — termina son cours d'études en 1871 ; entra au Noviciat des Dominicains d'Abbeville en Picardie ; — fut ordonné prêtre à Langres en 1879, et revint cette année-là au Canada.

B. *De nombreux articles* sur des sujets religieux et de polémique, dans *la Nouvelle-France*, où il signe *Raphaël Gervais*, dans le *Rosaire* et la *Revue dominicaine*.

L'ÉLOQUENCE SACRÉE

La chaire catholique a connu et connaît chez nous bon nombre de prédicateurs distingués. (Voir Page 222)

SOCIOLOGIE

De Nevers (Edmond Boisvert dit), 1862-1906. — A. Né à la Baie-du-Febvre ; — prit la profession d'avocat et partit pour l'Europe en 1888 ; — étudia à Berlin ; — séjourna à Vienne, à Rome, à Florence, à Naples, à Madrid, à Lisbonne, apprit l'allemand, l'italien, l'espagnol et le portugais ; — fit du journalisme à l'agence Havas, à Paris, pendant sept ans. Son dessein était de devenir *une compétence*, de se mettre en état de mener à Montréal une vie de travail et de dévouement. Revenu d'Europe, avec une santé affaiblie, il décéda à Central Falls, R.I.

B. Deux livres : *L'avenir du peuple canadien-français et L'Ame américaine*.

Henri d'Arles classe de Nevers dans « la grande lignée des voyants et des penseurs ».

Bouchette (Errol), 1862-1912. — A. E. Bouchette appartenait à une famille distinguée, mais devenue anglaise par les alliances et les relations. Toutefois, en 1834, son père Robert *Shore Milnes* Bouchette se rangea parmi les patriotes en prenant le parti de Papineau et des insurgés, ce qui lui valut la prison et quelque temps d'exil. Le jeune Errol puisa dans son entourage des traditions de fierté, d'initiative personnelle, le goût des études sérieuses.

B. *Des travaux sur l'économie politique, Emparons-nous de l'Industrie, l'Evolution économique de la province de Québec, Etudes sociales et économiques sur le Canada, Indépendance économique du Canada français.*

Montpetit (Édouard), 1881. — Né à Montmagny ; — fut admis au barreau en 1904 ; — alla étudier à Paris ; — fut diplômé à l'École libre des Sciences politiques et au Collège des Sciences sociales. Depuis 1920, il est secrétaire général de l'Université de Montréal, et professeur d'économie politique, de finances publiques et de politique économique dans cette même Université.

B. *Au Service de la Tradition française, Les Survivances françaises au Canada.* E. Montpetit excelle dans l'éloquence académique ; qu'il écrive ou qu'il parle, il est toujours élégant et très français.

Saint-Pierre (Arthur), 1865. — A. Né à Walkerville, Ont., autodidacte, n'a fréquenté l'école que durant cinq ans, dont deux en classe anglaise ; — débuta à 23 ans dans le journalisme professionnel à la Presse ; — est aujourd'hui professeur de sociologie appliquée à l'Université de Montréal.

B. De nombreux écrits sur les problèmes sociaux de notre pays : *Vers l'Action, l'Instruction obligatoire, l'Organisation ouvrière dans la province de Québec*, etc. Il est un des maîtres de la Sociologie au Canada.

Bastien (Hermas). Voir Page 229.

Les Semaines Sociales du Canada. — Les Semaines Sociales ont pour but d'étudier, par le moyen de *cours et de conférences*, les divers aspects, au point de vue chrétien, des problèmes sociaux actuels, et de rechercher leur meilleur mode de solution.

Archambault (Le Père Joseph-Papin s. j.), 1880. — A. Né à Montréal ; — entra au Noviciat des Jésuites en 1897 ; — fut ordonné prêtre en 1912 ; — fonda en 1920 *Les Semaines Sociales* au Canada, etc — est, depuis 1922, directeur de la Villa Manrèse, maison de retraites fermées à Québec.

B. A écrit plus d'une vingtaine de livres ou de brochures sur les questions sociales, religieuses ou nationales : *La Question Sociale et nos devoirs de catholiques*, *Contre le travail du dimanche*, *Parents chrétiens, sauvez vos enfants du cinéma meurtrier*, etc.

ÉDUCATION

Magnan (C.-J.), 1865. — A. *Inspecteur général des écoles catholiques de notre province*. Né à Sainte-Ursule, comté de Maskinongé ; — fit à quatorze ans, à l'École Modèle de Louiseville, son apprentissage d'instituteur ; — fut plus tard professeur à l'École Normale de Québec.

B. Sa collaboration à *l'Enseignement Primaire* dès 1885 ; il est propriétaire-rédacteur en chef de ce journal depuis 1897. A publié : *Un Manuel de droit civique*, *Au service de mon pays*, recueil de discours et de conférences pédagogiques, *Eclairons la route*, réfutation victorieuse d'un livre écrit par M. Irving Vincent, publié à Toronto, *The Right Track*, où l'auteur attaque le système scolaire de la province de Québec.

Depuis quarante ans, M. Magnan a servi par l'action, par la plume et par la parole les causes qui nous sont les plus chères : *religion, patrie, éducation*.

Maurice (L'abbé Joseph-Oscar), 1877. — A. Fit son cours classique au collège de l'Assomption ; — fut ordonné prêtre en 1903 ; — alla étudier à Rome et à Paris, en revint docteur en théologie et licencié ès lettres de la Sorbonne ; — aujourd'hui titulaire de la chaire de Pédagogie de l'Université de Montréal.

B. Six volumes de conférences pédagogiques où une multitude de problèmes d'éducation trouvent une solution pratique, imprégnée d'amour pour l'enfant ; le tout présenté dans un style limpide, d'une correction impeccable, et d'une élégance simple et naturelle.

Ross (Mgr François-Xavier), 1869 — A. Né aux Grosses-Roches, comté de Matane ; — ordonné prêtre en 1894 ; — sacré évêque de Gaspé à Rimouski en 1923.

B. *Manuel de pédagogie théorique et pratique*. Écrit avec clarté, dans un style vivant et agréable, ce livre est le fruit d'une longue expérience et de judicieuses observations.

Courchesne (Mgr G.), 1880. — Né à Saint-Thomas-de-Pierville, comté d'Yamaska ; — ordonné prêtre en 1904 ; — Principal de l'École Normale de Nicolet, et professeur de pédagogie à l'École Normale Supérieure de Québec, depuis 1919 ; — vient d'être nommé évêque de Rimouski.

B. *Nos Humanités*, ouvrage destiné au public, mais plus spécialement aux professeurs des collèges. « C'est tout un traité de l'art et de la science d'enseigner, un exposé très substantiel des moyens de faire les âmes meilleures, les esprits plus cultivés, nos humanités classiques plus efficaces, que l'on trouve dans le présent ouvrage de Mgr Courchesne ». (Mgr C. Roy)

Germain (L'abbé Victorin), 1890. — A. Né à Saint-Basile de Portneuf ; prêtre en 1914 ; — depuis 1925 exerce le ministère à Sainte-Marie de la Beauce.

B. *Lettres à Claude*, spirituelle correspondance d'un ancien écolier avec un brillant rhétoricien ; *A propos d'autorité*, conseils précieux pour tous ceux qui sont chargés d'éducation ; un petit *Missel* illustré ; un recueil de 1400 maximes et réflexions tirées des bons auteurs, intitulé : *Le sens exquis* ; un livre de messe : *Le petit Guide du chrétien au pied des saints autels*.

Delâge (L'honorable Cyrille), 1869. — A. *Surintendant de l'Instruction publique*. Né à Québec.

B. Deux volumes intitulés : *Discours, Conférences, Lettres*, pages littéraires sur des sujets pédagogiques ou patriotiques.

Roy (Mgr Egide, o.f.m.), 1894. — A. Né à Saint-Michel de Bellechasse ; — prit l'habit franciscain en 1912 ; — fut ordonné prêtre en 1919 ; — missionnaire au Japon depuis 1923 ; — Préfet Apostolique de la nouvelle Préfecture canadienne en ce pays.

B. *La formation du régime scolaire canadien*, étude historique et sociologique.

ROMAN

Il y a près de vingt ans, sir Adolphe Routhier publiait un remarquable roman messianique, *Le Centurion*, où il mêle la fiction à l'Évangile. Cet ouvrage n'est pas sans défaut, mais il présente de grands et réels mérites de fond et de forme.

Nos plus remarquables romanciers

Alonié de Lestre (L'abbé Lionel Groulx). En tête de nos meilleurs romans, nous plaçons *L'Appel de la Race*, dont nous avons déjà parlé.

Dugré (Le Père Adélard, s.j.), 1881. — A. Né à la Pointe-du-Lac comté de Saint-Maurice ; — entra au Noviciat des Jésuites en 1899 ; — fut ordonné prêtre en 1915 ; — professeur de théologie dogmatique au Scolasticat de l'Immaculée Conception, à Montréal.

B. De nombreux articles de fond dans diverses revues, notamment dans *Le Messager canadien du Sacré Cœur*, *L'Action française* et la *Revue dominicaine* ; plusieurs brochures dans les séries de *l'Ecole Sociale populaire* et de *l'Oeuvre des Tracts*, un roman de mœurs à thèse sociale et patriotique : *La Campagne canadienne*.

Bernard (Harry), 1898. — A. Né à Londres (Angleterre) de parents canadiens-français ; — dirige depuis 1923 le *Courrier de Saint-Hyacinthe*.

B. Romans : *L'homme tombé*, histoire d'une union mal assortie et en même temps une satire piquante d'une certaine société ; *La Terre vivante*, une gracieuse idylle tirée de la vie saine de nos campagnes ; *La Maison vide*, histoire d'un foyer d'où la vie familiale est absente ; il est habituellement vide, parce que le père, la mère, les enfants cherchent leur plaisir au dehors. Ce roman présente d'excellentes leçons. La morale en est ainsi résumée au chapitre XXIV : « *Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui souffre, qui se dépense, qui se donne Et cette femme en créant du bonheur autour de soi, vit et grandit du bonheur des autres* » ; *La Dame blanche*, neuf nouvelles en marge de l'Histoire du Canada.

Roquebrune (Robert, pseudonyme de Robert La Roque), 1889. — A. Robert de Roquebrune est né à l'Assomption. Il réside à Paris depuis 1919.

B. Trois romans : *Les Habits rouges* Ce roman se déroule à l'époque troublée de 1837-38 ; *D'un Océan à l'autre*, a pour fond la rébellion du Nord-Ouest en 1885 ; *Les Dames Le Marchand*, récemment publié. Le style de Robert de Roquebrune est unanimement loué

Potvin (Damase), 1882. — A. Né à la Baie des Ha ! Ha !, entra de bonne heure dans le journalisme.

B. A composé plusieurs romans du terroir : *Restons chez nous*, le *Membre*, roman de mœurs politiques ; *L'Appel de la Terre*, *Le Français*, *La Baie*, *Sur la Grand'Route*, *La mission des Ilets Jérémie*. On reproche à cet auteur une trop grande abondance d'expressions populaires dans ses romans.

CHOSSES DU TERROIR

La Noël au Canada de Fréchette, *les Propos Canadiens* de Mgr C. Roy, *Chez nous*, *Chez nos gens* de Rivard, *les Rapallages* de l'abbé Groulx, *les Concours de la Société Saint-Jean-Baptiste*, *les Croquis et les Récits laurentiens* du Frère M. Victorin, les études sur le *folklore* de Marius Barbeau. On est tout étonné de découvrir, dans ces écrits, quelle somme de beauté littéraire autant que morale révèle la vie simple et pure des paysans, ceux d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui.

Folklore

Folklore est un mot anglais qui a pour éléments : *folk*, peuple, et *lore*, science. Il signifie une science qui s'intéresse aux mœurs, coutumes, croyances, récits, chansons et arts du peuple.

Notre premier folkloriste est C. Marius Barbeau. Il a étudié le folklore en Europe et a procédé avec méthode dans son œuvre, qui comprend des centaines de chansons, de contes, d'historiettes et une riche récolte sur le blason populaire et les arts domestiques.

A sa suite vient E.-Z. Massicotte, archiviste, archéologue et régionaliste, qui possède une abondante collection de chansons,

formulettes et devinettes, ainsi que de précieux renseignements sur les industries domestiques, le costume, la médecine populaire. Il a publié une série de ballades et de chansons historiques, ainsi que des monographies sur *la Vie des chantiers*, *la Noce populaire*, *la Ceinture fléchée*, etc.

Autres folkloristes canadiens-français ; Victor Morin, Gustave Lanctôt, Adélard Lambert, Le Frère Marie-Victorin.

Frère Marie-Victorin de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes (Conrad Kirouac), 1885. — A. Né à Kingsey-Falls, comté d'Arthabaska ; — érudit et littérateur ; — nommé en 1920 professeur titulaire de Botanique à l'Université de Montréal.

B. *Les Contributions du Laboratoire de Botanique de l'Université de Montréal*. Ces travaux révèlent des investigations profondes dans le monde végétal, des études sur le vif, des méthodes sûres, qui placent chez nous la Botanique dans sa véritable voie scientifique.

Récits Laurentiens, Croquis Laurentiens, évocation heureuse de l'âme canadienne-française en ses multiples manifestations : chants, prières, espoirs, sourires et larmes. Le Frère Marie-Victorin est un observateur subtil ; il a la clé des paysages, le sens des perspectives et un style qui colore et anime tout.

Bouchard (Georges), 1888. — A. Né à Saint-Philippe-de-Néri, comté de Kamouraska ; — a étudié les sciences agricoles au Canada, en Belgique et en France ; — est professeur au collège d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la Pocatière et député fédéral pour le comté de Kamouraska.

B. *Premières Semailles*, petit livre solide et gracieux d'où s'exhalent des parfums de bonne terre canadienne. Il y a beaucoup d'éloquence dans ces pages bien écrites. Pour l'École Sociale populaire de Montréal : *Le Domaine rural canadien*, *Paysans de France*, *Petites industries féminines*. M. Bouchard a fait paraître en 1926 *Vieilles choses*, *Vieilles gens*, silhouettes campagnardes. Les tableaux qu'il trace sont nets, vivants, pittoresques. Son style est animé, riche, poétique.

Frère Gilles, o.f.m. (en religion, Frère Noël). — A. Né à Saint-Charles de Bellechasse ; — frère de Mgr Amédée Gosselin de Québec ; — a pris l'habit franciscain en 1899. Est actuellement au Maroc.

B. *Les Choses qui s'en vont*, charmant petit livre de causeries canadiennes ; *Trois légendes franciscaines*, *Fioretti de Saint Antoine*, *Jean le Précurseur*, *L'héritage maudit*, nouvelle antialcoolique.

Marquis (G.-E.), Chef du Bureau des Statistiques de la province de Québec, a publié en 1918 : *Aux Sources Canadiennes*, tableaux délicieux de la vie champêtre.

Desrosiers (Léo-Paul), chroniqueur parlementaire du Devoir, a offert au public, en 1922, *Ames et Paysages*, neuf nouvelles débordant de fines observations en fait d'études de caractères, d'esquisses de paysages et de coutumes nationales.

JOURNALISME

Notre journalisme contemporain est mieux informé que ne l'était le journalisme d'hier et il a progressé aussi dans l'expression de la pensée. La prose canadienne s'est beaucoup déliée depuis une vingtaine d'années, et il était inévitable que la presse en bénéficiât.

Il faut distinguer deux sortes de journaux : *les journaux d'idées* et *les journaux jaunes*. Les premiers visent surtout à instruire, à bien renseigner, à élever le peuple ; les seconds veulent avant tout les profits pécuniaires. Ils cherchent à plaire à la grande foule par les histoires les plus excitantes, telles que les crimes de toutes sortes, avec force détails, accompagnés d'images et de photographies. *Les journaux jaunes* accomplissent une œuvre néfaste de démoralisation et de déformation intellectuelle. Ils renversent dans les esprits l'échelle de valeur, en faisant aux criminels plus de notoriété qu'aux honnêtes gens, en mêlant dans leurs pages les histoires édifiantes et les histoires répugnantes, les portraits d'évêques, du Pape et ceux des pires escrocs. Ils blessent ainsi toutes les convenances et les pudeurs et tuent le respect religieux dans les âmes.

JOURNALISTES

Bourassa (Henri), 1868. — A. Né à Montréal ; — fils de Napoléon Bourassa, l'auteur de *Jacques et Marie* ; petit-fils du grand Papineau par sa mère ; — a été député fédéral à vingt-huit ans, de 1896 à 1907, et député provincial en 1908 ; —

abandonna totalement la politique parlementaire en 1912 ; fonda *Le Devoir* en 1910 ; est député fédéral du comté de La-belle depuis 1925.

B. A part de nombreux articles de journaux, H. Bourassa a publié une série d'études sur les questions de *politique générale, le régime scolaire des diverses provinces, la Langue française, le Canada apostolique, la Presse catholique et nationale, le Pape, arbitre de la paix, les Problèmes nationaux*, etc. Profond penseur, écrivain vigoureux, ora eur puissant très recherché et admiré.

Héroux (Omer), 1876. — A. Né à Saint-Maurice de Champlain ; — le premier rédacteur au *Devoir* après Henri Bourassa

Il est l'un de ceux dont l'application, l'ardeur et l'enthousiasme réfléchis auront le plus fait pour nous rassembler en nous disciplinant autour de la plus profonde idée d'une patrie canadienne à chérir et à servir.

Pelletier (Georges), 1882. — A. Né à la Rivière-du-Loup en bas. Rédacteur au *Devoir* depuis sa fondation (1910) et professeur à l'Université de Montréal.

B. Auteur de nombreux articles sur des sujets variés, de *Lettres de France*, au cours d'un voyage en Europe ; — a publié en 1926 cinquante *Silhouettes d'aujourd'hui*, fines esquisses à la *Bruyère*, qui ont eu beaucoup de vogue.

Dorion (Jules) — En 1907, a délaissé sa profession de médecin pour assumer la direction de l'*Action Sociale*, grand journal catholique et indépendant de Québec. *L'Action Catholique* ayant remplacé *L'Action Sociale*, M. Dorion en accepta également la direction et continue vaillamment son rôle de journaliste catholique.

Lavergne (L'abbé Edouard-Valmore), 1879. — A. Né à Montmagny, ordonné prêtre en 1907 ; premier curé de la paroisse de Notre-Dame-de-Grâce Québec fondée en 1924.

B. *Sur les remparts*. Ce livre remarquable expose « sous la forme la plus originale, la situation de la presse catholique, ce qu'elle exige d'abnégation chez ceux qui la soutiennent et de la part de ceux qui en profitent ». (H. Bourassa) *Les remparts* dont il est question sont : le journalisme catholique, le foyer familial et le Pape.

Asselin (Olivar), 1874. Né à Saint-Hilarion, comté de Charlevoix ; a vécu dix ans aux États-Unis où sa famille s'était expatriée ; collabora pendant ce temps à divers journaux franco-américains ; prit part comme soldat à la guerre hispano-américaine ; revint au Canada ; collabora au *Herald*, à *La Patrie*, au *Journal* et à *La Presse* ; fonda *Le Nationaliste* ; fut attaché quelque temps au *Devoir*. De 1915 à 1919, il servit dans la grande guerre en qualité de major dans le corps expéditionnaire canadien ; est aujourd'hui directeur du service des obligations pour la maison financière Beaubien et Cie.

Peu parmi nos publicistes possèdent au même degré qu'Olivar Asselin le don du style et ont à leur disposition une langue à la fois aussi vigoureuse et aussi correcte.

Fournier (Jules), 1884-1918. — A. Né au Coteau-du-Lac, comté de Soulanges. Avant d'avoir complété ses études, il quitta le collège pour entrer dans la carrière du journalisme ; collabora à *La Presse*, au *Canada*, au *Nationaliste* ; fonda le journal *L'Action* ; fut nommé en 1916 traducteur français au Sénat et alla s'établir à Ottawa.

B. *Souvenirs de Prison*, récit humoristique du séjour qu'il avait dû faire à la prison de Québec à la suite d'une condamnation pour délit de presse ; *Mon Encrier*, quelques-uns de ses principaux articles de journaux.

Il avait préparé une *Anthologie des Poètes Canadiens* ; elle fut publiée après sa mort par les soins de son ami Olivar Asselin. J. Fournier possédait un riche talent littéraire.

Le Droit. Ce journal, fondé à Ottawa le 27 mars 1913, a pour but de défendre les droits des parents et ceux de l'Eglise dans l'éducation des enfants ; de vulgariser l'esprit de la Confédération ; d'offrir aux lecteurs une information saine.

Ses principaux moyens d'action sont : *La Rédaction populaire* visant l'actualité ; des pages spéciales : *Voix de la jeunesse*, *Page du cultivateur*, *Théâtre et Musique*, *Madame et Mademoiselle*, *Page littéraire*.

MÉLANGES

Taché (Mgr Alexandre-Antoin, o.m.i.), 1823-1894. — A. Né à Fraserville ; — encore simple novice oblat et diacre, il partit en 1845 pour les Missions sauvages de la Rivière-Rouge ; — fut élevé à l'épiscopat à vingt-sept ans comme coadjuteur du

Vicaire Apostolique du Nord-Ouest ; — fut évêque de Saint-Boniface en 1853 ; — devint premier archevêque de cette ville en 1871.

B. *Vingt années de Missions, Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* ; des brochures de combat : *Mémoire de Mgr Taché sur la question des écoles* (1894), *Les écoles dites publiques de Manitoba sont des écoles protestantes, etc.*

« Mgr Taché possédait les talents de l'écrivain. Il n'eut jamais le loisir d'écrire pour faire œuvre d'artiste, c'était toujours le besoin de l'action qui lui mettait la plume à la main ; mais cette plume était bien taillée, et pouvait être une arme redoutable ». (Thomas Chapais)

Nantel (Mgr Antonin), 1839. — A. Né à Saint-Jérôme ; — ordonné prêtre, en 1862, au séminaire de Sainte-Thérèse, dont il a été le supérieur, à différents intervalles, pendant vingt-cinq ans.

B. *Les fleurs de la poésie canadienne, Linguistique américaine, Le nom de Dieu dans les langues, La Parole humaine*, travail de philologie unique en son genre, *Pages historiques et littéraires.*

« Son livre *La Parole humaine* restera comme un jalon posé sur la route de la science et, plus sûrement encore, comme un honneur indiscutable pour nos lettres canadiennes ». (Abbé E.-J. Auclair)

Huot (L'abbé Antonio), 1877. — A. Né à Québec ; — docteur en théologie et en philosophie ; — directeur de la Semaine religieuse de Québec depuis 1913.

B. *Le Fléau Maçonnique, La Question Juive, L'Œuvre de la reconstruction, La Question Juive chez nous*, mise au point de la fameuse question des écoliers juifs à Montréal. Dans ces sujets, on peut apprécier la sûreté de la doctrine et la clarté d'enseignement qui distinguent l'auteur.

Plusieurs tracts de propagande sociale et catholique, *une Nouvelle canadienne-française; le Bien paternel* et des impressions de voyage dans *France et Italie*. Les récits de l'abbé A. Huot « sont faits d'un style solide, élégant, à qui l'imagination et l'esprit donnent ses meilleures qualités ». (Mgr C. Roy)

Huard (Le chanoine Victor-Alphonse), 1853. — A. Né à Québec ; — ordonné prêtre en 1876 ; — directeur du *Naturaliste Canadien* depuis 1894.

B. *L'Apôtre du Saguenay, Labrador et Anticosti, Impressions d'un passant, La Vie et l'Oeuvre de l'abbé Provancher.*

Le chanoine Huard, disciple et continuateur de l'œuvre scientifique de l'abbé Provancher, raconte la vie de son maître vénéré, avec une abondance de détails, d'anecdotes, qui répandent le plus vif intérêt dans le sujet.

Lambert (Émile), 1885. — A. Né à Montréal ; — ordonné prêtre en 1909 ; — aumônier actuel du pensionnat de Villa Maria.

B. *Au fil de la plume, Mélanges et Souvenirs, Glanures.* En préparation : *Propos oratoires.* Style clair, abondant et sobre, imprégné de religion et de patriotisme.

Gagnon (Alphonse), 1851. — A. Né à Saint-Jean-Port-Joli, comté de l'Islet ; — depuis 1907, secrétaire du département des Travaux publics, dans le gouvernement provincial.

B. *Nouvelles et Récits, Etudes archéologiques et Variétés, L'Amérique précolombienne, Question d'Hier et d'Aujourd'hui, Culture latine et Culture teutonne, La Lumière visible, La vieille Angleterre.*

Quoique d'inspiration variée, les œuvres de M. A. Gagnon ont cependant une notable unité : elles sont marquées au coin du sérieux, de l'application dans la recherche des faits et de leurs causes.

De Montigny (Louigny), 1876. — A. Né à Saint-Jérôme ; — est depuis 1915, directeur des services de traduction à la Chambre haute du Parlement.

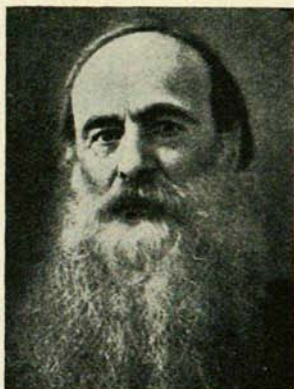
B. Un lever de rideau : *Je vous aime* ; deux comédies : *Les Boules de neige* et *La Cabane à sucre*, une étude sur *La Langue française au Canada* ; une étude sur *Antoine Gérin-Lajoie*, c'est à la fois une biographie, une anthologie, une critique, une bibliographie de cet écrivain.

Bilodeau (Ernest), 1881. — A. Ancien journaliste ; est aujourd'hui bibliothécaire-adjoint du Parlement fédéral.

B. *Un Canadien errant, Chemin faisant, Pèlerins de Rome, Au Temps de Benoît XV.* Style agréable, spirituel, sans prétention.

QUELQUES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CANADIENS

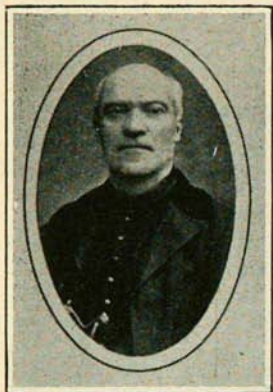
Grouard (Mgr Pierre-Émile, o.m.i.), 1840. — Mgr Grouard naquit à Brûlon, dans le Mans. Ordonné à Boucherville (Québec), par Mgr Taché, en 1862, il est missionnaire dans le Nord-Ouest canadien depuis ce temps. Il fut élu évêque titulaire d'Ibora et vicaire apostolique d'Athabaska le 18 octobre 1890 ; sacré évêque par Mgr Taché le 1er août 1891. Son vicariat ayant été démembré en 1926, il devint vicaire apostolique de Grouard (Alberta).



En 1923, il a raconté avec chaleur ses longues années de travaux missionnaires dans un volume intitulé : *Soixante ans d'apostolat*. Pour reconnaître les services qu'il a rendus au bon renom de la France, le gouvernement de la République française, dans un geste qui l'honore, le créa chevalier de la Légion d'Honneur en 1924.

Lejeune (Le Père Louis-Marie, o.m.i.), 1857. — Né à Fleybert-Christ, dans le Finistère ; entra chez les Oblats en 1877 ; fut ordonné prêtre en 1883 ; étudia chez les Carmes et à la Sorbonne à Paris, de 1891 à 1893 ; passa au Canada en 1896 ; fut attaché à l'Université d'Ottawa et au Juniorat du Sacré-Cœur où il réside actuellement.

Il a fondé la *Revue littéraire de l'Université d'Ottawa*, qui a duré sept ans, de 1900 à 1907, revue mensuelle,



hautement estimée des professeurs du temps, dans les séminaires, les collèges, les Écoles Normales, les couvents, etc. Elle contient une *Partie théorique*, appuyée d'exemples simples et clairs, et une *Partie pratique*, développant ou confirmant les conseils littéraires. Un professeur de séminaire écrivait en parlant de la *Revue littéraire* : « Je la trouve éminemment pratique. Je

connais les élèves. Ce qui leur manque, c'est le métier et ses procédés. On leur enseigne beaucoup de préceptes généraux ; leur vue peu perçante les empêche de percevoir les détails, et la « *Revue* », c'est au détail qu'elle s'attache avant tout. Elle a touché juste à l'endroit du mal ; et je reste convaincu qu'elle apprend à la jeunesse l'art d'écrire ».

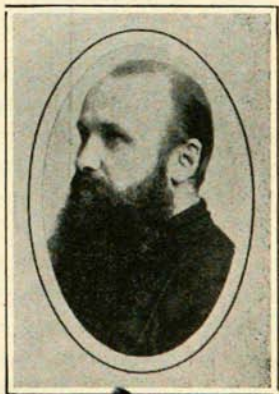
Le P. Lejeune a publié des *Tableaux synoptiques de l'Histoire du Canada*, destinés aux maîtres et aux élèves avancés. C'est en outre un précieux instrument de travail à la disposition des amateurs de l'histoire du Canada. Tout y est clair, méthodique, proportionné, mis dans le relief convenable. Un si parfait canevas de notre histoire fait regretter le beau développement qu'aurait su lui donner son auteur.

En 1922, le Père Lejeune fit paraître un livre qu'il intitula *La Beauté de l'âme*, divisé en trois parties : *La Beauté naturelle*, *La Beauté divine*, *la Beauté surnaturel-*

le. Il a revêtu ce fond grave et pieux du charme d'un style ferme, vivant, coloré. Actuellement, le P. Lejeune s'occupe à la composition d'un grand ouvrage sur l'histoire canadienne.

Morice (Le Père Adrien, o.m.i.), 1859. — Né en France, au diocèse de Laval, il entra chez les Oblats en 1877 ; fut ordonné prêtre en 1882. Pendant longtemps missionnaire chez les Indiens de la Colombie Anglaise, il s'est intéressé vivement à l'étude de leur origine, de leurs coutumes, de leurs dialectes. Chercheur assidu et historien averti, il a jeté, par de nombreux ouvrages, une lumière sereine sur le développement de l'Ouest Canadien. On lui doit :

Au pays de l'Ours noir (1897), *Dictionnaire historique des Canadiens et des métis de l'Ouest* (1908), *Aux sources de l'histoire manito-baine*, *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien* (1912), *Histoire abrégée de l'Ouest canadien* (1914), *Edmonton et l'Alberta français* (1914), *Vie de Mgr Langevin*, o.m.i. (1916), *Essais sur l'origine des Dénés de l'Amérique du Nord* (1915).

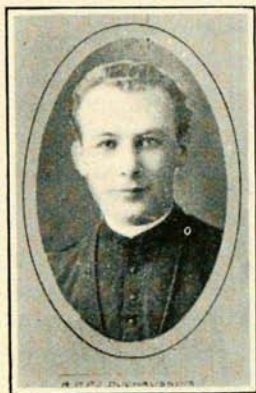


Le P. Morice est à la fois un apôtre dévoué, un lettré et un savant américaniste.

Duchaussois (Le Père Pierre, o.m.i.), 1878. — Le P. Duchaussois, né à Wallincourt, département du Nord, fit ses études au séminaire de Cambrai ; entra chez les Oblats en 1897 ; fut ordonné prêtre en 1903, à Cambrai,

par Mgr Monnier. Il fut professeur au Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa de 1903 à 1911. Après avoir passé quelques années dans les missions indiennes de l'Ouest canadien, il se consacra à la narration de leur histoire.

On lui doit : *Femmes héroïques* (1917), *Les Sœurs Grises dans l'extrême Nord* (1917), *Aux glaces polaires* (1920), *Apôtres inconnus* (1924). *Aux glaces polaires*



a été couronné par l'Académie française. « C'est un livre qui s'adresse à tous, croyants et incroyants, et personne n'en entreprendra la lecture sans être saisi, entraîné et emporté jusqu'à la dernière ligne, tant le récit est émouvant et pittoresque et fait toucher partout le grand, le beau, le divin... Ce beau livre fait l'histoire de l'apostolat des Oblats de Marie Immaculée perdus au bout du monde, au

milieu des glaces polaires, où ils évangélisent Peaux-Rouges et Esquimaux sur une étendue de territoire quinze fois plus grand que la France ». (*Revue des Lectures*, par l'abbé L. Bethléem)

Le Père P. Duchaussois réside actuellement en France où il s'occupe de propagande en faveur des missions, ainsi qu'à la composition d'autres ouvrages sur les œuvres de ses frères en religion dans les Vicariats de missions de l'île de Ceylan.

Hémon (Louis), 1880-1913. — Louis Hémon, l'auteur du célèbre roman canadien *Maria Chapdelaine*, est né à Brest. Sa famille se fixa à Paris lorsqu'il n'avait

que deux ans. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, où son père fut professeur de rhétorique. Dès sa jeunesse, il caressait des projets de voyage. Après un séjour de huit ans en Angleterre, il s'embarqua à Liverpool à destination pour Québec, dans la première quinzaine d'octobre 1911.

En 1912, on le trouve employé à gages de Samuel Bédard, à *Péribonka*, petite paroisse du comté de Chicoutimi. Il fixe lui-même son salaire à \$8.00 par mois.

Les Bédard le traitent avec beaucoup de considération ; il travaille avec eux au défrichement et à la culture. Le dimanche, de retour de la messe, il écrit longuement, déchargeant sa mémoire de tout ce qu'elle a emmagasiné pendant la semaine. Le 8 juillet 1913, il était à Chapeau, dans l'Ontario. Vers 6.30 heures du soir, il quittait la station du chemin de fer en compagnie d'un jeune Anglais. Ils allaient à pied marchant sur la voie ferrée destinée aux trains se dirigeant vers l'est. A 7.20 heures, tous deux étaient frappés à mort par un train du Pacifique Canadien.

Louis Hémon fut inhumé dans le cimetière catholique de Chapeau. On lit sur une pierre dressée sur sa tombe : *Ici repose Louis Hémon, homme de lettres, né à Brest (France), le 12 octobre 1880, décédé à Chapeau (Ont), le 8 juillet 1913. Hommage de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1920.*

Le roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, a été diversement apprécié chez nous. Les uns l'ont loué



sans réserve ; les autres y ont signalé de subtiles erreurs en religion ; ils considèrent en plus comme inexactes ou montrées sous un faux jour les peintures du médecin et du curé de campagne canadiens. L. Hémon a décrit des hivers rigoureux, des existences pénibles, un coin fruste de la terre de Québec, n'y a-t-il pas à craindre que le lecteur français ne généralise et n'applique ces remarques à tout le Québec ? Quoi qu'il en soit, le succès de Maria Chapdelaine a été immense en librairie. Ce livre a atteint un million d'exemplaires et a été traduit en cinq ou six langues.

Gautier (Charles) 1893. — *Le Rédacteur en chef du Droit*, M. Charles Gautier, né au Mans (France), est bachelier ès lettres de l'Université de Poitiers et bachelier en philosophie de l'Université d'Ottawa. Venu au Canada en 1910, il entra à la rédaction du *Droit* en 1913 ; servit dans l'armée française au début de la guerre. Il remplit sa charge actuelle depuis 1920.

M. Charles Gautier a consacré sa plume attentive, alerte, infatigable, au service des droits des parents et de toutes les causes qui intéressent la nationalité canadienne-française en Ontario. Ses articles d'une rare vigueur restent toujours pondérées et courtois.

Achard (Eugène), 1884. — Né à La Chapelle-Agnon (France). Venu au Canada à l'âge de quinze ans ; a fait ses études chez les Frères Maristes et à l'Université de Montréal. Directeur de *L'Ecole Canadienne*, revue pédagogique, fondée en 1925 par la Commission des

Écoles Catholiques de Montréal, il vient de lancer *La Ruche Ecolière*, destinée à créer un mouvement d'activité littéraire dans les écoles.

Il a publié à Montréal, outre quelques livres scolaires, *Géographie et Histoire générale : Aux bords du Richelieu*, genre nouvelle et deux romans : *Le secret de l'Ile-aux-Noix* et *La fin d'un traître*.



M. Achard a la plume alerte et facile, et ses écrits plongent dans la bonne sève du terroir canadien.

Dalbis (L.-J.). — L.-J. Dalbis, docteur ès sciences de l'Université de Paris, chevalier de la Légion d'Honneur, professeur de Biologie à l'Université de Montréal, a publié : *Le Bouclier Canadien*.

Ce livre renferme deux parties distinctes. Dans la première l'auteur, déroulant les pages de notre histoire, caractérise, par des titres symboliques, les phases de notre vie nationale : *Sous le signe du Lis*. — *Sous le signe du Lion*. — *Sous le signe de l'Erable*. — *La Flamme aux trois couleurs*, ou notre survivance française triomphant de tous les obstacles.

La seconde partie, la plus longue, contient une critique élaborée de Maria Chapdelaine. M. Dalbis voit dans cette héroïne le symbole de la race ancienne, fidèle à la terre et aux traditions des ancêtres. *Le Bouclier Canadien*, franchement sympathique au peuple canadien-français, se recommande en même temps par sa belle facture littéraire.

LITTÉRATURE FÉMININE

Un événement dans les Lettres canadiennes. — Le nom de **Laure Conan** ouvre au Canada français l'ère de la littérature féminine. La première, elle fit paraître, en 1879, un roman, intitulé : *Un Amour vrai*¹, histoire d'un jeune protestant qui se convertit à la mort de celle qui avait vainement aspiré à sa conversion pour l'épouser. La publication d'un livre *par une femme de chez nous* causa, à cette époque, une extrême surprise dans le monde canadien-français : c'était une innovation, un événement !.....

Laure Conan, 1844 - 1924. — Le véritable nom de **Laure Conan** est *Félicité Angers*. Sa famille résidait à la Malbaie. Elle fut élève des Ursulines à Québec. Modeste et pieuse, amie des lettres, « sans charges de famille immédiates, elle a vécu hors de la vie mondaine et pour la plupart du temps dans le recueillement de sa campagne natale. Elle a pu donner libre cours à sa passion de lecture ordonnée et à son goût de la méditation. De là l'accent de ses livres, particulièrement de ceux de sa maturité, le sens de plénitude qu'ils dégagent, la netteté et l'équilibre de son style »². Elle mourut le six juin 1924, ayant presque atteint sa quatre-vingtième année.

L'œuvre littéraire de Laure Conan. — En 1884, parut *Angéline de Montbrun*, petit roman d'analyse, qui exalte la grandeur des humbles vies transformées par le sacrifice. L'abbé Casgrain écrivait à propos de ce second

1. Ce roman fut réédité en 1897 sous le titre de *Larmes d'Amour*.

2. O. Héroux.

livre de L. Conan : « *Pour la première fois, une femme vient réclamer sa place dans notre littérature et, disons-le tout de suite, elle en fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu* ». A *l'Oeuvre et à l'Epreuve*, en 1891, indique la tendance de l'auteur à délaisser la fiction pour se consacrer aux études historiques. Ce livre raconte la touchante histoire du Père Charles Garnier, qui vint évangéliser les Sauvages du Canada en 1664, en faisant à Dieu le sacrifice de sa famille et de sa fiancée, et qui mourut dans les supplices, par la main des féroces Iroquois.

Dans la maturité de son talent, L. Conan écrivit *L'Oublié*, roman historique, qui mérita d'être couronné par l'Académie française en 1902. Le héros de son livre est le major Lambert Closse, compagnon et auxiliaire de Maisonneuve dans la fondation de Montréal, et dont les actions d'éclat *ont été oubliées* par nos premiers historiens parmi les innombrables héroïsmes obscurs de ces temps tourmentés. Depuis *L'Oublié*, L. Conan quitta le roman pour aborder franchement l'histoire. Elle écrivit une série de monographies : *Elisabeth Seaton*, fondatrice de l'Ordre des Sœurs de la Charité, aux États-Unis ; *Silhouettes Canadiennes*, fines esquisses des personnages les plus humbles parmi ceux qui ont édifié la Nouvelle-France : *Louis Hébert*, *la Mère Saint-Joseph*, *Jeanne Mance*, *la Vénérable Marguerite Bourgeoys*, etc. Dans le but d'aider la campagne antialcoolique, elle a lancé, en 1913, un vibrant appel intitulé : *Aux Canadiennes* ; en 1919, dans le même but, elle publia *L'obscur souffrance*, où elle met au jour la vie de sacrifices d'une orpheline dont le père est alcoolique. La courageuse enfant reste fidèle à la promesse qu'elle fit à sa mère mourante de ne jamais abandonner son malheureux père, quelle que soit sa conduite. En 1925, parut un roman posthume de Laure Conan : *La Sève immortelle*. Elle

eut à peine le temps de l'achever. Les dernières pages ont été tracées d'une main défaillante. L'honorable Thomas Chapais a écrit de ce livre qu'il est *peut-être le plus beau* que L. Conan nous ait laissé. Henri d'Arles reprend : « Il faut souscrire à ce jugement, l'accentuer même en enlevant le « *peut-être* », et dire hardiment *le plus beau*, et d'un grand bout. Le plus beau par l'ampleur de la conception, l'importance de l'enjeu mis en cause : *notre survivance nationale*, le dévouement presque sacerdotal avec lequel Jean Le Gardeur de Tilly sacrifie son amour pour Thérèse d'Autrée, renonce à toutes les promesses de la fortune, à tous les avantages d'une situation privilégiée en France pour se consacrer ici, dans la pauvreté, parmi les deuils et les humiliations d'une patrie conquise, à la mission salvatrice : *conserver sur les bords du Saint-Laurent l'antique sève française, la renouveler, la rendre plus généreuse*. C'est un très haut problème qui est étudié dans ce roman profondément historique ». *La Sève immortelle*, « *c'est le chant du cygne* », écrit encore le même critique.

« *L. Conan n'est pas seulement au premier rang de nos écrivains féminins, elle se classe parmi les meilleurs de nos écrivains tout courts* ». (O. Héroux)

Dandurand (Mme Raoul Dandurand), 1862-1925. — Mme Raoul Dandurand, épouse de l'honorable R. Dandurand, Sénateur, était fille de M. Félix Marchand, qui fut premier ministre de la province, de 1897 à 1900. Distinguée par sa position sociale, elle l'était également par la culture de son esprit, la noblesse de son caractère et de ses manières. Son père ayant fondé un journal à Saint-Jean d'Iberville : le *Franco-Américain* (1885), elle y fit paraître de si remarquables articles que plusieurs journaux et revues sollicitèrent sa collaboration.

Les écrits de sa maturité sont : Des Contes de Noël, signés « *Josette* » ; quelques comédies de bon goût et quatre jolies saynètes :

*Rancune, La carte postale, Ce que peuvent les Fleurs et Victimes de l'Idéal*¹.

L. Fréchette écrit dans la préface qu'il composa pour les *Contes de Noël* : « Ce qui caractérise peut-être plus que toute autre chose le style de ces contes, c'est une absence de toute recherche, une allure indépendante et prime-sautière, qui donne l'impression



de quelqu'un racontant sans effort et de façon merveilleuse des choses charmantes ». Mme Dandurand inaugura chez nous le journalisme féminin par la fondation et la rédaction d'une revue qu'elle appela : *Le Coin du Feu*. Elle y traite avec une gracieuse distinction des sujets variés : études artistiques, critique littéraire, peinture de mœurs . . . , mais elle ne put suffire à la tâche de journaliste, étant d'ailleurs occupée de beaucoup d'autres œuvres. Sa revue dura quatre ans. En 1901, elle réunit un certain nombre de ses chroniques sous le titre de *Nos Travers*. Ce livre spirituellement satirique renferme d'excellentes leçons de dignité, de bon goût et de bonne éducation.

Sa participation aux œuvres sociales : a) Par des Conférences.

1. Cette dernière est écrite en vers.

Son activité inlassable s'exerça par de multiples conférences dans un but de bienfaisance sociale ; nous ne ferons qu'évoquer les principales : *La culture féminine*, *La femme et le bien public*, *La nécessité d'une section féminine dans la Société Saint-Jean-Baptiste*, *Vers la simplicité*, *Perfectionnement à donner au langage français dans nos Maisons d'éducation* (à Montréal, 1893), *L'Union des deux races au Canada* (à Ottawa, 1894), *Le Rôle de la femme dans la conservation de la langue française au Canada* (au Congrès de la langue française, à Québec, en 1912).

b) *Par la Presse*. — Sa plume se fit militante en faveur de toutes les bonnes causes : l'œuvre des livres gratuits pour la large diffusion de la saine littérature française ; — une plus juste rémunération pour les institutrices ; — la propagation de l'enseignement ménager ; — l'établissement des études post-scolaires ou universitaires pour les jeunes filles.



Barry (Mlle Robertine), 1866-1910. — Mlle Robertine Barry, plutôt connue dans les lettres sous le nom de *Françoise*, est une de nos femmes écrivains les plus distinguées. Elle naquit à Trois-Pistoles, fit ses premières études dans sa campagne natale, et entra au Pensionnat des Ursulines de Québec, dans le cours de sa quinzième année.

Sa carrière de journaliste. — En 1891, collaboratrice à *La Patrie*, elle fonda *Le Coin de Fanchette*, et y

publia, pendant dix ans, ses *Chroniques du Lundi*, où les conseils utiles se mêlent à une fine critique des manies, des abus et des illusions que la charmante et spirituelle écrivain avait remarqués un peu partout. Elle collabora aussi avec succès à la *Revue nationale* et à la *Revue canadienne*. Françoise abandonna La Patrie en 1901 pour fonder une revue bimensuelle intitulée : *Le Journal de Françoise* ; elle y continua ses aimables et intéressantes chroniques de la semaine. Ce journal dura jusqu'à sa mort en 1910.

Comme Mme Dandurand, son amie, elle mit sa parole et sa plume au service de toutes les bonnes causes féminines. Au Congrès de la Fédération Saint-Jean-Baptiste, en 1907, elle parla sur le *Rôle de la Page féminine*. En 1908, à l'École Ménagère provinciale, elle donna une Conférence sur l'*Âme féminine*. Le 24 juin 1909, devant la section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste, elle fit ressortir *l'influence du Journalisme*. Son livre, *Fleurs Champêtres*, (1895) est une collection de charmantes nouvelles où les mœurs simples de nos habitants des campagnes sont peintes sur le vif.

Françoise est à bon droit considérée comme l'une des femmes qui, dans les lettres, ont honoré la Canadienne française.

Jetté (Lady), 1841-1919. -- Lady Jetté était sœur de l'honorable R. Laflamme, ancien ministre du Canada, et épouse de sir L.-A. Jetté, qui fut lieutenant-gouverneur de la province, de 1898 à 1908. Pendant dix ans, elle occupa le plus haut rang dans notre société. Partout et toujours, dans sa maison à Montréal comme à Spencer Wood, elle donna l'exemple de la plus exquise distinction et de toutes les vertus chrétiennes qui relèvent le prix des plus beaux dons de l'esprit et du cœur. Jamais

elle ne fit aux modes inconvenantes la plus légère concession. Et cependant elle était citée partout comme un modèle de correction et de bon goût.

Lady Jetté, écrivain. — Lady Jetté ne songeait guère à écrire pour le public. Ayant été choisie comme



l'un des témoins de la cause de béatification de Mme d'Youville, elle étudia la vie de cette femme admirable, et recueillit beaucoup de notes devant servir à son témoignage. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, trouva si justes et si riches d'informations ses réponses aux juges de la Commission apostolique qu'il la

pria instamment de compléter son travail sur la vénérable fondatrice des Sœurs de la Charité à Montréal (Sœurs Grises) et d'en raconter la vie. Elle ne put résister aux désirs de son archevêque, et en 1900 elle publia, sous le titre de *Vie de la vénérable Mère d'Youville*, le bel ouvrage qui la place parmi nos meilleurs auteurs féminins.

Lady Jetté a fait suivre la biographie de la mère d'Youville de l'*Historique de son Institut* depuis sa mort en 1771 jusqu'à 1900, et elle en traça le prodigieux développement. Mgr Bruchési lui écrit : « J'ai lu votre travail avec soin, j'en ai été édifié et charmé. C'est une belle et bonne œuvre que vous avez faite, à la gloire de la religion, de la charité et des lettres canadiennes ». Nous extrayons de la préface de la *Vie de la vénérable Mère d'Youville*¹, les lignes suivantes : « Le récit que

1. Préface faite par sir A.-B. Routhier.

Lady Jetté nous fait de la vie de la Mère d'Youville est aussi complet qu'il peut être. Il est suffisamment documenté, bien ordonné et scrupuleusement fidèle. J'ajoute que l'ouvrage possède de remarquables qualités littéraires. Le style est sans recherche, mais il ne manque pas d'élégance et d'élévation. La phrase est sobre, correcte et d'une clarté irréprochable ».

Madeleine (Mme W. Huguenin). — Le nom de *Madeleine* est bien connu au Canada français, dans le royaume des lettres féminines. Il y a vingt-cinq ans, ce nom de plume paraissait au bas de très jolis articles dans la *Patrie*. Depuis, il s'est apposé comme signature à d'innombrables et intéressantes chroniques. Deux livres même sont marqués de ce nom. Sous le pseudo de *Madeleine*, reconnaissons *Mlle Gleason*, fille de feu l'avocat Gleason de Rimouski et épouse du *Dr W. Huguenin*, de Montréal.



Madeleine publia en 1902 un recueil de Nouvelles et Chroniques inédites sous le titre de *Mon premier Péch^é*. La critique reproche à l'auteur de ce livre « de menus défauts de composition, de style et de grammaire¹ » ; mais elle proclame aussi qu'il y a dans ces pages beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur. Madeleine y laisse paraître tour à tour, et avec une grâce variable et inégale, ses instincts de moraliste, sa tendresse et sa pitié de

1. Mgr C. Roy.

femme, sa foi patriotique, ses enthousiasmes de touriste et son imagination de poète qui aime la nature.

En 1912, paraissait sous le nom de *Madeleine* un autre recueil intitulé *Le long du Chemin*, et contenant, comme son titre le suggère à l'esprit, une multitude de choses diverses : paysages, croquis d'intérieur, portraits, contes, légendes, poèmes en prose... « Pour dire la vie, chanter son aube dans l'œil pur des petits, sa fleur sur la joue de la fiancée, son automne plein de lassitude, son hiver lourd de regrets dans l'âme des vieux, Madeleine a une langue attendrie, alerte et fine, ornée des richesses de sa sensibilité féminine ». (*Albert Ferland*)

Madeleine succéda à *Françoise*, en 1901, à la rédaction de la page féminine de la Patrie, tâche qu'elle accomplit sans interruption pendant dix-neuf ans. Au Congrès de la Langue française, elle lut aux membres de la Section de propagande un beau travail intitulé : « *Le Foyer gardien de la langue française* ». Elle a composé en 1902 *L'Adieu du poète* ou les derniers moments de Crémazie. En 1913 *Madeleine* présidait à la fondation de *La Bonne Parole* organe de la Fédération nationale de Saint-Jean-Baptiste. En 1919 elle créait la *Revue Moderne* et la même année elle faisait représenter à l'Orphéum, à Montréal, en présence d'une foule compacte et d'une délégation française, dont l'illustre général Pau était le chef, une autre pièce : *En pleine Gloire*, toute à l'honneur du soldat français et du 22^e bataillon canadien-français.

Gaétane de Montreuil (Georgiana Bélanger, Mme Charles Gill), née à Québec, est l'épouse du poète et artiste peintre, Charles Gill, décédé en 1918.

Lorsque, suivant la mode du temps, Gaétane dut choisir un pseudonyme, elle ne trouva rien de mieux que le noble nom de sa

mère, descendante du marquis de Montreuil, valeureux compagnon de Montcalm.

Elle débuta dans le monde des lettres canadiennes par le journalisme. Les femmes écrivains étaient rares à cette époque; il y avait Laure Conan, Mme Dandurand, Françoise. Quoique en si belle compagnie, le talent de Gaétane se fit bientôt remarquer dans la page féminine qu'elle rédigea durant plusieurs années à La Presse. Elle a collaboré, à diverses époques, au *Journal de Françoise*, au *Pays Laurentien*, à *La Canadienne*, à *Mon Magazine*.



Ses œuvres en librairie sont : *Fleur des ondes* (1912), roman historique, dont le drame se déroule dans nos grandes forêts canadiennes à l'époque de Champlain, alors qu'elles étaient peuplées de tribus indiennes. M. Adjutor Rivard, qui en fait la critique, reconnaît chez Gaétane « un réel talent d'écrivain ». *Cœur de Rose et Fleur de Sang*, 1924, contes et nouvelles palpitants de vie, tour à tour pathétiques et amusants, écrits en une langue sûre, choisie, en un style abondant où perce une pointe d'ironie. On trouvera dans ce recueil des modèles de paysages, de composition et surtout de dénouements saisissants, ce en quoi tient presque tout l'art de la nouvelle.

Gaétane a publié plusieurs pièces de vers dans les journaux et revues. En plaquette, elle fit paraître, en 1916, *Les Montagnes Rocheuses*. « Dans les *Montagnes Rocheuses*, écrit un professeur français, M. J.-C. Bracq, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, votre superbe

philosophie de l'homme luttant avec la nature, ou les vers riches et élégants qui expriment cette philosophie ». — *Les Rêves morts*, parus en 1927, sont un recueil de poésies, que M. Albert Ferland apprécie en ces termes dans sa lettre-préface : « Il se dégage de ces poèmes nouveaux un parfum dominant, celui du terroir, non celui des alentours de la maison canadienne, mais un parfum moins familier et que l'on semble oublier, celui de la grande nature ». Et, après avoir cité des vers, il ajoute : « Ces images, cette façon de faire vôtre, par votre sensibilité, la belle et douce ville, sont bien à vous ; on n'y sent pas le convenu, et l'on ne peut trop vous louer de ce bon goût d'indépendance, de ce souci d'originalité ».

Fadette (Mme Maurice Saint-Jacques). — Pendant longtemps, les jolies chroniques de *Fadette* au De-



voir, en excitant l'admiration, aiguisaient la curiosité des lecteurs. Quel était cet écrivain qui savait si bien allier au sérieux des idées la grâce et la supériorité du langage ? Le mystère est aujourd'hui levé. Le nom véritable de l'auteur de tant de lettres si universellement goûtées a percé l'obscurité du pseudo, et nous savons

que **Fadette**, c'est **Mme Maurice Saint-Jacques**, de Saint-Hyacinthe, fille du Sénateur Dessaulles. Elle a fait ses études chez les Religieuses de la Présentation, à Saint-Hyacinthe, où elle a toujours vécu.

Avant de collaborer au **Devoir**, Fadette, sous le nom de *Danielle Aubry*, avait écrit dans le *Journal de François-*

se, de 1906 à 1910, des articles qui avaient fondé sa réputation littéraire.

Le rév. Père M.-A. Lamarche, Dominicain, dans une étude sur l'œuvre littéraire de Fadette, caractérise ainsi cette femme écrivain : « Ame accueillante aux beautés de toutes formes que lui offrent la création physique et le monde immatériel ; âme sympathique aux chagrins de toutes nuances, qui peuvent atteindre une vie d'homme, une vie de femme, une vie de famille surtout, et non moins ingénieuse à y porter remède et consolation ; culture d'esprit étendue et brillante, jointe à une rare souplesse de raisonnement ; dons littéraires de premier ordre, sens du verbe français, naturel et clarté, élégance et nombre, prose drue et ferme, apte néanmoins à rendre toutes les images et toutes les sensations de la poésie : dons d'équilibre ou qualités d'ensemble qui feraient de cette épistolière un écrivain à souhait pour le critique soucieux de tout admirer et de rester plausible dans son admiration ».

Au Congrès de la Langue française à Québec, en 1912, Mme Saint-Jacques fournit et lut elle-même à la Section littéraire un important et très intéressant Mémoire sur « *Les femmes et les lettres françaises au Canada* ». Dans cette étude, « elle a rendu hommage à nos couvents, à nos religieuses enseignantes qui ont tant fait, à toutes les époques de notre histoire, pour la culture de la femme canadienne. Elle a dit aussi le zèle de nos grand'mères pour stimuler l'ardeur de leurs fils et de leurs filles. Mme Saint-Jacques cita la lettre inédite de l'une d'elles qui écrit à son fils, étudiant à Québec, quelques années après la conquête, pour l'encourager à travailler, afin que la génération de demain soit capable de résister à l'influence anglaise et de conserver son parler de France ¹ ».

Daveluy (Mlle Marie-Claire). — Mlle M.-C. Daveluy est née à Montréal. Membre de la Société Historique de Montréal depuis 1917 et bibliothécaire adjointe à la Bibliothèque civique, elle est encore collaboratrice à *La Bonne Parole*, à la *Revue Nationale*, à l'*Oiseau Bleu*, à l'*Action Française*.

1. Mgr C. Roy. Rapport à la Section littéraire du Congrès.

Passionnée d'histoire, elle a fait revivre, en de brèves mais vivantes études parues dans les revues ci-haut men-



tionnées, les principales figures féminines des débuts de la colonie et a mis en valeur le rôle important de ces femmes héroïques qui s'appelaient *Jeanne Mance*, *Marie Rollet*, *Catherine Mercier*, *Martine Messier*, *Elisabeth Moyen*, *Barbe Poisson*, *Madeleine de Chauvigny de la Peltrie* et *Sœur Morin*, la première chroniqueuse montréalaise.

Mademoiselle Daveluy inaugura le 18 mai 1920 une manifestation féminine pour perpétuer le souvenir de Jeanne Mance, qu'on peut justement appeler la co-fondatrice de Montréal. A la démonstration patriotique annuelle : procession aux flambeaux, discours, chant, déposition de couronnes de fleurs offertes par divers groupes féminins, est venue s'ajouter en 1924 une fête religieuse avec panégyrique de Jeanne Mance. Ce n'est pas sans peines ni démarches que Mlle Daveluy a réussi à instituer cette fête du souvenir, qui témoigne de son profond patriotisme.

Soucieuse de développer la fierté nationale chez l'enfance, Mlle Daveluy écrit beaucoup pour la jeunesse, genre difficile où elle réussit à merveille. La Société Saint-Jean-Baptiste lui est redevable de deux jolis contes illustrés : celui de *Marie Rollet* et celui de *Jeanne Mance*. Ses saynètes enfantines et le conte fantaisiste, *Le Filleul du Roi Grolo*, parus dans l'*Oiseau Bleu*, nous révèlent une riche imagination et une plume alerte. En plus de nombreux articles dans diverses revues, Mlle Daveluy s'est fait aussi remarquer comme conférencière, et a pris part à divers congrès et mouvements patriotiques, entre autres celui en faveur des écoles opprimées d'Ontario.

On lui doit encore : *l'Histoire de l'Orphelinat Catholique de Montréal*, 1919, récit émouvant des dévouements et des labeurs de cette fondation, où se retrouvent la soucieuse exactitude de détails et la science historique de l'auteur. *Les Aventures de Perrine et de Charlot*, 1923, roman historique d'éducation. C'est l'histoire des premiers temps de la colonie française encadrée dans un conte délicieux, qui comporte une belle leçon de courage et de patriotisme. *Dix Fondatrices Canadiennes*, profils mystique, 1925 : courtes biographies qui font connaître de nobles figures de femmes canadiennes. Une fine psychologie est ici au service d'une grande sympathie. *Aux Feux de la Rampe* (1927) : saynètes, dialogues, dont plusieurs sont tissés sur un fond historique. Ce sont de belles leçons de patriotisme, de morale, présentées avec beaucoup d'esprit, de goût, où se révèlent une compréhension sympathique de la jeunesse, une fine observation.

Mademoiselle Daveluy est, de nos femmes de lettres, l'une des plus remarquables tant par ses qualités d'écrivain que par la quantité de ses œuvres. Son érudition est sûre, et, malgré la fantaisie apparente du récit, la plus scrupuleuse exactitude préside à tous ses écrits. Chez elle la phrase est harmonieuse, simple, toujours claire ; la langue est châtiée, riche et vivante.

Mme Lamontagne - Beauregard (Blanche). — B. Lamontagne naquit aux Escoumins¹, le 13 janvier 1889. Elle écrivit elle-même la note suivante, pour l'Anthologie des poètes canadiens publiée en 1920 :

« Mon enfance s'est écoulée sur les rives du fleuve, et je connus de bonne heure la vie des paysans. J'appris à les aimer. Je fus pensionnaire dans plusieurs couvents. Je suivis des cours de littérature à l'Université Laval de Montréal. Il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans ma vie. Je coule des jours paisibles au sein

1. Comté de Saguenay.

d'une campagne du Bas-Québec, non loin de la Gaspésie, où j'ai vécu depuis l'âge de huit ans (1897). Je veux consacrer ma lyre à chanter la campagne, et je n'ai pas d'autre ambition que de devenir la *poétesse des habitants*. Depuis, elle a épousé M. Hector Beauregard, avocat à Montréal.

B. Lamontagne prit part au concours littéraire qui eut lieu en 1911, sous les auspices du Parler français ;



elle obtint un prix dans la section de la poésie, c'étaient ses premiers vers connus. Elle fut proclamée lauréate de la même Société au Congrès de la Langue française en 1912. Les lauriers que sa muse champêtre n'a cessé de recueillir, ont soutenu l'éclat de ses brillants débuts. Ses premières poésies forment le recueil de *Visions Gaspésiennes* (1913). Elle

a fait paraître depuis : *Par nos champs et nos rives* (1917), *La Vieille Maison* (1920), *Les trois lyres : Amour, Foyer, Patrie* (1923); en prose : *Récits et légendes*, dix-sept petits récits pleins de la sève du terroir, *Un Cœur fidèle* (1924), « roman idyllique et largement descriptif, vibrant de saine poésie champêtre, traversé d'un généreux souffle patriotique » (A. Bernard, c.s.v.)

On peut dire que la critique n'a fait entendre que des éloges sur les œuvres littéraires de Mme B. Lamontagne-Beauregard. « Mlle Lamontagne aime les choses de chez nous ; elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec émotion ». (Mgr C. Roy)

Renée des Ormes (Léonide Ferland, Mme J. Turgeon). — Renée des Ormes est née à Sainte-Mar guerite de Dorchester. Elle descend d'une des plus anciennes familles du Canada français, établie à Saint-Pierre de l'île d'Orléans en 1668. Son ancêtre *François Ferland* s'y maria en 1673. Elle a fait ses études chez les Sœurs du Bon Pasteur à Saint-Isidore de Dorchester. Pendant la terrible guerre de 1914 à 1918, elle adopta un filleul par delà l'Océan, et elle entretint avec lui une correspondance des plus intéressantes. C'était un soldat belge, instruit et brave. Les lettres échangées ainsi entre deux rives forment un volume charmant que *Renée des Ormes, la marraine canadienne*, a présenté au public sous le titre *Entre deux Rives*. « Nous accueillons avec beaucoup de sympathie ces pages émouvantes qui vibrent de sincérité et de foi, et qui sont d'une bonne qualité littéraire. . . Il y a un talent descriptif et des qualités d'âme et de cœur remarquables dans *Entre deux Rives* ». (*Damase Potvin*)



Renée des Ormes a publié en 1927 un deuxième ouvrage, sous le titre de *Célébrités*. Ces Célébrités dont elle narre, avec talent et fidélité, la noblesse et les vertus, sont : *Laure Conan*, notre grande romancière canadienne, *le cardinal Mercier*, âme de paix, de charité, de lumière et *Louis le Cardonnell*, aède sacerdotal. Dans cette étude, elle fait preuve « de fine compréhension, de parfaite sincérité et de délicate intuition ». (*Madeleine*)

Michelle Le Normand (Antoinette Tardif, Mme Léo-Paul Desrosiers). — M -Antoinette Tardif, connue en littérature sous le nom de *Michelle Le Normand*, est née à l'Assomption ; elle y a commencé ses études et les a ensuite continuées à l'Académie Saint-Léon de Montréal et à l'École d'Enseignement Supérieur, où elle a pris ses degrés en littérature. Elle a obtenu le diplôme d'études littéraires de l'Université de Montréal. *Michelle Le Normand* a publié deux livres : *Autour de la Maison* (1916) et *Couleur du Temps* (1919). Le premier est un recueil de ses souvenirs d'enfance. « Michelle Le Normand regarde autour d'elle et en elle ; elle sait voir et comprendre, puis décrire et raconter dans un style sans prétention, clair et net, naturel. C'est alerte et frais ». (Léon Lorrain)

Couleur du Temps. — « Michelle LeNormand a réuni sous ce titre, qui en indique assez la variété de tons, un certain nombre d'articles parus dans le *Devoir* et le *Nationaliste*. Ce nouvel ouvrage, s'il n'a pas l'unité de composition de son prédécesseur, démontre de pareils dons de style et d'observation. Les pièces qui le composent, pourraient être divisées en trois groupes principaux, sous la désignation respective : *Analyse du moi*, d'un moi non haïssable, — *Portraits ou Caractères*, — *Descriptions ou Tableaux de nature*. Rien de prétentieux, de tendu, de femme de lettres, dans ce livre, mais la parfaite simplicité dans le bon sens et la joie de vivre, où les dons de l'esprit s'équilibrent, s'harmonisent et se fondent ; on y trouve : *charme, grâce, intelligence* ». (Albert Lozeau)

Des billets ou chroniques de Michelle LeNormand, dans *Le Devoir*, se dégagent un optimisme qui fleurit bon. On l'a répété souvent : *Au lieu de se plaindre que les roses aient des épines, ne vaut-il pas mieux se réjouir que les épines aient des roses* » ?

Andrée Jarret (Mlle Cécile Beauregard). — Mlle Jarret a publié : *Contes d'hier, Moisson de souvenirs* et *Le Médaillon fatal* (1924), roman riche de couleur locale ; il se déroule dans la petite ville de Laprairie.

L'auteur a voulu dans ses *Contes d'hier* faire passer des vérités, donner des leçons, montrer très beau le devoir très pénible. Elle a enchâssé dans ces petits récits la poésie de la vie familiale et des choses de chez nous.

Le Devoir du 7 février 1920 apprécie ainsi *Moisson de souvenirs* : « Voici un petit livre délicieusement pensé et écrit. Son titre modeste dissimule l'exquis roman de deux âmes d'enfant, qui s'ouvrent l'une à l'autre et qui, à l'heure où se réalisent les rêves, se reprennent pour se donner à Dieu. Sur cette trame candide et ténue, courent, en délicates broderies, les plus menues, mais aussi les plus précises, les plus pures, les plus pénétrantes études d'âme : *d'une âme d'enfant* toute en surface ; — *d'une âme d'adolescente* toute en contrastes et en contradictions ; — *d'une âme virginale*, toute en profondeur, en inquiétudes et en élans ; — *d'une âme d'ailleurs* très fine et nuancée, et ce qui à ce livre charmant confère pour nous un intérêt particulier, *d'une âme du terroir, très spécifiquement canadienne*. » A. Jarret a fait paraître en 1925 *La Dame de Chambly*. L'intrigue de ce roman est très simple. Il se lit toutefois avec plaisir et intérêt.

Taschereau (Mlle Marguerite). — Mlle Marguerite Taschereau, qui se dérobe dans *La Bonne Parole* sous le pseudo de **Marcelle Andrée**, a publié, en 1921, de jolies pages groupées en un volume intitulé : *Etudes*. Ces « *Etudes* » ont remporté en 1920 le prix d'Action intellectuelle. Elles révèlent un esprit méditatif, d'une rare clairvoyance, de la solidité, une tendresse grave. On y trouve l'originalité du style et de la pensée, la délicatesse de sentiment, la finesse d'observation.

Thériault (Mme J.-W. ou Mme Théry). — Mme Théry, de Montréal, est l'auteur d'un livre qui a pour titre : *A mon Fils*. « C'est une gerbe très riche de leçons et de conseils maternels. Tout jeune homme et toute mère liront avec profit ces pages saines et vigoureuses ».

Turcot (Marie-Rose) Ottawa. — Marie-Rose Turcot est fille de feu Georges Turcot, ancien député de Mégantic aux Communes. En 1920 parut, signé de son nom, un recueil de Nouvelles et de Contes sous le titre général de *l'Homme du Jour*. « La première nouvelle, celle qui en donne le titre, est un véritable roman, qui souffre un peu de sa concision voulue, mais elle n'en vaut pas moins par la langue, le fond et la fraîcheur de l'inspiration. *Isola*, *Tante Emma* et *La Brodeuse de Dragons* sont des récits qui se lisent avec plaisir et intérêt. Les contes : *Les Impressions d'un Homme dans une carafe*, *Nestor* et *Piccolo*, *la Pupille de Tonton Manuel* sont des choses d'une drôlerie irrésistible, d'un charme intime très prenant, d'une forme parfaite » . (Du journal *Le Soleil*.)

« Mademoiselle Turcot excelle à dérider les plus sérieux lecteurs. Elle sait d'ailleurs donner des descriptions d'un réalisme parfait et d'une véritable valeur artistique » . (*La Bonne Parole*)

Un second volume : *Le Carrousel*, contes et récits d'enfants, dont le manuscrit fut primé par l'Association des Auteurs Canadiens, paraîtra en mai prochain.

Également en voie de publication : *Nicollette Auclair*.

Boissonnault (Madame, — Marie Dumais). — Mme Boissonnault naquit aux Trois-Pistoles ; fit ses études chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, et eut l'avantage de les parfaire à Paris et à Londres, où elle enseigna chez les Auxiliatrices du Purgatoire et chez les Dames du Saint-Sacrement, à Brompton Square. Elle visita l'Angleterre, la France et se rendit jusqu'en Roumanie. Après deux ans passés en Europe, elle revint au Canada où elle entra dans le journalisme. Elle fut rédacteur en chef d'un journal : *Le Saint-Laurent*, de

la Rivière-du-Loup. Mme Boissonnault s'est fait connaître par des poèmes et des chroniques publiés sous divers pseudonymes, dont les trois principaux sont : *Solange d'Iberville*, *Berthe d'Iberville* et *Odette Montausier*. Elle a collaboré au *Journal de Montréal*, à *l'Événement de Québec*, au *Canada-Français de Saint-Jean*, au *Progrès du Saguenay*, au *Canada français de l'Université Laval*.



Madame Boissonnault a publié deux recueils de poèmes : *Pro Patria* et *l'Huis du Passé*. « La lecture de ces poésies est agréable et reposante. Le sentiment en est toujours très distingué ». (Revue dominicaine, 1924)

Pineault (Mlle Ernestine ou *Joyberte Soulanges*).—**Joyberte Soulanges** réside à Montréal. Elle a révélé son talent littéraire tout d'abord dans *Dollard* ou *L'Épopée du Long-Sault racontée à la jeunesse*. Ce livre a remporté le premier prix de narration au concours d'Action intellectuelle (1921). Dans un récit simple, mais plein d'émotion, l'auteur veut faire passer dans le cœur des petits un frisson d'enthousiasme et y développer le sentiment d'une admiration qui aura chez eux la valeur d'une force.

Comment ils ont grandi (1922) est le deuxième livre de Joyberte Soulanges. Dans la préface que *Fadette* fit à ces pages patriotiques, on peut lire ce qui suit : « De l'histoire, de gracieux tableaux de vie enfantine, une tendance marquée à remonter à nos belles origines pour en tirer des leçons de patriotisme et de morale, voilà ce que

nous trouvons dans ce petit volume, et tout cela est fort bien écrit. . . On ne peut qu'applaudir à l'effort consciencieux de l'auteur, encore jeune, qui a senti qu'il était bon d'ajouter dans la bibliothèque de nos enfants des livres d'enseignement à leur portée, sérieux sans sécheresse, d'une morale bien attrayante et bien canadiens ».

Benoît (Mme E.-P. ou *Monique*). — **Monique** a publié *Brins d'Herbe*. « Le titre joli, modeste et frais de ce petit recueil nous dit bien ce qu'il est. Il n'y faut pas chercher la puissance des fortes peintures ni la profondeur philosophique, mais de délicates impressions, des visions ténues et transparentes, des mélodies intérieures¹ ». Ces impressions et ces petits tableaux se groupent en *Aquarelles*, *Echos*, *Croquis*, *Chansons tristes*. Les *Aquarelles* révèlent de précieux dons d'artiste ; les *Croquis* sont attrayants ; les *Chansons tristes* et les *Échos* présentent des choses vécues qui inspirent à l'auteur de belles et profondes réflexions très bien exprimées.

Charette (Yvonne). — Y. Charette, née à Montréal, bachelière ès arts de l'Université de Montréal, a épousé M. Eustache Letellier de Saint-Just, journaliste. Elle a eu l'heureuse inspiration de présenter au public, groupés en un volume, les *Billets du soir* qu'elle avait signés dans *Le Devoir* du pseudonyme *Joëlla Rohu*. Et c'est ainsi que nous avons eu **Les Nuances**, « *souvenirs de beauté et d'émotions douces*, » c'est Mlle Claire Daveluy qui le lui dit.

Lefebvre (Mlle Georgiana ou Ginevra). — **Ginevra** est née à Québec. Elle rédige la page féminine au *Soleil*, depuis 1905. Ses chroniques, réunies en un volu-

1. La Bonne Parole de novembre 1920.

me, ont paru sous le titre : *En relisant les Vieilles Pages*. M. Bracq, a écrit de cet ouvrage : « J'ai rarement lu des fragments plus savoureux, écrits dans une langue plus souple, plus élégante et plus correcte ».

Angers (Madame Albertine Ferland-Angers). — Mme A. Ferland-Angers, née à Montréal, est la *sœur d'Albert Ferland*, le poète du terroir canadien. Collaboratrice à la *Bonne Parole*, dont elle fut directrice durant deux ans, elle est aussi membre de la Société canadienne d'Histoire naturelle. Elle a écrit de nombreux articles et des Nouvelles parus ici et là, et a publié en 1923 : *Essai sur la poésie religieuse canadienne*. Voici ce que dit de cet ouvrage le Père A. Bissonnette, dans la Revue dominicaine : — « L'idée de donner au public ce recueil est excellente pour plusieurs raisons, parce qu'elle est d'inspiration chrétienne, ensuite parce qu'elle met à jour, comme en un faisceau, de charmants vers que l'on eut grand tort d'oublier et qui nous révèlent plus d'un poète ayant la véritable inspiration ; enfin parce qu'elle peut fournir à nos enfants des déclamations de chez nous et tout aussi belles que telles pages de François Coppée. Le choix de ces pages est judicieux, propre à grandir les nôtres et à prouver que nous avons une littérature fort intéressante sinon parfaite ».

Payse. — Sous ce nom de plume a paru un volume de vers dont le titre est *D'Azur, de Lys, de Flamme*, et qui porte en sous-titre : *Pensers en Dentelles*. Mgr C. Roy a fait la préface de ces poèmes. « De la musique, écrit-il, de l'harmonie, de la grâce, de la couleur : voilà de quoi surtout est fait ce livre nouveau. C'est l'un des plus jolis, des plus touchants, et pour tout dire d'un mot, c'est l'un des plus heureusement et complètement féminins qu'ait écrits, avec sa plume et surtout

avec son cœur, la femme de chez nous... Il résulte de l'ensemble de ces poèmes une impression à la fois esthétique et morale qui réjouit et reconforte ».

Le véritable nom de Payse est Mme L.-J. Saint-Pierre Dugal, de la Rivière-du-Loup. La société des poètes canadiens-français lui a décerné en février 1928 la Lyre d'Or de ses lauréats.

Ecole d'Enseignement secondaire pour les jeunes filles. — Cette École contribue, dans une bonne mesure, à la formation littéraire des jeunes filles. Fondée, en 1908, par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à la demande de Sa Grandeur Monseigneur Paul Bruchési, elle a pour but de donner au pays des chrétiennes d'élite. « *Nous voulons, dit le prospectus de l'établissement, inculquer aux jeunes filles des convictions religieuses éclairées, pousser plus avant leur culture intellectuelle, et leur laisser pour les années à venir, avec une bonne méthode de travail, des habitudes d'esprit sérieuses.* »

Sœur Marie-Gérin-Lajoie, directrice de « La Bonne Parole » et fondatrice de l'Institut de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, Mmes Blanche Lamontagne-Beauregard, Léo-Paul Desrosiers (Michelle LeNormand), Letellier de Saint-Just (Joëlla Rohu), Albertine-Ferland-Angers, Arthur Saint-Pierre (Juliette Lavergne), Mlles Claire Davey et Ernestine Pineault (Joyberte Soulanges), sont toutes des élèves de l'Institution. Ajoutons que l'École présente chaque année à l'Université de Montréal, pour l'obtention des certificats et diplômes d'études littéraires, la moitié au moins des personnes qui aspirent à cette distinction.

Rocheleau (Corinne). — Mlle C. Rocheleau, née à Worcester, Mass., États-Unis, en 1881, appartient à une ancienne et très influente famille établie en cette ville et fortement attachée à la langue des ancêtres.

La jeune Corinne passa transitoirement par le pensionnat de Lachine, où trois de ses sœurs firent leur cours d'études. Elle avait alors huit ou neuf ans et ce fut vers cette date qu'elle perdit l'ouïe ; elle ne retourna donc pas à Lachine.

Trois autres maisons d'éducation devaient la recevoir : d'abord, le pensionnat des religieuses de Jésus-Marie (de Sillery) à Fall-River, où elle ne fut là aussi qu'un oiseau de passage ; et (beaucoup plus tard) la Dalzell School, de Worcester, où elle étudia spécialement la langue anglaise. Mais sa véritable formation se fit à l'Institution des



Sourdes-Muettes de Montréal, où elle développa admirablement les facultés dont le ciel l'avait douée. Son maître en littérature fut l'abbé Elie-J. Auclair. Ses premiers écrits livrés au public parurent dans la Revue Canadienne : *Idylle Abénaquise*, *les Beautés de la Statistique*, *Trois Bostonnais en Acadie*. Puis vint *Françaises d'Amérique*, mise en scène de quelques traits des principales héroïnes de la Nouvelle-France, ouvrage d'abord publié aux États-Unis. Enfin parurent *les Lettres de Corinne*, et un assez grand nombre d'articles publiés dans divers journaux, tant de langue anglaise que de langue française, au Canada et aux États-Unis. Entre temps, Mlle Rocheleau fut une employée du gouvernement à Washington (1910-1911), puis revint à Worcester où elle habite encore, partageant sa vie entre les affaires et la littérature. En 1921, elle passa huit mois en Europe, où elle fit des recherches spéciales.

Le dernier ouvrage qu'elle vient de publier (1927) lui attire de toutes parts des éloges pour le choix du sujet et les qualités de style qu'elle y déploie. Il s'intitule *Hors de sa prison*. C'est l'extraordinaire histoire de Ludivine Lachance, sourde, muette, aveugle, infirme, — réputée idiote par surcroît, et, comme telle, laissée à l'abandon jusqu'à l'âge de 17 ans. Ludivine Lachance fut tirée par les Sœurs de la Providence de la nuit la plus profonde de l'esprit et conduite à la lumière de l'intelligence, ramenée pour ainsi dire par là du néant à la vie. « *Hors de sa prison* est un livre de première valeur, non seulement par la noblesse et l'élégance du style, mais aussi par l'élévation de la pensée. En le lisant, on sent que l'âme de l'auteur est sœur de l'âme de celle qu'un miracle de dévouement chrétien et de science pédagogique a fait sortir de sa prison de chair ». (C.-J. Magran, *L'Enseignement primaire*). *Hors de sa prison* est un beau livre et une bonne action.



LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANCAISE

TABLE ALPHABETIQUE

Achard, E.	306	Bruchési, J.	166
<i>Action française</i>	141, 270	Buies, A.	92, 129
<i>Action intellectuelle</i> ,	141, 270	<i>Bulletin du Parler fran-</i>	
Allaire, abbé J.-B.-A.	189, 282	çais	138, 269
Angers Mme (A. Fer-		<i>Canada français</i> (Le)	139, 269
land)	329	<i>Canadien</i> (Le)	21, 29, 41
Archambault, J.-P., s.j.	231, 291	Caron, abbé I.	186, 281
Arles H. d', (abbé Le		Cartier, J.	8, 17
Prince-Beaudé)	210, 286	Cartier, G.-E.	101, 131
Asselin, O.	257, 298	Casgrain, abbé H.-R.	69, 124
Auclair, abbé E.-J.	177, 279	Cauchon, J.-E.	100, 131
Aurore des Canadas	22,	Champlain	11, 18
Barbeau Marius	246, 294	Chagnon, L.-J.	166
Bary, Mlle R. (<i>Fran-</i>		Chapais, T.	168, 277
çoise)	312	Chapleau, J.-A.	105, 132
Bastien, H.	229	Chapman, W.	119, 135
Beauchemin, N.	122, 136	Charbonneau, J.	160, 276
Bédard, P.	23, 30	Charlevoix.	14, 19
Bédard, T.-P.	72, 125	Chartier, chan. E.	208, 286
Bellemare, abbé J.	187 282	Charland, P.-V., o.p.	197, 284
Benoît Mme E.-P. (<i>Mo-</i>		Charette, Yvonne	328
nique)	328	Chauveau, P.-O.	51, 63
Bernard, Harry	243, 293	Chopin, F.-R.	161, 276
Bernard, Frère A., c.s.v.	195, 283	Choquette, R.	166
Bibaud, M.	45, 61	Coderre, E.	165
Bilodeau, E.	268, 300	<i>Collèges classiques</i>	50
Blanchard, E., p.s.s.	144, 272	Conan, Laure	308
Boissonnault, Mme	326	Congrès de la L. F.	140, 270
Bouchard, G.	249, 295	Couillard-Després, abbé	185, 281
Boucherville, G.	85, 127	Courchesne, Mgr G.	237, 292
Bouchette, E.	226, 290	<i>Courrier de Québec</i> , (Le)	21, 30
Bourassa, N.	86, 127	Crémazie, O.	108, 133
Bourassa, H.	252, 296	Dalbis, L.-J.	307
		Dandurand, Mme R.	310

Dansereau, A.	105	Fréchette, L.-H.	113, 133
Daveluy, Mlle C.	319	Gaétane de Montreuil (Mme C. Gill)	316
David, L.-O.	76, 126	Gagnon, E.	95, 129
Décadents, Poètes	162	Gagnon, A.	266, 300
De Celles, A.	175, 278	Garneau, F.-X.	46, 61
Delâge, Hon. C.	239, 292	Garneau, A.	121, 136
Delahaye, G.	162, 276	Gaspé, P.-A.	79, 126
Demers, H.	152, 274	Gonthier, D.-C., o.p.	221, 289
Desilets, A.	151, 273	Gauthier, C.	306
DesRoches, F.	166	<i>Gazette de Québec</i>	20, 29
Desrosiers, abbé L.-A.	183, 280	<i>Gazette littéraire</i>	20, 29
Desrosiers, L.-P.	251	<i>Gazette de Montréal</i> ...	21, 29
Dionne, N.-E.	74, 125	Geoffrion, L.-P.	143, 271
Dorion, J.	255, 297	Gérin-Lajoie.	82, 126
Doucet, L.-J.	153, 274	Germain, abbé V.	238, 292
Douville, Mgr J.-A.	188, 282	Gilles, Le Frère, o.f.m.	250, 295
Doutre, J.	79	Gill, C.	149, 273
Dreux, J.	163, 276	Gingras, abbé A.	121, 136
Dubois, abbé E.	182, 280	Gingras, U.	166
Ducharme, G.	204, 285	Gosselin, Mgr A.	176, 279
Duchaussois, P., o.m.i.	303	Gosselin, abbé A.	173, 278
Dugas, abbé G.	179, 280	Grouard, Mgr P.-E., o.m.i.	301
Dugré, Ad., s.j.	242, 293	Groulx, abbé L.-A. ...	170, 277
Dunn, O.	100, 131		241, 293
<i>Ecole d'Ens.secondaire</i>	330	Guindon abbé A., p.s.s.	154, 274
<i>Ecole litt. de Montréal</i> .	139, 270	Hémon, L.	304
<i>Eloquence sacrée</i>	222	Héroux, O.	254, 297
Émard, Mgr J.-M.	218, 288	Holmes, abbé J.	108, 222
Fabre, H.	99, 131	Huard, ch. V.-A.	263, 299
Fadette, Mme M. Saint Jacques.	318	Hugolin-Marie, o.f.m.	191, 281
Faribault, G.-B.	43, 60	Huot, abbé A.	263, 299
Faucher de St-Maurice	90, 128	Jarret Andrée, Mlle C. Beauregard.	325
Fauteux, Aeg.	202, 285	Jetté, Lady.	313
Ferland, abbé J.-B.-A.	67, 123	Journal des Jésuites ...	12, 18
Ferland, A.	146, 272	Joyberte Soulanges, Mlle E. Pineault ...	327
<i>Fête nationale</i>	54, 64	Labrie, J.	44, 61
Fiset, L.-J.	120, 135	Lacasse, abbé A.	158, 275
Forest, C., o.p.	216, 288		
Fournet, abbé	184		
Fournier, J.	258, 298		

Lacombe, P.	79	Marquis, G.-E.	251, 296
Lafiteau, s.j.	13, 19	Massicotte, E.-Z.	200, 284
Lafontaine, L.-H.	35, 58	Maurault, O., p.s.s.	180, 280
Lahontan, Baron de ..	14, 19	Maurice, abbé J.-O.	234, 291
Lalande, L., s.j.	219, 289	<i>Membres de la Société</i>	
Lamarche, M.-A., o.p.	215, 287	<i>Royale, de sa fonda-</i>	
Lambert, abbé E.	264, 300	<i>tion à nos jours</i>	55
Lambert, Adélard	247	Mercier, H.	103, 132
Lamontagne-Beauregard, ..	321	Meilleur, J.-B.	51, 63
Lanctôt, G.	203, 285	Mermet, J.	27, 31
Lareau, E.	48	Montpetit, E.	227, 290
Larue, H.	89, 128	Montigny, L. de	266, 300
Laurier, W.	106, 132	Morice, A., o.m.i.	303
Laverdière, abbé C.-H.	77, 126	Morin, A.-N.	38, 59
Lavergne, abbé E.-V.	256, 297	Morin, P.	159, 275
Laviolette, P.	54	Morin, V.	247
Lecompte, E., s.j.	188, 282	Myrand, E.	97, 130
L'Écuyer, E.	79	Nantel, Mgr A.	262, 299
Lefebvre, Ginevra	328	Nelligan, E.	155, 275
Legendre, N.	94, 129	Nevers, Edmond de ..	224, 289
Lejeune, L.-M., o.m.i.	301	Nolin, J.	166
Lemay, P.	116, 134	<i>Orateurs sacrés</i>	222
Lemoine.	55, 69	Panet, J.-A.	24, 30
Lenoir, J.	54, 64	Papineau, Joseph	24, 30
Lenormand, Michelle ..	324	Papineau, Ls-Joseph ..	33, 58
Lescarbot, M.	10, 18	Paquet, Mgr L.-A.	213, 287
Léveillé, dit Gallèze ...	150, 273	Parent, E.	40, 60
Lindsay, Mgr.	178, 279	Payse.	329
Longpré, E., o.f.m.	217, 288	Pelletier, G.	254, 297
Lotbinière, de	24, 30	Perrier, abbé P.	142, 271
Lozeau, A.	156, 275	Poisson, A.	120, 135
Lusignan, Alp. de	93, 129	Potvin, D.	244, 294
Madeleine, Mme W.		Prix David.	140, 270
Huguenin.	315	Quesnel, J.	25, 31
<i>Magasin de Québec</i>	21, 29	<i>Relations des Jésuites</i> ..	12, 18
Magnan, abbé A.	190, 283	Renée des Ormes, Mme	
Magnan, C.-J.	232, 291	J. Turgeon.	323
Marie de l'Incarnation ..	13, 18	Rivard, A.	143, 212
Marie-Victorin, Frère			287
É. C.	247, 295	Rocheleau, C.	330
Marmette, J.	85, 127	Routhier, A.-B.	96, 130

Roquebrune, R.	244, 294	Sulte, B.	73, 125
Ross, Mgr F.-X.	236, 292	<i>Symbolistes, Poètes</i>	162
Roy, Mgr C.	205, 285	Taché, Mgr A.-A.,	
Roy, J.-E.	75, 125	o. m. i.	260, 298
Roy, P.-G.	198, 284	Taché, J.-C.	90, 128
Roy, Mgr Egide	240, 292	Tarte, J.-I.	101
Royal, J.	76, 125	Tardivel, J.-P.	88, 98
Saint-Pierre, A.	228, 290		130
Scott, abbé H.-A.	196, 284	Taschereau, Marguerite	325
Semaines Sociales	230	Thériault, Mme J.-W..	325
Simard, G., o.m.i.	192, 283	Tremblay, J.	163, 276
<i>Société du Parler fran-</i>		Turcotte, L.-P.	72, 124
<i>çais</i>	138, 269	Turcotte, J.-E.	54
<i>Société Hist et Littéraire</i>		Turcot, M.-Rose	326
<i>de Québec</i>	42, 60	<i>Université Laval</i>	49, 62
<i>Société Hist. de Mont-</i>		<i>Université de Montréal</i> ..	50, 62
<i>réal</i>	42, 60	Verreau, abbé	78, 126
<i>Société des Poètes, can-</i>		Viger, D.-J.	53, 63
<i>français</i>	142, 271	Viger, J.	43, 61
<i>Société Royale</i>	55, 64	Villeneuve, J.-M.-R.	
<i>Spectateur, Le</i>	22	o. m. i.	194, 283

ERRATA

- Page 17, *Cartier* (Jacques) 1494-1557.
- Page 50, *Le collège de Nicolet*, Mgr Plessis au lieu de *Mgr Denaut*.
- Page 158, 11e ligne, 1869 au lieu de 1896.
- Page 208, 29e ligne, ; au lieu de :
- Page 223, Mgr Bruchési et Mgr Mathieu doivent être placés dans le second alinéa.
- Page 225, avant-dernier alinéa, fourbissons, au lieu de *fournissons*.
- Page 255, 5e ligne, lisez: à la manière de *La Bruyère*.

BNQ



000 426 857